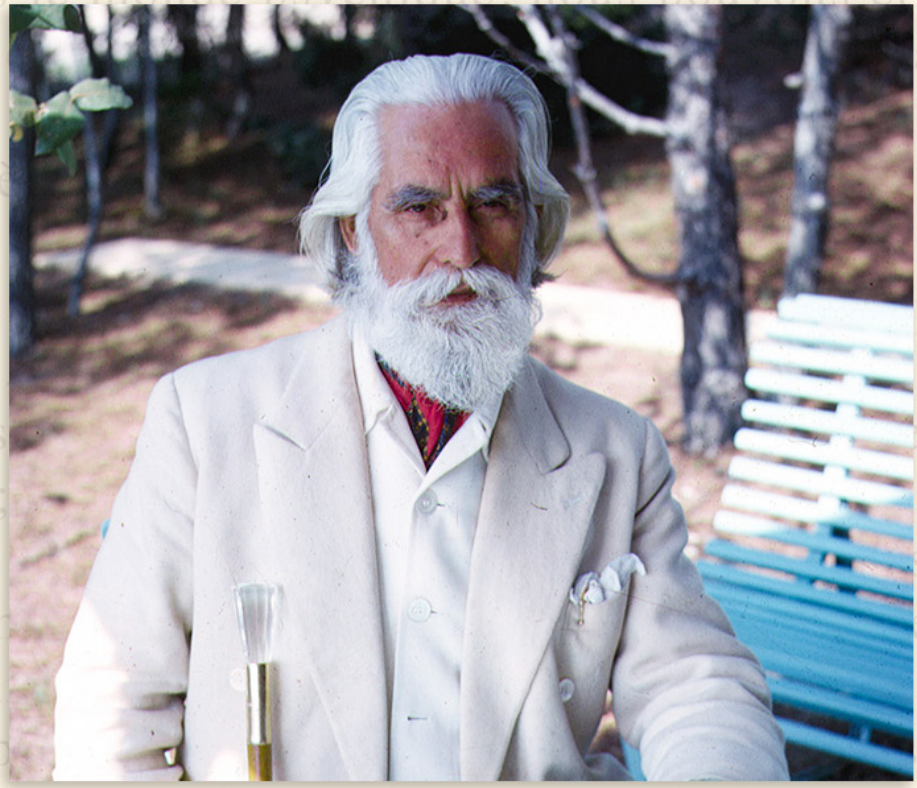
Omraam Mikhaël Aïvanhov



Afin de devenir un livre vivant

Éléments d'autobiographie 1

ÉDITIONS PROSVETA

Du même auteur

Auprès du Maître Peter Deunov

Éléments d'autobiographie 2

© 2009, Éditions Prosveta S.A. (France), ISBN 978-2-85566-975-5

© Copyright 2017 réservé à S.A. Éditions Prosveta pour tous pays. Toutes reproductions, adaptations, représentations ou éditions quelconques ne sauraient être faites sans l'autorisation de l'auteur et des éditeurs. De même toutes copies privées, toutes reproductions audio-visuelles ou par quelque moyen que ce soit ne peuvent être faites sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs (Loi du 11 Mars 1957 révisée).

Éditions Prosveta S.A. – CS30012 – 83601 Fréjus Cedex (France)

ISBN 978-2-8184-0000-5

Édition numérique : ISBN 978-2-8184-0314-3

Omraam Mikhaël Aïvanhov

Afin de devenir un livre vivant

Éléments d'autobiographie 1

Édition revue et augmentée

ÉDITIONS PROSVETA

Avant-propos

Si je vous parle de moi, ce n'est pas pour que vous trouviez ma vie intéressante, originale, ou je ne sais quoi encore. C'est pour vous transmettre ce qu'elle m'a appris et que vous puissiez en bénéficier. Sinon, quelle utilité? On ne connaît pas un être en s'intéressant seulement aux événements qu'il a vécus, mais en comprenant comment il les a vécus et quelle sagesse il a puisée dans ses expériences. Cette sagesse est comme une quintessence de sa vie, quelque chose qui est lui mais, en même temps, beaucoup plus que lui, et c'est cette quintessence qui éclaire et nourrit ceux qui l'approchent.

… Mes paroles, c'est une nourriture que je vous donne, ce sont des morceaux de mon cœur, de mon âme ; c'est ma vie, c'est mon sang, je ne peux pas faire autrement. Quand je vous parle, c'est ma vie que vous respirez, que vous touchez.

Omraam Mikhaël Aïvanhov

Le Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov a fait sa première conférence publique le 29 janvier 1938, à Paris, et c'est le 28 septembre 1985, au Bonfin (Fréjus), qu'il a parlé pour la dernière fois. Entre ces deux dates on a répertorié environ 4500 conférences, causeries ou simples propos qui avaient été soit sténographiés, soit enregistrés sur bandes magnétiques ou vidéocassettes.

« Parler d'abondance »... Cette belle expression de la langue française qui signifie improviser un discours, il semble que le Maître l'ait particulièrement faite sienne. « Pour que je ressente le besoin de vous parler, disait-il, il faut que le sujet se présente à moi tout d'un coup, comme une inspiration, une suggestion qui me vient d'ailleurs... Je me lie au Ciel et je deviens comme une antenne, je reçois des indications sur les sujets dont je dois vous parler aujourd'hui, pas un autre jour, aujourd'hui. »

Il disait aussi : « Si je n'étais pas sur une estrade, à partir de la troisième ou quatrième rangée, vous ne me verriez pas. Mais je n'aime pas être sur une estrade. Alors, je vous regarde en demandant intérieurement : Montre-moi, mon Dieu, comment descendre vers mes amis... Et je cherche de petits sentiers pour me rapprocher de vous. » Ces petits sentiers, qui ont été multiples et divers, prenaient parfois la forme de brèves confidences lorsque, traitant de sujets d'ordre général, certaines expériences intimes ou certains événements de sa vie lui revenaient spontanément en mémoire : en les racontant, il nous révélait non seulement ses préoccupations, ses souhaits, mais aussi des aspects insoupçonnés de sa sensibilité.

Ces souvenirs qui remontaient en lui prenaient souvent le Maître par surprise, au point qu'il lui arrivait de s'excuser, ou de trouver une sorte d'échappatoire dans l'humour, car il était réellement d'une grande réserve et d'une grande pudeur. Mais il était en même temps très simple, très spontané, et par les allusions qu'il faisait, comme en passant, à ce qu'il avait vécu – allusions qui n'excédaient pas trois ou quatre minutes – il partageait fraternellement quelque chose avec nous. Et s'il lui arrivait d'être habité par des présences qui nous le rendaient soudain inaccessible, impénétrable, tel un sommet qu'on aperçoit au loin enveloppé de nuées ardentes, il en était conscient, et il nous parlait alors de lui, parce qu'en nous parlant de lui il nous parlait aussi de nous.

Il fallait nécessairement donner à ce livre un minimum d'ordre et de cohérence. Mais tous les faits qui y sont rapportés

chronologiquement, le Maître ne les a le plus souvent évoqués qu'à des mois ou même des années d'intervalle. Il n'avait certainement jamais eu l'intention de laisser une autobiographie, et ces pages n'en sont qu'une simple tentative.

Les éditeurs

1

Les voies mystérieuses de la destinée

J'avais quinze ans… Comme beaucoup d'adolescents j'étais traversé par une foule d'aspirations vers quelque chose de grand, d'héroïque. Que n'imagine-t-on pas à cet âge ? On sauve sa patrie, on part au secours des peuples opprimés, on fait une découverte qui permettra de guérir une maladie jusque-là incurable, on devient le plus grand poète ou le plus grand musicien, on réveille la Belle au bois dormant… Moi, je ne savais pas trop ce que je voulais faire, je souhaitais seulement que ce soit grand, que ce soit noble, que ce soit beau, sans arriver à donner un nom à cet idéal ni à ce qui me permettrait de le réaliser. Ce que je voyais par contre de bien réel, c'étaient tous les obstacles qui se dressaient devant moi. Depuis la mort de mon père, quelques années auparavant, je vivais avec ma famille dans des conditions misérables. Combien de qualités il me faudrait pour m'arracher à de telles conditions ! Mais ces qualités, je ne m'en reconnaissais aucune, ou si peu ! De plus, je n'aimais pas l'école, je m'y ennuyais, et j'avais un comportement qui inquiétait et chagrinait ma mère. La distance entre ce que j'étais et l'idéal

que je portais dans mon cœur me paraissait infranchissable et je me sentais déchiré.

À cette époque-là, je venais de découvrir des livres de spiritualité hindoue qui traitaient de la réincarnation et du karma,[1] et je me demandais : « Mais qu'est-ce que j'ai pu faire dans mes existences antérieures pour mériter une telle punition et devoir maintenant affronter tant de difficultés, supporter tant de privations ? Quels crimes j'ai pu commettre ? » Même si je m'ennuyais à l'école, j'avais le désir de m'instruire pour pouvoir réaliser de grandes choses, mais je me sentais privé des capacités que j'aurais tellement voulu posséder et tous les chemins paraissaient se fermer devant moi. Je ne voyais aucune issue et j'étais convaincu d'en être le seul responsable. J'aurais eu besoin d'être éclairé, orienté, mais je ne connaissais aucun adulte auquel me confier, même pas ma mère. Ma mère était une femme exceptionnelle, d'une grande sagesse, mais cette sagesse lui venait de son amour ; elle était très peu instruite et ne pouvait pas répondre à mes inquiétudes, ni aux questions que je me posais. En réalité, j'avais besoin d'un guide spirituel, et ce n'est que deux ans plus tard que j'allais rencontrer le Maître Peter Deunov.*

Mais en lisant les livres de spiritualité hindoue, j'avais aussi appris que, lorsqu'on n'a pas le privilège de rencontrer un Maître dans le plan physique, si on sait se lier aux grands êtres qui existent dans certains lieux de la terre, on peut être aidé. Beaucoup de ces grands êtres, disaient ces livres, vivent dans l'Himalaya, et par leur présence, par leurs pensées, ils s'efforcent de conduire les humains sur la voie de la lumière. C'était pour moi une grande révélation, et à

*Voir ***Auprès du Maître Peter Deunov. Éléments d'autobiographie 2***, chap. I : L'émerveillement d'une rencontre ».

partir de ce moment-là j'ai commencé à me concentrer sur eux, à me lier à eux.

C'est ainsi que, dès mon adolescence, j'ai accepté l'idée qu'il existait sur la terre des êtres d'une évolution exceptionnelle et que, même si je ne pouvais pas les rencontrer physiquement, j'avais le moyen de les atteindre par la pensée. J'imaginais que ces êtres tellement sages et lumineux consentaient à me donner de leur sagesse, de leur lumière. Et c'est peut-être en effet ce qui est arrivé : quand ils ont vu que je souffrais tellement de mes imperfections, que je souhaitais tellement m'améliorer, ils ont dû avoir pitié de moi et ils ont accepté de m'aider. Chaque jour, j'imaginais que j'étais avec eux, parmi eux, mais aussi que je participais à leur travail. J'ignore d'où me venait cette impulsion. Qu'est-ce que je portais en moi qui me conseillait ? Quand j'arrivais à me lier réellement à ces êtres, je ne me sentais plus seul. J'avais la certitude d'appartenir aussi à une autre famille, une famille spirituelle, et même si je ne la connaissais pas, je vivais avec elle.

Une trentaine d'années plus tard, alors que j'étais déjà depuis un certain temps en France, des amis me parlèrent d'une grande clairvoyante qui habitait Zürich. Parce que je suis conscient de la réalité d'un monde que nous ne voyons pas, mais avec lequel nous pouvons entrer en relation, j'ai toujours cherché à étudier les phénomènes de clairvoyance, de médiumnité chez les personnes qui possèdent naturellement ce don. J'en ai donc rencontré un certain nombre, mais cette clairvoyante de Zürich m'a particulièrement impressionné.

Au cours de l'année 1945 j'avais été invité en Suisse, et je décidai de profiter de ce séjour pour aller jusqu'à Zürich la

consulter. Comme elle ne parlait que l'allemand, je cherchai un interprète. Je m'adressai à la propriétaire de l'hôtel où je logeais ; elle me dit que sa fille, qui connaissait bien le français, m'accompagnerait volontiers, et nous nous sommes donc rendus ensemble chez elle. Elle était déjà très âgée, et dès l'instant où je l'ai vue j'ai été frappé par la couleur et la finesse de sa peau.[2] La peau de son visage disait que cette femme était une sainte et cela m'a tout de suite donné confiance. Elle commença par me prendre la main, bien qu'elle m'ait confié ensuite que c'était seulement un geste habituel chez elle : ce n'était pas dans la main qu'elle voyait, mais directement dans les plans subtils. Puis, elle s'adressa à la jeune fille qui m'accompagnait : « Dites à Monsieur qu'il appartient à une famille royale. » Je m'exclamai : « Mais ce n'est pas possible ! Je sais qui est mon père, je sais qui est ma mère, il n'y a rien de royal dans notre famille. » Elle a souri et elle a répété : « Dites à Monsieur qu'il appartient à une famille royale, il me comprendra plus tard. »[3] Et, en effet, j'ai compris plus tard que la famille royale à laquelle j'appartenais ne se trouvait pas dans le plan physique, mais dans le plan spirituel.

Elle continua : « Vous venez d'un pays balkanique, votre père est mort quand vous aviez huit ans et, après sa mort, vous avez vécu dans une grande misère. Vous aviez un frère plus jeune, et pour pouvoir vous élever tous les deux, votre mère s'est remariée avec un homme qui avait déjà un enfant, et ensemble ils ont eu encore trois enfants. Malgré les difficultés matérielles, vous avez beaucoup étudié. Il y a huit ans que vous êtes en France. Vous appartenez à un enseignement spirituel fondé par un Maître que je vois là, derrière vous. Il a des cheveux blancs, une barbe blanche et il a maintenant quitté la terre… » Alors, c'était donc vrai, le Maître avait

quitté la terre ! À cette époque, c'était à peine la fin de la guerre et je ne pouvais recevoir aucune nouvelle de Bulgarie, mais j'avais eu certains pressentiments, j'avais fait des rêves qui m'avaient alerté. Et maintenant, cette clairvoyante m'en donnait la confirmation : le Maître était parti.

Elle poursuivit : « Quand il a vu que celui qu'il avait envoyé en France continuait son œuvre, qu'il pouvait compter sur lui, il est parti. Vous êtes son héritier, il a fait de vous son héritier… Et maintenant, écoutez-moi bien. Ces prochaines années, vous aurez de grandes épreuves à traverser, des dangers mortels vous menacent, vous aurez des accidents, mais vous échapperez à tout. Ensuite, vous irez en Inde où vous ferez des rencontres très importantes, vous vivrez des événements exceptionnels. Le secret de la reine de Saba vous sera révélé. » J'étais surpris : comment cette femme si simple et peu instruite pouvait-elle parler du secret de la reine de Saba ? Elle m'a dit encore bien d'autres choses dont je vous parlerai peut-être un jour. Tout ce qu'elle a vu de mon passé était véridique, et ce qu'elle m'a prédit s'est déjà réalisé ou est en train de se réaliser.

Mais revenons à la première phrase qu'elle a prononcée : que j'appartenais à une famille royale. Si j'avais eu l'ambition de commander, de gouverner, de m'imposer aux autres, les conditions dans lesquelles j'étais né et avais grandi n'auraient évidemment pas été les plus favorables. Mais même si je n'en ai pas été tout de suite conscient, comme ma véritable ambition était de devenir seulement le roi de mon propre royaume, c'est-à-dire maître de moi, ces conditions ont été les meilleures.

Aucun être humain n'arrive sur la terre avec la connaissance claire de ce qu'il est, de ce qu'il vient faire, et pour-

quoi. Pendant longtemps, pour moi aussi, rien n'a été clair. L'incarnation est une chute dans la matière, et la matière est une puissance qui saisit l'âme au point de lui enlever la mémoire. On sait que les anciens Grecs se représentaient l'au-delà comme une terre traversée par différents fleuves, dont le Léthé – mot qui signifie « oubli ». C'est de l'eau du Léthé, croyaient-ils, que boivent les âmes après la mort, afin d'oublier les événements de leur vie terrestre. Et c'est aussi de ces eaux qu'elles boivent au moment de se réincarner. On trouve un écho de cette croyance dans un des livres de Platon, *La République,* où il explique que la destinée d'une âme qui vient s'incarner est déterminée par ce qu'elle a vécu dans ses existences antérieures ; avant de redescendre, elle a connaissance de ce qui l'attend, soit parce que cela lui est imposé, soit parce qu'elle a eu la possibilité de choisir ; mais à l'instant où elle descend, cette connaissance lui est retirée, car là encore elle doit boire l'eau du Léthé, et elle oublie tout.

Ce n'est évidemment qu'une façon imagée de présenter les choses, mais la réalité est là : l'âme qui s'incarne commence par ne rien savoir de la destinée qui sera la sienne. Même pour les âmes les plus évoluées, cela reste caché ; mais, peu à peu, elles se souviennent, et c'est ce qui les différencie des autres qui sont condamnées à toujours ignorer pourquoi et comment elles sont sur la terre et ce qu'elles ont à y faire. Oui, contrairement à ce qu'affirment certains, personne ne naît avec une conscience claire de sa prédestination. Très jeune, bien sûr, on peut se sentir attiré dans telle ou telle direction, mais cela demeure assez vague. Il faut des années et des années de recherches, d'études, de souffrances même, avant de connaître sa véritable vocation.[4]

C'est donc après bien des années et bien des épreuves que j'ai compris comment se révèle le sens d'une destinée, et

je voudrais que ce que j'ai compris vous serve, à vous aussi, pour que vous puissiez mieux résoudre les problèmes qui se posent à vous chaque jour. Combien d'empêchements, combien de difficultés que nous rencontrons n'ont pour raison d'être que de nous obliger à prendre le seul chemin où nous pourrons accomplir notre prédestination de fils et de filles de Dieu ! Une grande sagesse préside à toutes les destinées, et il faut accepter cette vérité afin de ne pas aggraver ses souffrances. L'Intelligence cosmique n'a jamais l'intention de nous écraser ; mais avec ce qu'elle nous donne, et avec ce dont elle nous prive aussi, elle nous met dans des situations où nous sommes obligés d'exprimer, de produire ce que nous avons de meilleur.

Puisque je ne voyais pas d'issue à l'extérieur, j'ai dû chercher en moi et travailler sans relâche par la pensée, l'imagination, la volonté. Tout ce que j'ai réussi à obtenir par la suite, ce que je suis devenu, je le sais maintenant, je le dois à ces limitations, à ces privations qui m'ont été imposées. Le destin a pour chacun un langage spécial qu'il doit s'efforcer d'interpréter. Les empêchements, les obstacles auxquels je me suis heurté m'ont obligé à chercher ce dont j'avais besoin dans le monde de l'âme et de l'esprit. Et tout ce que j'ai découvert, je souhaite maintenant vous en faire bénéficier.

Après bien des années, j'ai compris que les conditions extérieures ne sont pas déterminantes. Ou plus exactement, elles ne sont déterminantes que dans le sens où elles nous obligent à travailler sur nous-même. Quand on ne peut pas avancer et qu'on ne veut pas reculer, il ne reste qu'à descendre en soi-même, comme le pêcheur de perles qui plonge dans les profondeurs de l'océan ; ou bien, à s'élancer très loin, très haut, jusqu'à atteindre les étoiles. Maintenant, je

peux le dire : grâce à toutes les difficultés que j'ai rencontrées, j'ai ramené du fond des eaux beaucoup de perles, et je me suis élancé jusqu'aux étoiles. Il ne faut pas se résigner à la pauvreté, il ne faut pas se résigner aux privations, il ne faut pas se laisser paralyser par les difficultés, mais seulement les ressentir comme des aiguillons pour partir à la recherche des vraies richesses.

Les voies de la destinée sont toujours mystérieuses. Contrairement aux apparences, elles m'avaient placé dans les meilleures conditions. Mais que sait-on à quinze ans des voies de la destinée ? Et surtout, comment aurais-je alors pu savoir qu'avant de descendre m'incarner, j'avais moi-même accepté ces conditions ? Oui, car maintenant je le sais : je les avais acceptées.

Notes

1. Cf. ***L'homme à la conquête de sa destinée***, Coll. Izvor n° 202, chap. VIII : « La réincarnation ».
2. Cf. ***« En esprit et en vérité »***, Coll. Izvor n° 235, chap. IX : « La peau, organe de la connaissance ».
3. Cf. ***La pédagogie initiatique***, Œuvres complètes, t. 29, chap. V : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », 4e partie.
4. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor, n° 242, chap. VI : « Comme un poisson dans l'eau ».

2

Une enfance dans les montagnes de Macédoine

Danube
ROUMANIE
Danube
Varna
MER NOIRE
Iskar
YOUGOSLAVIE
Sofia
BULGARIE
Vitocha
Moussala
* Monastère de Rila
Skopié
MACÉDOINE
TURQUIE
Mont Pélister
Baba planina
Lac d'Ohrid
GRÈCE
Lac de Prespa
ALBANIE
MER DE MARMARA
MER ÉGÉE
TURQUIE

Je suis né en Macédoine*, dans un tout petit village de la Baba Planina (Montagne de la Grand-mère) au pied du Mont Pélister, non loin de la frontière grecque. Je suis né prématurément, vers le huitième mois, par une nuit d'hiver glaciale,** dans une maison difficile à chauffer, et on crut d'abord que je ne survivrais pas. Il paraît, pourtant, que non seulement je n'ai pas pleuré, mais je souriais…

À cette époque, et surtout dans un coin perdu de montagne, on ne trouvait évidemment pas, comme de nos jours, des cliniques avec tout ce qu'il faut pour les enfants prématurés. Il m'en est resté une grande sensibilité au froid, mais j'ai survécu, et plusieurs fois ma mère m'a raconté avec quelle joie notre famille m'avait accueilli. « Quand tu as été baptisé, je n'oublierai jamais, disait-elle, avec quelle ferveur nous chantions des cantiques. Après la cérémonie, ton père a servi du vin à toute l'assistance et le pope s'est enivré ! Il assurait que cela ne lui était jamais arrivé et il en concluait que tu ne serais pas un enfant comme les autres. » Il a même fait, paraît-il, des prophéties à mon sujet.

Ma mère m'a révélé aussi que, lorsqu'elle m'avait conçu, et pendant tout le temps qu'elle me portait, sa pensée, son

* C'est-à-dire l'actuelle république de Macédoine qui, entre 1878 et 1912, a fait partie de la Bulgarie.

** Le 31 janvier 1900.

désir était de me consacrer à Dieu. En consacrant un enfant au Seigneur, une mère, et aussi un père, bien sûr, ne font pas nécessairement de lui un être exceptionnel, mais ils impriment en lui une marque : ils gravent dans sa matière psychique des sillons qui attireront plus facilement sur lui des courants de forces bénéfiques et détourneront les mauvais courants. Je vous ai toujours dit que la véritable éducation d'un enfant commence avant sa naissance.[1] Voilà pourquoi, c'est bien avant la naissance de son enfant que la mère, en le portant, doit être consciente de l'influence qu'elle a sur lui. Il ne suffit pas qu'elle aime déjà cet enfant, il faut qu'elle apprenne à utiliser les puissances de l'amour. En pensant à son enfant, elle a la possibilité de projeter son amour jusqu'aux régions sublimes afin d'y recueillir les éléments nécessaires à son développement physique et psychique, et de les lui infuser.

Le moment où l'enfant fait ses premiers pas est toujours un événement dans une famille. Avec moi, il s'est passé quelque chose d'un peu étrange. Et c'est aussi ma mère qui me l'a raconté. J'avais à peu près huit mois. À cet âge-là, les enfants ne marchent pas encore. Or, un jour, je me suis levé et j'ai commencé à marcher. Non seulement ma famille, mais les voisins qui nous fréquentaient me regardaient avec stupéfaction. Ils s'exclamaient : « C'est extraordinaire, il marche ! … Il marche ! » Et voilà que sont aussi arrivées chez nous deux femmes du village que tout le monde craignait, car elles passaient pour jeter le mauvais œil. Sont-elles réellement la cause de ce que, le lendemain, je suis tombé malade à mourir ? C'est ce qu'on a dit. Ma grand-mère par ses soins réussit à me sauver, mais j'ai eu ensuite de grandes difficultés pour marcher normalement. Et c'est ainsi qu'après avoir été tellement précoce, j'ai marché plus tard que tous les autres enfants.

Comment interpréter cela ? En y repensant, des années après, j'ai compris que cet épisode apparemment inexplicable de mon enfance annonçait que j'aurais un jour à traverser une terrible épreuve qui me paralyserait quelque temps dans mes activités, mais qu'ensuite je pourrais poursuivre ma route. Et c'est ce qui s'est produit. Souvent, certains événements de la vie d'un enfant annoncent ce qu'il aura à affronter dans sa vie d'adulte. Ce sont, en quelque sorte, des prédictions auxquelles on ne prête pas toujours suffisamment attention.

Dans ce village de mon enfance, on menait une vie très rude. Mes parents étaient pauvres et peu instruits, mais très courageux et d'une grande moralité. Je voyais très rarement mon père, car pour faire vivre notre famille il avait dû aller chercher du travail loin de chez nous.* Il revenait, bien sûr,

* Bien que le Maître n'ait jamais fait le rapprochement d'une manière explicite, c'est probablement cette absence de son père, obligé de quitter sa famille pour subvenir à ses besoins, qui lui a inspiré plus tard cette analogie : « Dans certains pays pauvres, les hommes vont chercher du travail à l'étranger, car s'ils restaient chez eux ils n'arriveraient pas à gagner suffisamment d'argent pour nourrir leur famille. Ils aiment leur famille et pourtant ils la quittent, et ils la quittent justement parce qu'ils l'aiment : s'ils ne la quittaient pas, elle mourrait de faim.

Alors, vous aussi, pourquoi n'allez-vous pas à l'étranger pour gagner de l'argent afin de nourrir votre famille ? Vous direz : « Aller à l'étranger… mais pour nous ce n'est pas nécessaire ! » Je sais, mais « l'étranger », dont je vous parle ici, c'est le monde divin ; c'est dans le monde divin que vous devez aller chaque jour par la prière, la méditation, afin de ramener de l'or pour ceux que vous aimez. Cet or, c'est la pureté, l'harmonie, la lumière, la joie… Moi, tous les jours je vous abandonne quelques minutes, quelques heures, pour aller à l'étranger ramasser de l'or que je reviens ensuite vous distribuer. Pourquoi ne pas accepter pour un moment au moins de quitter sa famille et ses amis ?... Parce qu'on les aime, soi-disant ! Non, on ne les aime pas ou on les aime mal. On les laisse mourir de faim, parce qu'on est incapable de nourrir leur cœur et leur âme, ce n'est donc pas de l'amour. » Note de l'éditeur

de temps à autre, mais pour des séjours très courts, car il ne pouvait pas quitter longtemps l'entreprise de charbon de bois qu'il avait mise sur pied dans une forêt, près de Varna, au bord de la Mer noire. Et Varna, surtout pour l'époque, c'était loin de notre village.

Mon père était donc charbonnier, ce qui n'est pas un métier très bien considéré, mais il est rempli de signification, car il est en relation avec le feu, le feu du sacrifice. Se sacrifier, c'est être comme un morceau de bois mort que l'on met dans le feu. Avant de brûler, ce morceau de bois est terne, sans utilité. Mais du moment qu'il accepte d'entrer dans le feu pour l'alimenter, il devient lui-même feu, lumière, chaleur, vie, beauté.[2]

Puisque mon père était le plus souvent absent, c'est ma mère, surtout, qui m'a éduqué. Mais elle était toujours très occupée, d'autant plus qu'à la moindre occasion elle était prête à courir chez quelque parente ou voisine qui faisait appel à elle. Moi, je l'aidais un peu à la maison et dans les champs, mais elle ne me demandait pas grand-chose.

Un jour, bien sûr, j'ai dû commencer à aller à l'école. Et si vous aviez vu cette école… Tellement pauvre! Une sorte de baraque de bois et de torchis avec des fenêtres aux vitres souvent cassées qu'on mettait du temps à remplacer, et l'air passait sous la porte. Dès le début de la saison froide, qui arrivait tôt dans cette région, chaque enfant devait, tous les jours, apporter au moins une bûche pour le poêle. Je ne vous dirai pas comment marchait ce poêle… et toute la fumée qu'il dégageait. Le soir, à tour de rôle, deux ou trois enfants devaient rester après la classe pour ranger, balayer, laver.

Cette école se limitait à une seule classe, et il n'y avait donc qu'un seul instituteur pour s'occuper des élèves qui

étaient tous d'âges différents. Je me souviens du long roseau dont il se servait pour taper sur les mains et la tête de ceux qui étaient inattentifs ou turbulents. Ses méthodes n'étaient vraiment pas les meilleures. Pour punir un enfant, il le laissait longtemps dehors agenouillé sur le sable ou dans le gravier, les bras levés. Parfois, il l'enfermait avec les cochons dans la porcherie à côté.

À cette époque, certains parents acceptaient encore difficilement que leurs enfants aillent à l'école. Ils auraient préféré qu'ils travaillent à la maison, ou dans les champs, et qu'ils s'occupent des animaux. Aussi, dès qu'ils rentraient, le soir, et pendant les vacances, les enfants devaient s'acquitter de toutes sortes de tâches. La nécessité de participer à la vie collective avait pour avantage qu'ils prenaient très tôt conscience de faire partie d'une communauté. Rien ou presque ne protégeait les villageois des caprices de la nature, et aucun ne pouvait penser à sa sécurité et à son bien-être sans penser à la sécurité et au bien-être de tous ; ils étaient obligés de s'entraider. Si, plus tard, j'ai toujours considéré le travail et les efforts physiques, c'est à ces années passées dans notre village que je le dois, ainsi qu'aux exemples que j'ai eus autour de moi. Que ces gens étaient courageux ! Je me souviens d'une voisine dont le mari était allé, lui aussi, chercher du travail à l'étranger, et il revenait encore bien moins souvent que mon père. Jamais elle ne se plaignait, et quand on l'interrogeait, elle répondait : « Ne vous inquiétez pas, j'ai tout ce qu'il me faut, merci. »

Je vivais entouré d'affection dans une atmosphère chaleureuse, mais j'avais toujours froid et j'étais le plus souvent habité par une tristesse indéfinissable due, sans doute, à un aspect de la Lune et de Saturne dans mon thème astral

et aussi aux conditions de ma naissance : tandis qu'elle me portait, ma mère était encore sous le choc d'un événement tragique et son chagrin était entré en moi. Je ne jouais pas avec les autres enfants, je les regardais de loin, je ne me joignais pas à leurs rondes, je ne chantais pas avec eux et, sans raison apparente, j'étais soudain envahi par un désespoir impossible à surmonter. Plus tard, j'ai appris à neutraliser ces états, mais cela a été très difficile. J'ai dû tellement lutter que je ne sais pas très bien ce qui prédomine maintenant chez moi, la gaieté ou la tristesse. Aucune des deux sans doute. Disons que la tristesse et la gravité sont pour moi, et la joie et la gaieté sont pour les autres. Si vous pouviez me surprendre quand je suis seul chez moi, vous ne reconnaîtriez peut-être pas celui qui était devant vous quelques heures auparavant.

Mais même si j'étais à cette époque un enfant plutôt timide, triste et solitaire, je faisais des bêtises comme en font tous les enfants : je désobéissais à ma mère, je me bagarrais avec les garçons du village, j'allais voler des fruits dans les jardins des voisins ; et surtout, comme je n'étais pas conscient des dangers que cela représentait, je prenais plaisir à faire du feu partout où je voyais quelque chose à brûler. Alors, évidemment, ma mère devait me corriger. Mais elle ne se mettait jamais en colère et elle ne m'a jamais frappé. Elle me disait : « Voici ce qui arrivera si tu fais ceci… Et voici ce qui arrivera si tu fais cela… Maintenant, c'est à toi de choisir. » Et elle terminait souvent par cette sentence : « Krivdina do pladnina, pravdina do veknina », qui signifie : ce qui est tortueux ne dure que jusqu'à midi ; ce qui est juste, droit, dure pour l'éternité. À l'âge que j'avais, cette phrase ne me touchait pas beaucoup : le bien, le mal, l'éternité, que peut-on comprendre de cela à cinq ou six ans ? Mais combien

ces mots ont dû m'impressionner puisque je vous en parle encore quatre-vingts ans après ! J'en ai été beaucoup plus marqué que si j'avais reçu quelques gifles que j'aurais parfois méritées. Pourtant, si je ne comprenais pas ce qu'étaient le bien, le mal et l'éternité, l'amour que ma mère mettait dans ses paroles me touchait si profondément que souvent mes larmes étaient près de couler. Mais j'étais trop fier pour lui montrer combien j'étais ému.

Ma mère me disait aussi : « Lorsque tu as quelque chose à faire, mets tout le temps qu'il faut pour le faire correctement dès la première fois. Ne te précipite pas. En te pressant, tu gagneras peut-être quelques minutes, mais ensuite que de temps tu perdras pour réparer ! » Malheureusement, je n'étais pas d'un naturel patient et bien souvent, par la suite, j'ai eu l'occasion de constater à quel point elle avait raison.

J'ai gardé aussi beaucoup de très bons souvenirs de ma grand-mère. Lorsque les voisins me surprenaient en train de cueillir les fruits de leurs arbres et qu'ils me chassaient d'un jardin à l'autre, c'est chez elle que j'allais me réfugier. Bien sûr, elle n'encourageait pas mes petits chapardages, mais elle me protégeait, me consolait. J'arrivais chez elle essoufflé, inquiet, et je ne comprenais pas comment elle devinait toujours ce qui avait pu se passer. « Ah, me disait-elle en me voyant, tu as encore fait des bêtises… – Mais comment le sais-tu, Baba ? – Je le vois dans tes yeux. Tu vas être puni et ta mère a raison. Mais en attendant, viens te cacher ici. »

Ma grand-mère était si douce ! Jamais elle ne m'a grondé. Ma mère était évidemment plus sévère. Quand j'avais fait des bêtises, elle savait où venir me chercher ; et moi je ne comprenais pas non plus comment elle avait pu le deviner. Elle me ramenait à la maison, et quand j'avais été grondé

et puni, je retournais chez ma grand-mère pour me faire consoler. C'est pourquoi, depuis, une grand-mère est toujours restée pour moi celle qui console ses petits-enfants après que leurs parents les ont punis. « Viens, mon petit, dit-elle, mange cette pomme. » Chez une grand-mère, il y a toujours des pommes pour consoler l'enfant. La grand-mère embrasse l'enfant qui pleure, et elle le rassure… Je n'oublierai jamais ma grand-mère et je veux l'imiter. Quand je vois que vos « parents », les entités du monde invisible, vous ont secoués et corrigés, je vous laisse vous réfugier chez votre grand-mère, c'est-à-dire auprès de moi. Moi aussi, j'ai toujours des pommes, des figues, des prunes ou des noisettes en réserve pour vous les donner…

La vie n'est pas cruelle, mais elle est juste, et pour chaque erreur que l'on commet, elle inflige une sanction. Aussi bien ne savez-vous pas quelle est l'erreur que vous avez commise, et la vie ne vous donne pas d'explications. Vous pouvez alors souffrir des années sans comprendre pourquoi. Tandis que moi, je passe mon temps à vous expliquer ce que vous devez faire et ne pas faire pour ne pas vous exposer à recevoir des coups. Est-ce que vous en tenez toujours compte ? C'est une autre question. Alors, je suis comme une grand-mère qui tâche d'adoucir vos épreuves. Mais cela encore, est-ce que vous le comprenez ?

Souvent, j'allais aussi chez ma grand-mère pour qu'elle me raconte des histoires. Et qu'est-ce qu'il y avait dans ces histoires ? Des combats entre les puissances de la lumière et celles des ténèbres : des rois justes et bons attaqués par des rois mauvais et cruels, des mages blancs qui devaient déjouer les maléfices préparés par des mages noirs et délivrer leurs victimes. Alors, quelles batailles ! Toutes les forces de

la nature participaient à ces combats, et à la fin, c'était toujours le bien qui triomphait du mal, la lumière qui triomphait des ténèbres. J'aimais tellement ces histoires ! Elles ont laissé en moi une empreinte très profonde. Je suis sûr que si je devais oublier tout ce que j'ai appris par la suite dans les livres, il me resterait pour toujours ces histoires que ma grand-mère me racontait sur les combats du bien et du mal, et le triomphe du bien. Parmi ces histoires racontées par ma grand-mère il y en avait une aussi qui, malgré mon jeune âge, m'avait beaucoup touché.

Il était une fois, dans un petit village, deux frères unis par une grande affection. L'un était marié et avait des enfants, l'autre était resté célibataire. Leur vie était difficile : ils élevaient du bétail, cultivaient la terre et n'avaient jamais de repos. Lorsque leur père mourut, ils partagèrent équitablement l'héritage.

Après quelque temps, le frère qui était marié se dit : « Ce n'est pas juste. J'ai une femme, des enfants, Dieu est bon, et si je suis malade, ma femme est à mes côtés, mes enfants grandiront et quand je serai vieux, ils s'occuperont de moi. Tandis que mon pauvre frère est tout seul, comment va-t-il se débrouiller ? Ah, il faut que je fasse quelque chose pour lui. » Et pendant la nuit, il alla subrepticement verser quelques sacs de blé dans le grenier de son frère, puis il se recoucha et dormit tranquillement. Mais voilà que l'autre frère faisait, lui aussi, ses réflexions : « Je suis seul, je suis tranquille, tandis que mon frère, avec toute sa famille, quel souci ! Tous ces enfants à nourrir, à éduquer… Il y a là quelque chose qui ne va pas. Le pauvre, il faut que je l'aide. » Il monte dans son grenier, remplit plusieurs sacs de blé et, en prenant des précautions pour ne pas être vu, il va les déverser dans le grenier de son frère.

Quelle surprise le lendemain pour les deux frères quand ils découvrirent que leurs réserves de blé n'avaient pas diminué ! Chacun se disait : « Est-ce que j'ai rêvé, est-ce que j'ai apporté ce blé ou non ? » L'un et l'autre décidèrent de recommencer la nuit suivante, mais le lendemain, même constatation : le niveau du blé était identique à celui de la veille. Et à nouveau des interrogations : « Mais que se passe-t-il ? Est-ce que j'ai rêvé ? Il faut que je recommence la nuit prochaine… » Cela continua ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'une nuit, malgré leurs précautions, ils finirent par se rencontrer : « Ah, c'est toi… ? » « Mais c'est toi qui… ! » Ils se sont embrassés, ils ont pleuré d'émotion, et le frère marié a dit au frère célibataire : « Écoute, il y a de la place pour toi chez nous, viens t'installer, nous vivrons ensemble. » C'est ce qu'ils firent et ils furent très heureux. Je demandais souvent à ma grand-mère de me raconter cette histoire.

D'autres membres de ma famille, des hommes et des femmes très âgés qui étaient d'une grande sagesse, d'une grande profondeur, ont également beaucoup marqué l'enfant que j'étais. Certains ne savaient même pas lire et écrire car ils n'étaient jamais allés à l'école, mais ils étaient capables de donner les meilleurs conseils, et leurs paroles, leurs gestes étaient tellement mesurés ! Leur attitude m'impressionnait beaucoup ; je les observais, et quand ils venaient nous rendre visite, avec quel bonheur je les accueillais ! Comme ma grand-mère, ils connaissaient des contes où s'affrontaient les forces du bien et celles du mal. Et c'était toujours le bien, la lumière qui remportait la victoire. Je ne me lassais pas de ces récits ; chaque fois que ces parents venaient, je leur demandais de me raconter quelque chose, et ils le faisaient avec une telle patience ! L'un d'eux, par-

ticulièrement, est resté dans mon souvenir : il s'appelait Mikhaël.

Quand je repense maintenant à ces parents, j'ai l'impression qu'ils ont été placés là pour imprimer très tôt en moi quelque chose de bon, de beau et surtout de vrai. Encore maintenant, je vis dans ces contes qu'ils me répétaient autant de fois que je le leur demandais : je vis ce combat de la lumière et des ténèbres, des forces du bien et des forces du mal, et je sais que le bien finit un jour par triompher : « Pravdina do veknina », comme me le disait ma mère. C'est de cette sagesse que j'ai été nourri.

Même s'il n'est pas en âge de comprendre, qu'y a-t-il de plus important pour un enfant que d'entendre que la lumière triomphe toujours des ténèbres ? Cela s'enregistre en lui, car tout s'enregistre. C'est pourquoi je recommande aux parents d'être vigilants : qu'ils protègent leurs jeunes enfants en veillant à ce qu'aucun adulte ne puisse, par ses paroles ou son comportement, laisser des traces obscures dans leur âme.

À peine quelques années plus tard, à Varna, j'ai assisté à une pièce de théâtre où s'affrontaient le bien et le mal personnifiés par des anges et des démons. À plusieurs moments de la pièce, un grand ange venait seul sur le devant de la scène et il prononçait chaque fois cette unique phrase : « Vetchna istina, vetchna édinstina ; vetchno é samo dobroto i krassotata. » Ce qui signifie : « Éternelle vérité, éternelle unité ; seuls sont éternels le bien et la beauté ». L'acteur qui jouait ce rôle portait un costume magnifique avec de grandes ailes, mais le plus impressionnant était la façon dont il prononçait cette phrase. Il ne criait pas, mais sa voix vibrait avec une telle intensité qu'on était saisi. Longtemps, cette phrase a résonné dans ma tête comme en écho à tout ce

que j'avais appris dans ma toute petite enfance : «Vetchna istina, vetchna édinstina…», et maintenant j'en ai encore des frissons quand il m'arrive de les prononcer. Tout ce que je vous dis dans mes conférences depuis des années est fondé sur cette certitude que seuls le bien et la beauté sont éternels. Ne l'oubliez jamais, et vous pouvez, vous aussi, répéter ces paroles.

J'ai gardé beaucoup d'autres souvenirs de ma grand-mère. À une époque et dans une région où les médicaments tels que nous les connaissons de nos jours étaient à peu près inexistants, on avait surtout recours aux plantes. Et ma grand-mère était capable de guérir toutes sortes de maladies. Elle était sans cesse occupée à préparer quelques remèdes. Elle partait presque chaque jour cueillir des plantes dont elle connaissait les propriétés. Quelquefois, elle les faisait bouillir avant le lever du soleil en prononçant des formules à voix basse. Elle versait ensuite cette décoction dans un baquet qu'elle avait rempli d'eau à une certaine température, puis elle demandait au malade de s'y plonger et il en sortait tout régénéré.

Elle préparait aussi une mixture avec du vinaigre et de l'ail qu'elle exposait dehors la nuit. Parfois, je la voyais aller sous un noyer avec une bouteille de vin dans le goulot de laquelle elle introduisait quelques radicelles vivantes de l'arbre. Puis, elle bouchait soigneusement la bouteille et l'enterrait. Après quelques semaines, elle la déterrait. Le vin avait été aspiré par les radicelles et la bouteille était remplie d'un jus noirâtre qu'elle donnait à boire à certains malades. À ceux qui avaient la jaunisse, elle préconisait de boire leur propre urine en prenant, bien sûr, quelques précautions.

Elle croyait aussi beaucoup au pouvoir des étoiles. Quand le ciel était clair la nuit, il arrivait qu'elle fasse s'étendre un malade sous la voûte étoilée et elle s'asseyait auprès de lui en priant. Certaines nuits, elle donnait ses soins auprès d'un ruisseau. L'eau, très pure, coulait sur de petits cailloux blancs et ma grand-mère utilisait ces petits cailloux en même temps qu'elle prononçait des formules rituelles.

Ma mère avait hérité de sa propre mère la connaissance des plantes qu'elle utilisait pour des tisanes ou des bains, et elle avait, elle aussi, un véritable don de guérisseuse. Il lui arrivait de poser longuement sa main sur le plexus solaire d'un malade, car en harmonisant les courants qui traversent cette région du corps, elle arrivait à rétablir beaucoup de choses dans l'organisme. Quelquefois, c'est sur le nombril qu'elle se concentrait. Et avec quel amour elle s'approchait du malade pour le toucher et le soulager de son mal ! Un jour, j'étais encore tout petit, je lui ai demandé : « Maman, comment tu fais pour guérir ? Qu'est-ce que tu fais au malade ? » Elle m'a répondu : « Quand je suis auprès de lui, j'oublie tout. Je commence par invoquer Dieu, sa puissance, son amour, puis je mets toute mon âme pour qu'il guérisse. » Elle disait qu'elle était faible, que seul l'amour est tout-puissant et que c'est l'amour qui agissait à travers elle. Elle était là comme une enfant qui tient dans sa main un fil dans lequel circule un courant puissant. Voilà ce qu'était ma mère pendant qu'elle soignait : il lui suffisait de bien tenir le fil. Pendant mon enfance et mon adolescence, j'aurais dû mourir vingt fois, et c'est toujours elle qui m'a arraché à la mort.

Maintenant, si je dois encore vous raconter toutes les « médecines » que j'ai vu utiliser dans ce petit village de Macédoine, vous serez étonnés.

Quelqu'un avait un furoncle, un abcès : on prenait, par exemple, une figue bien mûre et on l'appliquait sur le mal en disant à l'entité que l'on croyait en être la cause : « Viens, mange, c'est pour toi. » Après un moment, le mal devait quitter la personne et il ne restait plus qu'à jeter la figue.

Pour soigner les bronchites ou les pneumonies, on faisait cailler deux ou trois litres de lait avec du jus de citron. Puis, on retirait le petit-lait et on faisait chauffer le caillé qu'on appliquait sur la poitrine du malade. Là encore, ce lait caillé devait servir de nourriture aux entités responsables du mal et, lorsqu'elles étaient repues, elles s'en allaient.

Si quelqu'un était atteint de troubles mentaux, on pensait qu'il était victime d'esprits ténébreux. On préparait alors un petit pain rond dans lequel on mettait une grande quantité de miel. Puis on faisait venir des musiciens et on invitait ces esprits malfaisants à manger. Enfin, on prenait le pain et, en chantant, en prononçant des formules d'exorcisme, on sortait du village en cortège et on jetait ce pain le plus loin possible. Les esprits devaient alors se précipiter sur le pain et libérer la personne : on se débarrassait des occupants indésirables en les expédiant ailleurs. De telles pratiques vous semblent certainement très étranges. Mais lisez les Évangiles où il est rapporté comment Jésus a fait entrer dans des pourceaux les démons qu'il avait expulsés du corps d'un possédé : les pourceaux se sont ensuite jetés dans la mer.

Ces pratiques, qui remontent extrêmement loin dans le temps, subsistent encore là où sont conservées certaines médecines traditionnelles. Elles sont fondées sur des connaissances très sûres. Mais, évidemment, l'efficacité de ces méthodes dépend des qualités morales et de l'expérience de celui qui les applique. Sans ces qualités morales et cette

expérience, le « guérisseur » lui-même court le risque d'être attaqué.

Certains troubles passaient pour avoir été provoqués par de la magie noire, une espèce de sort jeté contre la personne. Et là, j'ai vu des femmes prendre avec une pincette des charbons ardents qu'elles jetaient dans une casserole d'eau pure, en disant : « Comme ce charbon s'éteint, que s'éteignent les pensées et les sentiments mauvais dirigés contre tel ou telle. » Elles répétaient trois fois le geste et la formule, puis, avec cette eau, elles lavaient les yeux de la personne ou lui en faisaient boire une gorgée. Il arrivait qu'elles utilisent elles-mêmes ces méthodes pour se protéger.

Quand quelqu'un mourait, on avait coutume de poser sur son corps une branche de basilic qui devait, disait-on, empêcher les mauvais esprits de pénétrer en lui. Et il faut savoir aussi qu'à cette époque, dans les Balkans, la croyance aux vampires était très répandue. Je me souviens d'avoir entendu que telle ou telle personne, décédée depuis quelque temps, était devenue un vampire et que des hommes étaient allés secrètement, la nuit, déterrer son cadavre pour lui planter un pieu dans le cœur. On parlait même de *vărkolak :* loup garou. Qu'est-ce qu'il en était exactement, je n'en sais rien, j'étais beaucoup trop jeune pour comprendre quelque chose à ces histoires, et je ne posais pas de question. Mais j'avais pris l'habitude d'écouter et d'observer tout ce qui se passait autour de moi, et même si je ne comprenais pas grand-chose, ce que j'avais vu et entendu est resté gravé dans ma mémoire.

Il est difficile de se prononcer sur ce que sera le développement de certains enfants qui semblent d'abord mentalement en retard pour leur âge. Les périodes au cours des-

quelles l'esprit parvient à pénétrer dans cette demeure qu'est pour lui un corps physique varient selon les êtres. Il y a des parents qui s'inquiètent de voir leurs enfants lents à comprendre, rêveurs, absents, surtout s'ils n'obtiennent pas de bons résultats en classe. Mais on ne peut pas se prononcer avec certitude sur le développement d'un enfant avant la fin de l'adolescence, car il arrive que, soudain, quelque chose se déclenche et il rattrape son retard.

J'ai été un de ces enfants-là, apparemment retardé. Jusqu'à l'âge de huit ans, je vivais dans les nuages, je flottais comme en dehors de mon corps. En apparence, j'étais endormi, rien ne se passait, mais, intérieurement, il se passait beaucoup de choses : le monde invisible se révélait à moi avec les êtres qui le peuplent, non seulement les entités angéliques, mais aussi les esprits de la nature. Ma mère m'a raconté plus tard qu'il m'arrivait alors d'annoncer des événements qui allaient avoir lieu, et tous étaient étonnés, mais je n'ai gardé de cela aucun souvenir. Je ne sais pas l'effet que je devais produire sur les gens de mon village, mais malgré les bêtises que je pouvais faire parfois, je sentais qu'ils me regardaient d'une façon spéciale et qu'ils m'aimaient bien.

Il existait alors une coutume très touchante : le matin du Nouvel An, on envoyait les jeunes enfants souhaiter la bonne année dans les rues et les maisons du voisinage, parce que les enfants, dans leur innocence, leur pureté, ne peuvent apporter que de bonnes choses. Ce matin-là, chaque enfant tenait un petit rameau de cornouiller auquel on avait quelquefois attaché des rubans. Ils devaient entrer dans les maisons et, avec cette branche, toucher les membres de la famille tout en prononçant de bons souhaits pour la santé, pour le succès, pour le bétail, pour les récoltes… On les remerciait en leur donnant des fruits, des bonbons, des

brioches, c'est pourquoi, ce matin-là, les enfants portaient un sac presque aussi grand qu'eux pour pouvoir y mettre tous ces cadeaux.

Et moi aussi, quand j'étais tout petit, je suis allé souhaiter la bonne année dans le voisinage. Je ne sais pas comment les gens avaient trouvé que je pouvais leur apporter des bénédictions, mais il y avait beaucoup de familles qui demandaient à ma mère de m'envoyer très tôt le matin, avant les autres enfants. Alors, elle me réveillait, m'habillait… et c'était une souffrance pour moi, parce que j'avais sommeil et qu'il fallait partir dans le froid, dans la neige – vous savez, les hivers dans les montagnes de Macédoine, ce n'est pas comme les hivers sur la Côte d'Azur! Mais je le faisais. À moitié endormi, j'entrais dans les maisons pour toucher toute la famille avec ma petite branche et je marmonnais des paroles que ma mère m'avait fait apprendre par cœur et dont je ne comprenais pas le sens. C'était une très jolie coutume.

Oui, je crois que j'ai passé une partie de mon enfance un peu en dehors de mon corps, dans une sorte de rêve éveillé. À l'école, je n'étais pas très attentif, mais voilà qu'un jour il s'est produit aussi quelque chose d'étrange. L'instituteur nous a lu le récit de la création du monde dans le livre de la *Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre… »* et soudain, ce fut une sorte de révélation. Je devais avoir six ans, pas plus, et je comprenais à peine ce qui était dit, mais chaque mot s'est à l'instant si profondément imprimé en moi que j'ai su ce texte presque immédiatement par cœur. L'instituteur, mes parents, tous étaient étonnés. Et avec quelle fierté je répétais devant eux ce que Dieu a fait le premier jour, le deuxième jour, le troisième jour… Que s'était-il passé pour que, soudain, je retienne aussi facile-

ment ce texte ? Ensuite, c'est l'épisode du Déluge qui m'a impressionné : la disparition de la terre sous les eaux, Noé se réfugiant dans l'arche avec sa famille et un couple de chaque espèce animale. Mais c'est tout de même le récit de la création du monde qui a fait sur moi la plus forte impression. Maintenant, je ne le connais plus par cœur, il y a longtemps que tout s'est effacé, mais il a continué à me préoccuper, je l'ai longuement étudié, médité, et je l'ai aussi parfois commenté pour vous.[3]

On dirait qu'il se produit dans l'enfance quelques brefs moments d'illumination, et ce que l'on a vécu alors revient beaucoup plus tard sous une autre forme. De même, c'est dans les goûts et les penchants manifestés quand ils étaient très jeunes qu'il faut chercher ce que sera la destinée des êtres.

Mon premier souvenir précis remonte à l'âge d'à peu près quatre ans : je me revois en train de ramasser des fils. Dès que j'apercevais un bout de fil ou de ficelle, je le ramassais. Et qu'est-ce que j'en faisais ? Rien, je me contentais de le prendre et de le ranger quelque part. C'était, apparemment, une passion assez inoffensive… jusqu'au jour où j'ai fait d'énormes dégâts. Il m'arrivait parfois de regarder une de nos parentes occupée à travailler sur un grand métier à tisser. Et voilà qu'un jour je me suis trouvé seul dans la pièce où était installé ce métier à tisser avec tous ses fils de couleur, là, bien alignés. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais ces fils m'ont tellement fasciné que j'ai voulu les avoir aussi, et avec des ciseaux je les ai coupés… Quand on me découvrit au milieu de ce tas de fils, ce fut l'affolement. Je vois encore comment tous couraient à droite et à gauche et je ne comprenais pas pourquoi ils se mettaient dans cet état.

D'où me venait ce besoin de ramasser des fils ? Qu'est-ce que je voyais dans ces fils ? Est-ce qu'à cet âge-là, déjà, j'avais l'intuition que, depuis la végétation jusqu'à notre corps physique, ce sont des fils qui forment la texture du vivant ? Les arbres avec leurs racines, leur tronc, leurs branches ne sont qu'un assemblage de fils. De même, notre corps est constitué de fils, de filets, de filaments : nos muscles, nos nerfs, nos vaisseaux sanguins sont des fils. Et les chromosomes, qui sont porteurs des facteurs déterminants de l'hérédité, sont aussi des fils…

Cela vaut donc la peine de se pencher sur cette question des fils. La chair dont nous sommes tous faits est un tissu constitué de fils de différentes qualités. Si le corps physique tombe malade, c'est parce que « le tisserand » n'a pas pris du fil assez résistant, il casse souvent. Il réunit alors les deux bouts par un nœud, mais le fil casse à nouveau. Il y a donc des nœuds partout. Et de quoi dépend la résistance des fils ? De la qualité des pensées et des sentiments que le tisserand nourrit en lui. Car la pensée et le sentiment sont aussi des fils. La pensée va de droite à gauche, le sentiment de gauche à droite, et ensemble ils tissent des actes. Les actes, c'est cela le tissu, et le corps physique est la matérialisation de ces actes. Oui, le corps physique n'est qu'un tissu matérialisé. Et selon que ce tissu est grossier ou fin, résistant ou fragile, on reconnaît les qualités mentales et affectives du tisserand.

La nature travaille avec des fils, et le monde entier travaille aussi avec des fils. Depuis nos vêtements jusqu'au téléphone, aux appareils de radio, aux ordinateurs, etc., que de fils enchevêtrés ! Et que sont aussi les relations humaines ? Des fils que chacun tend entre lui et les autres, et qu'il lui arrive aussi de couper – ce qu'il doit faire avec discer-

nement.[4] Car s'il y a, en effet, certains fils qu'il est bon de tendre, il y en a d'autres qu'il est préférable de couper. Qu'est-ce que la liberté ? La capacité qu'a chaque être de savoir à qui et à quoi il doit se lier, et aussi de qui et de quoi il doit se couper. La force qui lie, c'est l'amour ; et celle qui délie, c'est la sagesse.

Il y aurait encore tellement de choses à dire sur les fils ! Qu'est-ce qu'une baguette magique ?[5] Une sorte de fil qui relie le monde d'en bas et le monde d'en haut. Et que sont les rayons du soleil ? Des fils qu'il envoie jusqu'à nous, et nous devons chaque jour les saisir pour pouvoir nous élever jusqu'à lui.

Quand j'ai commencé à réfléchir à ce goût apparemment inexplicable que j'avais manifesté tout enfant pour les fils, je me suis demandé pourquoi je ne m'intéressais qu'aux fils et pas aux aiguilles : fil et aiguille vont pourtant ensemble ; mais non, les aiguilles ne me disaient rien. J'ai trouvé la réponse en transposant et en interprétant ce comportement dans les plans psychique et spirituel. Je ne cherchais pas les aiguilles parce que l'aiguille représente le principe masculin ; or, ce principe masculin, principe actif, volontaire, je le possédais. Il me fallait donc le principe féminin, la matière, les fils, pour pouvoir faire des tissages, créer des figures, des images. Et maintenant, après bien des années de travail, les fils, je les ai aussi, le Seigneur m'a permis de les trouver.

Dans ce village de Macédoine où j'ai passé mes premières années, de petites sources sortaient de terre à plusieurs endroits. Il y en avait justement une près de notre maison. Depuis que je l'avais découverte, je me sentais sans cesse attiré vers elle. J'avais quatre ans, cinq ans… Par la pureté, la transparence de son eau, cette source sûrement me parlait et

je restais auprès d'elle des heures entières. Je la regardais avec amour. J'étais captivé, fasciné par toutes ces petites gouttes de cristal que je voyais jaillir de terre. Je ne pouvais pas m'en arracher. J'aurais presque oublié de rentrer à la maison, et quand ma mère m'appelait ou venait me chercher, je n'étais pas content.

Ces images de l'eau et les sensations que j'éprouvais alors sont restées gravées dans mon âme. Dès que je vois une eau pure, limpide, une émotion indéfinissable me saisit. C'est là que je voudrais être poète pour parler de l'eau, de la limpidité des sources, du chant des ruisseaux et des cascades, des gouttes de pluie ou de rosée sur les feuilles et les fleurs, surtout lorsqu'elles sont frappées par un rayon de soleil et qu'apparaissent, l'une après l'autre, des couleurs aussi pures que celles du prisme. Et ensuite, on viendra me dire qu'il n'existe pas de preuve de l'existence de Dieu ! Il n'y aurait que l'eau, est-ce que ce ne serait pas déjà une preuve irréfutable ? Et quand, dans une coupe de cristal, je vois de l'eau qui est elle-même du cristal, il me semble entendre une musique…[6] Alors, par la pensée, je prends cette eau, je l'élève très haut, plus haut que les sommets des plus hautes montagnes, je l'expose à l'air, au soleil, et je la bois.

L'eau est une fille de Dieu, c'est pourquoi je lui parle, je la bénis et elle est heureuse. Je sais qu'elle transmettra les messages que je lui confie. Oui, car sa nature est d'être réceptive, tout s'imprime en elle. C'est une merveilleuse messagère. Souvent, quand je m'arrête devant un lac, une rivière, une fontaine, ou quand je regarde un cristal qui est une sorte d'eau figée, je sens cette eau comme une présence en moi qui remonte encore bien au-delà de mes premières années. Comme si, dans des vies antérieures, j'avais longtemps étu-

dié les vertus de l'eau, la puissance de l'eau, la signification de l'eau, tout ce qu'elle représente dans l'univers.

Encore maintenant, cette petite source de mon enfance est avec moi, en moi, et il m'arrive de la regarder comme je la regardais alors, avec le même émerveillement. C'est sans doute une sorte d'imprégnation que j'ai reçue là. Toute ma vie, ensuite, j'ai vécu avec le souvenir de cette source, son image m'a accompagné et soutenu dans toutes mes épreuves.

Lorsque, des années après, j'ai fait à Paris ma première conférence*, j'ai commencé par l'image de la source.[7] C'était peut-être, là encore, une réminiscence de la petite source de mon enfance. C'est pourquoi cette conférence en a amené bien d'autres. Elle-même a été une source. Dès que l'eau coule, la vie apparaît : des herbes, des arbres, des animaux, des hommes.[8]

Ne vous étonnez donc pas si je continue à m'occuper de l'eau, à vous parler souvent de l'eau. De l'eau, et du feu aussi… Car autant que l'eau, j'aimais regarder le feu, et dès que je pouvais, c'est moi qui l'allumais. J'étais fasciné par ces flammes qui dansaient et je faisais des expériences : j'observais comment il dévorait le papier, le bois, les chiffons… Il valait mieux ne pas laisser des allumettes à ma portée. Combien de fois ma mère a dû venir éteindre un feu que j'avais imprudemment allumé ! Je faisais même peur aux voisins, car dès que j'apercevais du bois quelque part, le désir me prenait de le brûler, simplement pour voir le feu. C'était pour moi un spectacle magnifique ; je me réjouissais de le contempler et je ne comprenais pas pourquoi tout le monde

* Le 29 janvier 1938

courait avec des seaux d'eau pour l'éteindre, ni pourquoi ma mère me punissait.

Un jour, j'ai même mis le feu au grenier de mes parents. Je pensais : « Il n'y a que des vieilleries là-dedans. » J'avais six ans et, déjà, je savais que les vieilles choses doivent être brûlées ! Mais quand j'ai enfin commencé à réaliser le danger, j'ai pris mes jambes à mon cou et, comme d'habitude, j'ai couru directement chez ma grand-mère. En voyant la fumée et mon air affolé, elle a tout compris. Évidemment, une fois de plus, j'ai été puni.

Depuis, la vie m'a appris qu'il faut être extrêmement prudent avec le feu. Dans certaines conditions, il prend et s'étend avec une telle rapidité que ce n'est plus le moment de le contempler. Il y a quelques années, je suis allé à Florence, j'étais avec un couple d'amis et je me réjouissais à l'idée d'admirer des monuments magnifiques, de visiter tous les musées… Nous roulions sur une petite route déserte dans les collines au-dessus de la ville, quand nous avons vu un feu qui avait pris à quelques mètres, dans les broussailles. C'était peut-être un automobiliste qui avait jeté un bout de cigarette allumé. Les pompiers auraient mis beaucoup de temps pour arriver jusqu'à cet endroit qui était assez difficile d'accès et il fallait faire vite. Aucune voiture ne passait et nous ne pouvions pas donner l'alerte. Alors, j'ai dit à mes amis : « Il faut absolument éteindre ce feu, sinon il risque de descendre jusqu'à la ville. » Après beaucoup de temps et d'efforts, nous y sommes parvenus. Je ne sais pas si, ce jour-là, nous avons sauvé Florence, mais j'étais content, je me disais : « Voilà, j'ai pu enfin réparer une des fautes de mon enfance ! »

Mais en réalité le besoin d'allumer le feu ne m'a jamais quitté, car chacun vient au monde avec certaines tendan-

ces dont il ne peut pas se débarrasser. Il peut seulement les transposer sur un autre plan, dans un autre domaine, en leur donnant une expression plus spirituelle. Disons, si vous voulez, que je suis un incendiaire né, mais j'ai appris à ne plus me servir du feu pour brûler des tas de bois mort ou des vieilleries dans un grenier. Maintenant, je m'efforce d'allumer d'autres feux : dans les cœurs et dans les âmes. Oui, je veux allumer en vous un feu inextinguible, le feu de l'amour divin, pour qu'il vous éclaire, vous réchauffe et vous vivifie.

J'ai donc commencé ma première conférence par l'image de la source, mais dans cette première conférence j'ai aussi commenté le passage de l'*Évangile de saint Jean* où Jésus dit à Nicodème : *« Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. »* Naître d'eau et d'esprit, c'est-à-dire d'eau et de feu, d'amour et de sagesse. Vous voyez l'eau, vous voyez le feu, et parce que vous les voyez, vous croyez les connaître. Non, quand vous les comprendrez comme symboles des deux principes masculin et féminin, qui sont les deux principes de la création, quand vous approfondirez les relations qu'ils entretiennent l'un avec l'autre, quand vous leur donnerez leur véritable dimension, leur dimension psychique, spirituelle, magique, cosmique, c'est à ce moment seulement que vous les connaîtrez, pas avant.[9]

Lorsque je me remémore mon enfance, je revois aussi les forêts de sapins et les grands peupliers à côté de notre maison. Avec quel plaisir je grimpais dans ces peupliers ! Je montais le plus haut possible et je restais là des heures entières. Je me sentais comme un oiseau et surtout j'étais heureux de voir le paysage jusqu'à l'horizon. Je n'irai pas

jusqu'à dire que cela me donnait un sentiment de supériorité, mais j'aimais constater que je voyais, moi, d'en haut, ce que les autres ne pouvaient pas voir d'en bas. Quand ma mère avait besoin de moi, elle m'appelait, et alors, « vrrrr », je me laissais glisser tout au long du tronc. Et comme, souvent, dès qu'il commençait à faire chaud, je ne portais pas de chemise, la peau de mon ventre avait fini par ressembler à celle d'un éléphant.

Maintenant encore, il m'arrive de me sentir comme cet enfant qui grimpait aux arbres pour voir les choses de haut jusque très loin. Je ne possède aucune des facultés grâce auxquelles on est reconnu comme un homme de science et, pendant un certain temps, je l'ai regretté. J'aurais voulu être astronome, botaniste, chimiste, physicien… et je suis seulement un enfant qui grimpe aux arbres. Mais de là-haut, j'ai le meilleur point de vue : j'aperçois des choses dont on ne sait pas quand les autres, en bas, les verront. Seul le point de vue m'intéresse, le point de vue du sommet. De là où je suis placé, je vois la réalité des choses. D'autres sont plus intelligents et plus capables que moi, mais ils sont restés dans des endroits où ils ne peuvent pas avoir cette vision d'en haut.

Si je suis là devant vous en train de vous parler, ce n'est pas parce que je suis tellement plus intelligent ou plus instruit que vous, non, c'est à cause du point de vue auquel j'ai réussi à m'élever, le point de vue du sommet, et je m'efforce de vous entraîner à ma suite. Je vous place près de moi sur une branche, mais voilà que vous avez emporté une scie avec vous et vous commencez à scier cette branche sur laquelle vous êtes assis, et vous tombez. Une fois par terre, vous commencez à faire tout un raisonnement philosophique pour expliquer la cause de cette chute, et vous trouvez

tout de suite le coupable : la famille, l'entourage, la société, le gouvernement, etc. Et moi, la fois suivante, je dois encore dépenser du temps et des énergies pour vous hisser sur une nouvelle branche. Pourquoi vous obstinez-vous à travailler si souvent contre vous-même ?

En 1964, je suis retourné dans mon village natal.* Cinquante-sept ans après l'avoir quitté, j'ai retrouvé une partie de ma famille : des cousins, des cousines… et les enfants et petits-enfants de ceux que j'avais connus. Ils se sont tous jetés sur moi pour m'embrasser. Et comme ils ne savaient pas quel cadeau me faire, ils m'ont donné ce qui est le plus précieux pour eux : des bouteilles de rakia. Je ne sais pas si vous en avez déjà bu. C'est une eau de vie extrêmement forte. Et moi qui ne bois jamais d'alcool !… J'en ai pris un peu avec eux pour leur faire plaisir, mais quand on n'a pas l'habitude, ça brûle terriblement le gosier. En me voyant faire une grimace, ils ont ri de ce cousin qui ne supportait pas un alcool pour eux si délectable. Puis, ils m'ont invité à assister à un mariage. Alors là, quelle fête ! Une fête comme on en faisait encore dans ces pays, avec des costumes traditionnels tellement colorés, et des chants, des danses populaires. J'ai tout filmé. Et puis, quel repas ! Je devais continuellement veiller à ce qu'on ne remplisse pas mon assiette… et mon verre non plus !

Ces retrouvailles se sont évidemment accompagnées de beaucoup d'émotion, car c'est là que j'ai retrouvé ma mère que je n'avais pas pu revoir depuis mon départ de Bulgarie, en 1937. On m'a raconté sur notre famille beaucoup de cho-

* La Macédoine faisait alors partie de la République fédérale de Yougoslavie.

ses que j'ignorais, et j'étais content d'apprendre que j'avais eu un grand-père qui avait autrefois construit des routes dans le pays. Quel magnifique métier que de construire des routes ! J'ai retrouvé aussi cette cousine que j'avais vu travailler sur le métier à tisser dont j'avais coupé les fils. Son mari était là avec elle, ils étaient très âgés et je leur ai donné des cadeaux pour me faire pardonner le tort que je leur avais causé autrefois.

Tellement d'années après, je souhaitais aussi faire l'ascension du Mont Pélister que, dans mon enfance, je ne voyais que de loin, et, surtout, marcher dans ces forêts de sapins dont j'avais entendu dire qu'ils étaient les plus beaux du monde. Je voulais bien le croire, mais je n'en étais pas sûr. On connaît les Bulgares et la fierté qui leur fait exagérer la beauté et l'importance de leur pays ! Je me rappelais avoir vu autrefois, à Sofia, des paysans danser en rond en chantant : « Ville plus grande que Sofia*, il n'y a pas… Fleuve plus profond que l'Isker**, il n'y a pas… Montagne plus haute que Vitocha***, il n'y a pas… »

Donc, avec quelques parents et amis qui connaissaient bien les sentiers, j'ai fait l'ascension du Mont Pélister. Dans les pays que j'ai visités (l'Inde, Ceylan, les États-Unis, la Suède, la Norvège) j'ai vu beaucoup de forêts de sapins ; ils étaient peut-être plus grands et plus gros, mais certainement pas aussi beaux. Leur couleur, l'élan de leurs troncs, la disposition de leurs branches, la forme de leurs aiguilles, le parfum dont ils remplissent l'air et tout ce qui émane

* Capitale de la Bulgarie depuis 1879. Vers 1930, sa population était environ de 350.000 habitants.

** Affluent du Danube qui passe près de Sofia.

*** Massif montagneux qui domine Sofia et culmine à 2230m.

d'eux, quelle merveille ! Et même les cailloux et la mousse à leur pied. C'est vraiment indescriptible ! Il faut y aller pour en avoir une idée… Que j'aimerais maintenant retourner sur le Mont Pélister pour passer quelques jours dans ces forêts ! Les sapins sont les arbres parmi lesquels je me sens le mieux.

Les fils, l'eau, le feu, les arbres, voilà ce qui m'attirait le plus dans mon enfance, et en y repensant plus tard, je me suis rendu compte qu'au fond je n'avais pas changé. Ces goûts que j'avais alors, je les ai seulement approfondis, ils sont devenus conscients et les fils, l'eau, le feu, l'arbre ont pris une place essentielle dans ma philosophie.

Il y a encore beaucoup de choses que j'ai vues ou que j'ai vécues entre quatre et sept ou huit ans et qui sont restées aussi présentes en moi que si elles venaient de se produire. Je me souviens en particulier de certaines sensations qui, lorsque je les ai analysées plus tard, me sont apparues comme des intuitions de ce que serait ma vie, où je voulais aller, les choix que je ferais. Et vous aussi, si vous révisez votre vie, vous découvrirez que, ce que vous êtes devenus, les choix que vous avez faits, les préoccupations et les goûts que vous avez maintenant, tout cela a son origine dans votre petite enfance.

Notes

1. Cf. ***Une éducation qui commence avant la naissance***, Coll. Izvor n° 203.
2. Cf. ***« Connais-toi toi-même » – Jnani yoga***, Œuvres complètes, t. 17, chap. V : « Le sacrifice ».
3. Cf. ***« Cherchez le Royaume de Dieu et sa Justice »***, Coll. Synopsis, Partie II, chap. 1 : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ».
4. Cf. ***L'amour et la sexualité***, Œuvres complètes, t. 14, chap. XXVI : « La question des liens ».
5. Cf. ***Le Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. III : « La baguette magique ».
6. Cf. ***Les fruits de l'Arbre de Vie – La tradition kabbalistique***, Œuvres complètes, t. 32, chap. X : « À propos d'une coupe d'eau ».
7. Cf. ***La deuxième naissance – Amour, Sagesse, Vérité***, Œuvres complètes, t. 1, chap. I : « La deuxième naissance ».
8. Cf. ***Les révélations du feu et de l'eau***, Coll. Izvor n° 232, chap. IV : « L'eau, la civilisation ».
9. Op. cit., chap. 1 : « L'eau et le feu, principes de la création ».

3

À Varna, au bord de la mer Noire

Dans ce petit coin de Macédoine où je vivais mes premières années, j'apprenais spontanément à m'ouvrir à la nature. Les montagnes environnantes à l'atmosphère si pure, les grands arbres, la rivière, la petite source que je passais des heures à contempler ont laissé en moi des empreintes ineffaçables. Mais un jour, soudain, il a fallu fuir et ce fut un déchirement.

En ce temps-là, la frontière entre la Macédoine et la Grèce n'était pas sûre : de part et d'autre les attaques se multipliaient. Un soir, on vit une troupe de soldats grecs se diriger vers notre village ; une partie des habitants s'enfuirent et se mirent à l'abri comme ils pouvaient. Avec ma mère, ainsi que quelques membres de notre famille et des voisins, nous avons passé la nuit dans la rivière, cachés parmi la végétation, et de là nous apercevions notre village en flammes. J'avais sept ans et je n'oublierai jamais cette nuit. Le lendemain, nous n'avons trouvé que des ruines et les cadavres des hommes qui avaient tenté de défendre le village. Il ne restait plus rien de notre maison. Ma mère décida alors que nous irions rejoindre mon père à Varna.

Varna n'était pas une bien grande ville, surtout à l'époque, mais quelle différence pourtant avec le petit village que je venais de quitter ! Tout était nouveau pour moi. Nous avons habité le quartier turc dans la banlieue de la ville. C'était un quartier misérable avec des ruelles très sales qui montaient et descendaient ; dès qu'il pleuvait, elles se transformaient en ruisseaux de boue. Pendant l'hiver, quand il avait neigé, le sol était gelé et remonter ces pentes était tout un exercice. Pour ne pas arriver en retard à l'école, je devais quitter la maison très à l'avance.

Mon père avait choisi ce quartier parce que c'était commode pour son commerce de charbon de bois : toutes les affaires, les ventes et les achats de charbon se traitaient là. Et, en attendant, il n'avait rien pu trouver de mieux situé et de plus confortable pour nous loger. La particularité des maisons de ce quartier, c'est qu'elles avaient toutes, à l'intérieur, de petites portes qui permettaient de passer chez le voisin, et du voisin chez un autre voisin… Impossible de savoir jusqu'où ça pouvait aller, et c'est ainsi que des hommes recherchés par la police arrivaient à lui échapper. Nous avons donc vécu là, au milieu de familles turques ; on se rencontrait tous les jours, et c'est pourquoi j'ai un peu appris à parler le turc. Maintenant, Varna est devenue une ville très moderne qui attire des touristes du monde entier à cause de ses plages, et bien sûr ce quartier a été complètement transformé.

Je souffrais d'avoir dû quitter mon petit village, ma grand-mère et tous ces vieux parents que j'aimais beaucoup, mais j'étais heureux d'avoir retrouvé mon père. Lui aussi était heureux, c'est pourquoi il était pour moi plein d'indulgence. Par exemple, il avait l'habitude de laisser quelques petites pièces de monnaie sur une table en sachant que je les

prendrais pour aller m'acheter des glaces ou des bonbons. Ma mère n'était pas d'accord, et elle le lui reprochait en disant que ce n'était pas là une bonne éducation…

Peu à peu, je commençais à me familiariser avec les enfants du quartier ; ils ne ressemblaient pas aux enfants que j'avais connus dans mon village, ils étaient bien plus agressifs et malins. Quand on est jeune, on ne choisit pas tellement ses camarades, on fréquente les enfants du voisinage et même les parents, souvent, n'y peuvent pas grand-chose. Vous n'avez aucune idée des garçons parmi lesquels j'ai grandi. Je me suis trouvé entraîné dans des bagarres qui auraient pu très mal tourner : les garçons bulgares contre les garçons turcs, parce qu'évidemment nous reproduisions à notre niveau les hostilités des adultes. Et comme j'étais un peu naïf, un peu rêveur, mes camarades se servaient de moi. Nous partions « en expédition » disaient-ils, et il arrivait que nous fassions quelques dégâts. Dès que les adultes accouraient, furieux, les autres se sauvaient à toutes jambes, tandis que moi je restais là, cloué sur place. Je ne trouvais rien à répondre aux questions qu'on me posait, et souvent je recevais une bonne correction. Je ne sais pas pourquoi, je ne me justifiais jamais. Et ensuite, ma mère, qui finissait par apprendre l'incident, me punissait aussi.

Alors, un jour, trouvant que j'étais victime de trop d'injustices, je décidai de quitter la maison. Pour aller où, je n'en savais rien. Je partis donc, et je me dirigeai vers la gare. Là, je me mis à observer les allées et venues des voyageurs. C'était nouveau pour moi et très intéressant. Mais, après quelques heures, je commençai à réaliser ce que c'est d'être seul, loin de sa maison et de ses parents. Je décidai d'abord que je ne mangerais pas. Mais la nuit venait : où dormir ? Je trouvai,

près de la gare, une petite cabane ; elle était vide et je pouvais m'y allonger. Mais le soleil l'avait tellement chauffée tout le jour que l'air y était étouffant, et je partis à la recherche d'un autre abri. Je ne trouvai rien et je finis par m'étendre sur une botte de paille abandonnée par là. Je me sentais libre et j'étais content. Je pensais : « Voilà, mes parents ne pourront pas me retrouver. Ils ne me comprennent pas… eh bien, ils seront punis, je serai vengé. » Je savais que ma disparition allait plonger ma mère dans l'inquiétude mais, pour la première fois, j'éprouvais du plaisir à l'idée de la faire souffrir. Puis, fatigué d'avoir marché pendant des heures, et affamé, je m'endormis.

Le lendemain matin, je fus réveillé par quelques légers coups de pied. C'était un employé de la gare. Étonné de découvrir sur de la paille un garçon endormi, il me demanda : « Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Pourquoi tu dors ici ? Tu n'as pas de maison ? – J'ai quitté mes parents. – Comment ? Tu as quitté tes parents ? Dépêche-toi de rentrer chez toi, sinon je t'amène chez les gendarmes. » Je me levai et partis tête basse. Arrivé chez moi, je fus accueilli par des exclamations : « Enfin, te voilà ! Où étais-tu ? On t'a cherché partout… » Et j'ai compris, à l'expression de ma mère, par quelles angoisses elle était passée. Là, maintenant, je n'étais plus fier du tout. Cette fugue n'a eu aucune conséquence grave, mais ce qui m'était arrivé m'a fait réfléchir : j'ai compris que je ne serais jamais aussi bien que chez mes parents et je n'ai pas recommencé.

Mais je continuais à suivre mes camarades. Ils cherchaient toujours de nouvelles aventures et ils ne manquaient pas d'idées. Un jour, ils ont décidé que nous irions enlever le drapeau qui flottait au fronton de la légation turque à Varna. En réalité, nous ne savions pas grand-chose

de la domination que, depuis des siècles, l'empire ottoman exerçait sur la Bulgarie, mais nous avions très bien compris que les Bulgares ne considéraient pas les Turcs comme leurs amis. Alors, voilà notre petite troupe partie pour aller décrocher le drapeau… Et nous avons réussi ! Évidemment, nous avons vite été découverts, et les gendarmes sont arrivés. Comme d'habitude, mes camarades se sont enfuis et je me suis retrouvé seul avec le drapeau !

Enlever le drapeau d'une légation étrangère, et en particulier celui de la légation turque, c'était, bien sûr, une faute grave, et les gendarmes m'ont amené au poste de police. À cette époque, ils se déplaçaient à cheval. Nous nous sommes donc mis en route, moi à pied, portant le drapeau, encadré par deux gendarmes à cheval. C'est ainsi que nous avons traversé la ville et tous les passants s'arrêtaient pour nous regarder. Quand nous sommes arrivés au poste de police, j'étais évidemment un peu inquiet, je me demandais ce qu'on allait me faire ; une fois de plus, c'est moi qui serais puni et peut-être même maltraité. Mais je voyais les gendarmes se parler à l'oreille, certains même souriaient un peu. J'attendais… Enfin, après m'avoir parlé sévèrement et fait promettre de ne pas recommencer, ils me dirent que je pouvais rentrer chez moi. Peut-être, après tout, étaient-ils fiers de ce que mes camarades et moi avions osé entreprendre malgré notre jeune âge.

Un jour, j'ai commencé à comprendre que je devais m'éloigner de ces garçons, et même si je me suis encore laissé parfois entraîner, ils n'ont jamais réussi à m'embarquer dans leurs aventures criminelles : des vols, des agressions… Longtemps encore, ils ont essayé mais, heureusement, quelque chose en moi me retenait, je sentais que je ne devais plus les suivre. Je vous raconte de temps à autre les bêtises

que je faisais, mais ce n'est rien à côté de ce que j'aurais pu faire si j'étais resté avec eux. Ces garçons ont tous d'une façon ou d'une autre mal fini, en prison, et même assassinés ou fusillés.

Bien sûr, il ne faut pas négliger le pouvoir des influences, mais les influences ne sont pas absolument déterminantes. Si quelqu'un se laisse entraîner à mal agir, c'est qu'il porte en lui déjà des éléments qui l'attirent en quelque sorte magnétiquement de ce côté-là. C'est pourquoi, comme je vous l'ai souvent dit, ce que la mère, par ses pensées et ses sentiments, met dans son enfant pendant la gestation, est si important. Et puis, il y a aussi l'exemple, et celui que me donnaient mes parents était le meilleur. De ce point de vue-là, j'ai été très privilégié.

À cette époque, nous ne manquions de rien, mais nous vivions toujours très modestement. Auprès de mes parents qui étaient tellement honnêtes, intègres, j'apprenais qu'il fallait travailler, supporter, peiner, lutter. Aussi j'étais toujours prêt à accepter de faire des efforts, et je m'étonnais de voir que certains de mes camarades étaient élevés différemment. C'est grâce à l'éducation que j'ai reçue que j'ai pu traverser plus tard de grandes épreuves ; d'une certaine façon, j'y étais préparé et je ne m'effondrais pas. C'était au point que, lorsque la situation s'améliorait, je n'arrivais pas à le croire. Dès que survenait un allègement, une amélioration, je me posais des questions : je trouvais que ce n'était pas tout à fait normal.

Quand je repense à l'éducation que j'ai reçue, je bénis le Ciel de m'avoir fait naître dans une famille qui m'a inculqué une telle conception de la vie : je savais déjà que les épreuves et les difficultés sont inévitables, et tout ce qui était un peu plus clair, plus léger, devenait une véritable bénédic-

tion pour moi. Quelle surprise de voir que les autres non seulement ne se réjouissaient pas, mais trouvaient encore le moyen de se plaindre dans des situations où j'étais moi, tellement heureux et reconnaissant ! Mon père se préoccupait de mon avenir, il avait de grands projets pour moi, mais même s'il travaillait très dur, il ne me disait jamais qu'il est important de réussir pour gagner de l'argent, et ma mère non plus. Là, au moins, je n'ai pas eu à subir des pressions comme tellement d'autres enfants que, dès leur plus jeune âge, leurs parents destinent à des professions lucratives et prestigieuses en leur répétant qu'ils doivent s'y préparer. Et à peine ces enfants manifestent-ils une tendance idéaliste que leurs parents les rappellent à la réalité. Mes parents me laissaient m'épanouir librement.

Il n'y avait pas tout à fait deux ans que j'avais quitté la Macédoine, et intérieurement je n'avais pas beaucoup changé. J'étais toujours un peu endormi, un peu rêveur, et entre mes deux parents je me sentais protégé. Puis, mon petit frère est né et nous étions très heureux. Mais voilà que, soudain, mon père fut atteint d'une grave maladie et mourut. Je reçus là un choc extrêmement violent qui me précipita dans la réalité. Ce fut une prise de conscience terrible. Ma mère, déchirée par le chagrin, tomba malade, et à son chagrin s'ajoutait l'angoisse de faire vivre deux enfants.

À cette époque, la plupart des femmes n'avaient pas vraiment de métier ; ma mère, qui ne connaissait rien aux affaires, était bien incapable de s'occuper de l'entreprise de mon père, qui ne fit que péricliter. Beaucoup de ceux qui lui devaient de l'argent se sont arrangés pour ne pas payer, tandis que d'autres, à qui rien n'était dû, se sont mis à réclamer. Nous avons presque tout perdu et nous avons dû quitter la

maison que nous habitions pour une maison encore plus petite et inconfortable dans ce même quartier. Par la suite, quelques années plus tard, nous avons pu avoir un morceau de terrain près du parc qui surplombe la plage ; la vue était magnifique, et nous avons construit là une petite maison avec les vieux matériaux de l'autre maison que nous avions dû démolir. Mais, pour le moment, nous vivions dans une maison insalubre, ma mère était malade et nous avions à peine de quoi manger. J'étais conscient de la gravité de la situation, mais j'avais huit ans, qu'est-ce que je pouvais faire ? Avec l'aide d'une voisine, je soignais ma mère et je m'occupais de mon petit frère.

Après quelque temps, pour pouvoir nous élever mon petit frère et moi, ma mère accepta de se remarier. Ce fut un mariage très malheureux, et notre situation ne fit qu'empirer. Je me souviens de certains souliers troués et de vêtements achetés chez des fripiers qui n'étaient pas toujours à ma taille. Quelquefois, la nuit, je rêvais que je trouvais quelques pièces de monnaie ou que quelqu'un m'offrait un canif magnifique avec plusieurs lames. Mais quand je me réveillais le lendemain, quelle déception ! Il n'y avait ni pièces de monnaie ni canif.

Évidemment, j'allais à l'école, mais souvent je n'avais pas pris de petit déjeuner, nous étions trop pauvres. C'est pourquoi, pendant les cours, j'étais presque toujours somnolent. Et j'avais seulement un cahier, ma mère ne pouvait pas m'acheter de livre. Alors, pendant les récréations, je lisais une fois, deux fois, rapidement, les leçons dans les livres de mes camarades qui voulaient bien me les prêter. Lorsque j'étais interrogé, je mettais beaucoup de temps pour me souvenir de ce que j'avais lu si vite. Je commençais par garder le silence et mes camarades riaient, tandis que le professeur

allait et venait dans la classe en attendant que j'arrive enfin à dire quelques mots. Au bout d'un moment, voyant que je continuais à me taire, il me renvoyait à ma place, et c'est à ce moment-là que j'ouvrais enfin la bouche… Les professeurs ignoraient que si je mettais tellement de temps à répondre, c'était à cause de la manière bizarre dont j'apprenais les leçons. Ils avaient donc conclu que j'étais très lent et ils se sont habitués à m'attendre.

Étudier dans ces conditions ne pouvait être que nocif pour mon système nerveux que je malmenais. Et comment m'intéresser à des matières que j'apprenais si mal ? C'est pourquoi je n'aimais pas l'école et quand je repense à ces années de collège, j'ai très peu de souvenirs de ce que j'y ai appris. Je me souviens davantage de quelques professeurs et de quelques événements vécus avec mes camarades.

C'était pendant la guerre de 1914-1918, la plupart de nos professeurs avaient dû partir au front et nous avions donc des remplaçants qui venaient pour un certain temps nous faire les cours. Une année, nous avons eu successivement deux professeurs de mathématiques. Le premier, dès qu'il entrait dans la classe, déclenchait un vacarme assourdissant : les élèves commençaient à rire, à plaisanter… Il avait beau faire tout ce qu'il pouvait pour rétablir le silence, crier, gesticuler, menacer… inutile. Il allait même chercher le directeur, mais une fois le directeur reparti, le tapage et les rires recommençaient. Il était gentil pourtant et j'avais pitié de lui, je ne comprenais pas pourquoi mes camarades étaient si cruels. Un jour, même, j'étais tellement indigné qu'en son absence j'ai pris la parole pour leur faire des reproches. Ils ont été d'accord pour changer d'attitude et, pendant un jour ou deux, ç'a été mieux. Puis, de nouveau, la pagaille a recommencé. En réalité, on aurait dit que par sa

façon d'être, c'était le professeur lui-même qui provoquait ces réactions chez les élèves : il y avait quelque chose en lui qui déclenchait le vacarme et l'hilarité.

Un jour, il partit et il fut remplacé par un tout petit bonhomme qui entrait dans la classe doucement, sans même nous regarder. Mais, dès qu'il apparaissait, les élèves se mettaient à leur place en silence et ne bougeaient plus ; il posait son registre sur le bureau et commençait la leçon d'une voix tranquille. Jamais il ne se mettait en colère, jamais il ne menaçait, jamais il ne punissait. Il connaissait parfaitement sa matière, il n'hésitait jamais et les élèves ne pouvaient pas faire autrement que d'être attentifs. Cela m'a beaucoup impressionné, et ce petit bonhomme de rien du tout qui n'avait extérieurement rien de remarquable est resté dans ma mémoire. Ce n'était pas seulement son savoir, mais aussi sa présence, ce qui émanait de lui, qui en imposait aux élèves et même aux autres professeurs. Je ne trouvais pas d'explication, je ne comprenais pas, mais je constatais et cela me faisait réfléchir.

Je reconnais que je n'ai pas toujours été exemplaire, je ne faisais pas toujours preuve de compréhension vis-à-vis des professeurs. Il m'arrivait, moi aussi, de me moquer d'eux. Depuis qu'il existe des professeurs et des élèves, les élèves se moquent de leurs professeurs ; très rarement devant eux, bien sûr, mais quand ils se retrouvent pendant les récréations, ils imitent leurs gestes, leur façon de parler, leurs tics, leur démarche.

Nous avions, en particulier, un professeur d'instruction religieuse qui était l'objet de toutes nos moqueries. Mon Dieu, qu'il était drôle ! On le voyait toujours avec les mêmes vêtements usés, raccommodés, jamais il n'en changeait, et le même chapeau, le même parapluie qui n'avaient plus

aucune couleur. Et ses chaussures !… Quand il interrogeait un élève, il le faisait venir près de lui et lui posait, par exemple, une question sur un patriarche biblique : Abraham… Isaac… Jacob… Si le garçon ne savait pas répondre, il commençait par lui parler longuement, doucement, posément, comme s'il voulait l'aider à trouver la réponse… ou bien il se mettait à raconter quelque chose sur un sujet tout à fait différent ; et puis, au moment où l'autre s'y attendait le moins, il lui donnait un grand coup de règle sur la main. Comme nous connaissions sa méthode, l'élève interrogé se méfiait, il savait ce qui l'attendait s'il ne donnait pas la bonne réponse. Mais il avait beau se méfier, à un moment ou à un autre, il se laissait surprendre et, vlan ! il recevait le coup de règle. Combien de fois nous nous sommes moqués de ce professeur ! Combien de fois nous l'avons imité !

Un jour, un charmeur de serpents fut invité à venir faire une démonstration dans notre collège. Il était entièrement habillé de jaune et portait des sacs de serpents qui étaient tous venimeux ; pour nous le prouver, il leur présentait un petit animal qu'un serpent mordait, ce qui le tuait presque sur le coup. Il faisait ensuite sortir d'un sac quelques serpents qu'il laissait ramper sur l'estrade… C'est avec son regard qu'il les dominait, et ce regard était vraiment formidable. Il approchait son visage de très près en les fixant intensément, et les serpents reculaient. Nous étions, nous aussi, fascinés et effrayés… Mais peu de temps après, nous avons appris que cet homme était mort, mordu par un de ses serpents. J'ai longtemps pensé à lui : quelle erreur avait-il commise ? Il m'avait tellement impressionné par son regard et sa maîtrise ! Est-ce qu'il avait eu un moment d'inattention ?

En 1909, Blériot, ce pionnier français de l'aviation, avait fait la première traversée de la Manche. Évidemment, la

nouvelle de cet exploit extraordinaire était arrivée jusqu'en Bulgarie… Alors, quelle effervescence dans notre collège le jour où, quelque temps après, nous avons appris que Blériot allait venir faire une démonstration de vol à Varna ! Nos professeurs nous ont conduits sur le terrain où elle devait avoir lieu – ce même terrain où, plus tard, ma famille a eu l'autorisation de construire une nouvelle maison. Je n'ai jamais oublié avec quelle curiosité et quelle émotion mes camarades et moi avons regardé l'avion quitter le sol pour s'élever dans les airs…

J'aimais beaucoup aller marcher au bord de la mer. C'était un spectacle nouveau pour moi. Je ne sais pas ce qu'il en est maintenant mais, à l'époque, les bords de mer, à Varna, étaient magnifiques. C'est là aussi que se trouvait le cimetière où mon père avait été enterré. J'accompagnais ma mère quand elle allait prier sur sa tombe : elle apportait de l'huile et allumait une veilleuse. Ce cimetière avait la particularité d'être planté d'arbres fruitiers, et il m'est resté le souvenir que je n'ai jamais mangé de fruits plus savoureux que ceux que je cueillais sur ces arbres. Quelquefois j'y allais seul, et là au moins personne ne m'accusait de voler des fruits.

Vous pensez peut-être : « Manger les fruits des arbres qui poussent dans un cimetière, quelle horreur ! » Mais vous, d'où croyez-vous que viennent les fruits que vous mangez ? Depuis des milliers d'années, combien de générations d'êtres humains se sont succédé sur la terre ?… Et où croyez-vous que sont leurs corps ?… La terre entière n'est qu'un cimetière. Partout où nous allons, nous marchons sur des cadavres et l'essentiel de notre nourriture pousse sur des cadavres. Seulement voilà, les plantes sont de grandes alchimistes, elles transforment tout. Qu'on donne des engrais chimiques, des

détritus ou des cadavres à un arbre, il en fait des fleurs et des fruits. Et si maintenant j'aime tellement regarder les pêchers, les pruniers, les abricotiers, etc., au moment où ils portent leurs fruits mûrs, c'est parce que je pense à ce travail de transformation qu'ils sont capables de faire et que je veux aussi réaliser ce travail en moi, pour donner de beaux fruits parfumés et savoureux. Alors, je m'approche d'eux, je leur parle et je leur demande de m'aider à devenir comme eux. De temps en temps, pensez à le faire, vous aussi.

Ma mère me laissait aller et venir librement dans Varna et c'était l'occasion pour moi de faire certaines rencontres. Les tziganes étaient alors nombreux en Bulgarie, et les femmes disaient la bonne aventure. Un jour, dans la rue, je passai à côté de l'une d'elles qui m'arrêta. Elle me dit que j'avais beaucoup d'ennemis. Vous voyez ça, à neuf ans ! Étonné, je lui demandai : « Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? » Elle ajouta que j'avais aussi beaucoup d'amis. Ensuite, elle regarda ma main et déclara qu'elle voyait une fille, jolie, mais grosse, plantureuse, qui m'aimait. Là encore, étonné, je lui demandai : « Mais vraiment, si grosse que ça ? » Alors, elle me raconta que, le matin même, elle était tombée de son âne et que cela l'empêchait de bien voir. Puis, c'est elle qui me tendit sa main pour que je lui donne quelques sous ! Les Bulgares, eux, cherchent plutôt à lire l'avenir dans le marc de café, et je me souviens d'une femme à Varna que tous ses voisins invitaient à prendre le café pour qu'elle examine ensuite le fond de leur tasse.

Au centre de Varna se dresse une grande tour surmontée d'une horloge. Lorsqu'elle sonnait les heures, on l'entendait dans presque toute la ville. C'est là qu'à l'époque s'était installé un pauvre homme que tous connaissaient. Dans le

passé, il avait été un chef d'orchestre assez réputé, mais à la suite de grandes épreuves, il avait perdu la raison. Il vivait dans le plus grand dénuement et il ne faisait rien d'autre que chantonner ou sourire d'un air béat. On l'entendait répéter : « Il donne, il donne, il donne… » Il était doux, inoffensif, et il ne s'emportait jamais contre les enfants qui le poursuivaient parfois dans les rues en se moquant de lui. Quant aux adultes, ils l'avaient évidemment pris en pitié et ils lui apportaient de la nourriture et des vêtements ; mais il les donnait à d'autres qu'il trouvait plus malheureux que lui. Il ne gardait presque rien, si bien que la plupart avaient renoncé à l'aider.

Il m'arrivait d'aller rendre visite à cet homme. Parfois, je le trouvais assis sur le poids de l'horloge et il chantait. J'entends encore comment il chantait *La Paloma,* et ce chant avait sur moi un effet presque magique, j'étais submergé par des émotions romantiques, mystiques même. Je comprends que certaines musiques puissent rendre les gens exagérément sentimentaux. Encore maintenant, quand j'entends jouer ou chanter *La Paloma,* je revois ce pauvre fou et les jours de mon enfance remontent en moi. Il était si bon, si généreux ! Comme il avait été chef d'orchestre, il connaissait aussi un grand nombre d'opéras. Alors, je lui demandais de me chanter certains airs du *Trouvère,* d'*Aïda,* etc., et c'est grâce à lui que j'ai appris beaucoup de choses sur la musique. Il fermait les yeux, cherchait l'inspiration, son visage devenait radieux et il chantait… Mangeant à peine, misérablement logé, sans matelas ni couverture pendant l'hiver, il était transi de froid. Je le voyais grelotter et je ne pouvais pas l'aider, j'étais trop petit et nous étions si pauvres, nous aussi ! Et puis, c'est vrai, il distribuait presque tout ce qu'on lui donnait. Mais

il chantait ; alors, j'allais auprès de lui et je communiais avec son âme.

Il y avait aussi ce vieux mendiant qui se tenait habituellement à l'entrée de l'église de la Sainte-Trinité. Accompagné d'un ami, j'allais de temps en temps parler avec lui. Il nous racontait des quantités de belles choses, et c'est pourquoi, malgré sa saleté, ses cheveux, sa barbe et ses moustaches hirsutes, nous prenions plaisir à l'écouter. Un jour, nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas laisser cet homme sympathique dans une situation aussi déplorable : il fallait faire quelque chose pour lui.

Je connaissais une dame qui, par sa position, pouvait intervenir auprès de l'administration. C'est elle qui, entre autres, a traduit en bulgare les livres de l'astronome français Camille Flammarion. J'allai donc la voir avec mon ami pour lui exposer ce cas ; elle promit de faire quelque chose. C'est ainsi que, bientôt, le mendiant se retrouva hébergé, propre et correctement vêtu, dans un hospice de la ville où il ne manquait plus de rien, et nous étions très contents d'avoir fait cette bonne action. Aussi quelle ne fut pas notre surprise de découvrir un jour qu'il s'était échappé de l'hospice pour retourner mendier à l'entrée de l'église ! Et quelle leçon aussi pour nous qui avions cru qu'il serait heureux de ne plus avoir à mendier pour vivre !

Il est important que, très jeunes déjà, les enfants puissent s'ouvrir sur le monde, qu'ils emmagasinent le plus d'impressions possible, car ce sont ces expériences faites très tôt qui enrichissent leur compréhension des autres et de la vie en général. Tout en veillant, bien sûr, à ce qu'ils n'aillent pas s'exposer au danger, les parents doivent les amener à prendre conscience de ce qui se passe autour d'eux. Les enfants vont à l'école où ils commencent à acquérir des connaissances.

C'est nécessaire, mais c'est insuffisant. Il est aussi important qu'ils puissent nourrir leur intelligence et leur sensibilité par la fréquentation du plus grand nombre possible d'êtres humains.

Évidemment, je n'étais pas toujours occupé à venir en aide aux malheureux. Je m'étais éloigné des chenapans de mon quartier dont j'avais senti que la fréquentation pourrait être dangereuse ; mais je n'avais pas besoin d'eux pour troubler la paix des voisins, il me venait suffisamment d'idées pour cela, et si je faisais des bêtises, je préférais les faire seul. Vous avez eu en France un grand chimiste, Berthollet, qui, à partir du chlore, a mis au point une formule explosive appelée « sels de Berthollet ». J'avais réussi à m'en procurer, et avec quel plaisir je faisais des explosions ! Je ne commettais aucun dégât, mais ces explosifs faisaient un bruit terrible et les voisins, affolés, sortaient de toutes les maisons. Je ne les attendais pas, je courais vite me cacher. Ce qui n'était pas très courageux, mais si je n'avais pas pris la fuite, il ne serait pas resté une miette de moi.

Quand je rentrais à la maison, ma mère, bien sûr, avait déjà reçu la visite de ces voisins. Combien de fois ils sont venus se plaindre à elle ! Ils lui disaient : « Votre fils est un voyou, un chenapan. » Et elle répondait : « Mais non, ce n'est pas un mauvais garçon, vous ne le connaissez pas. Vous verrez, il changera, il fera de très bonnes choses. » Bien sûr, quelquefois elle me punissait, mais je recommençais… Pourquoi j'avais un tel besoin de faire des explosions qui secouaient les gens ? On m'a raconté que, des années plus tard, les habitants du quartier s'en souvenaient encore.

Je n'ai jamais fait de bêtise irréparable, mais je sais ce que c'est que d'être un enfant dont les énergies ne sont pas cana-

lisées. C'est pourquoi, quand des parents viennent me voir pour me parler des difficultés qu'ils ont avec leurs enfants – et cela arrive souvent – je leur dis qu'il n'y a pas nécessairement de quoi s'inquiéter. C'est à eux de trouver pour leurs enfants des activités qui leur permettront de mieux orienter leurs énergies. Même si c'est plus reposant, les parents ne doivent pas souhaiter avoir des enfants tellement sages et obéissants qui soient toujours d'accord avec eux, car cette sagesse et cette obéissance ne sont souvent que de la passivité, et ces enfants qui ne feront plus tard rien de mauvais, ne feront peut-être aussi rien de bon. Il y a même des cas où des enfants et des adolescents tout à fait passifs se révèlent plus tard de dangereux criminels.

Il ne faut pas brimer les enfants ; il faut les surveiller, il faut les corriger si c'est nécessaire, mais surtout leur montrer qu'ils peuvent toujours mieux faire, qu'on les croit capables de mieux faire. C'est ainsi qu'agissait ma mère. La confiance qu'elle avait en moi m'a sans doute influencé et je lui en suis resté extrêmement reconnaissant. Pour s'améliorer, les enfants ont besoin qu'une personne au moins leur manifeste sa confiance.

Bien sûr, un père m'a manqué, j'aurais eu besoin de sentir une autorité. Ma mère était forte, mais sa force ne lui venait pas de sa volonté, elle lui venait de son amour et de son sens du sacrifice. C'est son amour qui m'a éduqué et non sa volonté, c'est par son amour qu'elle s'imposait à moi. J'étais toujours ému de son attitude et j'avais honte devant elle. Je me rendais compte des soucis que je lui causais et j'aurais voulu me jeter à ses pieds pour lui demander pardon. Je ne le faisais pas parce que j'étais trop orgueilleux, mais ensuite je pleurais longtemps. Je prenais de bonnes résolutions, je décidais de m'améliorer, mais que c'était difficile !

Un jour où je marchais dans la rue qui menait au parc de Varna, j'aperçus un marchand ambulant qui vendait des brochures et des livres bon marché. Je m'arrêtai et mon regard tomba sur une brochure qui racontait la vie de saint Athanase. Je la feuilletai et je fus émerveillé : bien sûr, je ne comprenais rien des controverses théologiques auxquelles il avait été mêlé, mais je découvrais un homme extraordinaire qui était arrivé à triompher de tellement d'épreuves. Je voulus acheter cette brochure, mais elle coûtait un lev. Un lev, ce n'était rien, mais pour moi qui n'avais pas d'argent, c'était énorme. Alors, je fis une prière : « Ô Seigneur, faites que je trouve un lev pour acheter cette brochure ! » Et voilà qu'en continuant à marcher un peu dans la rue, soudain, je vis par terre un lev. Vite, je l'ai ramassé et avec quelle joie je suis allé acheter la brochure ! Je l'ai lue, je l'ai relue et ça m'a tellement plu que je décidai, moi aussi, de devenir un saint. Je commençai par me repentir de tous mes péchés… que je trouvais très grands ! Pendant quelques jours, je me suis bien conduit, mais évidemment, cette période de « sainteté » n'a pas duré…

Une autre fois, à la bibliothèque de l'école, j'ai emprunté le livre des *Proverbes* de Salomon. Comment et pourquoi ce titre m'avait attiré, je n'en sais rien. J'ai ouvert et j'ai lu : *« Écoute, mon fils, l'instruction de ton père et ne rejette pas l'enseignement de ta mère. »* J'ai été bouleversé. Pour un enfant, ce qui est écrit dans ce livre est difficile à comprendre, mais ces paroles devaient éveiller en moi quelque chose au-delà même de la compréhension et ramener des réminiscences du passé.

Pour la première fois, je prenais contact avec la sagesse. Je lisais et relisais ce livre que je ne voulais plus rendre à la bibliothèque. Je le trouvais tellement précieux que per-

sonne d'autre que moi ne me paraissait digne de le posséder. J'ai quand même bien fini par le rendre un jour, mais en attendant, je le gardais. Je le lisais toujours avec la même émotion, je regrettais amèrement mes fautes, je pleurais en demandant pardon à Dieu, je Lui promettais de m'assagir. Évidemment, une fois de plus, ces bonnes dispositions n'ont pas duré longtemps, et je ne comprenais pas pourquoi s'améliorer était si difficile. Mais, tout de même, une prise de conscience s'était faite. Les *Proverbes* étaient toujours là, je revenais souvent vers eux, et au moins pendant quelque temps j'arrivais à bien me conduire.

On trouvera sans doute surprenant que ce livre ait joué un si grand rôle dans l'éducation d'un enfant, mais c'est ainsi. Bien des années après, j'ai découvert l'*Amphitheatrum Sapientiae aeternae (Amphithéâtre de la sagesse éternelle)* de Kunrath qui, tout en faisant des *Proverbes* un commentaire inspiré de la Kabbale, y voit des analogies avec la préparation de la pierre philosophale. Je me suis donc à nouveau plongé dans ce livre, j'y ai fait des découvertes très intéressantes, mais elles n'ont pas effacé les émotions que m'avaient données mes premières lectures.

Un peu plus tard encore, c'était pendant les vacances scolaires, des ouvriers qui avaient bien connu mon père et qui étaient restés des amis de notre famille, m'ont emmené avec eux dans la forêt où ils faisaient du charbon de bois. Je devais avoir douze ans. J'ai passé là un mois. Je regardais comment ils préparaient le charbon et je les aidais quelquefois. Ils m'avaient construit une petite cabane et même une échelle pour que je puisse monter dans l'arbre qui était à côté. Un jour, l'un d'eux m'a donné à lire les Évangiles. C'était la première fois que je les lisais et je l'ai fait très attentivement. Il y avait autour de moi un tel silence, une telle paix!

Je n'oublierai jamais cette forêt immense avec des arbres magnifiques. Là, j'étais tranquille pour lire les Évangiles, mes camarades ne venaient plus me chercher pour me bagarrer avec eux contre les enfants turcs du quartier, et je ne pensais plus à faire des explosions. À l'âge que j'avais, ce qui m'a le plus impressionné, c'étaient les miracles que faisait Jésus : comment il guérissait les malades, chassait les démons, etc. Et je revenais sans cesse sur l'histoire de ce possédé que personne ne pouvait maîtriser : on avait beau l'enchaîner, il arrivait à rompre ses chaînes, courait partout sans vêtements et dormait dans les tombeaux. Et voilà que Jésus arrive. Il lui demande : *« Quel est ton nom ? »* Et l'homme répond : *« Légion »,* car, dit l'Évangile, plusieurs démons étaient entrés en lui. Jésus ordonne alors aux démons de le quitter et voilà que, soudain, le possédé, libéré, retrouve tout son bon sens : il accepte de mettre des vêtements et s'assied aux pieds de Jésus, assagi.

Combien cette image m'a frappé ! Un homme qui, quelque temps auparavant, se conduisait comme un insensé et qui soudain retrouvait la raison. Je me le représentais tellement clairement, là, assis, le visage apaisé, une autre lumière dans les yeux et regardant Jésus avec amour. Pourquoi j'étais si impressionné ? Parce que, d'une certaine façon, je m'identifiais à lui… Allez comprendre ce qui se passe dans l'âme d'un enfant !

Dès que je prenais conscience de mes fautes, je me considérais comme le plus grand criminel. C'est pourquoi j'étais tellement bouleversé par l'histoire de cet homme que Jésus avait miraculeusement sauvé. J'aurais tellement voulu qu'il fasse la même chose avec moi ! Alors, je pleurais, je pleurais, et je demandais d'être, moi aussi, délivré de mes « démons ». Par moments, il me semblait que j'étais réelle-

ment ce possédé assagi, apaisé, assis aux pieds de Jésus… Cette impression a duré un certain temps, et même si elle a dû laisser en moi des traces profondes, elle s'est un peu estompée : je ne me suis pas transformé aussi vite que je le souhaitais.

Évidemment, j'allais à l'église avec ma mère. Mais les offices religieux ne sont peut-être pas tellement faits pour les enfants, surtout si on ne leur explique rien. Alors, ils s'ennuient, et plus tard, il ne leur reste en mémoire que cet ennui et quelques scènes pittoresques. J'aimais la fête de Noël à cause des chants et des lumières, mais j'éprouvais évidemment plus d'intérêt pour la façon dont était célébré le premier jour de l'an.

Dans la matinée du premier janvier, toute une foule se réunissait sur la plage. Les popes, avec l'évêque à leur tête, étaient là aussi pour un office religieux. Mais le but de ce rassemblement n'était pas uniquement religieux. Les popes montaient avec l'évêque dans une barque, et dans d'autres barques à côté, des hommes avaient pris place. Ils étaient emmitouflés dans d'épais manteaux, mais, au-dessous, ils ne portaient qu'un caleçon. Les popes priaient et chantaient… La cérémonie, comme toujours dans l'Église orthodoxe, durait très longtemps… À la fin, l'évêque lançait à la mer une croix du Christ et les hommes, rejetant leurs manteaux, se précipitaient dans l'eau à sa suite. C'était à celui qui réussirait à la retrouver le premier, car il avait droit à une récompense : il parcourait ensuite la ville en tenant un récipient que nous appelons *koteltché,* c'est-à-dire petite marmite (*kotel* signifie marmite). Avec cette marmite, généralement en cuivre, le vainqueur traversait la ville et chacun lui donnait une pièce de monnaie.

Si ce n'était pas sur la mer, la même cérémonie se déroulait sur les lacs ou les rivières. Cette tradition avait certainement pour origine un rite de purification. Je ne sais pas si elle existe encore, mais ce sont de bons souvenirs.

J'aimais aussi les fêtes de Pâques qui, dans la religion orthodoxe, durent trois jours. Elles étaient précédées par une autre tradition : dès l'arrivée du printemps, chacun accrochait à son vêtement deux petits pompons, l'un rouge, l'autre blanc. Je vous ai expliqué un jour le sens symbolique de cette coutume dont personne ne connaît l'origine.[1]

Et le matin de Pâques, l'église était pleine ; le pope allumait un cierge dont il communiquait la flamme à l'officiant qui se tenait à ses côtés, lequel à son tour allumait le cierge de son voisin, et ainsi de suite… Ces cierges qui s'allumaient les uns aux autres, on aurait dit que le feu était en marche… jusqu'au moment où l'église était remplie d'une multitude de petites flammes. C'était tellement beau ! Mais ensuite commençait l'office qui était tellement long ! Il y avait des chants, bien sûr, mais surtout le pope lisait interminablement des textes extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que des prières ; et comme il les lisait d'une voix toujours très monotone, c'était ennuyeux ! Est-ce que seulement il était attentif à ce qu'il lisait ?…

Alors moi, j'étais là, évidemment, avec les enfants de mon âge. Nous attendions impatiemment que tout ça finisse, car la seule chose qui nous intéressait, nous, les enfants, c'était les œufs que nous avions dans nos poches. Ces œufs durs que nos mères nous avaient donnés et que nous avions peints de toutes les couleurs, nous devions être très attentifs à ne pas en briser la coquille car, en sortant de l'église, nous allions nous livrer à un jeu que nous aimions beaucoup. Chacun prenait un œuf dans sa main et allait

le frapper contre celui que tenait un autre enfant. Et alors, quelle bagarre!… Avec quel plaisir nous tirions les œufs de nos poches et les frappions les uns contre les autres! Le vainqueur, bien sûr, était celui qui avait pu garder le plus longtemps son œuf intact.

Eh oui, nous étions des enfants, et à Pâques les enfants s'amusent avec des œufs colorés. Mais si seulement on leur expliquait ce que représentent ces œufs, ils pourraient au moins commencer à se familiariser avec ce grand livre qu'est la nature, et la fête de la résurrection deviendrait autre chose pour eux que des cérémonies dont ils attendent impatiemment la fin.[2]

Je dois dire qu'à cette époque, ce n'est pas la religion qui a le plus contribué à mon éducation, mais plutôt ma mère, grâce à son comportement, à son exemple. Sa vie était si difficile! Mais jamais elle ne se plaignait, et quand il lui arrivait de pleurer, elle faisait toujours en sorte qu'on ne la voie pas. Moi, je l'ai vue souvent pleurer, mais elle ne savait pas que je la voyais. Et si, à ce moment-là, une voisine, par exemple, venait lui parler de ses propres difficultés, elle essuyait rapidement sur son visage les marques de son chagrin, l'écoutait patiemment exposer une situation qui était souvent beaucoup moins pénible que la sienne et, par ses bonnes paroles, elle réussissait à lui redonner courage et confiance. C'est ma mère qui, la première, m'a appris ce qu'est l'amour. Il m'arrive parfois de me sentir écrasé sous des montagnes de difficultés, mais par amour, même si j'étais mourant, je cacherais ma peine. Et c'est cet amour qui me permet de tout surmonter. L'amour a toujours le dernier mot et il me ressuscite. L'amour, c'est lui la vraie force. Ma mère était sage, mais elle avait surtout de l'amour.

Un jour où je devais sortir, elle me dit : « Mange d'abord ce pain que je t'ai préparé. » Elle ouvrit le four et en sortit un petit pain rond qu'elle me donna. Il avait très bon goût, mais surtout, après l'avoir mangé, je n'ai plus eu faim de toute la journée et j'étais plein d'énergie. À mon retour, je lui demandai ce qu'elle avait mis dans ce pain. Elle me répondit : « J'y ai mis tout mon amour. En le préparant, j'ai prié pour qu'il te rassasie et te donne des forces. » C'est pourquoi je conseille aux mères de préparer elles-mêmes, et le plus souvent possible, la nourriture de leurs jeunes enfants en y mettant tout leur amour.

Son amour donnait à ma mère des énergies apparemment inépuisables. Elle était toujours prête à rendre service, elle ne s'arrêtait jamais. Si je lui disais : « Mais maman, assieds-toi, reste tranquille, repose-toi », elle me répondait : « Je ne peux pas. Si je me repose, je tombe malade. » Et quand elle était malade, pour se guérir elle se levait du lit. Depuis mon enfance, je l'ai vue agir ainsi, c'était sa philosophie. Quand je l'ai retrouvée en Yougoslavie, en 1964, elle n'avait pas changé. Elle était entourée de nombreux membres de la famille beaucoup plus jeunes, mais c'est elle qui se levait, qui allait chercher ce qu'il fallait pour servir les autres… Je lui ai fait remarquer qu'avec cette conduite elle rendait tout le monde paresseux autour d'elle, que ce n'était pas une bonne éducation, et elle m'a répondu : « Je ne peux pas faire autrement. » Aussi, croyez-moi, si toute ma vie ensuite j'ai considéré la femme avec le plus grand respect, c'est à ma mère que je le dois.

Après l'incendie de mon village natal, j'étais donc parti avec ma mère rejoindre mon père à Varna, mais il était mort deux ans après, et depuis nous vivions dans la misère. Bien

sûr j'étais malheureux, bien sûr j'ai souffert, mais j'avais appris de ma mère à ne pas me révolter, et je ne jalousais pas les autres enfants beaucoup plus favorisés que je voyais arriver à l'école en mangeant des croissants alors que je n'avais rien pris pour mon petit-déjeuner. Il devait y avoir au fond de moi quelque chose qui dépassait mon entendement d'enfant, comme si, déjà à cet âge, je savais que les choses devaient être ainsi. Quand j'y réfléchis maintenant, je pense que les conditions si dures qui m'ont été imposées étaient les plus favorables à la formation de mon caractère. Je ne pouvais pas tirer la moindre supériorité de la position sociale de ma famille. C'était à moi de faire des efforts afin de me prouver ce dont j'étais capable. Maintenant, je sais clairement pourquoi j'ai eu cette enfance.

Quand on a été élevé dans la pauvreté, et même le dénuement, toute sa vie ensuite on saura comprendre ce que souffrent les gens qui ont faim. Nous disons en Bulgarie : *Sityatt né viarva na gladnyatt :* celui qui est rassasié ne croit pas l'affamé ». Et si on arrive un jour à bénéficier de conditions meilleures, on se sent toujours devant les pauvres comme si on leur devait quelque chose. La fortune, la position sociale ne m'impressionnent pas, au contraire : il m'arrive d'être très sévère vis-à-vis de ceux qui croient que ces avantages extérieurs peuvent leur attirer sympathie et considération, alors que, derrière l'apparence insignifiante des êtres, je cherche les vertus cachées. Quand on est destiné à éclairer un jour des âmes, à les nourrir, il vaut mieux avoir appris très tôt à reconnaître leur valeur en oubliant les critères qui ont cours dans la société : origine familiale, fortune, rang, prestige professionnel. Au regard des vraies valeurs de l'âme et de l'esprit, cela compte si peu !

Notes

1. Cf. ***Les secrets du livre de la nature***, Coll. Izvor n° 216, chap. IX : « Le rouge et le blanc ».

2. Cf. ***Qu'est-ce qu'un fils de Dieu ?***, Coll. Izvor n° 240, chap. VIII : « Noël et Pâques : deux pages du livre de la nature », et ***La pierre philosophale – des Évangiles aux traités alchimiques***, Coll. Izvor n° 241, chap. XI : « La régénération de la matière : la croix et le creuset ».

4

Apprentissages

Il y a des enfants qui n'aiment pas l'école parce qu'ils s'y ennuient, mais ils ont une passion pour la lecture, et c'est dans d'autres livres que les manuels scolaires qu'ils trouvent ce qui les intéresse. J'ai été un de ces enfants-là. Entre douze et quinze ans, j'ai lu des quantités de livres, et en particulier des romans. C'était mon plus grand plaisir, et à cette époque je n'avais aucune autre ambition, je ne voulais que lire et je me voyais très bien ne faire que ça toute ma vie.

En Bulgarie, nous n'avions peut-être pas beaucoup de grands écrivains, mais on trouvait des ouvrages du monde entier en traduction. J'ignore ce qu'il en est aujourd'hui, mais dans ces années-là les Bulgares traduisaient beaucoup, et c'est ainsi que j'ai lu tellement d'ouvrages d'écrivains anglais, américains, allemands, russes, etc., et que j'ai commencé à me familiariser avec la littérature française : Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas, Jules Verne, Eugène Sue… Je n'ai pas lu seulement deux ou trois romans, mais presque toute leur œuvre. Ces livres, je les trouvais à la bibliothèque du collège ou de la ville, ou bien on me les prêtait.

Au collège, je continuais à emprunter les livres de mes camarades pour jeter un regard sur la leçon avant le cours. Maintenant que je m'y étais habitué, je trouvais que c'était tout à fait suffisant. Je regardais même avec un peu de mépris et de pitié les élèves qui passaient tant de temps à apprendre les leçons par cœur. Ils obtenaient la meilleure note alors qu'ils n'étaient pas toujours les plus intelligents, et je ne voulais surtout pas leur ressembler. Est-ce que ça valait vraiment la peine de faire tellement d'efforts pour avoir une bonne note ? Car, je le voyais bien, ils n'apprenaient pas toujours parce que la matière les intéressait, mais pour être les premiers.

Souvent, pendant que les professeurs faisaient leur cours, moi, je m'arrangeais pour lire d'autres livres, et pas seulement des romans mais des biographies, des ouvrages historiques, du théâtre, de la poésie. Et je continuais à lire en rentrant chez moi. C'est pourquoi, lorsque j'étais interrogé en classe, il m'arrivait de mentionner des faits, de donner des explications qui n'étaient pas dans les livres où j'aurais dû étudier. Mais comme cela se rapportait tout de même au sujet, les professeurs, tout en se demandant d'où j'avais bien pu tirer ce que je racontais, me mettaient le plus souvent la note 3, ce qui, dans les écoles de Bulgarie, à l'époque, correspondait à la moyenne. La meilleure note était 6.

J'étais extrêmement désireux de m'instruire, mais à ma façon. Et quand un adolescent décide seul de ce qu'il apprendra, cela peut donner de drôles de résultats. Un jour, je suis tombé sur un livre de chimie, et je me suis mis en tête de faire des expériences. La maison que nous occupions comprenait une ancienne écurie. Cet endroit me plaisait car un jujubier y avait poussé et, avec les années, ses bran-

ches s'étaient développées au point de sortir par la fenêtre. C'est là qu'avec l'autorisation de ma mère j'installai mon « laboratoire ». J'avais tellement insisté qu'elle avait fini par m'acheter quelques éprouvettes. Une fois, j'ai préparé une sorte de chloroforme, parce que l'idée d'endormir les gens me tentait : j'imaginais tout ce que je pourrais faire tandis qu'ils dormiraient ! Mais il était difficile de mettre ce projet à exécution, et je l'ai vite abandonné.

La vérité, aussi, c'est que je n'étais sans doute pas tellement capable de comprendre les explications qui étaient données dans ce livre que j'avais trouvé. Alors, un jour, j'ai dû me tromper dans le dosage, ou bien j'ai mélangé des produits qu'il ne fallait pas mélanger… et tout a sauté ! Il y a eu des dégâts et j'ai été assez gravement brûlé au visage. Dans quel état était ma mère, n'en parlons pas… Mais comment elle m'a soigné ! Grâce à ses soins, une nouvelle peau est heureusement apparue assez vite.

À cette époque, j'avais un ami de mon âge qui, lui, était passionné de mécanique : il fabriquait des moteurs en récupérant, par-ci par-là, toutes sortes de pièces dans des garages de la ville, et ces moteurs fonctionnaient. Je le regardais faire et ça me plaisait beaucoup. Mais fabriquer des moteurs ne m'intéressait pas ; moi, j'étais chimiste… Drôle de chimiste !

Rien ne m'intéressait plus alors que de faire des expériences, et dans différents domaines. Je lisais des brochures sur les pratiques hindoues dont l'auteur insistait sur l'importance de développer sa volonté. Très bien, je décidai de développer ma volonté, car je trouvais que je n'en avais pas suffisamment. Et je commençai à faire quelques exercices. Puis, un jour, pour montrer à un camarade de quoi j'étais capable, j'ai pris un couteau très aiguisé, j'ai tendu la main

et, dans la partie renflée à la base du pouce, j'ai enfoncé le couteau. Le sang a jailli, j'ai senti que je pâlissais mais je n'ai pas bronché. Mon camarade était stupéfait, il regardait ma main en sang et il ne savait que penser. C'est sûr, j'avais réussi à l'impressionner, mais ce que j'avais fait était vraiment stupide.

C'est à cette époque-là aussi que j'ai commencé à essayer différents métiers. Ça me plaisait, j'étais très curieux de voir à quoi et comment les gens travaillaient. Mais évidemment ces stages ne duraient pas longtemps : quelques jours ou quelques semaines, car cela se passait surtout pendant les vacances scolaires. Souvent, en me promenant, je m'arrêtais devant l'atelier d'un forgeron. J'aimais le regarder frapper à grands coups de marteau sur un morceau de fer incandescent pour lui donner une forme, puis le plonger dans l'eau froide pour que la forme durcisse. Comme j'étais toujours attiré par le feu, je lui ai demandé de m'embaucher. Il me faisait tirer sur le soufflet pour activer le foyer, et quand il frappait avec son marteau, moi aussi je frappais. Ça faisait des étincelles, et j'étais émerveillé. Quelquefois ces étincelles retombaient sur mes pieds nus car je ne portais pas de sandales, et j'avais des cloques… Mais j'étais trop fier pour me plaindre, et il fallait que je continue à exercer ma volonté !

Savez-vous combien je recevais pour mon travail ? L'équivalent de vingt centimes par jour, mais à cette époque vingt centimes, c'était beaucoup, et j'étais heureux d'apporter cet argent à ma mère. Elle ne m'aurait jamais demandé de travailler, c'est moi qui le faisais de mon plein gré. Et pendant ces heures passées chez le forgeron, en regardant le feu j'étudiais, je réfléchissais.[1]

Une autre fois, je me suis fait embaucher dans une fabrique de bonbons. J'étais étonné d'apprendre que le patron permettait qu'on en mange à volonté, et alors combien j'en ai mangé le premier jour ! Les autres ouvriers me regardaient en souriant et je me demandais pourquoi. C'est qu'ils savaient que ça ne durerait pas longtemps, et en effet l'envie m'est très vite passée. Quand on s'est gavé de bonbons pendant un jour ou deux, on est tellement écœuré qu'on n'en touche plus un seul pendant des mois. Voilà sans doute pourquoi le patron permettait qu'on en mange, tandis que s'il l'avait interdit, chaque ouvrier en aurait peut-être pris chaque jour une dizaine, et à la fin ce sont des sacs entiers qui seraient partis.

J'ai aussi travaillé chez un tailleur. Mais là, vraiment, ça ne m'a pas plu. La seule bonne chose avec ce métier, c'est la posture « assis en tailleur », les jambes croisées, un peu comme les yogis, en position de lotus. Mais je m'endormais, parce que coudre, vraiment, je ne trouvais pas ça passionnant : on n'en finit plus ! Et puis aussi, je me piquais les doigts, le sang coulait, et si j'avais taché le tissu je me serais fait tirer les oreilles. Alors, je me suis dit que ce n'était pas un travail pour moi, et au bout d'une journée je l'ai quitté, à la grande déception du patron qui pensait faire de moi un vrai tailleur. Mais quand même, coudre un jour entier, cela laisse des traces : je sais enfiler une aiguille, faire le nœud, et recoudre un bouton ou un ourlet.

J'ai aussi travaillé chez un menuisier, puis dans une fabrique de cigarettes : toute la journée je roulais des cigarettes ! Une autre fois j'ai été embauché dans une fabrique de pastels. Là, comme j'aimais beaucoup la rapidité dans le travail, j'ai mis au point quelques trucs qui me permettaient d'aller plus vite que tous les autres ouvriers, et le patron m'a récompensé.

Je ne me souviens plus de mes autres « métiers ». Ah si ! C'était pendant la guerre de 1914-1918 ; là, j'étais un peu plus âgé, et un été j'ai travaillé dans une administration. Toutes les lettres à expédier, c'est moi qui les écrivais. Mais comme c'était un travail sédentaire et qu'il faisait chaud, j'étais envahi par une douce somnolence…

Donc, très jeune déjà j'ai eu beaucoup d'expériences et c'était sans doute nécessaire, il fallait que je passe par là. Je sais bien que parfois vous pensez qu'à la Fraternité je suis à l'écart de tout, protégé, et que je ne me rends donc pas compte des conditions difficiles dans lesquelles les gens peuvent vivre. En réalité, je m'en suis rendu compte avant vous, et bien plus que la plupart d'entre vous. Non seulement j'ai connu la misère, mais j'ai vécu au milieu de gens qui étaient aussi très pauvres. J'ai pu voir comment ils peinaient au travail et combien il est précieux d'avoir quelques sous qu'on a gagnés à la sueur de son front.

J'étais aussi très curieux d'analyser les impressions que j'éprouvais en me promenant dans les rues de Varna, ou dans le parc au-dessus de la mer. Je prenais conscience que l'être humain étant doté de cinq sens, il est important pour lui de les développer afin de s'enrichir de sensations et d'émotions diverses. Alors, là encore, je m'exerçais. Je prêtais la plus grande attention à tout ce que je voyais, entendais, sentais. Les parfums, par exemple, quelle richesse ! À celui qui ne connaît pas l'odeur des tubéreuses et du seringa, il manque quelque chose.

La perception de tout un monde subtil autour de moi m'ouvrait à la poésie. À cette époque, j'ai beaucoup lu de poèmes et j'en apprenais par cœur. Je sentais qu'ils me donnaient accès aux vérités de l'âme, et bien mieux que ne le

faisait ce que j'entendais à l'église. Après tant d'années, est-ce que je pourrais encore réciter quelques vers ? Oui, peut-être…

Lazourna ourna moïata doucha,
Lazourna ourna v'immorteli beli
Spi neïnata doucha.

Ce qui signifie :

Une urne d'azur est mon âme,
Une urne d'azur où, enveloppée d'immortelles blanches,
Dort son âme.

C'est-à-dire l'âme de sa bien-aimée. C'est tellement poétique !

Puis, moi aussi, je me suis mis un jour à écrire des poèmes, et je les donnais à lire à mes camarades. Que voulez-vous, un créateur a besoin de montrer ses créations ! C'était des impressions mystiques, des visions, des prophéties. J'en ai écrit des cahiers entiers jusqu'à ce que je finisse par sentir que cette poésie-là m'affaiblissait : elle me rendait trop sensible, et donc vulnérable. J'ai compris que la véritable poésie, je devais la trouver en moi, la vivre dans ma vie.[2] Où sont passés ces cahiers, je n'en sais rien. Je vois que vous seriez curieux de les lire. Mais je vais peut-être essayer de composer pour vous un petit poème… au moins, quatre ou cinq vers…

Il y aurait beaucoup de choses à dire au sujet de la poésie et des effets qu'elle peut produire sur la sensibilité des adolescents. Nerval, Baudelaire, par exemple, sont des poètes géniaux qui sont arrivés à toucher des réalités extrêmement subtiles et à les exprimer dans leurs œuvres. Mais certaines de ces perceptions qu'ils traduisent avec tant de talent entraînent ceux qui les lisent dans les régions crépusculaires du plan astral. Que ces régions aient une certaine beauté,

qu'elles soient séduisantes et favorisent la rêverie, qu'elles permettent d'échapper à la grossièreté du monde matériel, c'est entendu. Mais il est dangereux de s'y attarder, car elles obscurcissent le mental, paralysent la volonté, ce qui est nocif pour les adolescents dont le caractère est en train de se former.

Une jeune étudiante me racontait un jour qu'elle avait des poètes surréalistes au programme d'un examen et qu'elle n'y comprenait rien. Il me manque certainement des éléments pour me prononcer sur ce sujet, mais elle m'a donné à lire des poèmes de Tristan Tzara, et là, c'est vrai, d'un certain point de vue, c'est incompréhensible. Pourtant, même incompréhensible, dès que j'ai commencé à lire, j'ai compris que je pénétrais dans les régions ténébreuses et chaotiques du subconscient : les images utilisées étaient évidentes pour moi. Quand on est familiarisé avec le langage des symboles, tout cela est très clair, donc aussi très instructif pour ceux qui veulent étudier le subconscient. Mais moi, je n'appelle pas cela de la poésie et il est même dangereux pour de très jeunes gens de s'aventurer dans ce monde ténébreux. Je vous ai déjà parlé sur ce sujet lorsque j'ai présenté les deux aspects, inférieur et supérieur, de la séphira *Iésod*.[3]

Souvent, quand on est jeune et qu'on s'intéresse à des personnages qui se sont distingués par quelque talent remarquable, on veut leur ressembler. J'avais lu que Balzac buvait énormément de café pour se tenir éveillé la nuit quand il écrivait ses romans ; alors, quand j'en buvais moi aussi – et j'en buvais beaucoup pour pouvoir lire très tard – je m'identifiais à Balzac. J'aurais voulu ressembler à Jean Jaurès parce qu'il était très éloquent. J'avais lu aussi la bio-

graphie du grand tragédien Talma, et il me semblait que si je faisais du théâtre, je pourrais, comme lui, soulever les foules. On souhaite tellement de choses quand on est jeune et qu'on ignore encore ce pour quoi on est réellement fait !

À cette époque j'avais justement des camarades de classe qui se réunissaient pour faire du théâtre. Un jour, ils m'ont proposé d'entrer dans leur troupe, et c'est ainsi que j'ai tenu un petit rôle dans une pièce de Tchekhov. Le personnage que je devais interpréter passait pour silencieux, mais en réalité, c'était un bavard ! J'étais donc ce bavard… Et je crois bien que c'est un rôle que je continue à jouer. Je vois qu'en France on apprécie le théâtre de Tchekhov ; c'est un auteur que j'aime aussi beaucoup. Il est tellement intelligent, original, surtout dans la façon dont il mêle certains aspects comiques et dramatiques de la vie.

Après quelque temps, j'ai senti que je n'étais pas tellement fait pour apprendre et interpréter des rôles. J'ai donc quitté ce petit groupe, mais je suis toujours resté leur ami, et j'éprouvais beaucoup de plaisir à aller les voir jouer. C'est en restant lié à ces camarades que j'ai commencé à m'intéresser au jeu des acteurs. Il y avait, bien sûr, un théâtre à Varna, et assister aux représentations qu'on y donnait me tentait tellement ! Comme je n'avais pas d'argent, je m'arrangeais pour me faufiler sans payer. Je n'avais pas conscience de mal agir. Quand on est très jeune, qu'on aime le théâtre et le cinéma et qu'on n'a pas d'argent, la moralité ne s'apprend pas, comme ça, d'un seul coup. J'ai toujours réussi à passer inaperçu, et alors, quel plaisir pour moi d'observer tous ces comédiens ! Quand je pouvais, j'assistais aux représentations plusieurs soirs de suite ; je voyais donc la même pièce, mais cela ne m'ennuyait pas, au contraire. D'un soir à l'autre, je

constatais que le jeu des acteurs ne produisait pas les mêmes effets, même s'ils disaient toujours le même texte.

C'est à cette époque, en allant au théâtre, que j'ai commencé à prendre conscience des pouvoirs de la parole : j'ai compris que les mots sont des sortes de récipients qu'il faut remplir de sa propre vie. Je voyais certains comédiens se donner beaucoup de mal pour toucher les spectateurs par des jeux de physionomie, des gestes, des trémolos ou des éclats de voix, mais ils n'impressionnaient personne. Tandis que d'autres, sans aucune gesticulation et sans effets de voix, donnaient des frissons. Il y avait en particulier un acteur arménien, Chartouni, qui me stupéfiait. Il était vraiment extraordinaire : dès qu'il apparaissait sur la scène, qu'il parle ou qu'il se taise, qu'il regarde le public ou lui tourne le dos, il se dégageait de lui quelque chose de vivant, de vibrant. Et dès qu'il ouvrait la bouche, on était saisi.

Bien sûr, j'étais si jeune alors que je ne pouvais pas m'expliquer ce phénomène. Je me contentais de le ressentir. Plus tard, j'ai observé que cela se produisait avec d'autres personnes, et avec moi aussi. Il y a des jours où le moindre mot prononcé vibre, résonne et touche ceux à qui il s'adresse, et d'autres jours, même les plus beaux discours prononcés d'une voix sonore restent sans effet. Quel monde de réflexions cela a été pour moi ! Car moi aussi, mon outil, c'est la parole, et je sais que je ne serai vraiment entendu que si je remplis tous les mots que je prononce avec ma propre vie. Cette capacité de communiquer la vie dépend du plexus solaire. Relisez ce que je vous ai dit lorsque j'ai commenté la parabole des cinq vierges sages et des cinq vierges folles et vous comprendrez. Oui, l'huile dont les vierges devaient avoir rempli leur lampe est un symbole de ce fluide contenu dans notre plexus solaire.[4]

Évidemment, j'aimais aussi beaucoup le cinéma et, comme pour le théâtre, je m'arrangeais pour me faufiler dans la salle sans qu'on me voie et j'assistais souvent à la deuxième projection du film. Je cherchais là à avoir une autre existence que la mienne, qui me paraissait si peu intéressante, et je vivais intensément tout ce que je voyais sur l'écran. Je m'identifiais aux personnages, à leurs souffrances, à leurs joies. Ils me paraissaient aussi vrais, ou même encore plus vrais que ceux que je rencontrais dans la vie. C'est peut-être pour cela que, tant d'années après, j'ai eu une réaction qui, lorsque j'y repense, me donne encore des remords.

J'avais vu à Paris le film *Le pont de la rivière Kwai* qui venait de sortir. Or, un jour où j'avais pris le métro, je me suis trouvé par hasard dans le même wagon que l'acteur Sessue Hayakawa qui tenait dans ce film le rôle du général japonais. Il était assis en face de moi… Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais en le voyant, soudain, il n'était plus l'homme que j'avais sous les yeux, mais ce personnage dur, inflexible, qu'il avait interprété et je n'ai pas pu m'empêcher de le foudroyer du regard. Évidemment, il a vu ce regard, il l'a senti et il s'est troublé : il ne savait plus que faire, il était presque paralysé. Et moi, je continuais à le fixer… Après un moment, le train est arrivé à la station où je devais descendre et je suis parti. C'est difficile à expliquer, mais d'une certaine façon j'étais satisfait d'avoir pu exprimer le sentiment d'indignation que m'avait inspiré ce personnage de général japonais.

Et voilà que, le lendemain, qu'est-ce que j'apprends ? Une sœur de notre Fraternité, qui appartenait à une famille d'artistes me raconte que, la veille, Sessue Hayakawa avait été invité à une réception et que personne n'avait compris pourquoi il semblait là tellement accablé : il était resté à l'écart et n'avait pas dit un mot. Alors, j'ai pensé : « Seigneur Dieu,

c'est peut-être moi qui en suis la cause ! Pourquoi l'avoir regardé comme je l'ai fait ? » J'étais vraiment malheureux. J'ai surtout regretté de ne pas avoir parlé avec lui : je l'aurais au moins félicité pour son talent d'acteur qui m'avait fait un instant l'identifier à son personnage. Pourtant, je n'étais plus cet adolescent un peu rêveur à qui il arrivait parfois de confondre la réalité et la fiction. C'est là que j'ai vraiment compris que je devais surveiller mon regard.

Des années après, ce fut un étonnement pour moi d'apprendre que Sessue Hayakawa avait tout abandonné. Alors qu'il remportait de grands succès et était extrêmement riche, il s'était fait moine et vivait retiré dans un monastère bouddhiste au Japon.

Il me serait impossible d'énumérer les livres que j'ai pu lire à cette époque. Je lisais à peu près tout ce que je trouvais, et un jour je suis tombé sur *La chiromancie* de Desbarolles. Cela m'a passionné et je me suis mis à étudier toutes les mains possibles. J'arrêtais même les gens que je rencontrais dans la rue pour regarder leurs mains. Sans bien m'y connaître et en jetant un rapide coup d'œil, je faisais des prédictions. Je ne sais comment, mais d'après les personnes, ces prédictions tombaient justes. Le jour où j'ai eu davantage de connaissances, je n'ai plus rien prédit.

Une autre fois, j'ai trouvé un livre qui expliquait les pouvoirs de la pensée et comment les acquérir. Alors, là aussi, j'ai commencé à m'exercer en faisant des expériences sur mes amis. Sans qu'ils le sachent, je m'amusais à me concentrer sur eux pour les suggestionner : à l'un, j'ordonnais d'enlever son béret, à l'autre, de chercher un objet par terre ou d'arrêter un passant dans la rue. C'étaient des exercices que je faisais comme ça, pour voir.

Quand j'allais me promener dans le parc au-dessus de la mer, il arrivait que je ne trouve aucune place sur un banc pour m'asseoir. Alors, je me mettais un peu à l'écart, je me concentrais sur quelqu'un qui était assis, en pensant : « Allez, allez, debout, levez-vous ! » Quelques secondes après, il se levait et s'en allait ; et moi, innocemment, candidement, je prenais la place libre sur le banc ! Un jour, en apercevant un ami devant moi dans la rue, je me suis concentré sur son pied droit pour qu'il ne puisse plus avancer. Il s'est arrêté tout près d'un arbre contre lequel il s'est appuyé, et alors, comme si j'arrivais là par hasard, je me suis approché de lui. « Ô Mikhaël, me dit-il, je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne peux plus marcher. – Ne t'inquiète pas, j'ai répondu, ça va certainement passer », sans lui dire bien sûr que c'était moi la cause. Et je me suis à nouveau concentré pour libérer son pied.

Quelquefois, en me tenant un peu à distance, je me mettais à regarder intensément quelqu'un. Il ne savait pas que je le regardais et je voulais seulement voir s'il aurait des réactions montrant qu'il sentait quelque chose. J'étais très content quand je le voyais tourner la tête à droite et à gauche en cherchant d'où venait cette sorte d'appel qu'il recevait. C'était un jeu… Bien sûr, depuis très longtemps je ne joue plus à ce jeu, mais il m'est arrivé parfois dans la rue, dans le métro, ou ailleurs, de regarder certaines personnes, sans qu'elles le remarquent, pour leur envoyer des rayons de lumière, imprimer quelque chose de bon en elles. Je le fais encore parfois, et certaines, je le vois, sont touchées et réagissent. Elles ne savent pas ce que c'est, mais elles sentent quelque chose. Tandis que d'autres restent insensibles.

Pendant ce temps, la situation matérielle de notre famille continuait à se détériorer. Il était évident qu'une personne

au moins profitait de l'inexpérience de ma mère dans les affaires pour commettre des malhonnêtetés, mais nous n'arrivions pas à savoir qui. Alors, un jour, je me concentrai très fort en pensant : « Nous devons enfin connaître le coupable… Je veux que celui qui nous fait du tort se retrouve demain avec un bras paralysé ! » Et, le lendemain, je ne vous dirai pas qui, dans notre entourage, avait effectivement un bras paralysé. Quelle surprise pour moi !

Du moment qu'on a appris à maîtriser la pensée et à la concentrer, il est facile de réussir certaines opérations qui paraissent extraordinaires à la majorité des gens. J'avais trouvé des livres sur l'hypnose, et là encore, je décidai de faire des expériences sur mes amis. Je sentais que certains avaient un tempérament plutôt médiumnique, et c'est eux que je choisissais pour ces expériences. Je les faisais asseoir et je les regardais fixement… Quand ils étaient endormis, je les envoyais dans l'espace. À leur retour, je leur demandais ce qu'ils avaient vu.

Ensuite, j'ai voulu démontrer à mes amis l'existence du corps éthérique, ce double du corps physique qui lui donne la sensibilité. Quand ils m'invitaient, et souvent leurs parents étaient là aussi, il m'arrivait de demander à l'un d'entre eux, à une jeune fille par exemple, si elle acceptait que je l'endorme. Je me concentrais pour la plonger dans un sommeil hypnotique, puis je faisais au-dessus d'elle quelques passes magnétiques pour lui retirer son corps éthérique que je déplaçais dans la pièce voisine. C'est là que la démonstration commençait. Avec une épingle, je lui piquais légèrement le bras. Elle ne réagissait pas : visiblement elle ne sentait rien. J'allais ensuite dans la pièce voisine et là, avec la même aiguille, je piquais légèrement le corps éthérique que je lui avais retiré. Et voilà qu'elle poussait un cri. Tous

mes amis étaient stupéfaits, et moi très fier d'avoir pu leur prouver l'existence du corps éthérique. J'ai recommencé plusieurs fois ces expériences devant eux. Un jour, j'avais fait la démonstration sur un camarade, mais à la fin c'est avec les plus grandes difficultés que je suis arrivé à le ramener dans son corps. J'ai eu tellement peur que j'ai arrêté ces expériences.

Mais je poursuivais certains exercices. J'étais alors d'une extrême timidité. Si je devais, par exemple, aller dans un magasin, je commençais par faire les cent pas sur le trottoir avant d'oser entrer, et quand enfin je me décidais, je ne savais pas comment demander ce que je voulais, je bafouillais. Quant aux jeunes filles que je ne connaissais pas, je ne pouvais même pas leur répondre lorsqu'elles s'adressaient à moi, et si mes sœurs, pourtant bien plus jeunes, amenaient à la maison leurs camarades de classe, je m'enfermais dans ma chambre jusqu'à leur départ... Un jour, je décidai que cette situation ne pouvait plus durer, c'était une maladie dont il fallait que je me soigne. Je m'y suis pris par l'autosuggestion. Je fixais mon regard sur un point brillant en me répétant que je devais perdre cette timidité et en m'imaginant agir avec assurance. Je devais, en quelque sorte, m'hypnotiser moi-même puisque je finissais par m'endormir. C'est ainsi que j'ai vaincu ma timidité. Mais maintenant que je possède un autre savoir, je déconseille cette méthode qui est préjudiciable à l'équilibre nerveux, surtout quand on la pratique aussi jeune.

Pour m'aventurer dans cette exploration du monde psychique et des pouvoirs de la pensée, il aurait fallu que je sois guidé. Malheureusement, je n'avais personne pour me conseiller et m'éclairer sur ce qui était bon ou mauvais. Mais

une nuit, comme j'étais couché, il m'arriva quelque chose que je n'ai jamais pu oublier : deux personnages me sont soudain apparus. Je ne dormais pas, mais je n'étais peut-être pas non plus tellement éveillé. C'est donc dans ce demi-sommeil que je les vis se présenter à moi : l'un avait une stature impressionnante, il respirait la force, la puissance, mais son visage était dur, son regard sombre, terrible. L'autre, au contraire, incarnait la beauté, la douceur, il rayonnait et son regard exprimait l'immensité de l'amour divin… J'ai eu la certitude immédiate que j'avais un choix à faire entre ces deux êtres : j'étais impressionné par la puissance du premier, mais dans mon cœur, dans mon âme, j'étais effrayé par ce que je sentais de terrible en lui. Alors, je me suis laissé attirer par celui qui avait le visage de la bonté, du sacrifice, le visage du Christ. Puis, je me suis endormi…

Au réveil, je n'arrivais pas à comprendre ce qui m'était arrivé. Je doutais même un peu de ce que j'avais vu. Mais la sensation que j'en avais gardée a fini par s'imposer et je crois que ce jour-là a été le plus décisif de ma vie. Le choix que j'ai fait de l'être qui manifestait l'amour a déterminé l'orientation de toute mon existence. Après les différentes pratiques psychiques auxquelles je m'étais livré, et avec succès, j'aurais pu, plus tard, utiliser les pouvoirs que j'avais acquis pour riposter aux attaques de tous ceux qui avaient décidé de me combattre et de me nuire. Il faut reconnaître que c'est tentant quelquefois : quand certains vont vraiment trop loin, pourquoi ne pas chercher à les neutraliser et à leur donner une leçon alors qu'on en a les moyens ?… Heureusement, j'ai toujours eu conscience que ce serait la pire des solutions.

Oui, maintenant, quand je repense à tous ces exercices auxquels je me suis appliqué si jeune, je remercie la

Providence de m'avoir aidé à choisir la voie de l'amour et non celle de la puissance. Ce qui m'a sauvé aussi, c'est que je n'étais pas du tout méchant. J'étais surtout curieux de connaître, de faire des expériences. Eh oui, mais sans discernement, sans guide, avec les capacités psychiques que je possédais, cela aurait pu mal tourner. Il ne faut pas croire que tous ceux qui ont fini par sombrer dans la magie noire l'ont fait consciemment, sciemment. Cela peut arriver, bien sûr, mais il n'y a certainement pas beaucoup de gens qui décident un beau jour de devenir des mages noirs et de tout faire pour y arriver. La plupart d'entre eux n'avaient peut-être d'abord aucune mauvaise intention, mais ils étaient ignorants, imprudents, ils ont présumé de leurs forces, et surtout de leur maîtrise, et ils se sont laissé entraîner.[5]

Les expériences que j'ai faites par la suite m'ont toujours démontré que les meilleures solutions, les plus efficaces et même les plus économiques… oui, les plus économiques, sont toujours celles de l'amour. Une force qui n'est pas tempérée par l'amour produit des dégâts. Et, malheureusement, le monde est rempli de forces semblables. C'est par l'amour, et par la sagesse aussi, que nous acquérons le droit de manifester notre force. Celui qui est fort et rien de plus, d'autres dans le monde visible ou invisible tentent immédiatement de le mettre à leur service et de l'exploiter en le détournant de la voie divine.

Ce qui m'a aussi sauvé, à cette époque, c'était la conscience que j'avais besoin d'être conseillé, guidé.[6] Je ne m'imaginais pas, comme le font trop d'adolescents, que je pouvais être mon seul maître. Alors, je m'acharnais à rester lié à tous ces Initiés vivant dans l'Himalaya que je rencontrais dans certains livres sur l'Inde et je leur demandais

de m'éclairer. En même temps, je continuais à fréquenter l'église… La vérité, c'est que j'y allais surtout pour entendre les chants de la liturgie orthodoxe car, à cette époque, il y avait à la cathédrale de Varna une chorale d'une qualité exceptionnelle. Je n'avais même pas besoin d'écouter ce que disait le pope ; avec ces chants, mon âme était déjà projetée dans le Ciel.

Il y avait aussi à Varna un pasteur protestant d'une éloquence extraordinaire. Il attirait les foules, et moi, par curiosité, j'allais quelquefois l'écouter car il n'était pas seulement éloquent, ses sermons avaient de la profondeur. Mais il ne cessait de répéter : *« Dieu a tant aimé le monde qu'Il a envoyé son Fils unique. »* Entendre continuellement répéter cette phrase avait fini par me devenir insupportable. Et surtout, qu'est-ce qu'on en a compris depuis qu'on la répète ? La répéter n'explique rien, et à force de l'entendre, on ne l'écoute plus. Il faut connaître les vérités de la Science initiatique pour la comprendre et l'interpréter.[7]

Un jour, dans le quartier où nous habitions, est venue s'installer une famille juive. Le père était rabbin. Nous nous croisions quelquefois dans la rue et, peu à peu, je suis entré en relation avec lui. Quand il a compris à quoi je m'intéressais, il lui arrivait de m'inviter. C'était un homme très érudit, très profond, et je l'interrogeais sur la tradition et la mystique juives. J'ai beaucoup appris auprès de lui. C'est par lui que j'ai entendu prononcer pour la première fois le nom du Baal Shem Tov qui, au dix-huitième siècle, avait fondé le mouvement des Hassidim en Pologne. Baal Shem Tov signifie le Maître (Baal) du nom (Shem) bon (Tov). J'ai beaucoup de respect, beaucoup d'admiration pour le Baal Shem Tov. Je n'ai lu sa biographie que très longtemps après,

quand j'ai voyagé en Israël* où il a toujours des disciples. J'ai même été invité un jour à une de leurs réunions.

Au cours de ce voyage en Israël, j'ai cherché aussi à visiter le plus grand nombre de lieux mentionnés dans la Bible. Je voulais ressentir ce qui s'est passé là au cours des siècles et qui a été tellement important pour le destin spirituel de l'humanité. Bien sûr, trop de gens, depuis, ont foulé ce sol sans aucun respect pour que l'on puisse retrouver encore l'atmosphère des temps bibliques, de leurs patriarches, de leurs prophètes, de Jésus. C'est dans le côté éthérique de la terre qu'il faut chercher des traces de leur passage.

À Hébron, je suis entré dans le Tombeau des patriarches, et dans ce lieu rempli d'un silence sacré, j'ai médité longtemps. J'espérais retrouver cette même atmosphère sacrée à Méron, près de Safed, où je voulais me recueillir sur les tombeaux de Rabbi Shimon Bar Yochaï, à qui la tradition fait remonter l'origine de la Kabbale, et de son fils Éléazar. Le lieu est très beau dans la montagne, mais toute une foule finissait de célébrer une fête et j'ai été stupéfait de trouver là un tel vacarme, une telle saleté. Pas le moindre endroit pour s'asseoir et se recueillir. Il y avait des gens qui mangeaient, qui crachaient, qui vomissaient, qui égorgeaient des animaux pour les sacrifier, et partout des saletés, des détritus. J'étais venu là pour communier avec l'esprit de celui qu'on a appelé « La lampe sainte » et je me trouvais devant un spectacle répugnant. Alors, dans ma colère et mon indignation, je demandai : « Ange de l'air, Ange de l'eau, nettoyez-moi tout ça ! » Et, quelques heures après, il est tombé une pluie torrentielle. Un tel orage n'avait pas été prévu par la météo et tout le monde était très étonné.

* au printemps 1968.

Avant mon retour en France, j'ai voulu rencontrer un très vieux kabbaliste dont on m'avait parlé. C'est le seul qui m'ait vraiment impressionné. Avec ses cheveux blancs, sa grande barbe blanche, ses traits magnifiquement sculptés, c'était un visage biblique, un visage de prophète. Et quelle profondeur dans son regard ! Comme il possédait des connaissances très étendues, nous avons longtemps parlé ensemble. Puis, à la fin, il m'a béni en prononçant quelques mots dont la traduction est à peu près ceci : « Que le monde entier vous suive ! Que le monde entier marche avec vous !… » Et son visage s'est illuminé. Ces paroles m'ont beaucoup ému et réjoui. Ce n'était pas seulement un souhait, mais une prophétie comme s'il avait vu, senti un avenir magnifique… Et maintenant, je pense souvent à ce vieux kabbaliste, je voudrais qu'il vive encore très longtemps.

Toute mon enfance et mon adolescence j'ai été obsédé par le besoin d'apprendre. Je me sentais limité, j'aurais voulu tout connaître, tout savoir. J'ai donc lu sans mesure. Du matin au soir, et quelquefois toute la nuit, je lisais. Certains jours, je dévorais six ou sept cents pages. Je lisais même en mangeant pour ne pas perdre de temps. Comme toutes les mères de famille en Bulgarie, ma mère avait l'habitude de préparer des tonnelets de cornichons, de poivrons et de céleri au vinaigre. Et moi, j'allais souvent puiser dans ces tonnelets et je continuais à lire en grignotant. Comment ne pas abîmer mon cerveau et mon foie avec un pareil régime ?

Il est vrai aussi que ma famille vivait dans une telle pauvreté que nous n'avions souvent presque rien à manger, ce qui m'a amené, un jour, à faire une expérience qui m'a profondément marqué. J'avais seulement un morceau de pain avec un peu de fromage. Je ne sais pas pourquoi j'ai

été poussé à mastiquer chaque bouchée longtemps, longtemps… jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans ma bouche sans que j'aie même à l'avaler, et voilà que je me suis senti rempli d'énergies pour toute la journée. J'ai souvent ensuite répété l'expérience. C'est ainsi que j'ai découvert combien la façon de manger est importante, aussi importante, si ce n'est plus, que la nourriture elle-même. C'est pourquoi, depuis des années, je vous parle d'un yoga de la nutrition : je veux que vous compreniez qu'il est essentiel de prendre ses repas dans le silence en se concentrant sur la nourriture, de manger lentement, de bien mastiquer, et de s'arrêter de temps à autre pour respirer profondément.[8]

Beaucoup des analyses et des explications que je vous donne aujourd'hui sur la nutrition ont pour origine cette expérience que j'ai faite à quinze ans, quand je devais me contenter d'un minimum de nourriture. Évidemment, par la suite, j'ai approfondi et enrichi cette expérience. Maintenant, je sais que se nourrir est un processus qui ne concerne pas seulement le plan physique, mais aussi les plans psychique et spirituel.

Au lycée, les cours m'ennuyaient de plus en plus. Je trouvais que les connaissances qu'on m'y donnait formaient comme un voile entre moi et certaines réalités invisibles dont j'avais la révélation et que je voulais continuer à découvrir. Je n'étudiais presque plus, mais comme j'aurais été tout de même très vexé d'échouer aux examens, quelques jours avant j'essayais de rattraper le temps perdu. C'était là aussi une grande violence que je faisais subir à mon cerveau, et quelquefois j'étais sur le point de m'effondrer…

Alors, un jour, j'ai décidé que cela ne pouvait plus durer et que je ne retournerais plus au lycée. J'avais quinze ans, et

quand j'ai annoncé cette décision à ma mère, en lui disant que je préférais encore aller travailler et gagner de l'argent pour faire vivre notre famille, elle s'est inquiétée, elle n'était pas tellement d'accord. Mais quand elle a vu ma détermination, elle n'a pas insisté.

Notes

1. Cf. ***Les révélations du feu et de l'eau***, Coll. Izvor n° 232, chap. VI : « Le travail du forgeron ».
2. Cf. ***Création artistique et création spirituelle***, Coll. Izvor n° 223, chap. IV : « Prose et poésie ».
3. Cf. ***Regards sur l'invisible***, Coll. Izvor n° 228, chap. III : « L'accès au monde invisible : de Iésod à Tiphéreth ».
4. Cf. ***Nouvelle lumière sur les Évangiles***, Coll. Izvor n° 217, chap. IX : « La parabole des cinq vierges sages et des cinq vierges folles ».
5. Cf. ***Le Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. I : « Le retour des pratiques magiques et leur danger ».
6. Cf. ***Qu'est-ce qu'un Maître spirituel ?***, Coll. Izvor n° 207, chap. II : « La nécessité d'un guide spirituel ».
7. Cf. ***Qu'est-ce qu'un fils de Dieu ?***, Coll. Izvor n° 240, chap. V : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a envoyé son fils unique » et chap. VII : « L'homme Jésus et le principe cosmique du Christ ».
8. Cf. ***Le yoga de la nutrition***, Coll. Izvor n° 204, chap. I : « Se nourrir, un acte qui concerne la totalité de l'être », chap. II : « Hrani-yoga ».

5

L'expérience du feu

Il a fallu toute l'autorité du Maître Peter Deunov, que je rencontrai deux ans après, pour que j'accepte de retourner au lycée, puis d'aller à l'université. Mais, pour le moment, j'étais libre… J'allais travailler pour gagner un peu d'argent, et je passais le reste du temps à lire. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main, et ainsi qu'on peut l'être à cet âge-là, j'étais alors très influencé par certains penseurs matérialistes : Moleschott, Ernst Mach, Ludwig Büchner, Ernst Haeckel… Même si, comme dans mon enfance, je connaissais encore certains états mystiques, je finissais par me laisser gagner par une conception matérialiste de l'univers et de l'être humain ; et c'est vrai que, du seul point de vue intellectuel, ces théories peuvent être très convaincantes. Peu à peu, j'en venais à ne plus croire en rien, sauf aux lois de la matière.

Mais voilà qu'un jour, par hasard, j'ai trouvé *L'Âme Supérieure* du philosophe américain Emerson. Ce n'était qu'une petite brochure, mais elle a produit sur moi un effet indescriptible : d'un seul coup une lumière m'a ébloui, un éclair m'a foudroyé. Tellement d'années se sont écoulées depuis, que je n'ai pas gardé de cette lecture des souvenirs très pré-

cis ; j'ai seulement retenu l'idée qui provoqua alors en moi un si grand bouleversement. Cette idée, c'est que tout ce qui existe dans l'univers est contenu dans ce principe que nous possédons tous et qu'Emerson appelle l'Âme supérieure. Cette Âme supérieure, qui touche le Ciel, qui habite le Ciel, est une émanation de Dieu Lui-même. En descendant nous incarner dans la matière, nous avons perdu la conscience de l'existence de cette Âme en nous, mais si nous cherchons à la connaître, si nous nous identifions à elle, nous nous rapprochons de notre être véritable : notre conscience s'élève, ses vibrations deviennent plus intenses et, un jour, elle se fond dans la conscience de l'Âme universelle, nous ne faisons plus qu'un avec Dieu et avec toute la création.

Cette vérité, que nous possédons en nous une quintessence de tout ce qui existe dans l'univers, pourquoi a-t-elle eu sur moi un effet aussi fulgurant ? Sans doute parce que je le savais déjà : d'un seul coup, je retrouvais le souvenir de quelque chose qui était là, enfoui dans les profondeurs de mon être. Ce n'était pas une idée abstraite, je le vivais intensément. Et puisque l'univers était contenu en moi, je n'avais plus rien à demander, je devais seulement chercher, creuser. Tout ce que j'ai appris ensuite, tout ce que j'ai compris et réalisé a eu pour point de départ cette vérité que j'ai lue vers l'âge de seize ans dans Emerson. Ce savoir, ces trésors contenus en moi, il fallait que j'aille les explorer et les ramener à ma conscience. Ainsi, lorsque je vous parle maintenant, ce sont des morceaux de ma vie que je vous donne. Ce que je ressens, ce que je pense, ce que je respire, c'est avec cela que je vous nourris.

Plus tard, c'est vrai, je me suis quand même parfois demandé comment cette petite brochure – à peine une vingtaine de pages – avait pu produire en moi un tel boule-

versement. C'est alors que j'ai eu la révélation de la beauté. Oui, j'ai vu la beauté véritable, la beauté de la lumière, la beauté des couleurs, la beauté des vibrations, la beauté de cette structure, de cette harmonie qu'est l'univers, la beauté de Dieu, et cela m'a marqué pour toujours. C'est dans cette beauté, qui se confondait pour moi avec l'idée de Dieu, que je voulais vivre désormais. Je ne pouvais plus hésiter. Comment douter de ce que l'on vit ? Je n'avais pas le temps de réfléchir à ce que je devais faire. D'abord, il n'y avait pas à réfléchir : je vivais dans la lumière, et autour de moi les humains, les animaux, la terre, les arbres, les étoiles, tout s'était métamorphosé. Il m'arrivait de marcher sans trop savoir où j'allais, avec cette sensation que la lumière imprégnait les êtres et les choses.

À ce moment-là, je vous le dis, on ne réfléchit pas : ce qui est beau est beau, ce qui est lumineux est lumineux, ce qui est divin est divin ; il ne faut pas des années pour s'en rendre compte, la prise de conscience est immédiate : c'est l'âme et l'esprit qui parlent, et les décisions qu'on est obligé de prendre sont instantanées et irrévocables. C'est pourquoi, ensuite, ma vie ne pouvait pas se dérouler autrement qu'elle s'est déroulée. Évidemment, ce n'est pas parce que l'on a reçu un coup de foudre céleste qu'on est subitement transformé. Non, le feu céleste en nous ne nous rend pas soudain omniscients, tout-puissants, parfaits. Il nous donne une vision, il enflamme notre âme et notre cœur, et c'est à nous de travailler avec lui afin de nous développer idéalement.

Tout ce que j'ai vécu durant cette période, j'en ai retrouvé certains aspects dans les écrits des grands mystiques comme Maître Eckhart, Ruysbroek, que l'on appelait l'Admirable,

saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Marguerite-Marie Alacoque, Jakob Boehme, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, etc. Soudain, on est ébloui, on sent, on comprend. Cela ne s'explique pas ; ces ravissements, ces extases qu'une âme peut vivre ne s'expliquent pas et ils n'ont rien à voir avec le niveau intellectuel des êtres : Jakob Boehme était cordonnier. Parce que j'ai connu ces états, je comprends les vrais mystiques, et je sais aussi les distinguer de certains états que l'on prétend mystiques et qui ne sont en réalité que de l'hystérie.

Peu de temps après cette lecture d'Emerson, je suis un jour allé me promener dans les collines autour de Varna, puis je me suis assis pour méditer. Et là, que s'est-il produit ? J'ai été soudain envahi par une telle lumière, j'ai été traversé par des courants d'une telle puissance que je ne savais plus où je me trouvais, j'étais emporté, et j'aurais pu ne pas revenir. Mais comme dans un cas pareil l'organisme, en quelque sorte, se défend, je suis tombé dans un état intermédiaire entre l'évanouissement et le sommeil. Quand je suis revenu à moi, tout était à nouveau comme avant. J'ai fait ensuite beaucoup d'efforts pour retrouver ce moment de ravissement, mais je n'y suis jamais arrivé ; j'ai connu plus tard d'autres moments semblables, mais aucun d'une pareille intensité. Et heureusement, sans doute, parce qu'il est impossible pour un organisme humain de résister à des vibrations d'une telle puissance. Là, ce que j'avais vécu était exceptionnel, une grâce du Ciel. J'ai su d'un seul coup, comme dans un éclair, ce qu'est le monde divin, sa splendeur, sa puissance.

J'ignore si vous avez lu *l'Âme Supérieure* d'Emerson et, si vous l'avez lu, quel effet ce livre a eu sur vous. Il m'est arrivé

plusieurs fois de le conseiller à certaines personnes : elles l'ont trouvé intéressant, rien de plus, et j'étais étonné. Cette expérience que j'ai vécue a donc été mon expérience, et si je vous en parle, ce n'est pas pour vous impressionner, mais pour que vous preniez conscience que vous possédez vous aussi une Âme supérieure – d'autres spiritualistes l'appellent le Moi supérieur. Pour le moment, vous n'avez peut-être pas conscience de l'existence de cette Âme en vous, mais si vous pensez à elle, si vous l'aimez, si vous cherchez à entrer en contact avec elle, si vous l'appelez à l'aide, peu à peu vous la sentirez se rapprocher de vous pour vous aider, vous soutenir. Sinon, vous savez, sa véritable demeure est si loin, si haut, qu'elle ne se préoccupe pas de vous. Vous avez des difficultés, vous souffrez, mais elle, elle ne s'inquiète pas, elle ne souffre pas, elle est tranquille. C'est seulement si vous vous tournez vers elle, si vous l'appelez, qu'elle abaisse son regard vers vous.

Vous direz : « Mais comment est-ce possible ? C'est mon âme et elle ne fait rien pour moi ? » Pourquoi voulez-vous qu'elle fasse quelque chose pour vous, alors que vous n'essayez même pas de savoir ce qu'elle est ? Comprenez-moi bien, l'Âme dont je vous parle est d'une autre nature que ce principe psychique qu'on appelle généralement l'âme, et qui n'est en réalité que le corps astral, le corps des sentiments, des émotions, des sensations, des désirs, des passions ;[1] cette âme, que l'on peut qualifier d'inférieure, partage notre vie quotidienne, elle s'agite, elle souffre, elle crie. Mais là, je vous parle de l'Âme divine qui est pure lumière, qui ne connaît ni le trouble, ni la souffrance, et qui est très loin, très haut ; c'est cette Âme que nous devons chercher à atteindre. Le jour où nous parvenons à la rejoindre, il se produit le même phénomène que ce que l'on appelle en amour le

coup de foudre : cet instant où deux êtres se rencontrent et où, dans une sorte d'éclair, leurs âmes se soudent. Cela n'a rien à voir avec un amour qui s'installe peu à peu ; même si cet amour est solide, durable, profond, on ne peut pas le comparer avec le coup de foudre. Vous direz que certains coups de foudre ne sont que des feux de paille ; oui, bien sûr, mais moi je vous parle ici de la rencontre qui se fait entre deux véritables âmes sœurs.

Il faut longtemps préparer le corps physique avant de s'aventurer dans certaines expériences spirituelles. C'est pourquoi, pendant des années, j'ai été obligé de faire un travail sur moi pour être capable de recevoir les vibrations du monde divin sans être terrassé. Car il y a des moments où on ne peut pas résister à tant de beauté, à tant de lumière, à tant d'amour. Et je vous le dis sincèrement, quelquefois, encore maintenant, j'ai peur. Je ne suis pas sûr que mon corps soit capable de supporter la puissance de certains courants. Il peut se produire des accidents comme cela arrive à ceux qui touchent involontairement un câble de haute tension : ils sont électrocutés, le cœur s'arrête. On ne sait pas ce que c'est que d'entrer soudain en contact avec la puissance de l'amour divin. Bien qu'il existe quelque part en l'homme quelque chose comme un transformateur électrique qui peut diminuer la tension, si on ne prend pas de précautions, on peut mourir foudroyé.

Parce que j'étais trop jeune, et donc insuffisamment formé et structuré mentalement, je n'ai pas tout de suite été capable d'interpréter ce coup de foudre divin que j'avais reçu : un éclair m'avait traversé et tout en moi brûlait. Pendant des semaines, des mois, je n'ai pas eu d'autre désir que de continuer à vivre dans ce feu. Désormais, je ne cherchais que des livres qui m'éclaireraient sur cette nouvelle voie, et

c'est à cette époque encore qu'il m'est tombé entre les mains un ouvrage de Paracelse, dont je me souviens seulement qu'il y révélait qu'avec la perte du liquide séminal l'homme perd aussi un élément vital, une quintessence très précieuse. Jamais encore je n'avais lu ou entendu une chose pareille, et tellement d'hommes sont plutôt poussés à gaspiller cette quintessence dans le plaisir ! J'ai été très impressionné par cette vérité et je l'ai prise au sérieux. Ce que j'ai fait alors, ce que j'ai décidé, je ne vous le dirai pas, mais cette découverte a eu également un rôle déterminant dans mon existence.

Seulement, à moi aussi on m'avait appris que, pour pouvoir maîtriser l'instinct sexuel de même que les autres instincts, il fallait lutter, car les instincts, c'est cela les véritables ennemis de l'homme, et il doit les combattre. La religion et la morale le disaient, même des sages le disaient. Alors, je luttais, moi aussi, mais plus je luttais, plus j'étais déchiré, disloqué, parce qu'on s'exténue à toujours lutter contre soi-même, c'est-à-dire contre quelque chose qu'en réalité on ne connaît pas. Alors, j'ai cherché d'autres voies, j'ai supplié mes amis célestes de m'éclairer et j'ai compris qu'il fallait procéder autrement : ne pas lutter contre les instincts, mais avoir un haut idéal et les mettre au service de cet idéal. Car les instincts sont des puissances de vie formidables ; si on cherche à les anéantir, ou bien on n'y arrive pas et on s'épuise dans cette lutte ; ou bien, si on y arrive, ce n'est pas mieux, car c'est une partie de sa propre vie qu'on anéantit en même temps.[2]

C'est pourquoi, maintenant, je peux vous le dire : le haut idéal est un transformateur des énergies. Dès que nous plaçons un idéal très élevé dans notre cœur, dans notre âme, nos énergies sont obligées de passer par lui, et il se charge de leur donner une autre direction, une direction

vers le haut, justement. Ces énergies, le haut idéal les transforme. Suivant quel processus se fait cette transformation ? Nous n'avons pas besoin de le savoir. Regardez : quand nous mangeons, nous n'avons pas besoin de connaître le détail des transformations qui sont en train de se produire dans la bouche d'abord, et ensuite dans l'estomac et les intestins, mais nous sentons que nous avons reçu des forces. Il en est de même avec le haut idéal : si nous le nourrissons avec nos pensées, nos sentiments, nos désirs, nos instincts, il les transforme, et les énergies produites par cette transformation soutiennent notre vie psychique, notre vie spirituelle… et notre vie physique aussi, car en nous rien n'est séparé.[3]

Mais ce qui m'a le plus aidé alors, ce qui m'a sauvé, c'est mon amour de la beauté, cette beauté du monde divin dont je venais de recevoir la révélation. Pour elle, j'étais capable de tenter tous les efforts, d'accepter tous les sacrifices. Cette beauté faite de lumière, de pureté, c'est à elle que je me confiais pour être à l'abri des séductions. J'ai lu ensuite bien d'autres livres de Paracelse, car il a beaucoup écrit, et sur de nombreux sujets, je me suis toujours senti très proche de lui. Des années après, j'ai visité sa maison natale à Einsiedeln, en Suisse. J'ai été heureux de pouvoir méditer là, un long moment, pour entrer en contact avec son esprit, car il avait eu une grande influence sur moi dans ma jeunesse.

Puis, j'ai encore trouvé un livre (et là, je ne me souviens plus ni du titre ni de l'auteur) qui expliquait ce qu'est l'aura, ce halo de lumière qui entoure les saints, les mystiques, les grands Maîtres spirituels.[4] Il décrivait l'aura de Bouddha, tellement vaste qu'elle s'étendait sur plusieurs lieues, et j'imaginais cette aura, d'une splendeur inouïe, dans laquelle

baignaient tous les êtres autour de lui. Je souhaitais tellement avoir un jour, moi aussi, une telle aura ! Alors, je décidai de me concentrer sur la lumière, et également sur les couleurs qui sont le résultat de la décomposition de la lumière par un prisme. Seul un prisme peut nous donner une idée de ce que sont les couleurs véritables ; et donc, avec un prisme que j'orientais suivant la position du soleil, je commençai à étudier les sept couleurs, la gamme solaire.[5]

Les couleurs agissent sur le cerveau et, par l'intermédiaire du cerveau, sur le corps tout entier. Une fois que j'étais arrivé à bien m'imprégner d'une couleur, je pouvais la visualiser, imaginer que je me plongeais en elle, que j'étais traversé par elle. Je découvrais que, du rouge au violet et du violet au rouge, on peut agir sur tous les centres, sur toutes les parties du corps, et il n'y a donc pas un seul organe qui ne soit pas touché par les sept rayons. Ensuite, pour mieux étudier les effets des couleurs, je décidai de peindre les vitres de ma chambre. J'ai commencé par le rouge, puis l'orange, etc. Environné d'une lumière colorée je méditais, et pendant quelques jours j'observais comment cette couleur agissait sur moi, puis je lavais tout et je passais à une autre couleur. Je ne vous dirai pas ce que mes parents et les voisins pensaient de mes expériences… Mais moi, je continuais imperturbablement. Avec le violet je sentais que je sortais de mon corps. J'invitais des amis pour voir l'effet que cette couleur produisait sur eux : ils s'endormaient ; et les fleurs se fanaient presque tout de suite, le violet les tuait…

Les couleurs sont un domaine tellement riche ! Je ne peux même pas vous dire tout ce que j'ai découvert, ce que j'ai ressenti, ce que j'ai vécu alors en me concentrant sur les couleurs. Je m'en imprégnais, je les intensifiais en moi et

autour de moi, puis je les projetais dans l'espace. Je souhaitais tant que mon aura soit un jour aussi vaste, vibrante et pure que celle de Bouddha dont j'avais lu la description !

Je vous ai souvent parlé des pouvoirs de l'aura, mais je ne suis pas sûr que vous ayez encore vraiment compris. Dans la vie courante, pour avoir accès à certains lieux, nous devons posséder un laissez-passer ; dès que nous l'avons obtenu, les portes s'ouvrent. Il en va de même dans le monde invisible : pour pénétrer dans certaines régions, nous avons besoin d'un laissez-passer, et ce laissez-passer, c'est l'aura, les couleurs dont elle est formée. Pensez-y. Prenez l'habitude de vous concentrer sur les couleurs les plus pures, imprégnez-vous de ces couleurs, vous sentirez un jour que vous entrez dans l'harmonie cosmique, que vous touchez les hiérarchies célestes et chacune vous fera don de ses vertus. Les exercices avec les couleurs et les vertus qui leur correspondent sont une clé de la vie spirituelle.

Toute ma vie, depuis, j'ai continué à me réjouir avec les couleurs, et particulièrement avec la couleur hyacinthe, qui a sur moi un effet très puissant. Mais dans mon aura, je sens particulièrement la présence du jaune or et du violet, et certaines personnes m'ont dit qu'elles les avaient vues. Même des enfants les ont vues, oui, des enfants ; ils n'ont peut-être pas encore entendu parler de l'aura, mais ils ont une forme de clairvoyance et eux aussi m'ont dit qu'ils voyaient autour de moi de l'or et du violet. Maintenant, la couleur violette fait tellement partie de moi que, chaque nuit, au moment de m'endormir, je la vois apparaître. Je ne fais rien pour cela, mais c'est ainsi : je m'endors baigné dans une lumière violette, et ce violet est d'une nuance qui n'existe peut-être nulle part dans le monde physique. Pourquoi est-ce spécialement le violet qui m'apparaît à ce moment-là ? Je ne sais

pas, mais je m'endors dans une joie extraordinaire à cause de ce violet.

Même si j'étais toujours très attiré par les livres, avec le temps je prenais de plus en plus conscience que ce n'était pas en lisant que je trouverais le vrai savoir. Le vrai savoir, je devais le chercher ailleurs, et pour cela il fallait que je quitte mon corps. J'éprouvais le besoin d'aller toujours plus loin, et alors, chaque jour, pendant des heures, je faisais des exercices de méditation, de concentration. Heureusement, je n'ai jamais eu la tentation d'utiliser des drogues – il est vrai qu'à cette époque elles n'étaient pas aussi répandues qu'elles le sont aujourd'hui. Mais j'ai utilisé l'autosuggestion : je parvenais à m'endormir et, durant ce sommeil très particulier, je voyageais dans l'espace. Je ne saurais dire exactement où j'allais, mais je revenais avec une clarté, une intuition, des certitudes que rien ne pouvait ébranler. De telles expériences sont en effet identiques à celles que l'on peut faire pendant le sommeil.

Il vous est certainement arrivé de vous réveiller le matin avec l'impression de revenir de très loin. Et même si vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez vu ou entendu, vous sentez que vous avez vécu là quelque chose qui enrichit votre compréhension. De la même façon, le véritable savoir, le savoir initiatique s'acquiert en haut, dans le monde invisible, et c'est en haut que j'ai commencé à découvrir beaucoup des vérités que je vous révèle aujourd'hui. Mais ces voyages dans l'invisible n'étaient pas pour moi sans danger, car il ne suffit pas de s'élancer comme ça dans l'espace, il faut connaître les deux chemins, celui de l'aller mais aussi celui du retour. Quand je repense à l'inexpérience qui était la mienne alors, je me dis que j'ai certainement été protégé.

J'avais aussi compris que seule la pureté peut nous donner accès aux régions supérieures du monde invisible. Et là a commencé pour moi une autre aventure… Comme les religions ont de tout temps souligné le pouvoir purificateur de l'eau, j'ai décidé de faire des exercices de purification en prenant des bains. J'avais découvert un livre du docteur Kneipp*, et c'est dans mon « laboratoire » où poussait le jujubier que je me suis mis à appliquer certaines de ces méthodes, en particulier des bains d'eau froide. Mais moi, quand je faisais des exercices, ça ne durait pas un quart d'heure ou une demi-heure, mais des heures entières. Je n'avais aucune mesure. C'est pourquoi, maintenant, quand je vous parle de la nécessité d'avoir de la mesure dans tout ce que l'on fait, je sais de quoi je parle. Mon Dieu, que je n'étais pas raisonnable ! Et voilà comment, après avoir passé des heures dans des bains d'eau froide, je me suis retrouvé au lit avec une pneumonie. Comme d'habitude, c'est ma mère qui m'a soigné.

Mais j'avais découvert, moi aussi, un moyen de me guérir que j'ai souvent utilisé par la suite. Quand j'avais pris froid, que j'étais enrhumé, fiévreux, j'allumais un feu dans le poêle à bois, je m'installais tout près, je le regardais un moment et je m'endormais là avec un sentiment de reconnaissance et d'amour envers cette chaleur. Quand je me réveillais, j'étais guéri. C'est ainsi que j'ai compris les propriétés curatives du feu de bois : comment l'énergie vivante des arbres peut être transformée en santé, en vigueur. Car ce n'est pas seulement la chaleur qui a la propriété de guérir, mais d'autres éléments contenus dans le bois qui brûle.

* Sebastian Kneipp (1821-1877). Prêtre catholique allemand qui a mis au point une méthode d'hydrothérapie.

Bien sûr, le feu ne peut pas guérir toutes les maladies, mais, auprès de lui, je n'évacuais pas seulement les toxines par la transpiration, je recevais aussi une véritable transfusion d'énergies.

J'étais tellement heureux d'avoir quitté l'école pour être libre de me livrer aux seules activités qui me plaisaient! Toujours à la recherche de nouveaux exercices à faire, j'avais trouvé un livre de Yogi Ramacharaka sur la respiration. Il était expiqué comment respirer, à quel rythme, et je m'y suis lancé à corps perdu. Là, j'ai découvert que respirer peut devenir un délice. On ne sait pas encore toutes les richesses que le Créateur a mises dans l'air. Même moi, je n'aurais jamais pu l'imaginer si je n'en avais pas fait l'expérience. Mais un jour, au moment où je faisais une inspiration profonde, un feu est soudain entré en moi. Oui, j'ai avalé du feu, un feu qui a pénétré jusque dans mes poumons. J'ai été embrasé et j'ai su ce qu'était une extase. Quelle sensation de lumière et de joie! Mais je n'étais pas capable d'interpréter ce qui m'était arrivé. C'est plus tard, en lisant certains auteurs, que j'ai compris que j'avais aspiré quelque chose qui venait de très haut, une flamme, une entité, un esprit qui a commencé à faire tout un travail en moi. Nous pouvons sans doute attirer le Saint-Esprit en nous de différentes manières, et l'une d'elles est la respiration.[6]

Tout ce que rapportent certains ouvrages au sujet de cette quintessence contenue dans l'air, je peux affirmer que c'est la réalité. Cette quintessence existe, on peut s'en nourrir. C'est une expérience tellement puissante qu'il est à peine possible de la supporter. Est-ce que vous me croyez?… Même si vous n'arrivez pas à faire encore cette expérience, essayez au moins de respirer avec la conscience que vous recevez la

vie divine, pensez que c'est à travers l'air que le Saint-Esprit peut descendre en vous.

Le Saint-Esprit est du feu, mais il est porté par l'air, et on peut l'attirer en soi par la respiration. Mais moi, j'étais alors tellement jeune et ignorant que je n'avais pas conscience que ce qui était entré en moi et avait rempli mes poumons d'un feu délectable était quelque chose de très rare. Je vivais presque tous les jours ces moments d'extase et je croyais que n'importe qui pouvait les vivre aussi. Je n'imaginais pas que c'était si exceptionnel. Je ne l'ai compris que plus tard, surtout quand, moi aussi, j'ai dû passer par des moments de vide, de stérilité.

Comme pour tous les mystiques, il y avait des périodes où il m'était facile d'avoir des extases, et évidemment, je me laissais emporter sans aucune retenue. Mais ensuite, quand se présentait une période plus aride, ce qui arrivait fatalement, j'avais de la peine à l'accepter, je me sentais très abattu. Je m'étais réjoui avec excès et ensuite je sombrais presque dans la dépression. Là encore, j'ai dû apprendre la mesure, car même pour vivre des extases il faut apprendre la mesure ; et c'est ce qui m'a permis d'affronter plus tard des événements imprévus : dans mes cellules, j'avais en réserve les énergies que je n'avais pas dépensées. Parce qu'elle s'accompagne d'une grande déperdition d'énergies, une joie excessive est tout aussi néfaste pour la santé psychique et même physique qu'un grand chagrin.

Ce livre sur la respiration de Yogi Ramacharaka expliquait bien les résultats que l'on peut obtenir grâce aux exercices indiqués, mais il ne disait rien des désordres et des troubles auxquels s'expose celui qui les pratique sans conseiller ni guide. Et moi qui n'avais personne pour m'avertir des dan-

gers, là encore je continuais à m'exercer sans mesure, des jours entiers. C'est ainsi qu'au cours d'un de ces exercices, j'ai éveillé involontairement la force Kundalini.[7] Ce fut une sensation terrible, comme si mon cerveau allait brûler. Là, heureusement, j'ai compris tout de suite les risques que je courais et j'ai fait des efforts gigantesques pour endormir à nouveau cette force – oui, quels efforts ! – et j'y suis arrivé.

Si on l'éveille prématurément, la force Kundalini exacerbe le désir sexuel. J'ai été terrifié par ce que je ressentais, et alors j'ai mis toute la concentration de ma pensée, toute ma volonté pour l'endormir. La force Kundalini est du feu, elle peut s'éveiller chez des êtres qui ne sont pas tellement avancés du point de vue spirituel et elle peut même s'éveiller accidentellement. C'est une énergie foudroyante, et celui qui ne s'est pas longuement préparé à cette irruption en lui peut perdre la raison ou même la vie. L'éveil prématuré de Kundalini aurait été pour moi le plus grand malheur si je n'avais pas été capable de l'endormir à nouveau. Quelque chose me disait que, si je m'efforçais de toujours vivre dans la lumière et la pureté, le moment venu elle se réveillerait sans danger pour moi.

À l'heure actuelle où les sciences occultes sont à la mode, il sort en librairie beaucoup de livres sur le tantrisme, mais ils présentent des méthodes dangereuses pour un public que rien n'a préparé à le comprendre et à l'appliquer. C'est pourquoi, je vous le dis à vous aussi : soyez prudents, ne vous lancez pas dans des expériences qui vous exposeront à de graves troubles physiques et psychiques.[8] Si on ne s'est pas longuement exercé à la maîtrise de soi, si on ne s'est pas purifié, au lieu de se diriger vers le haut, la force Kundalini descend et elle éveille d'autres chakras dans le plan astral inférieur, des chakras qui ne sont pas mentionnés dans

les livres hindous. Et alors, tout ce qu'il y a de ténébreux en l'homme se déchaîne, non seulement l'instinct sexuel, mais le besoin de dominer, de détruire s'empare de lui et il devient un véritable démon.

Ce n'est pas la sagesse qui caractérise l'enfance et l'adolescence, ni même les qualités de cœur (elles s'acquièrent plus tard), mais la volonté. Et moi j'avais un tempérament particulièrement volontaire. Je me plaisais à faire chaque fois de nouvelles expériences parce que j'avais besoin de me dépasser, de voir jusqu'où je pourrais aller. Même la conscience des dangers, que j'avais tout de même, par moments, ne suffisait pas toujours pour m'arrêter. C'est pourquoi j'ai continué à faire des exercices de respiration des heures entières, jour et nuit : j'avais besoin d'entretenir en moi cette sensation extraordinaire de vivre dans le feu.

Et voilà qu'un jour où j'étais encore occupé à ces exercices de respiration, un ami entra brusquement chez moi. Il me dit que l'armée roumaine était en train de marcher sur Varna. Je répondis : « Tu as bien fait de me prévenir, mais va-t-en, laisse-moi. » Et je repris mes exercices…

Ce que j'ai maintenant à raconter nécessite quelques explications. Depuis des siècles, les pays balkaniques étaient sous la domination de l'Empire ottoman. En 1912, la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro s'unirent pour lui déclarer la guerre, afin de recouvrer leur indépendance. Ils remportèrent de nombreuses victoires : les Bulgares allèrent même jusque sous les murs de Constantinople. Lorsqu'il fut question de partager les terres reconquises, un conflit éclata entre les vainqueurs : la Bulgarie réclamant certaines régions de la Macédoine que la Grèce et la Serbie ne voulaient pas lui céder, elle les attaqua. Mais la Roumanie leur apporta

son soutien, et ensemble elles remportèrent la victoire. La Bulgarie, vaincue, ne put conserver qu'une très petite partie de la Macédoine. Puis l'armée roumaine commença à envahir la plaine de la Dobroudja*. Les Bulgares, qui ne s'attendaient pas à cette attaque, subirent de grandes pertes : des trains entiers de morts et de blessés arrivaient à Varna. C'était un spectacle affreux. Et voilà que, maintenant, l'armée roumaine menaçait la ville…

Après le départ de mon ami, je recherchai longuement par la pensée le général de cette armée qui marchait sur Varna… Quand il m'a semblé que je l'avais trouvé, je me concentrai sur lui avec une telle intensité que je projetais des flammes, je les sentais jaillir de mon cerveau, et alors avec toute la force dont j'étais capable, je lui donnai l'ordre de faire reculer son armée… Deux heures, trois heures après, je ne me souviens plus exactement, cet ami, tout excité, revint pour me dire qu'un miracle s'était produit : l'armée roumaine avait fait demi-tour, Varna n'était plus menacée. Et alors, dans la ville, tous chantaient et dansaient. D'où le général roumain avait-il bien pu recevoir l'ordre de reculer ? On ne le savait pas. Et même moi, j'ai pensé que c'était peut-être le hasard.

C'est dans ces expériences faites très jeune que j'ai reçu la lumière qui m'a accompagné depuis. Mais ces expériences, je m'y aventurais seul et je vivais tout avec excès. J'en arrivais à ne presque plus dormir, et à cause de la situation matérielle tellement difficile de notre famille, je m'étais habitué à manger très peu. Puisque je m'y étais habitué, cela me suffisait,

* Bordée à l'est par la mer Noire, la Dobroudja est partagée entre la Roumanie au nord et la Bulgarie au sud. Varna fait partie de cette région.

je n'avais presque plus faim, mais pendant la journée j'étais souvent somnolent, et je ne savais pas pourquoi. Je ne me rendais pas compte que j'aurais dû manger davantage pour être un peu plus éveillé et présent. Évidemment, je dois le reconnaître, si je ne m'étais pas trouvé dans cet état voisin du dédoublement, qui avait fini par être mon état habituel faute de manger suffisamment, il ne m'aurait peut-être pas été aussi facile d'avoir accès aux régions spirituelles où j'ai reçu tellement d'autres nourritures.

Seulement, que ce soit bien clair : je ne conseille à personne, et surtout pas à des jeunes gens, de se priver de manger sous prétexte d'accéder aux régions du monde invisible ; ils s'exposeraient à tomber dans le déséquilibre plutôt que de recevoir l'illumination. Moi, ce sont des conditions qui m'ont été imposées, je n'avais pas cherché ces privations, et si je vous parle de mes expériences, c'est pour vous faire comprendre qu'il peut toujours y avoir quelque chose de bon à retirer, même des pires situations. Quant à vous, si la destinée vous place dans des conditions où vous n'avez pas à souffrir de ce genre de privations, ne commettez surtout pas l'erreur de vous les imposer.

Mais, évidemment, il a fini par arriver ce qui devait arriver. À force de veille, de jeûne, de lectures, et de toutes sortes d'exercices exagérément prolongés, j'ai peu à peu détruit ma santé. J'étais devenu jaune et même vert, et aussi tellement maigre ! Mais je ne pouvais pas changer de vie : ce brasier, ce feu inextinguible qui me dévorait, je ne pouvais pas faire autrement que de l'entretenir. Tout le monde disait que j'avais perdu la tête. Oui, certainement, j'avais perdu mon ancienne tête et je commençais à en avoir une nouvelle, mais à quel prix ! À force de volonté, je continuais à lire, et ma mère, désespérée, menaçait de brûler mes livres

pensant que c'était eux la cause de tout le mal. Elle venait frapper à la porte de ma chambre, me suppliant de manger et de sortir un peu prendre l'air. Mais je ne lui ouvrais pas et elle finissait par repartir tristement. Je restais enfermé dans cette chambre qui était mon royaume. Je la fermais à clef et personne n'avait le droit d'y pénétrer.

Dans la maison misérable que nous habitions alors, cette chambre avait, elle aussi, un bien pauvre aspect. Mais c'est dans cette chambre que j'ai commencé à faire mon apprentissage de la vie spirituelle. De ce point de vue, malgré les apparences, je peux dire que j'ai vécu là les moments les plus extraordinaires et les plus heureux de ma vie. Plus tard, bien sûr, j'ai fait d'autres expériences, mais d'une certaine manière j'y étais préparé. Tandis que rien ne m'avait préparé à vivre, si jeune, ce bouleversement de tout mon être. C'est ce que l'on découvre pour la première fois qui laisse les traces les plus profondes, d'autant plus profondes que j'ai alors failli mourir.

En effet, j'ai été pris un jour d'une très forte fièvre et j'ai commencé à délirer. La famille, les amis, les voisins, tous s'attendaient à ce que je quitte la terre. Ma mère faisait venir des médecins qui ne savaient pas comment me soigner. Ils me donnaient des médicaments qui ne produisaient aucun effet. Et moi, au milieu de ce délire, je demandais des livres, des livres, qu'on m'apporte des livres. Je n'avais pas le désir de vivre ou de guérir, non, je ne pensais qu'à lire toutes les bibliothèques de la terre. Tous ces livres qu'on m'apportait, je demandais qu'on les place près de mon oreiller pour que je les voie, que je les touche. Je les lisais en pensée ; oui, j'imaginais que je les lisais et ça me calmait, le délire disparaissait. Alors finalement, c'est moi qui ai trouvé le remède. Je me souviens que le livre que je voulais toujours

voir auprès de moi, c'était… *L'éthique* de Spinoza ! Qu'est-ce que j'attendais de ce livre que j'étais évidemment bien incapable de lire ? J'étais à l'article de la mort et je ne rêvais que de lire, c'était insensé ! Mais c'est vrai, ce sont les livres qui m'ont sauvé ; après avoir failli me tuer, c'est eux qui m'ont sauvé.

Notes

1. Cf. ***La vie psychique : éléments et structures***, Coll. Izvor n° 222, chap. III : « Plusieurs âmes et plusieurs corps ».
2. Cf. ***La force sexuelle ou le Dragon ailé***, Coll. Izvor n° 205, chap. III : « La force sexuelle, condition de la vie sur la terre ».
3. Op. cit., chap. IX : « Un transformateur de l'énergie sexuelle, le haut idéal ».
4. Cf. ***Notre peau spirituelle : l'aura***, Brochure n° 309 et ***L'aura***, Coll. Conférences Audio (MP3).
5. Cf. ***Les splendeurs de Tiphéreth – Le soleil dans la pratique spirituelle***, Œuvres Complètes, t. 10, chap. XI : « Les esprits des sept lumières » et chap. XII : « Le prisme, image de l'homme ».
6. Cf. ***Les révélations du feu et de l'eau***, Coll. Izvor n° 232, chap. XVII : « La descente du Saint-Esprit ».
7. Cf. ***Centres et corps subtils – Aura, plexus solaire, centre Hara, chakras…***, Coll. Izvor n° 219, chap. V : « La force Kundalini ».
8. Cf. ***La force sexuelle ou le Dragon ailé***, Coll. Izvor n° 205, chap. V : « Les dangers du tantrisme ».

6

Jusqu'au cœur de la rose

Les roses que l'on cultive en Bulgarie sont remarquables par leur couleur, leur parfum, la taille et le velouté de leurs pétales, ainsi que la durée de leur floraison. La cause en est peut-être le terrain et les courants telluriques qui passent par là.* Dans certaines régions,** l'air embaume la rose, et ce n'est pas sans raison que la rose bulgare est connue dans le monde entier. Très tôt, j'ai été attiré par les roses, je les respirais et je restais longtemps à les contempler… Jusqu'au jour où j'ai respiré une rose dont le parfum était tellement puissant, enivrant, que je suis sorti de mon corps ; et j'ai été projeté dans un espace où j'ai découvert tout un monde de lumière, de beauté, d'inspiration et de joie. À partir de ce moment-là, je n'ai cherché qu'à répéter cette expérience.

Celui qui est animé par un désir puissant trouve spontanément, instinctivement, les moyens qui lui permettent de

* Au V^e^ siècle av. J.C., l'historien grec Hérodote écrivait déjà : « Dans cette région poussent, à l'état sauvage, des roses dont chacune a soixante pétales et dont le parfum surpasse le parfum des autres roses. »
** En particulier celle de Kazanlik.

le réaliser. C'est ainsi que j'ai senti que les roses pouvaient m'aider dans mes exercices de méditation. De quel passé lointain, de quelle science obscurément enfouie en moi me venait cette impulsion, je ne sais pas. Au moment de méditer, je choisissais la rose dont je sentais que la fraîcheur, la forme, la couleur, le parfum m'entraîneraient très loin, très haut. Je la considérais comme une créature vivante, descendue du Ciel, qui se sacrifiait pour me montrer le chemin, et je lui demandais de m'apprendre comment obtenir toutes les vertus qu'elle représente dans le monde spirituel.

Les roses sont belles sur la terre, mais combien plus belles encore elles sont en haut, dans le monde invisible ! Car cette entité, qui a un corps ici-bas, habite en réalité dans les régions subtiles. La contemplation d'une rose, l'enivrement dans lequel me plongeait son parfum m'arrachaient au monde physique. Je traversais alors le plan éthérique en m'efforçant de ne pas m'y arrêter, puis les plans astral et mental où je ne m'arrêtais pas non plus. Et j'arrivais enfin dans le plan causal où je trouvais la rose, la rose véritable, celle qui est formée par les entités de Vénus, les *Élohim,* dans la séphira *Netsah,* la septième séphira sur l'Arbre kabbalistique de la Vie.[1]

La rose est un don que Vénus a fait à la terre. Vous direz : « Mais comment les roses ont-elles pu venir de la planète Vénus ? Les conditions atmosphériques qui y règnent rendent toute vie impossible ! » Je le sais bien, mais pour la Science initiatique, les planètes ne sont pas uniquement ces corps physiques, matériels, qu'étudie l'astronomie ; pour la Science initiatique, les planètes sont des voies de passage, des intermédiaires entre les courants cosmiques et la terre. Par l'intermédiaire des planètes, la terre reçoit des courants, des influences dont Dieu Lui-même est la source. C'est

pourquoi, depuis des temps immémoriaux, on associe les planètes à des qualités, des vertus. Les planètes servent de réservoirs aux courants qui parcourent l'espace et qui, selon leur nature, viennent se condenser sur la terre dans tel ou tel réceptacle. Les roses sont les réceptacles de courants qui viennent de Vénus, les courants de l'amour. Lorsque nous nous approchons d'elles, nous recevons cet amour. L'amour qui s'incarne dans les roses, pourquoi négliger un tel cadeau ?…

En apparence, une rose n'est pas grand-chose, mais en réalité elle a le pouvoir de nous mettre en contact avec le monde de Vénus ; déjà un seul de ses pétales est imprégné de sa quintessence. En regardant une rose, en l'aimant, nous lui communiquons de notre magnétisme et elle-même nous communique quelque chose en retour : elle nous lie aux habitants de la sphère de Vénus qui sont plus évolués que ceux de la terre. C'est simple, c'est le principe de la magie. Pourtant, malgré sa beauté, son parfum, une rose n'est pas Vénus, et ce n'est donc pas à elle que nous devons nous arrêter, mais la considérer seulement comme une intermédiaire entre nous et des entités supérieures. Ce sont ces entités qui, à travers la rose, nous répondent en nous faisant découvrir ce que sont l'amour, la beauté, la grâce.

Par les objets terrestres, nous entrons en liaison avec les essences du monde spirituel. En touchant de l'or, qui est animé des mêmes vibrations que le soleil, nous entrons en communication avec l'esprit du soleil. En respirant et en touchant une rose, nous entrons en contact avec Vénus qui nous donne son amour, l'amour spirituel, et notre amour devient plus poétique, plus pur, plus vaste, plus intense. Que de choses j'ai apprises alors en méditant avec une rose ! Je me liais à son esprit, je lui parlais comme à un être vivant. Je lui

demandais de rendre mon âme pareille à elle, de l'imprégner de ses quintessences pour qu'elle devienne, elle aussi, une fleur dans le jardin de Dieu et puisse réjouir les entités célestes qui aiment fréquenter la terre. Car les entités célestes se réjouissent de découvrir des fleurs sur leur passage : des âmes pures et lumineuses. Et elles s'occupent d'elles, les protègent pour les rendre plus belles encore.

Parce que je l'aimais, la rose devenait vivante. J'avais l'impression qu'une créature endormie était en train de s'éveiller sur son lit de pétales et me souriait. Oui, comme dans les contes. Car les contes ne sont pas seulement de belles histoires pour les enfants, ils sont l'expression d'événements bien réels de la vie intérieure.[2] Grâce aux quintessences dont elles sont imprégnées, les roses m'ont mis très tôt en contact avec des présences qui, depuis, sont restées en moi. Il m'est arrivé de respirer une rose après avoir jeûné trois jours : j'étais traversé par des tourbillons d'énergies, je la sentais pénétrer en moi par tous les pores de ma peau.[3]

Si à cette époque, déjà, les roses m'ont fait beaucoup de révélations, elles m'en ont fait encore bien davantage par la suite. Tant de petites choses peuvent en cacher de grandes ! Pour les découvrir, il ne faut pas s'arrêter seulement sur les formes, mais toujours chercher le principe, l'esprit, au-delà des formes. C'est ainsi que, grâce aux roses, j'ai appris peu à peu à mieux percevoir ce qu'est l'essence d'un être vivant afin de mieux communiquer avec lui. Et je souhaiterais tellement vous transmettre à vous aussi ce que j'ai appris !

Une rose se présente au premier abord comme une forme, des couleurs, un parfum… Mais je ne voulais pas m'arrêter là, je cherchais ce que cette forme, ces couleurs, ce parfum éveillaient en moi. C'est une habitude à prendre :

être conscient des effets que les êtres et les choses produisent sur nous, afin d'enrichir notre sensibilité et notre compréhension. Mais cela ne me suffisait pas encore et je me concentrais sur les forces, les intelligences qui, à partir d'une structure, d'un modèle, ont créé cet être vivant qui s'appelle une rose. Et ensuite, j'ai appris à étendre cette préoccupation à tous les êtres et les objets que je rencontrais.

Et vous, pourquoi ne feriez-vous pas comme moi ? Vous voyez un cristal… ou un oiseau… ou un visage humain… Demandez-vous quelles sont les puissances invisibles qui ont participé à sa formation pour qu'il soit ce qu'il est. Chercher l'invisible derrière le visible, il n'y a pas de démarche plus instructive, car c'est toujours dans l'invisible que se prépare ce qui se manifeste un jour dans le visible. Un ami vient à votre rencontre : ne pensez-vous pas que vous auriez avec lui des contacts plus riches si vous cherchiez à deviner quelles sont les puissances qui ont présidé à la formation de son visage, ou qui lui ont donné telle démarche, telle voix ?… Il y a tant de choses à découvrir au-delà de ce que l'on voit !

La rose me disait aussi : « Non seulement tu ne dois pas t'arrêter à mon apparence, mais tu dois chercher à connaître de quelles quintessences je suis faite, comment je les prépare et les distille. Celui qui arrive à comprendre comment je travaille, pourra entreprendre le même travail sur les substances qui sont en lui et les distiller pour en faire des parfums qui embaumeront l'atmosphère. » Est-ce qu'on les sentira vraiment ? Peut-être pas tout de suite, mais en attendant, ce seront des émanations psychiques qu'il est possible de percevoir. N'avez-vous jamais senti que de certains êtres vicieux, pervers, il émane quelque chose de nauséabond, alors qu'auprès d'autres êtres, purs, pleins d'amour et de lumière, on croit sentir un parfum délicieux ?

Il peut arriver que, lorsque des personnes sont réunies pour prier, la simplicité de leur cœur, la ferveur qu'elles mettent dans leurs prières touchent certaines régions du monde spirituel, et les entités qui les habitent répondent alors par un parfum de rose. C'est certainement ce que savait la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle qui avait dit qu'après sa mort elle ferait tomber sur la terre une pluie de roses… J'aime beaucoup sainte Thérèse.

Comment exprimer ce que la vue d'une rose éveille en moi ? J'ai la sensation de vivre avec elle, de vibrer avec elle, et je me nourris de quelque chose qui descend du monde divin. En apparence elle est toute petite, mais en moi elle est grande, car elle apporte tant de choses avec elle ! Elle me sourit, et moi aussi je la regarde avec amour en lui demandant de pénétrer en moi pour faire éclore d'autres roses dans mon cœur et dans mon âme, car elle a ce pouvoir. C'est pourquoi je voudrais donner ce conseil aux futures mères : pendant que vous portez votre enfant, cherchez de temps en temps des roses – ou même une seule – et méditez auprès d'elles en leur demandant d'influencer cet enfant qui vit en vous. Les esprits des roses sont des entités qui ont accepté de s'incarner sur la terre pour aider les êtres humains, et avec quelle joie ils exauceront votre souhait !

Et si, maintenant, je m'adresse à une rose : « Ô rose bien-aimée, qui t'a donné ta couleur, ton parfum ?… Qui t'a instruite ? », elle répondra : « C'est un être que les humains voient tous les jours, un être dont ils reçoivent sans cesse les bienfaits, mais pour lequel ils n'ont aucune reconnaissance. Je suis attachée à la terre nourricière, mais ce n'est pas la terre qui me fait ce que je suis : c'est le soleil, source de la vie. C'est lui qui me donne mes couleurs et mon parfum, c'est

lui qui m'apprend comment répandre ce parfum. » Une rose est silencieuse et pourtant si éloquente ! Par ses émanations, elle ne cesse de nous transmettre ce message : tournez-vous vers le soleil et devenez comme moi. Si on pouvait mesurer les ondes qu'elle émet, on serait étonné des efforts qu'elle fait pour nous influencer.

Quel mystère encore, une rose ! Sa couleur est celle de l'amour spirituel ; sa forme, l'expression de l'harmonie parfaite ; son parfum, celui de la pureté. Mais parmi ceux qui font pousser des rosiers dans leur jardin ou qui ornent leur demeure de bouquets, combien soupçonnent réellement ce que les roses représentent ? Ils n'ont recours à elles que pour faire joli ou pour séduire. Pourquoi ne cherchent-ils pas à travers elle le chemin du véritable amour, l'amour qui n'emprisonne pas, l'amour qui libère ?…. En touchant seulement un pétale, nous pouvons rejoindre ces entités qui ont accepté de s'incarner dans la rose afin de nous inspirer et de nous ouvrir des horizons insoupçonnés. Pour une conscience éclairée, un simple pétale de rose devient le point de départ des plus grandes réalisations spirituelles. Tandis que, sans conscience, on passe à côté de ce qu'il y a de plus précieux, et on s'appauvrit.

J'aime parler de la rose, parce que cette fleur est liée à tant de choses profondes et poétiques que j'ai vécues ! Je sens que les entités qui travaillent en elle continuent à nourrir en moi l'idée même de la beauté et de la perfection. Je les remercie, je leur promets de faire, d'une façon ou d'une autre, quelque chose pour toutes les roses de la terre, d'améliorer leur existence et de contribuer à leur gloire, même si elles sont déjà glorifiées dans le symbole de la rose-croix. Et alors, ces entités qui s'occupent d'elles sont heureuses,

elles se disent : « On parle de nous, on s'est aperçu que nous existons. » Autrement, personne ne s'aperçoit qu'elles existent. La rose, oui, on la voit, mais ces intelligences qui l'ont créée, qui travaillent sur elle, on les ignore. Il faut rendre hommage à ces entités qui travaillent dans toute la nature et écouter ce qu'elles ont à nous dire.

C'est pourquoi, en me penchant sur les roses, je ne fais pas que respirer leur parfum, je les écoute aussi. Et que me disent-elles ? Qu'elles attendent que des êtres de plus en plus nombreux les comprennent et deviennent les traducteurs de leurs pensées, comme je suis en train de le faire. Chaque rose cherche un traducteur qui comprenne son langage. « Nous nous sommes consultées, me dit-elle, et nous croyons que le temps vient où nous serons mieux comprises. » Alors, vous voyez, les roses pensent que je peux être leur interprète et elles me demandent de continuer ma tâche. Là encore, ce que je vous dis n'est pas seulement de la poésie, mais une réalité.

On m'apporte souvent des roses, on en met sur ma table, et on a aussi planté des rosiers dans mon jardin. Alors, à ceux qui viennent me rendre visite, il m'arrive de donner une rose, ou même seulement un pétale qui s'est détaché. Je le fais consciemment en chargeant cette rose ou ce pétale d'énergie spirituelle. Ceux qui ont développé leurs antennes sentent que cette rose ou ce pétale peut leur faire rencontrer les entités qui ont créé les roses. Oui, même un seul pétale, car ses vibrations sont celles de ces entités. Un objet, aussi minuscule soit-il, peut être doté de grands pouvoirs, car ce qui compte, c'est l'intensité de la pensée et du sentiment qu'on y introduit, pas la taille de cet objet. Tandis que je parle, il y a souvent une ou plusieurs roses devant moi sur

la table, et toutes mes paroles s'enregistrent sur leurs pétales. Certaines ont des couleurs si tendres, si délicates que je ne peux pas m'empêcher de les caresser comme si c'était la joue d'un enfant.

La rose représente quelque chose de si grand, de si précieux pour moi que, lorsque je souhaite envoyer de bonnes pensées à mes amis, où qu'ils soient, je les leur envoie souvent sous forme de roses. Quand les recevront-ils ? Cela dépend d'eux. Au moment où elles leur parviendront, ils ne sauront certainement pas ce que c'est, ni d'où ça vient, mais soudain ils se sentiront visités par une lueur, un parfum, une paix, une joie.

Encore maintenant, quand je vois des roses, il arrive que je me sente transporté à cette époque où j'avais découvert le pouvoir qu'elles ont de me projeter dans les régions spirituelles. Par la suite, elles ont été liées pour moi à différents événements. Je pourrais en citer beaucoup, mais en voici un qui me revient tout de suite en mémoire.

C'était au Bonfin, un jour où je m'étais longuement concentré sur la Mère divine : je lui avais parlé, je lui avais adressé certaines demandes et je me sentais rempli de sa présence. Puis, j'ai dû partir à Nice où Frère Jean* m'a amené en voiture. À l'entrée de la ville, nous avons été ralentis par des embouteillages, puis nous sommes enfin arrivés sur la Promenade des Anglais. C'était le mois d'août, il faisait chaud et j'avais baissé ma vitre. Il y avait là encore beaucoup de circulation et, de temps à autre, nous étions obligés de nous arrêter. Une voiture occupée par plusieurs personnes

* Un des premiers disciples du Maître : ancien champion automobile, il était toujours très heureux de le conduire en voiture.

s'est arrêtée à côté de la nôtre et, dans cette voiture, j'ai vu une jeune fille qui me souriait… Puis, soudain, elle est sortie et s'est approchée de notre voiture. Elle était très jolie, son visage était pur, expressif, intelligent, et par la vitre baissée elle m'a tendu une rose. Toujours en souriant elle a prononcé rapidement quelques mots dans un mélange d'anglais et de français que je n'ai pas bien compris, puis elle est vite remontée dans sa voiture. J'étais un peu surpris.

Les voitures se sont remises à rouler, mais de temps en temps il fallait encore s'arrêter, et cette jeune fille continuait à me regarder, à me sourire. Bien sûr, je lui souriais moi aussi. J'étais tellement heureux de recevoir ainsi une réponse de la Mère divine![4] Oui, car je savais qu'à travers cette jeune fille, son sourire, ses regards et la rose qu'elle m'avait donnée, c'était la Mère divine qui me répondait. Et comment je le savais ? Parce que la rose, symbole de Vénus, est une incarnation de l'Éternel féminin, donc aussi de la Mère divine. Au milieu d'un embouteillage, par quelle coïncidence cette jeune fille s'était trouvée là, comme une messagère, avec une rose à la main ? Une minute avant ou une minute après, nous ne nous serions pas rencontrés.

Et ce n'est pas tout, il y a une suite. Quelques heures après, j'étais de retour au Bonfin. Arrivé devant ma porte, qu'est-ce que je vois ? Dans un pot, un magnifique rosier que quelqu'un avait déposé là anonymement. C'était aussi la réponse de la Mère divine qui me faisait comprendre qu'elle m'avait entendu. Alors, combien je l'ai remerciée !

Je ne vous dis rien que je n'aie moi-même expérimenté. L'aspiration à cette beauté céleste qui était en moi depuis mon adolescence m'a fait découvrir qu'à travers les roses il était possible d'entrer en contact avec des entités spirituel-

les, et là, dans la lumière, dans l'immensité, dans la splendeur, d'éprouver des joies qu'aucune créature humaine, je pense, ne pourrait me donner. Je ne prétends pas qu'il soit facile d'arriver à cette conception de l'amour et surtout de la réaliser, mais c'est possible. Comment cela se manifeste ? De différentes manières…

J'hésite toujours à vous parler d'expériences aussi intimes, parce que je ne sais pas comment je serai compris ni même si on me croira, mais je le ferai tout de même. Quelquefois, pendant la nuit, il m'arrive d'être réveillé par la sensation de présences dans ma chambre. Ces présences, ce sont des créatures éthériques d'une beauté indescriptible. Elles sont là, autour de moi, et elles chantent d'une voix si mélodieuse que je sens tout mon être se dilater dans l'espace. Elles me regardent en souriant avec un immense amour. Et moi aussi, je les regarde. Elles sont là, près de moi, diaphanes mais réelles et toujours à distance. Ce que je vis alors est tellement divin, tellement intense que je n'éprouve que le besoin de les regarder. D'où viennent ces créatures ? C'est encore la Mère divine, je le crois, qui m'envoie les plus belles et les plus pures de ses filles, parce qu'elle sait que c'est à cette beauté et à cet amour que toute mon âme aspire. Oui, voilà, je vous le dis, bien que souvent je préférerais me taire. Je parle pour vous aider, pour que vous ayez au moins une idée de ce qu'il est possible de vivre.

Et, un jour, c'était à Paris. Vous savez comment cela se passe quand on marche sur les grands boulevards. On croise une foule de personnes qu'on voit sans tellement les regarder. Donc, ce jour-là, je me promenais sur les grands boulevards sans remarquer particulièrement un jeune couple qui arrivait vers moi. Et au moment où nous allions nous croiser, la jeune fille m'a donné un regard, mais un tel regard… Je ne me rappelle plus si elle était jolie, je n'ai pas tellement retenu

les traits de son visage, c'est son regard qui m'a saisi, un regard rempli d'amour, de lumière, de beauté : j'ai senti tout le Ciel entrer en moi. Puis, comme si rien ne s'était passé, tous les deux ont continué leur chemin, et moi aussi.

Vous direz : « Et vous n'avez pas trouvé un prétexte pour les arrêter et entrer en conversation avec eux ? » Non, pourquoi ? Je ne crois même pas que la jeune fille ait été seulement consciente du regard qu'elle m'avait donné. Ce n'était pas elle qui m'avait regardé. Et qui alors ? Mon âme sœur. Oui, mon âme sœur qui s'était manifestée à travers elle. Elle avait trouvé cette jeune fille, qui devait avoir tout de même quelque chose d'exceptionnel pour être capable de me transmettre dans un regard ce que seule mon âme sœur pouvait me donner. Pendant plusieurs jours, j'ai vécu dans un état de bonheur indescriptible, je ne pensais même plus à cette jeune fille, je n'avais aucun désir de la revoir, cela ne m'aurait rien apporté de plus, au contraire. Je ne pensais qu'à ce regard venu d'ailleurs et que, je le savais aussi, elle ne pourrait pas me donner une deuxième fois. Rien ne peut se comparer à un regard…

Vous direz : « Mais qu'est-ce qu'un regard quand nos mains sont vides ? » Alors, ce sont les mains qui comptent pour vous ? Votre âme qui peut être remplie par un regard ne compte pas ? Quand on tient quelqu'un entre ses bras, on ne tient pas grand-chose, sachez-le… Si je vous ai raconté encore cet épisode de ma vie, c'est seulement pour qu'une fois au moins vous entendiez que, dans un regard, il peut y avoir le Ciel tout entier. Rien n'est comparable à un regard, et par un seul regard on peut communier avec son âme sœur.*

* Voir ***Auprès du Maître Peter Deunov. Éléments d'autobiographie 2***, chap. XVI : « Tu es construit pour travailler avec les femmes ».

La rose… Je suis conscient du privilège de l'avoir rencontrée si tôt sur mon chemin spirituel. Par l'émerveillement qu'elle m'inspirait, elle me révélait de grandes et profondes vérités. Avec elle, je pénétrais peu à peu dans ces régions où l'on découvre l'harmonie, l'ordre du monde. C'est pourquoi sans doute, un jour, spontanément, j'ai pris un compas et j'ai tracé un cercle que j'ai divisé en six parties égales… Je venais tout simplement de dessiner cette figure géométrique qu'on appelle rosace, ou rose mystique, car elle a en effet la forme d'une rose.

Cette figure, que tout le monde connaît, pendant des années j'ai continué à en explorer les richesses. J'étais fasciné par sa forme parfaite et elle devint pour moi un pantacle. Je l'accrochai au mur de ma chambre et, quand je la contemplais, elle me plongeait dans un état de paix, d'harmonie et de félicité que rien ne pouvait troubler. Je l'avais enfouie dans mon âme et je l'arrosais sans cesse de mon amour. À mon insu, ce symbole venu d'un très lointain passé avait émergé en moi. Je le dessinais sans cesse et il me parlait. J'allai jusqu'à mettre au point un système qui le faisait tourner, et alors, il vibrait, il rayonnait, c'était merveilleux. Instinctivement, j'avais compris qu'un symbole est comme une graine qu'il faut semer et faire croître en soi en lui donnant de l'eau, de la chaleur, de la lumière. Peu à peu, j'ai vu ses fleurs apparaître, et aujourd'hui encore je récolte ses fruits et je m'en nourris.

Cette figure de la rose mystique se compose de trois parties : trois fleurs qui s'interpénètrent et qui correspondent aux trois plans physique, astral et mental. C'est donc une synthèse de l'être humain et de ses activités. Lorsqu'on suit le tracé d'une de ces fleurs, on parcourt un chemin différent de celui que l'on aurait parcouru en suivant le tracé des deux

autres. Le cœur de ces trois fleurs, le cœur de la rosace, c'est le soleil, notre Moi supérieur. Et en nous déplaçant sur le bord des pétales nous nous éloignons et nous nous rapprochons alternativement du centre.

On trouve aussi cette triple rosace dans le corps physique. Où ? Dans la main. Regardez votre main : si vous prolongez le tracé des lignes qui y sont inscrites, vous constaterez qu'elles forment des arcs de cercle. Le plus grand de ces arcs de cercle est celui qui correspond à la ligne de Saturne. Pour chaque être humain ces lignes sont différentes, et chacun ne possède donc que quelques segments de la vaste rose cosmique. Dans la rosace entière on lit la structure de l'univers, c'est la main parfaite de Dieu.

La rose mystique est le premier symbole sur lequel j'ai vraiment travaillé. À cette époque, je l'avais fait sans posséder aucune connaissance particulière. J'étais si jeune ! Chaque fois que je contemplais cette figure, j'étais envahi par un profond sentiment de plénitude. Je m'identifiais à elle et je me sentais projeté dans ce plan de la conscience où nous sont révélés les mystères des origines. C'est sans doute pourquoi, un jour, il m'a semblé qu'il manquait quelque chose à cette rose que je venais une fois de plus de dessiner. J'ai cherché, et une impulsion soudaine m'a fait écrire au-dessous les premiers versets de l'*Évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »* Pourquoi ces versets ? Est-ce que j'avais un lien particulier avec eux ? Sans doute. Et toute ma vie, ensuite, j'ai continué à les méditer, à les approfondir.[5] Aujourd'hui, je sais pourquoi j'ai ainsi complété mon dessin.

Et c'est là encore qu'apparaît la relation qui existe entre cette fleur, la rose, et la figure géométrique de la rosace. Ces premiers versets de l'Évangile de saint Jean qui évoquent la création du monde, rappellent aussi le premier verset du livre de la *Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre »,* en hébreu : *« Béreschit bara Élohim eth ha-schamaïm ve-eth ha-haretz. »* C'est le mot hébreu *Élohim* qu'on a traduit en français par Dieu. Mais *Élohim* est un pluriel, et c'est le nom de la hiérarchie angélique qui demeure dans la séphira *Netsah* à laquelle appartient la planète Vénus d'où viennent les roses. Les *Élohim,* que la religion chrétienne nomme Principautés, ont donc créé la terre, et ils veillent à son évolution ainsi qu'à celle des humains qui l'habitent.

Vous voyez, une rose peut nous conduire très loin.

Notes

1. Cf. ***De l'homme à Dieu – séphiroth et hiérarchies angéliques***, Coll. Izvor n° 236, chap. III : « Les hiérarchies angéliques ».
2. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. XVI : « Ouvrir les portes du rêve ».
3. Cf. ***Le yoga de la nutrition***, Coll. Izvor n° 204, chap. VII : « Le jeûne : 2. Une autre façon de se nourrir ».
4. Cf. ***De l'homme à Dieu – séphiroth et hiérarchies angéliques***, Coll. Izvor n° 236, chap. X : « La famille cosmique et le mystère de la Sainte Trinité ».
5. Cf. ***« Au commencement était le Verbe » – Commentaires des Évangiles***, Œuvres complètes, t. 9, chap. I : « Au commencement était le Verbe ».

7

Dans la symphonie universelle

Apprendre la musique et devenir musicien, c'est ce que j'ai longtemps souhaité. Très jeune, je ressentais la musique comme l'expression de la perfection divine, et j'étais persuadé que si je savais comment l'utiliser, elle pourrait non seulement me transformer, mais transformer aussi tous ceux qui m'écouteraient jouer. C'était au point que je rêvais de devenir le plus grand virtuose. J'avais lu la légende d'Orphée qui, en s'accompagnant de la lyre, captivait par son chant les dieux et les hommes, apprivoisait les animaux féroces et arrivait même à émouvoir les rochers. Combien j'aimais cette légende d'Orphée qui avait vécu en Thrace ! Contrairement à d'autres Initiés, il n'avait pas cherché à s'imposer par la force, mais par la magie des sons, la magie du verbe, le pouvoir de la beauté. Et puisque mon pays, la Bulgarie, comprenait une partie de l'ancienne Thrace, j'étais tellement heureux d'avoir la même patrie qu'Orphée !

Je ne pensais évidemment pas à jouer de la lyre, mais je souhaitais ardemment apprendre le violon. Je me voyais donner des concerts devant des foules entières, en mettant dans mon jeu quelque chose de tellement unique que, de

retour chez soi, chacun serait marqué pour toujours : l'empreinte que j'aurais laissée en lui le conduirait à ne plus rechercher que la beauté et l'harmonie. Mais voilà que le destin en avait décidé autrement. Nous étions bien trop pauvres pour que ma mère puisse m'acheter un violon. Je regardais avec tristesse mes camarades passer avec leur instrument sous le bras pour aller prendre leur leçon, et moi, je restais avec mes rêves… Le jour où, enfin, j'ai eu ce violon que je désirais si fort, j'avais vingt-trois ans. C'était évidemment trop tard ; quel que soit l'instrument, il faut commencer très jeune. J'avais beau m'exercer des heures entières, mes doigts n'avaient plus la souplesse nécessaire.

Plus tard, j'ai été obligé de reconnaître que, même si j'en avais eu la possibilité, la carrière de musicien n'était pas pour moi. C'était donc une bonne chose que j'aie rencontré ces obstacles, je me serais peut-être égaré sur une voie qui n'était pas la mienne. La musique est une puissance, elle inspire des émotions, des sentiments, elle donne un élan. Mais cela ne suffit pas. Les émotions, les sentiments, les élans doivent être orientés, et une bonne orientation suppose une philosophie, une sagesse. Pour aider les humains, il faut aussi et surtout leur donner la lumière, parler, expliquer… La destinée m'a donc orienté vers un autre domaine que la musique : la philosophie, la Science initiatique. Mais dans la philosophie et la Science initiatique telles que je les conçois, la musique est toujours présente. Pourquoi ? Parce que l'univers lui-même est musique : il est une construction fondée sur les lois de l'harmonie, régie par les lois de l'harmonie.

Si les circonstances extérieures s'opposaient à ce que je devienne musicien, intérieurement, rien ne m'empêchait de vivre dans la musique. Quand je méditais, je cherchais à percevoir l'univers comme une immense symphonie, et

dans cet espace qui était déjà musique, j'imaginais des créatures éthériques merveilleusement belles qui passaient en chantant. Je n'avais plus qu'un désir, celui de me joindre à elles, et ce désir m'attirait souvent hors de mon corps.

C'était l'époque où j'avais découvert les exercices de respiration que je pratiquais pendant des heures… Un jour, pendant un de ces exercices, je me suis senti emporté dans l'espace, très loin, très haut, et soudain j'ai entendu que tout l'univers chantait : les montagnes, les arbres, les mers, la terre entière, mais aussi les soleils, les étoiles... Toute la création n'était que musique, et aucune musique humaine ne peut se comparer à ce que j'ai entendu. Je dis que j'ai « entendu », mais en réalité ce n'est qu'une façon de parler. Je ne pouvais pas entendre avec mes oreilles physiques puisque j'étais sorti de mon corps. Une telle musique ne s'entend qu'avec l'âme, avec l'esprit.

Cette symphonie de tout l'univers, des poètes ou des philosophes comme Pythagore ou Platon l'ont appelée « l'harmonie des sphères » ou « la musique des sphères ». Tout ce qui existe émet des sons, mais évidemment pas des sons dans le sens où nous comprenons généralement ce mot. Pour les percevoir, il faut sortir de son corps. La musique des sphères est cette synthèse de tous les langages dont se sert la création pour se manifester. Dans la nature, nous distinguons non seulement des sons, mais des couleurs, des mouvements, des parfums, des formes, car nos organes des sens nous donnent une perception différenciée des choses. Mais au-delà de nos cinq sens physiques, nous possédons d'autres organes qui sont capables de faire la synthèse de toutes ces perceptions, et dans certains moments exceptionnels il est possible de saisir la création à la fois comme sons, couleurs, formes, mouvements, parfums.

Ce que j'ai vécu alors était à la fois merveilleux et terrible. Combien de temps cela a duré, je n'en sais rien. Très peu sans doute. Je sentais que je me dilatais aux dimensions de l'univers, je devenais moi-même l'univers, je me déployais indéfiniment dans l'espace et je ne savais pas jusqu'où j'allais être emporté… Alors, soudain, j'ai eu peur. J'ai eu peur de me dissoudre, de me pulvériser, de disparaître… et je suis revenu. Il est certain que si cet état s'était prolongé, je n'y aurais pas survécu. Je suis donc revenu dans mon corps, parce que ce n'était pas pour moi le moment de m'en aller, je n'avais même pas encore commencé mon travail. Il m'est arrivé ensuite de regretter d'avoir volontairement mis fin à cette expérience qu'il ne m'a plus jamais été donné de vivre, mais il est impossible de supporter longtemps la puissance de ces vibrations, le corps physique n'y est pas préparé. Car même si, à ce moment-là, l'âme s'éloigne du corps, elle ne s'en détache pas – elle ne s'en détache que si on la laisse aller trop loin – mais l'intensité de ce qu'elle vit retentit très fortement sur l'organisme. Seuls les anges, parce qu'ils n'ont pas de corps physique, peuvent supporter de telles vibrations.

C'est vrai, j'ai ensuite beaucoup regretté d'avoir volontairement mis fin à cette expérience, mais au moins, pendant quelques instants, j'ai vécu, j'ai vu, j'ai entendu comment l'univers entier chante dans une harmonie tellement grandiose, tellement sublime que… Mais non, ce n'est comparable à rien de ce que l'on peut entendre sur la terre. Des entités supérieures m'ont permis de vivre ce moment pour que j'aie une idée de ce qu'est l'harmonie céleste, et maintenant son seul souvenir remplit mon âme comme s'il suffisait à maintenir, soutenir et alimenter toute ma vie spirituelle. Même très brève, et même si elle n'est donnée qu'une seule

fois, cette expérience qui est parmi les plus rares, les plus riches, peut suffire pour toute une existence, et même pour plusieurs. Car cette musique – oui, appelons-la musique, puisqu'il n'y a pas d'autres mots pour la nommer – ne touche pas seulement la sensibilité. C'est aussi une parole de sagesse qui donne la direction à suivre, qui inscrit la loi divine dans l'âme de celui qui a eu le privilège de l'entendre au moins une fois. Maintenant, je l'entends sous d'autres formes.

Cette expérience de la symphonie universelle que j'ai faite si tôt dans ma vie est restée comme une empreinte, un sceau dont mon âme a été marquée et qui m'a poussé ensuite à rechercher toujours et partout l'harmonie.[1] Lorsqu'on a une fois entendu que la création n'est qu'un immense concert de voix qui chantent ensemble, on ne peut jamais l'oublier, et on ne souhaite qu'une chose : que cette harmonie se réalise ici, sur la terre, parmi les humains. Avoir entendu une seule fois la musique des sphères m'a donné la conviction que nous devons vivre avec la conscience de participer à une chorale, la chorale cosmique.

Combien d'hommes et de femmes aiment se rencontrer pour chanter ensemble![2] Ils sentent que cette harmonie qu'ils font l'effort de créer entre eux pour exécuter une œuvre leur est bénéfique, mais aussi qu'elle les projette dans une dimension supérieure de l'existence. Toutes ces voix d'hommes et de femmes qui paraissent si différentes les unes des autres quand on les entend séparément, comment se fait-il qu'elles s'accordent aussi merveilleusement quand elles se réunissent ? Mais une fois la répétition ou le concert terminé, chacun rentre chez soi et se laisse reprendre par ses préoccupations mesquines, ses vieilles querelles, ses rancunes contre tel ou tel. C'en est fini de l'harmonie, mais en même

temps, c'en est fini aussi de la vie ; oui, car la désharmonie, c'est la mort. Ils ont peut-être chanté magnifiquement, mais ils n'ont pas encore compris ce que doit être une chorale. S'ils avaient compris, ils continueraient à chanter en chœur, même quand ils ont quitté la chorale.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que toute notre vie, où que nous soyons, et même chacun seul chez soi, nous devons avoir conscience que nous faisons partie d'une chorale, afin que notre voix, c'est-à-dire tout ce que nous émettons comme pensées, sentiments, désirs, émotions, vibre en harmonie avec toute la nature et avec les humains. C'est à ce moment-là que l'on sent la vie jaillir en soi. Voilà pourquoi, appartenir à une chorale ne doit pas être uniquement l'occasion de passer agréablement le temps, mais aussi celle de faire un travail conscient pour apprendre à soumettre la vie individuelle à la loi de l'harmonie universelle. Et même celui qui ne chante pas doit travailler sur l'harmonie, car la moindre vibration harmonieuse sur la terre nous met en relation avec la grande harmonie cosmique.

À chaque créature l'Intelligence cosmique a donné une note déterminée, un son, une voix, pour que toutes ensemble elles puissent former une symphonie dans l'univers. Vous direz que vous n'entendez pas ces voix ? Oui, bien sûr, et moi non plus je ne les entends pas comme cela m'a été donné de les entendre une fois, il y a si longtemps. Mais en pensant que la création toute entière, là, maintenant, est en train de chanter, est-ce que cela ne peut pas déjà vous rendre heureux ? Est-ce que cela ne peut pas vous donner le désir de joindre votre voix à ce chant ?… Et je souhaite qu'il vous soit accordé à tous d'entendre un jour cette harmonie des sphères, ne serait-ce que quelques secondes, comme ce fut pour moi. Vous ne pourrez plus l'oublier, vous porterez par-

tout en vous la nostalgie de cet instant. Ce que vous aurez vécu alors guidera pour toujours vos pas sur le chemin de l'harmonie des cœurs et des âmes.

Notes

1. Cf. ***Harmonie et santé***, Coll. Izvor n° 225, chap. II : « Le monde de l'harmonie ».
2. Cf. ***Création artistique et création spirituelle***, Coll. Izvor n° 223, chap. V : « La voix », chap. VI : « Le chant choral ».

8

Rencontre du Maître Peter Deunov

Les révélations du Psaume 116

C'était un jour où j'avais dû aller à Sofia. J'en profitai pour visiter des librairies. Avec l'argent que j'avais gagné j'étais heureux de pouvoir m'acheter quelques livres. Dans une de ces librairies je me suis attardé longuement en feuilletant des livres de théosophie : Leadbeater, Annie Besant, Helena Blavatski, et quelques autres encore. À un moment, le libraire s'est approché de moi ; il m'a regardé gentiment, puis, en me montrant quelques petites brochures, il m'a dit avec un sourire : « Voici plutôt ce que vous devriez lire ». J'étais très surpris : qu'est-ce que c'était, ces petites brochures ? Et, en plus, leur auteur avait un nom bulgare : Peter Deunov. Comment un Bulgare pouvait-il se comparer avec ces sommités qu'étaient les théosophes, eux qui avaient vécu en Inde et rencontré de grands Maîtres ? J'ai quand même suivi le conseil du libraire et acheté ces brochures en même temps que deux ou trois autres livres.

Quand j'ai repris le train pour Varna, je ne sais pas ce qui s'est passé : j'ai perdu les livres et il ne m'est resté que les brochures de Peter Deunov. Je les ai donc lues, et alors, quelle découverte pour moi ! Qui était cet être qui

s'exprimait avec une telle autorité, une telle clarté, une telle sagesse ? Je me suis dit : « J'irai le voir. » Était-il ce Maître que je cherchais ?*

Plus tard, j'ai su que le libraire de Sofia qui m'avait conseillé ces livres était un disciple du Maître. La Providence s'est donc servie de lui pour que je le rencontre. Il s'appelait Dimitar Golov. Ces brochures qu'il m'avait conseillées faisaient partie d'une collection : *Sila i Jivot,* c'est-à-dire « Force et Vie ». J'avais dix-sept ans et j'étais si ignorant que je trouvai ce titre un peu insignifiant. Je n'imaginais pas encore quelle dimension prendrait plus tard pour moi le mot « vie ».[1]

Dès que j'ai eu fini de lire ces brochures, je me suis demandé comment rencontrer le Maître. Avec quelle surprise j'ai appris qu'il habitait Varna ! C'est là qu'il vivait depuis peu en exil. Il avait dû quitter Sofia à la suite d'accusations portées contre lui par la hiérarchie de l'Église orthodoxe. Des évêques, qui voyaient en lui un dangereux hérétique, avaient obtenu du roi Ferdinand qu'il quitte Sofia où il avait fondé la Fraternité Blanche. Il était parti à Varna accompagné de quelques disciples fidèles.

Après une première visite que je fis au Maître, je commençai à assister aux conférences qu'il donnait alors à l'Hôtel Londres où il séjournait. Mais je ne m'étais pas encore présenté à lui pour qu'il m'accepte parmi ses disciples. Un jour, je décidai de lui demander un rendez-vous, et j'y suis allé accompagné d'un garçon et d'une fille de mon âge qui souhaitaient comme moi suivre son enseignement.

* Voir ***Auprès du Maître Peter Deunov. Éléments d'autobiographie 2***, chap. I : « L'émerveillement d'une rencontre ».

Lorsque nous nous sommes trouvés devant le Maître, il y eut d'abord un moment de grand silence. Puis, avec émotion et toute la sincérité de mon cœur, je lui dis : « Ô Maître, nous permettez-vous de vous suivre ? » De nouveau, ce fut le silence ; quelque chose de sacré planait dans la pièce. Je n'oublierai jamais l'expression du Maître : il nous regardait intensément, profondément… Enfin, avec beaucoup de gravité et d'amour, comme si lui seul connaissait l'importance de ce moment décisif, il répondit : « Qui peut vous empêcher de me suivre ? Personne. » C'est tout, il ne dit rien de plus. Il y eut encore un silence où je sentais que je communiais déjà avec son esprit. Des courants me traversaient, comme s'il ouvrait des portes et des fenêtres en moi, comme s'il commandait aux esprits de la lumière de prendre soin de nous.

Sur la table, il y avait une Bible – et j'observai par la suite que le Maître gardait toujours une Bible près de lui. Il a pris cette Bible et a commencé à la feuilleter comme s'il cherchait quelque chose. Et nous, nous étions là, tout petits, un peu anxieux. Nous nous engagions sur un chemin sans rien savoir des épreuves qui nous y attendaient. La sœur est morte très jeune. Quant au frère, ce qui s'est passé ensuite avec lui, je ne peux pas en parler.

Le Maître a donc cherché un moment dans la Bible, puis à chacun de nous il a indiqué un Psaume en disant : « Vous le lirez, c'est pour vous. » À moi, il m'a donné le Psaume 116. Combien de fois, par la suite, j'ai lu et relu ce Psaume ! Je l'ai même appris par cœur. Puisque le Maître me l'avait donné, c'est que ma vie était là. Comment ne pas comprendre qu'il m'annonçait de terribles épreuves ?

« Les liens de la mort m'avaient environné
Et les angoisses du sépulcre m'avaient saisi ;

J'étais en proie à la détresse et à la douleur.
Mais j'invoquais le nom de l'Éternel :
Ô Éternel, sauve mon âme. »

Ces épreuves décrites dans le Psaume que le Maître m'avait donné ce jour-là sont survenues neuf ans après mon arrivée en France.

Au cours de cette première année où je fis sa connaissance, le Maître m'invitait quelquefois à lui rendre visite. Un jour, il me dit : « Le chemin vous est ouvert, vous avez toutes les conditions pour avancer. Le Ciel est avec vous et il vous donnera beaucoup. Mais une époque viendra où toute la Loge noire se dressera devant vous pour vous empêcher de passer. » J'étais loin à cette époque de savoir ce qu'était la Loge noire et son pouvoir de nuire. J'ai souri en disant : « On passera. » Ce qu'il m'a répondu alors, je le garde précieusement dans ma mémoire. Puis je lui ai demandé : « À quelle époque cela se produira-t-il ? – Dans la vingt-sixième année. » J'ai cru alors qu'il voulait dire : l'année de mes vingt-six ans. Mais quand j'ai eu vingt-six ans, j'ai seulement souffert du genou. C'était très douloureux et j'ai été handicapé un long moment, mais ce n'était qu'un mal au genou.

Des années plus tard, en révisant tous les événements de ma vie, je me suis souvenu de ces paroles du Maître. J'ai fait un calcul : c'était en 1918 qu'il m'avait annoncé ces épreuves. Vingt-six ans plus tard, en 1944, il quittait la terre. J'étais en France depuis sept ans, et c'est vrai qu'à partir de ce moment-là a commencé la pire période de ma vie. En 1947-1948, j'ai touché le fond. En 1950, enfin, le ciel a commencé à s'éclaircir.

Pendant cette période obscure où j'ai été combattu, menacé et finalement emprisonné par suite d'accusations

mensongères, je me suis rappelé les paroles du Psaume et les prophéties du Maître. *« Les liens de la mort m'avaient environné et les angoisses du sépulcre m'avaient saisi… »* Une nuit, particulièrement, une angoisse que je n'avais jamais connue jusque-là s'est emparée de moi, une angoisse mortelle. Si je ne suis pas mort à ce moment-là, c'est que jamais la foi, la confiance en l'Éternel ne m'ont quitté, ni mon amour pour Lui. Je me raccrochais désespérément au verset qui suit, celui du salut, de la délivrance : *« Je marcherai devant l'Éternel sur la terre des vivants. »* Du fond de ma détresse, je me disais qu'après cette tourmente, je saurais ce qu'est la vie, la vraie vie, la vie éternelle.

« Je marcherai devant l'Éternel sur la terre des vivants. » Quand j'avais lu ce Psaume, après que le Maître m'avait dit qu'il était pour moi, j'avais été très impressionné par la beauté de ce verset et aussi par son caractère mystérieux : qu'est-ce que « la terre des vivants » ? Je l'avais appris en hébreu et je l'avais même fait graver sur une fine lame d'or que je portais toujours sur moi.

Je n'ai pas l'habitude de raconter ce que je vis, ce n'est pas nécessaire, je risque de ne pas être compris et Dieu sait ce qu'on va encore imaginer ! Pourtant, je crois que certains parmi vous me comprendront, et d'autres aussi qui viendront après vous. C'est pour eux que je parle, cela pourra les éclairer et les aider un jour. Car à un moment de son évolution, après des années de travail et de purification, l'âme doit traverser des régions, encore inconnues d'elle, qu'on ne peut appeler autrement que l'enfer. Cette épreuve fait partie de toute Initiation.

Au cours de cette nuit où j'ai été saisi d'une angoisse mortelle, il s'est passé quelque chose que je ne me suis

jamais expliqué. Peut-être que je devais mourir, peut-être même que j'étais déjà mort. J'étais plongé dans le feu de l'enfer, un feu terrible ; j'avais devant moi des flammes dont aucun feu terrestre ne peut donner l'idée, c'était le spectacle de la mort dans toute son horreur. Je sentais mes cheveux se dresser. Comment n'ont-ils pas tous blanchi cette nuit-là, je me le demande. Et j'ai crié, moi aussi : *« Ô Éternel, sauve mon âme ! »*

Ensuite, épuisé, je suis tombé dans un profond sommeil. Mais, entre une heure et deux heures du matin, il y a eu un bruit, comme si on frappait à ma porte. Ce bruit m'a réveillé, et là, je me suis senti entouré de présences lumineuses, des entités très puissantes qui ont travaillé longtemps avec moi, sur moi, tout le reste de la nuit. Et soudain, c'était la résurrection. J'étais arrivé sur la terre des vivants ! J'ai réalisé ensuite que ce jour était celui de l'anniversaire du Maître. Il était né un 11 juillet au matin.

Dans la vie spirituelle, la mort est toujours suivie d'une résurrection. On ne meurt que pour ressusciter. Depuis les mystères de l'Égypte et de la Grèce anciennes jusqu'au christianisme, combien de religions mentionnent cette mort suivie d'une résurrection ! Après que le dieu Osiris a été tué par son frère Seth qui le jalousait, son épouse Isis retrouve son corps et le ressuscite avec l'aide du dieu Anubis. De même, Athéna sauve le cœur de Dionysos dont les Titans avaient fait bouillir et mangé le corps, et elle lui rend la vie. La préparation de la pierre philosophale est aussi fondée sur le principe de la mort suivie d'une résurrection.[2] Et comment interpréter la mort et la résurrection de Jésus ?[3]

Après des années d'épreuves, moi aussi j'ai pu dire : *« Ô Éternel, Tu as délivré mon âme de la mort. »* Enfin, je marchais sur la terre des vivants. Et qu'est-ce que cette terre

des vivants ?… Le soleil. Oui, le soleil, mais un aspect du soleil que nous ne connaissons pas encore. Tout ce que nous voyons sur la terre et dans le ciel ne représente qu'une infime partie de la réalité : des enveloppes, des scories… La réalité, c'est l'immensité du monde invisible. Vous direz : « Comment ? L'univers est déjà tellement vaste : le système solaire et, au-delà, toutes ces galaxies, ces nébuleuses !… » Oui, mais ce n'est rien à côté de tout ce que nous ne voyons pas.

Dans un passé lointain, les astronomes étaient des Initiés, et quand ils parlaient de Jupiter, de Mercure, de la Lune, de Vénus, etc., ils pensaient aux entités qui habitent ces régions, des entités qui ont leur caractère propre et qui font un travail déterminé dans l'univers. Les astronomes contemporains ont perdu cette science et ils ne mettent derrière ces noms que des réalités matérielles : les planètes dont ils étudient l'atmosphère, le degré d'humidité, le relief, la nature des éléments qui les composent, pour déclarer ensuite qu'il n'y a sur elles aucune vie. Et de la même manière, ils ne savent pas non plus ce qu'est réellement le soleil.

Le soleil est la *« terre des vivants »* mentionnée dans le Psaume, et sur cette terre des vivants nous habiterons un jour. Mais déjà, rien ne nous empêche de quitter la vallée des pleurs et de la mort, qui est pour le moment le lieu de notre séjour, afin de nous projeter sur la terre des immortels. Toutes les consciences éclairées vivent déjà dans le soleil. Dès que nous commençons à vivre dans la lumière, nous vivons dans le soleil : nos pieds marchent sur la terre, mais notre tête visite le soleil. Et c'est parce que nous souhaitons aller habiter pour toujours sur cette terre des vivants que nous cherchons chaque matin à nous rapprocher d'elle. En allant contempler le soleil qui se lève, nous commençons à y porter nos pas.[4]

Notes

1. Cf. ***Harmonie et santé***, Coll. Izvor n° 225, chap. I : « L'essentiel, la vie ».
2. Cf. ***La pierre philosophale – des Évangiles aux traités alchimiques***, Coll. Izvor n° 241, chap. XI : « La régénération de la matière : la croix et le creuset ».
3. Cf. ***Qu'est-ce qu'un fils de Dieu ?***, Coll. Izvor n° 240, chap. X : « Jésus mort et ressuscité ? ».
4. Cf. ***Méditations au lever du soleil***, Brochure n° 323.

9

Frantsia, la France

Dans le grand parc de Varna, au-dessus de la mer, le soir, pendant l'été, on donnait souvent des concerts. Ces soirs-là, j'allais sur la plage déserte, je m'allongeais sur le sable et j'écoutais la musique qui venait d'en haut. L'orchestre jouait les ouvertures d'opéras de Wagner : *Lohengrin, Tannhaüser, Parsifal*… mais aussi, je m'en souviens, *Poète et paysan* de Franz von Suppé, et d'autres musiques qu'on n'entend plus tellement aujourd'hui. La nuit tombait, les lucioles volaient autour de moi et je contemplais le ciel étoilé en rêvant…

Et savez-vous à quoi je rêvais ? À la France : *Frantsia.* Je prononçais ce nom que je trouvais si poétique et j'éprouvais un grand désir de la visiter. Était-ce une intuition de l'avenir ? À cette époque, en tout cas, à l'âge que j'avais et dans les conditions où je vivais, c'était impossible. Alors, je continuais à rêver de ce pays que j'imaginais magnifique, et particulièrement de Paris avec cette avenue qui porte un nom paradisiaque : *les Champs Élysées*. Quel lieu merveilleux ce devait être ! Et je ressentais en y pensant une réelle joie spirituelle.

C'est une vingtaine d'années après, en 1937, que mon rêve s'est réalisé. Mais là, il ne s'agissait pas seulement de faire un séjour de quelques semaines au cours duquel je venais visiter votre pays, à l'occasion de l'Exposition universelle. Après avoir été professeur, j'étais alors directeur de collège, et maintenant, le Maître Peter Deunov me demandait de quitter définitivement la Bulgarie pour la France.* Avec beaucoup de lucidité il voyait venir une deuxième guerre mondiale, et il pressentait aussi comment le communisme allait s'imposer dans les pays de l'Est et menacer toutes les formes de religion et de spiritualité. Il me demandait de partir pour la France afin de sauver son enseignement dont il soupçonnait qu'il serait interdit en Bulgarie. Et c'est bien ce qui s'est produit : pendant des décennies, non seulement les disciples du Maître n'ont plus été autorisés à se réunir, mais ils ont dû cacher ses livres pour qu'ils ne leur soient pas confisqués, et eux-mêmes poursuivis et condamnés.

C'est donc sur la demande du Maître que je suis venu en France pour continuer à faire vivre son enseignement. Bien sûr, il ne m'a pas ordonné de partir, un véritable Maître n'exige pas l'obéissance et la soumission de ses disciples. C'est moi qui ai senti que ce qu'il me demandait était pour le bien, et j'ai accepté. Mais j'étais conscient des difficultés qui m'attendaient. Je connaissais un peu le français, je pouvais le lire, mais je ne le parlais pas, et je quittais un petit pays où j'avais mené une existence qui ne m'avait pas préparé à un tel changement. Vous n'imaginez pas ce qu'était la Bulgarie à cette époque. Comment j'allais vivre en France ? Est-ce que j'y étais prêt ?…

* Un second tome : *Auprès du Maître Peter Deunov – Éléments d'autobiographie 2* traite de la période 1917-1937.

Lorsque je suis arrivé,* il était facile de voir, d'après mon accent, que j'étais un étranger. Et si on me demandait de quel pays je venais, je me rendais compte que, la plupart du temps, on ne savait rien de la Bulgarie, même pas où la situer : on la confondait avec la Roumanie, ou la Serbie, ou un autre pays voisin, et je devais chaque fois expliquer. Depuis, bien sûr, on l'a mieux connue grâce à ses roses, à son yaourt… Ensuite, il y a eu aussi cette affaire de parapluie bulgare,** puis l'attentat contre le pape Jean-Paul II…***

Dès mon arrivée, j'ai commencé à visiter Paris. Je passais une grande partie de mon temps à marcher dans les rues pour regarder les maisons, les monuments, les magasins, les gens… Tout était tellement nouveau !

Je voulais tout voir : Notre-Dame, la tour Eiffel, l'Arc de triomphe, les musées, etc. Un jour, des amis m'ont amené à « Luna Park ». Comme cet endroit n'existe plus depuis longtemps, vous ne savez peut-être pas que Luna Park était une sorte de parc d'attractions qu'on avait installé à la Porte Maillot. Toute une foule y venait pour se distraire. Il y avait là, par exemple, un jeu qui consistait à viser avec une carabine un point placé sur un mur. Quand on touchait ce point, le lit sur lequel une femme était couchée se renversait ; alors, bien sûr, elle tombait, puis se relevait, ajustait de nouveau le lit pour s'y recoucher, et ça recommençait… Il y avait aussi le Palais du rire, avec des couloirs où de grands courants

* le 22 juillet 1937.

** en 1978, un représentant de la télévision bulgare fut assassiné à Paris d'une piqûre de pointe de parapluie au cyanure.

*** à Rome, en mai 1981, et auquel auraient été mêlés les services secrets bulgares.

d'air emportaient les chapeaux et faisaient voler les jupes, des balançoires qu'on arrêtait juste au moment où les gens se trouvaient la tête en bas… J'étais vraiment émerveillé par le génie inventif des Français. Jamais en Bulgarie je n'avais vu des choses pareilles.

Et puis, il y avait ce que l'on appelait « l'assiette à beurre », et ça, c'était intéressant. Cette assiette à beurre se présentait comme un plateau de bois, rond et assez vaste pour contenir plusieurs personnes. Une fois qu'elles étaient montées, le plateau commençait à tourner, d'abord lentement, puis, peu à peu, de plus en plus vite. Et alors, que voyait-on ? Ceux qui se trouvaient à la périphérie subissaient l'effet des forces centrifuges : ils étaient déséquilibrés et projetés hors du plateau, tandis que ceux qui se trouvaient au centre arrivaient à se maintenir, car les forces centrifuges y étaient faibles ; eux n'étaient pas bousculés.

Je regardai un moment, puis je dis à mes amis : « Vous voyez, cette assiette à beurre qui est là uniquement pour divertir le public, elle mérite qu'on s'y arrête : les lois physiques qui y sont en action sont identiques à celles qui régissent notre psychisme. » Ils étaient étonnés et je leur expliquai : « L'être humain est semblable à cette assiette à beurre : certaines régions psychiques en lui représentent la périphérie, d'autres le centre, et par sa conscience il est semblable à tous ces gens qui montent sur la plateforme. Quand il va se promener à la périphérie, dans les plaisirs, les passions, les intrigues, il devient la proie de forces qui lui font perdre l'équilibre et il tombe. Pour être à l'abri, garder l'équilibre, il doit chercher le centre en lui-même. La méditation, le recueillement, la prière sont des méthodes qui nous permettent de trouver ce centre, ce point en nous où rien ne peut plus nous ébranler. » Combien de choses peuvent ainsi

nous instruire ! Eh oui, vous voyez, même l'assiette à beurre, à Luna Park…

Paris a vraiment été pour moi une école, quelque chose d'unique. Je m'étonnais de tout, je m'émerveillais de tout, ce qui faisait parfois sourire les personnes que je rencontrais. Mais que dire des Champs-Élysées ?… Ceux qui ont donné à cette avenue le nom du lieu où, d'après les mythologies grecque et latine, vivent les âmes des bienheureux, souhaitaient certainement faire rêver le monde entier. Avec moi, en tout cas, ils avaient bien réussi, il m'est impossible de dire comment je les imaginais. C'est pourquoi j'ai été surpris et déçu de trouver là des cafés, des commerces et toutes sortes de gens qui se promenaient sans avoir la moindre conscience qu'ils foulaient un sol dont le seul nom était sacré pour moi.

Mais il fallait avant tout que j'apprenne à parler correctement le français, et le plus vite possible ! Alors, j'ai décidé que le cinéma, entre autres, serait une bonne école : dans les films on entend les personnages parler sur une quantité de sujets différents, et c'était ce qu'il me fallait. Six mois après mon arrivée, à la demande de mes amis, je donnai ma première conférence publique.

Quel événement pour moi que de m'adresser pour la première fois à des Français dans leur langue ! Je logeais alors chez Sœur Stella*, et ce matin-là, elle était déjà partie au travail quand, ouvrant le robinet de mon lavabo, je me rendis compte qu'il y avait une panne d'eau. J'allai vérifier la panne au robinet de l'évier dans la cuisine, mais j'oubliai de refermer celui du lavabo. Puis, je sortis… À mon retour, l'eau qui

* Une des premières disciples du Maître. Elle a été sa secrétaire pendant une quarantaine d'années.

était revenue avait envahi l'appartement et je commençai à éponger. Lorsque Sœur Stella rentra du travail, elle découvrit l'inondation, et moi, à genoux, en train d'éponger. Elle était désolée, mais je me suis mis à rire en disant : « Mais non, ne soyez pas désolée. L'eau, c'est l'amour, c'est l'abondance, cette inondation est un présage magnifique ! »

Et j'ai continué à faire des conférences. Quelquefois, je ne trouvais pas le mot que je voulais, et alors je posais la question au public : « Comment appelez-vous ceci ?… Comment dites-vous cela ?… » Les réponses que je recevais étaient parfois amusantes, elles ne correspondaient pas du tout au mot que je cherchais, et tout le monde riait. Maintenant, bien sûr, après tant d'années, je m'exprime mieux. Pas assez bien d'après certains, et c'est vrai. Mais d'autres disent que ma parole n'est plus aussi vivante qu'à l'époque où on sentait presque, paraît-il, la présence physique de ma pensée qui cherchait les mots pour se faire comprendre. Vous voyez, on ne peut jamais contenter tout le monde.

De plus en plus de personnes venaient m'écouter. La salle n'étant pas toujours assez grande pour les contenir, certaines étaient assises sur l'estrade. J'ai eu là un public très disparate, et ç'a été pour moi l'occasion de faire toutes sortes d'observations très intéressantes. Un jour, après une conférence, une jeune femme jolie, élégante, s'approcha pour me parler. Dès qu'elle ouvrit la bouche, je compris combien elle était superficielle et je lui demandai ce qui l'intéressait dans les sujets que je traitais. Elle me raconta qu'une amie l'avait engagée à venir m'écouter en lui disant qu'elle apprendrait beaucoup de choses utiles. En réalité, elle n'avait aucun désir particulier de s'instruire, mais elle était quand même venue et continuait à venir régulièrement. Par curiosité, je lui en demandai la raison. « Oh, me répondit-elle, vous êtes habillé

tellement proprement, vos manchettes et votre col sont si blancs ! » Mon col et mes manchettes ! J'étais stupéfait. Ce que je disais lui était complètement indifférent. J'attendais qu'elle dise au moins un mot sur ce qu'elle avait entendu, mais apparemment elle avait tout oublié… et avait-elle seulement écouté quelque chose ? C'était seulement mon col et mes manchettes qui l'impressionnaient. Qu'y avait-il de si extraordinaire à ce que je fasse des conférences publiques dans une tenue présentable ?

C'est ainsi que je me retrouvais dans la situation du pasteur de cette anecdote. Oui, c'était un pasteur qui, le dimanche, se donnait beaucoup de mal pour émouvoir l'assistance, mais quoi qu'il fasse, il n'avait devant lui que des visages indifférents, figés, et il était très déçu… Enfin, un jour, il aperçut au fond de l'église un pauvre bougre qui sanglotait. « Ah, se dit-il tout réjoui, enfin j'ai quand même réussi à toucher quelqu'un ! » À la fin du culte, il court à la porte saluer ses ouailles et s'adresse à l'homme qui s'essuyait encore les yeux : « Mon ami, qu'est-ce qui t'a tellement ému dans mon sermon ? – Oh, monsieur le pasteur, dit-il, j'avais une chèvre que j'aimais beaucoup, mais il y a quelques jours, le loup l'a mangée… J'ai été ému, parce qu'avec votre barbiche et votre voix, vous m'avez rappelé ma chèvre ! » Voilà. Et pour moi, le secret du succès résidait dans mon col et mes manchettes…

Une autre fois, j'ai vu arriver une très jolie jeune fille : elle devait se présenter à l'élection de Miss Europe ou de Miss Monde, je ne me souviens plus. Elle souhaitait épouser un homme très riche qui ne l'aimait pas, et sa mère – car c'est surtout à la mère que j'ai eu affaire – est venue me voir. Elle croyait que j'accepterais d'utiliser des procédés magiques (et je ne peux même pas vous dire lesquels, tel-

lement c'était scabreux) pour influencer cet homme. Elle me promettait une fortune si je réussissais. Évidemment, j'ai refusé d'entreprendre quoi que ce soit et par quelque procédé que ce soit. Alors, ni la mère ni la fille ne sont plus venues assister à mes conférences. Je vous assure, si j'avais satisfait toutes les demandes de ce genre que des hommes et des femmes ont pu me faire, il y a longtemps que je serais milliardaire. Quand les gens comprendront-ils qu'on ne doit jamais utiliser les esprits et les forces de la nature dans un but personnel, et surtout pas pour forcer l'amour de qui que ce soit ?[1]

Parmi les personnes qui venaient assister à mes conférences, il y avait aussi une dame assez sympathique dont la principale préoccupation était d'attirer des artistes dans son salon : poètes, musiciens, chanteurs d'opéra, acteurs de théâtre et de cinéma. Un jour, elle m'invita à l'une de ses réceptions. J'arrivai au milieu de gens très distingués. Tous se connaissaient entre eux ; et moi, donc, inconnu, elle devait me présenter. Alors, qu'est-ce que j'entends ! « Mesdames, Messieurs, nous avons l'honneur de recevoir aujourd'hui un très grand Initié, un très grand mage, un très grand clairvoyant. Il est récemment arrivé de Bulgarie et il va vous faire des révélations extraordinaires, il va vous prédire l'avenir, etc., etc. » Quelle surprise pour moi ! J'avais accepté son invitation car, pour celui qui arrive dans un pays qu'il ne connaît pas, il est toujours intéressant de rencontrer de nouvelles personnes. Mais là, je me sentais pris au piège. Cette dame ne m'avait pas prévenu du rôle qu'elle voulait me faire jouer.

Quand elle eut terminé sa présentation, ce fut le silence. Les invités attendaient évidemment que je prenne la parole pour faire les révélations sensationnelles qui avaient été

annoncées. Et moi, rien, pas un mot. Tous me regardaient d'un air interrogateur, mais je me taisais… Vraiment, je ne savais pas ce que je devais faire. Enfin, je dis : « Je suis très honoré, chère Madame, d'avoir été invité par vous. Mais je suis surpris, je n'avais jamais imaginé que vous me demanderiez de faire des révélations sensationnelles. Je n'ai rien de spécial à dire, sauf que je suis heureux de faire la connaissance de vos amis. » Voilà, c'est tout, et je me tus. Alors, quelle déception ! Les uns et les autres ont commencé à s'agiter, à chuchoter entre eux. Beaucoup sont partis mécontents, mais certains sont restés et, avec eux, j'ai eu de bonnes conversations. C'était pour cela que j'étais venu, et non pour faire sensation.

Ensuite, bien sûr, cette dame, vexée par mon comportement qui lui avait fait perdre la face, m'a demandé pourquoi j'avais réagi d'une façon aussi catégorique : je m'étais déconsidéré, disait-elle, auprès de certaines personnes dont la fréquentation aurait pu servir à me faire connaître. Je lui ai répondu que je ne tenais pas à la considération de ceux qui confondent la vie spirituelle et le spectacle et qu'elle avait, elle aussi, besoin de comprendre cette leçon.

Oui, cette période a été pour moi très instructive. En Bulgarie, j'avais seulement étudié et travaillé à l'ombre de mon Maître, je ne m'étais jamais manifesté publiquement. Et là, ce que je découvrais me surprenait : je ne me sentais pas du tout fait pour ce que beaucoup de gens attendaient de moi. Quelle idée s'étaient-ils fabriquée de la vie spirituelle ?

Quelquefois, après une conférence, des hommes et des femmes venaient se présenter à moi en me disant qu'ils étaient des Initiés. Ils précisaient même qu'ils étaient arrivés au septième, au huitième ou au neuvième degré de l'Initia-

tion, et ils me demandaient à quel degré j'étais moi-même parvenu. J'étais alors obligé de leur expliquer qu'un véritable Initié ne parle jamais de ces choses-là : le véritable Initié reste secret, obscur, caché comme le vieillard de la neuvième carte du Tarot, l'Ermite. Ce vieillard enveloppé d'un long manteau marche dans la nuit ; il tient un bâton dans sa main gauche et il dérobe au regard, dans les plis de son vêtement, la lampe qu'il tient dans la main droite. Le vêtement qu'il porte est la prudence, le bâton, c'est la volonté, et la lampe la sagesse. Mais, souvent, je voyais bien que ces personnes ne comprenaient pas, alors je finissais par leur dire : « Vous pensez que vous êtes des Initiés ?… Très bien, mais n'allez pas le raconter partout. Par votre comportement, par ce qui émane de vous, laissez les autres le sentir eux-mêmes. »

C'est à cette époque que j'ai fait la connaissance de mon ami Krebs, un homme très original. Je ne sais plus comment il avait entendu parler de moi, et lui aussi venait écouter mes conférences. Il avait une passion pour le violon et il faisait des recherches sur la fabrication des Stradivarius, en particulier sur le vernis utilisé pour enduire l'instrument et dont la composition a été perdue. Il a dépensé dans ces recherches toute sa fortune, qui était grande. Il faisait venir de loin le bois de certaines espèces de sapins, et une pièce de son appartement était presque entièrement occupée par un gigantesque violon qu'il avait fait construire et dans lequel il s'introduisait pour étudier les lois de l'acoustique. Il était pour cela en relation avec des membres de l'Académie des Sciences, et sur son bureau s'entassaient des feuilles de papier couvertes de formules mathématiques. C'est chez lui que j'ai rencontré un jour le physicien Auguste Piccard,

cet inventeur génial qui a mis au point le premier ballon capable de s'élever dans la stratosphère, ainsi que le bathyscaphe.

J'avais beaucoup d'affection pour cet ami et j'allais parfois lui rendre visite dans le quartier de Montmartre où il habitait. Il était déjà très âgé quand je l'ai connu : il avait une moustache et de longs cheveux blancs. Il présentait une certaine ressemblance avec Saint-Yves d'Alveydre, et aussi surtout avec Barbey d'Aurevilly, l'auteur du recueil de nouvelles *Les Diaboliques*. Un jour, je le lui ai dit. Il a ri et m'a répondu : « Oui, peut-être, et ça ne me déplaît pas. » Il était très grand et toujours habillé de noir, avec un nœud papillon noir. Quand nous nous promenions ensemble dans les rues du quartier, il me parlait de ses recherches, de ses désaccords avec le physicien Louis de Broglie, je ne sais plus à quel sujet. Et sans doute avions-nous quelque chose de pittoresque, lui avec ses cheveux blancs et son costume noir, et moi avec mes cheveux noirs et habillé de vêtements plutôt clairs, car souvent les gens s'arrêtaient pour nous regarder.

C'était un homme très conscient de sa valeur. Dans la vie courante, il acceptait rarement de laisser parler les autres. Pourtant, moi, il m'écoutait, et quand il venait assister à mes conférences il repartait quelquefois tristement. Un jour, je lui en ai demandé la raison et il m'a répondu : « Je croyais savoir beaucoup de choses, mais quand je vous écoute, je m'aperçois que je ne sais rien. » En réalité, nous ne savions pas les mêmes choses. J'aurais été bien incapable de le suivre dans ses recherches, mais lui avait vécu en ignorant certaines vérités de la Science initiatique et il était trop tard pour rattraper le temps perdu. Je ne sais pas pourquoi il s'était mis en tête de lutter contre tous les mages noirs de Paris et

du monde entier. Je l'avais prévenu que c'était dangereux : on ne triomphe pas si facilement de la magie noire. Et un jour, que s'est-il passé ? Il est mort brusquement. J'étais très triste… Quelque temps auparavant il m'avait fait un magnifique cadeau. À Genève, avec plusieurs luthiers, il avait une année participé à un concours, et le violon qu'il avait fabriqué avait remporté le premier prix. Ce violon avait une sonorité exceptionnelle. Sans doute, parce que je lui avais raconté combien j'avais regretté de ne pas avoir pu apprendre le violon quand j'étais enfant, il me l'avait offert. Cela m'avait beaucoup touché. Malheureusement, j'étais bien incapable d'en jouer.

Évidemment, Paris était aussi pour moi une occasion extraordinaire de lire et de découvrir des livres. Par curiosité, j'ai assisté deux ou trois fois à des ventes aux enchères à l'Hôtel Drouot. J'ai vu vendre toute une bibliothèque magnifique avec des livres tellement bien reliés ! Et à quel prix ! Tandis que moi, les livres que je recherchais n'avaient souvent plus de couverture, le papier était tout jauni et le bord des pages déchiré.

J'allais souvent dans les librairies du Quartier latin. Je feuilletais un moment les livres qui étaient sur les étagères, puis je demandais au libraire : « N'avez-vous pas d'autres ouvrages que ceux qui sont présentés là ? – Non. – Vous êtes sûr ? Vous n'en avez pas d'autres, quelque part, dans un grenier ? – Si, bien sûr, mais ce sont des vieilleries qui ne peuvent intéresser personne. – Montrez-les moi tout de même. » Alors, je restais des heures et des heures à fouiller dans l'obscurité. Et qu'est-ce que j'ai pu avaler comme poussière ! Je sortais de là avec des courbatures parce que je devais me tenir toujours courbé ou me mettre à genoux,

mais j'étais tellement heureux quand j'avais réussi à trouver un livre rare ! Le soir, quand je rentrais chez moi, je titubais de fatigue. Je crois même qu'il a dû m'arriver de marcher en dormant. Heureusement, j'avais une sorte de radar intérieur qui, sur les trottoirs, me permettait d'éviter tous les lampadaires !

Dans une de ces librairies du Quartier latin, un jour où je venais d'expliquer au vendeur le genre de livres que je recherchais, il me dit : « Suivez-moi ». Il me fit monter des étages, traverser des couloirs sombres et poussiéreux et me présenta à une vieille dame aux cheveux blancs. Elle avait un bon visage intelligent, et quand elle comprit ce qui m'intéressait, elle me montra tous les livres qu'elle avait dans sa réserve. J'y passai un long moment.

J'allais repartir, quand cette dame, dont j'ignorais qui elle était, commença à me parler de son mari, un ésotériste très connu, Paul Vulliaud, qui avait écrit sur la Kabbale. C'est lui aussi qui a fait une traduction d'un livre du *Zohar :* le *Siphra di-Tzéniutha.* Puis, elle me posa quelques questions sur moi. Je lui répondis que j'étais en France depuis peu de temps et qu'à la demande d'amis qui souhaitaient m'écouter je faisais de petites causeries dans une salle du boulevard Saint-Germain, le Club de France… que certaines de ces causeries étaient éditées en brochures, etc. Elle me demanda de lui apporter ces brochures, ce que je fis la fois suivante. Elle les feuilleta un moment, puis me dit qu'elle souhaitait les montrer à son mari. Lui qui avait écrit de nombreux ouvrages érudits, je me demandais ce qu'il allait penser de mes brochures mal imprimées et à peine présentables. Or, quand je la revis, elle me dit : « Mon mari souhaiterait vous rencontrer ; comme il est très faible, il ne sort presque plus, alors il vous invite chez nous. »

J'étais un peu inquiet de rencontrer Paul Vulliaud : comment avait-il jugé ces petites brochures dont j'avais presque honte ? Qu'allait-il me dire ? Mais à la façon dont il me reçut, j'ai vite été rassuré. Il ne s'était arrêté que sur les idées et il me dit : « C'est aussi ce que je cherche. » Nous nous sommes revus plusieurs fois et nous avons eu de longues conversations. Il m'a donné beaucoup de renseignements sur les ésotéristes qu'il connaissait ou qu'il avait connus, et il me mit en relation avec certains d'entre eux. C'était très intéressant. Mais ce qui chez lui m'impressionnait le plus, c'était son visage et son attitude : il ressemblait au Maître Peter Deunov ; il avait, comme lui, une barbe et des cheveux blancs, mais surtout il souriait comme lui, il faisait les mêmes gestes. Oh, que j'étais heureux de rencontrer en France un être qui me rappelait mon Maître ! Nous nous sommes tout de suite compris et nous avons eu une bonne amitié.

À la différence de beaucoup d'autres ésotéristes, Paul Vulliaud ne tirait aucun orgueil de son savoir, qui était très grand, et il ne s'en servait pas non plus pour écraser les autres. Il remettait un peu à leur place ceux qui se montraient trop présomptueux, mais surtout il s'efforçait d'éclairer et de soutenir ceux qui cherchaient sincèrement le vrai savoir. Malheureusement, je ne l'ai pas connu longtemps, car il était déjà très âgé et malade. J'aurais tellement voulu rencontrer d'autres êtres comme lui ! On m'a bien présenté quelques auteurs célèbres, des spiritualistes dont j'avais lu les livres, mais qu'est-ce que j'ai vu ? Des opiomanes, des morphinomanes, des cocaïnomanes… Pas tous, bien sûr, mais combien d'entre eux, au lieu de travailler sur eux-mêmes, utilisaient des drogues afin de pénétrer dans ces mondes subtils, mystérieux qu'ils voulaient découvrir !

Ils trouvaient bien un peu quelque chose, mais ce n'est pas avec des drogues qu'on accède aux régions supérieures du monde invisible, et eux-mêmes étaient en train de se détruire.

J'aurais voulu aussi persuader certains de ces kabbalistes, astrologues, mages, alchimistes qu'il est insuffisant de lire des livres et de mettre en pratique quelques méthodes et quelques recettes pour arriver à un résultat, mais c'était difficile. J'avais fait la connaissance d'un alchimiste qui est devenu célèbre depuis. Nous nous rencontrions chez moi ou chez lui, et il était tellement préoccupé par ses recherches qu'il vivait dans le plus grand dénuement. Moi-même, je n'avais pas grand-chose, mais je l'ai aidé et, surtout, je l'ai recommandé à certaines personnes de ma connaissance. Il était très érudit et j'avais beaucoup de sympathie pour lui, car il était aussi très bon. Il a écrit des livres et, plus tard, on l'a invité à parler sur l'alchimie à la télévision. Il m'avait dit qu'il cherchait la pierre philosophale, mais à la façon dont il la cherchait, c'était évident qu'il ne pouvait pas la trouver. Parce que la pierre philosophale, c'est en soi d'abord qu'on doit la découvrir avant de la réaliser dans le plan physique, et la découvrir en soi exige des qualités tout à fait exceptionnelles.[2]

Je ne tenais pas particulièrement à être invité dans des réunions, mais puisqu'on m'invitait, quelquefois j'acceptais et, bien sûr, j'avais des conversations avec toutes sortes de gens. Un jour, une jeune fille est venue me poser des questions sur l'amour et certaines pratiques érotiques. Je ne savais pas pourquoi elle me posait ces questions et je ne le lui ai pas demandé. Je ne me rappelle plus quelles réponses je lui avais données, mais seulement qu'elle était partie très contente de mes explications.

Quelque temps après, au cours d'une de ces réunions, un écrivain, sans que je sache pourquoi, s'est mis à m'invectiver devant tout le monde. Je lui demandai quel tort je lui avais fait et il finit par me dire que cette jeune fille qui m'avait posé des questions l'avait quitté : il faisait avec elle de la magie sexuelle et, après les explications que je lui avais données, elle s'était rendu compte combien ces pratiques étaient dangereuses. Alors, je lui ai dit : « Écoutez, monsieur, je ne savais pas que cette jeune fille vous appartenait et que vous aviez tellement de droits sur elle. Je ne savais même pas pourquoi elle me posait ces questions. Si, sans le savoir, je l'ai sauvée de vos manigances, où est mon crime ? Le soleil a le droit de briller et ceux qui n'ont pas de chapeau s'exposent à une insolation. Il fallait avoir un chapeau… » À partir de ce moment-là, il n'a bien sûr plus voulu m'adresser la parole. Mais des années ont passé et, un jour, il est venu me voir : la vie lui avait donné des leçons et il avait compris.

Pendant quelque temps, un certain club parisien n'a cessé de m'envoyer des invitations pour que j'assiste à ses réunions et que je fasse aussi des conférences. Je recevais des programmes, et sur un de ces programmes il était même écrit que je parlerais tel jour sur tel sujet. Mais c'était de la pure invention. Jamais je n'avais donné mon accord pour quoi que ce soit, et d'ailleurs personne ne me l'avait demandé. Quand ils ont vu que je ne répondais pas, ils m'ont envoyé d'autres invitations, et encore plus alléchantes, celles-là : les réunions se tiendraient dans un hôtel particulier, il y aurait des personnes de la haute société, ainsi que des écrivains et des savants illustres. Quand même, pour me montrer poli, j'ai répondu que je réfléchirais. Mais c'était tout réfléchi, je savais que je n'irais pas. Je ne les ai pas contactés et ils ont fini par se lasser.

La vérité, c'est que des réunions de ce genre n'étaient pas pour moi, je ne m'y suis jamais senti à l'aise. Je veux bien admettre que c'est une infériorité de ma part, mais je ne suis pas préparé pour cela. Parler de vie spirituelle dans un salon, ou quelque autre lieu public, devant des personnes qui ne viennent souvent que par curiosité, cela m'a toujours paru tellement superficiel ! Moi, la seule chose qui m'intéressait, c'était d'entreprendre un travail suivi, en profondeur, avec les mêmes personnes, comme j'ai commencé à le faire dès que nous avons pu avoir une maison à Sèvres.*

Pendant mes premières années à Paris, j'ai donc beaucoup lu, mais j'ai pu écouter aussi beaucoup de musique, et là, vraiment, j'ai été très privilégié. À mon arrivée, une des premières personnes que j'ai connues était la sœur d'une cantatrice très célèbre à l'époque. Cette cantatrice était elle-même la femme du directeur de l'Opéra comique, et grâce à elle j'avais gratuitement des billets pour assister à tous les concerts que je souhaitais, aller à l'opéra…

Il m'est impossible de vous énumérer tous les compositeurs et les interprètes que j'ai entendus. J'aurais beaucoup aimé entendre Adelina Patti, mais elle était déjà morte depuis longtemps. Aussi, avec quelle joie j'ai découvert un des très rares enregistrements qu'elle ait faits !… Je crois qu'à cette époque, j'ai vu presque tous les opéras de Mozart, Puccini, Verdi. Verdi… quand j'ai voyagé en Italie, il est arrivé que des personnes m'arrêtent pour me dire combien je lui ressemblais, tandis que d'autres trouvaient que je ressemblais à Garibaldi. Et quand je suis allé en Espagne, on m'a

* Izgrev, siège depuis 1947 de la Fraternité Blanche Universelle.

même pris pour Fidel Castro ! L'imagination des gens, c'est quelque chose !…

Évidemment, je voulais aussi connaître la vie de tous ces génies de la musique, comment ils ont travaillé, lutté. Donc, j'ai lu beaucoup de biographies. Et de toutes ces biographies, il m'est resté en particulier une anecdote concernant Paganini. Il donnait un jour un concert devant une salle comble. Après chaque morceau, le public applaudissait longuement. Mais voilà qu'au premier rang était assis un jeune homme au visage sombre qui n'applaudissait pas. Paganini s'en est aperçu et, comme il était très susceptible, cela ne lui a pas plu. À la fin, alors que tout le monde continuait à applaudir pour qu'il joue encore un dernier morceau, il dit : « Je ne jouerai que si le jeune homme qui est là, au premier rang, veut bien venir me parler. » On va donc chercher ce jeune homme… « Tout le monde ici est heureux de m'écouter et m'applaudit, sauf toi, lui dit Paganini. Qu'est-ce que tu n'apprécies pas dans ma musique ou dans mon jeu ? – Ô Maître, répondit le jeune homme, je suis musicien et je croyais avoir du talent, mais en vous écoutant j'ai compris que je ne vaux pas grand-chose. Je suis accablé par ma médiocrité, c'est pourquoi je n'ai rien pu manifester de mon admiration pour vous. – Quel est ton nom ? – Vincenzo Bellini. – Bon, reviens me voir, je m'occuperai de toi. » Quand je raconte cette anecdote, je ne sais pas pourquoi je suis tellement ému. Que voulez-vous, je dois être sentimental.

À côté du plaisir que j'éprouvais à écouter de la musique, je cherchais à analyser les différents effets qu'elle pouvait produire sur moi. Avec les critères que je possédais, j'ai pu faire des observations très intéressantes. Il m'arrivait souvent de fermer les yeux pour mieux étudier sur quels centres

agissaient les sonorités des instruments et les voix des chanteurs, et aussi comment leurs vibrations pouvaient éveiller certaines facultés psychiques.

En repensant à tous les spectacles, à tous les concerts auxquels j'ai assisté à cette époque et particulièrement à tous les livres que j'ai lus, je me demande parfois si je n'ai pas un peu perdu mon temps. Mais c'est vrai, j'ai appris beaucoup de choses et, comme dit l'*Ecclésiaste : « Il y a un temps pour tout, un temps pour toutes choses sous les cieux ».* Il y a donc un temps pour acquérir des connaissances en se tournant vers le monde extérieur, et il y a un temps pour se retirer en soi-même et extraire la quintessence de tout ce qu'on a pu voir, entendre et lire.

Ce n'est pas parce qu'on suit un enseignement spirituel qu'il faut négliger ce que la littérature mondiale contient de chefs-d'œuvre : les ouvrages philosophiques, les romans, les poèmes, les pièces de théâtre. Même si je lis beaucoup moins maintenant, parce que je n'ai plus tellement le temps, j'ai gardé de ma jeunesse une grande curiosité pour les livres. Et quand j'entre dans une maison, si cela m'est possible sans paraître indiscret, je regarde la bibliothèque, j'examine les titres des livres et cela me renseigne aussi sur leurs propriétaires. Eh oui, exposer les livres de sa bibliothèque revient à se mettre à nu sous le regard des visiteurs. Et ne posséder aucun livre aussi.

Ces premières années passées en France ont été pour moi très riches, riches de rencontres, riches de découvertes. Je n'avais pas toutes les responsabilités que j'ai aujourd'hui et j'étais plus libre d'aller dans les librairies, les bibliothèques, les musées… Combien d'heures j'ai passées au Palais de la Découverte ! Et savez-vous que je suis même allé à la

Faculté de médecine ? J'avais fait la connaissance de quelques étudiants, et comme disséquer des cadavres fait partie de leurs études, je leur avais demandé si je pouvais aller avec eux faire, moi aussi, des dissections. L'anatomie d'un corps humain est une telle merveille ! Je voulais voir de près tous ces organes : le cœur, les poumons, le foie, les intestins, afin de comprendre certaines choses qu'il n'est pas nécessaire que je vous révèle pour le moment. Mes amis ont obtenu pour moi l'autorisation de les accompagner, mais quelles difficultés j'ai eues à supporter ce spectacle ! Je me suis vite arrêté de disséquer.

J'étais donc heureux d'être en France, et surtout parce que j'étais là où mon Maître m'avait envoyé. Mais ma situation devenait compliquée. Officiellement, je n'étais venu à Paris que pour visiter l'Exposition Universelle, et j'aurais dû ensuite retourner en Bulgarie. Il fallait que je fasse continuellement renouveler mon permis de séjour et j'étais sans cesse menacé d'expulsion. Combien de fois je me suis présenté à la Préfecture de police, et combien d'heures j'ai passées à attendre dans les couloirs ! Heureusement, il y a eu des personnes pour me soutenir dans ces démarches. Il était sans doute écrit que je devais rester en France, mais que de difficultés !

Et puis, en 1939, ç'a été la guerre, ce qui n'a fait que compliquer ma situation car j'étais un étranger dans votre pays.* Mais, comme pour tous les Français, c'était affreux pour moi de voir la France occupée, les chars allemands dans les rues de Paris. Toutes ces souffrances… Parmi les

* Situation d'autant plus compliquée que la Bulgarie s'était alors rangée du côté de l'Allemagne.

personnes qui venaient assister à mes conférences, certaines étaient juives, et quand je les voyais arriver avec l'étoile jaune cousue sur leurs vêtements, mon cœur se serrait… Elles n'ont, heureusement, jamais été inquiétées.

Je recevais la visite de voyants et de médiums qui me présentaient leurs prédictions : combien de temps durerait la guerre, qui remporterait la victoire, etc., et ils m'interrogeaient sur l'exactitude de ces prédictions. Je leur répondais : « Si vous n'êtes pas sûr de ce que vous dites, comment pourrez-vous être sûr de ce que je vous dirai ? » D'autres personnes me demandaient si elles devaient quitter Paris pour se mettre à l'abri. Je leur disais. « Non, restez, vous serez encore moins en sécurité sur les routes. » Certaines m'ont fait confiance, mais d'autres sont parties et ne sont jamais revenues.

Durant cette période, combien de fois j'ai dû apprendre à mes amis à vaincre la peur, et surtout pendant les bombardements. Près de notre maison, à Sèvres, il y avait une batterie de canons de la D.C.A. qui tirait chaque nuit, et tout le quartier était chaque fois réveillé en sursaut. Alors, j'expliquais à mes amis qu'avant de s'endormir, ils devaient déjà bien se pénétrer de la pensée qu'à un moment ou à un autre de la nuit ils seraient réveillés par des bombardements ; c'est ainsi qu'ils surmonteraient mieux la peur et ressentiraient moins douloureusement ce qui chaque fois était forcément un choc pour le système nerveux. On ne peut vaincre la peur que si on fait appel à la volonté consciente, sinon on risque de céder à des mouvements de panique plus dangereux que le danger lui-même. J'en ai fait moi-même l'expérience.

Quelquefois, j'étais obligé d'aller à Paris, et quand je revenais à Sèvres par le train, en sortant de la gare il m'arrivait d'être pris sous les tirs. Croyez-moi si je vous dis que je

marchais tranquillement sans ressentir la moindre inquiétude. Or, un jour, en sortant de la gare, je me suis mis à courir pour éviter les éclats d'obus qui tombaient de tous les côtés. Jusqu'à ce que, soudain, je me rende compte que cette précipitation avait déclenché en moi une peur qui ne cessait de grandir. Mécontent de cette constatation, je m'arrêtai net. J'appelai ma volonté à l'aide pour retrouver le calme, et j'y suis parvenu, mais difficilement. J'ai compris qu'en courant, j'avais déclenché la peur tapie au fond de tout être humain et cela m'a fait réfléchir. Ceux que l'on dit courageux ne sont pas ceux qui ne ressentent pas la peur, mais ceux qui ont appris à la dominer.[3]

Un jour, on m'a informé que j'étais soupçonné d'être un Oustachi*. Moi, membre d'un mouvement terroriste ? C'était une accusation très grave, mais mon Dieu, qu'elle était grotesque ! Je n'ai jamais été ce genre de révolutionnaire. Aussi souvent que possible, j'expliquais à ceux qui voulaient bien m'écouter que la seule révolution qui m'intéressait était celle que l'homme est capable de faire en lui-même, que cette révolution je travaillais à la faire en moi, que depuis des années c'était en moi que je m'efforçais d'installer l'ordre véritable, l'ordre divin. Et j'ajoutais : « Maintenant, s'il y en a certains parmi vous qui le souhaitent, je suis prêt à leur donner les moyens de tout révolutionner aussi en eux. »[4] Je ne sais pas s'ils me comprenaient, mais cette accusation d'appartenir à une organisation terroriste comme celle des Oustachis était très dangereuse pour moi.

* Les Oustachis étaient les membres d'une société nationaliste croate fondée en 1929. Employant des procédés terroristes, ils furent, en 1934, les auteurs de l'attentat contre Alexandre Ier de Yougoslavie à Marseille, où un ministre français qui l'accompagnait trouva aussi la mort.

Combien de fois, au cours des années, j'ai dû faire face à l'administration et à la police ! Il arrivait que je sois convoqué ; d'autres fois, je recevais une visite. Tous ces gens s'intéressaient surtout à ma profession : d'après mes occupations, ils essayaient de comprendre ce que je pouvais bien représenter. Convocation après convocation, visite après visite, qu'est-ce qu'ils ont dû accumuler comme rapports sur moi ! Quelquefois, je trouvais tout de même cela amusant, car c'était l'occasion d'avoir une petite conversation avec ceux qui m'interrogeaient. Un jour, j'ai fini par dire à l'un d'eux : « Franchement, vos questions m'étonnent. – Pourquoi ? – Je me demande de combien de temps on aura encore besoin pour comprendre qui je suis. Combien d'années de plus faudra-t-il pour qu'on soit suffisamment renseigné ? Moi, en cinq minutes, je peux vous dire qui vous êtes. » C'était un homme ouvert et sympathique ; il a ri, nous avons parlé un moment et nous nous sommes quittés bons amis.

Bien des années après, c'est la Bulgarie qui a commencé à s'intéresser à moi. Là-bas, on se posait des questions sur ce compatriote qui avait réussi à créer en France une Fraternité où l'on chantait en bulgare, qui publiait des livres traduits en plusieurs langues et qui attirait de nombreux étrangers. Un jour, je reçus une lettre de l'ambassadeur de Bulgarie en France me disant qu'il souhaitait me rendre visite. J'étais un peu étonné, mais j'acceptai. Il vint donc en voiture au Bonfin accompagné de trois personnes dont l'une me fut présentée comme étant le chauffeur. Je les invitai à assister à notre réunion avec toute la Fraternité. Évidemment, ils ont été surpris et contents d'entendre si bien chanter en bulgare et réciter en bulgare la formule que nous prononçons avant et après les repas.

À un moment, mon attention a été attirée par la façon dont me regardait celui qu'on m'avait présenté comme étant le chauffeur. J'avais tout de suite remarqué, en lui serrant la main, son visage intelligent, volontaire ; mais là, à son regard aigu, perçant, j'ai compris qu'il avait l'habitude d'observer, de scruter, et qu'il était là pour me scruter moi aussi. Alors, je décidai de lui donner une petite leçon et je commençai à le regarder de façon à lui faire comprendre que j'étais capable, comme lui et peut-être mieux que lui, de pénétrer à l'intérieur des êtres. À partir de ce moment-là, ç'a été fini, il a tenu ses yeux baissés.

À plusieurs reprises, j'ai cherché son regard… Maintenant qu'il avait compris que je l'avais deviné, je voulais avoir un bon échange avec lui, car, à la vérité, il m'était plutôt sympathique. Mais impossible, son regard me fuyait. Sans doute, cet homme était-il un fonctionnaire des services secrets bulgares, il faisait son métier… Et moi, quand je rencontre des êtres humains, je ne m'arrête pas à ce qu'ils représentent dans la société. Qu'ils soient boulangers, maçons, professeurs d'université, policiers, ministres… ou agents des services secrets, ça m'est égal. C'est leur cœur, leur âme, leur esprit que je cherche pour leur donner quelque chose de bon. Mais voilà, je n'ai pas pu : il ne s'attendait sans doute pas à rencontrer quelqu'un capable de lui résister de cette manière. Quel rapport il a dû lui aussi faire sur moi, je ne le saurai jamais.

Durant vingt ans, j'avais étudié et travaillé auprès du Maître Peter Deunov sans savoir à quoi il me préparait. Il ne me le disait pas et il le cachait aussi aux autres. Quand il a pris la décision de m'envoyer en France, il n'a prévenu que son secrétaire, car il prévoyait les oppositions et les

jalousies que cela allait susciter. Mais il était impossible de cacher bien longtemps mon absence et son but. L'Exposition universelle qui avait été le prétexte de mon départ avait fermé ses portes, et très vite des critiques ont commencé à se faire entendre. Qu'est-ce que j'étais allé faire en France ? Il était impossible que le Maître m'ait choisi, moi, un être aussi insignifiant, pour faire connaître son Enseignement. Quelques-uns prétendaient venir m'aider dans ma tâche, et le Maître a dû s'y opposer. Quand il n'a plus été là pour me protéger, certains sont venus et j'ai été l'objet de toutes sortes d'intrigues et de calomnies…

Avant mon départ, le Maître avait dicté à son secrétaire deux lettres pour deux personnes de sa connaissance : une dame polonaise à qui il demandait de m'accueillir et un Bulgare à qui il demandait de me trouver une chambre. Je devais leur remettre ces lettres en arrivant à Paris. J'ai bien remis la première, mais je n'ai pas pu remettre la seconde parce que le Bulgare à qui elle s'adressait n'était déjà plus là, et je l'ai donc gardée. Heureusement, car lorsqu'après le décès du Maître on a commencé à raconter des mensonges à mon sujet, elle était la seule preuve que c'était bien à sa demande que j'avais quitté la Bulgarie. Une dizaine d'années déjà s'étaient écoulées… Si ce n'était pas le Maître qui me l'avait demandé, jamais je ne serais venu en France.

Malgré leur invraisemblance, toutes ces attaques dont j'ai fait l'objet ne m'ont pas surpris ; d'une certaine façon, je m'y attendais. Chaque fois que quelqu'un est désigné pour occuper un poste, remplir une mission, il y a des gens pour faire entendre des critiques ; puis, autant qu'ils le peuvent, ils cherchent à s'associer à d'autres, qui ont leurs propres mobiles, pour combattre celui qui a été choisi. Comment aurais-je pu faire exception ? Mais, quoi qu'il arrive, la seule

chose importante pour moi était de me montrer digne du choix qu'avait fait le Maître et de la confiance qu'il m'avait accordée.*

Notes

1. Cf. Le ***Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. I : « Le retour des pratiques magiques et leur danger », et chap. XV : « La magie véritable : l'amour ».

2. Cf. ***La pierre philosophale – des Évangiles aux traités alchimiques***, Coll. Izvor n° 241, chap. X : « La pierre philosophale, fruit d'une union mystique ».

3. Cf. ***Le travail alchimique ou la quête de la perfection***, Coll. Izvor n° 221, chap. V : « La peur », et Aux sources inaltérables de la joie, Coll. Izvor n° 242, chap. VIII : « Avancer sans peur ».

4. Cf. ***La liberté, victoire de l'esprit***, Coll. Izvor n° 211, chap. VIII : « Anarchie et liberté » ; chap. IX : « Sur la notion de hiérarchie », et chap. X : « La synarchie intérieure ».

* ***Voir annexe I, page 447***.

10

Aucune prison ne peut retenir l'esprit

« Vous avez prêché la parole de Dieu, mais on a constitué sur vous un dossier d'accusation et on vous a jeté dans une prison où vous devez porter un vêtement de détenu… Est-ce que cela suffit pour prouver que vous êtes coupable, et devez-vous vous laisser convaincre que vous êtes un criminel? Non. Si je me trouvais un jour dans cette situation, je transformerais la prison en palais, je m'entretiendrais avec mes amis, j'apporterais la lumière aux prisonniers, j'enflammerais leur cœur. Si vous êtes un porteur de vérité, celui qui vous garde viendra auprès de vous et vous parlerez ensemble une partie de la nuit. Le matin, il se trouvera là pour vous défendre. Et de même se conduira le directeur de la prison. Vous serez enfermé, mais vous vous sentirez libre. »

Je ne sais ni quand ni où le Maître Peter Deunov a prononcé ces paroles. Il n'était déjà plus en vie quand j'ai été emprisonné, et pourtant j'ai l'impression qu'il est entré dans la prison avec moi, afin que se réalise tout ce qui est dit dans ces quelques lignes. J'ai vécu là deux années* terribles,

*du 21 janvier 1948 au 7 février 1950. Initialement, la condamnation était de quatre ans.

mais elles auraient pu l'être bien plus encore si, à certains moments, le directeur et certains gardiens ne m'avaient pas en effet protégé : est-ce l'esprit du Maître qui les avait influencés ? Et alors qu'à l'extérieur les journaux me présentaient comme un dangereux criminel, je priais, je méditais, je consolais et conseillais des détenus, je les écoutais me raconter leur vie. Et j'avais aussi des conversations avec des gardiens et le directeur de la prison.

Il faut avoir fait soi-même l'expérience de la détention pour comprendre combien c'est difficile à supporter : la saleté, la mauvaise nourriture, la chaleur, le froid, la promiscuité, la fumée de cigarettes, les menaces, les cris, les bagarres… Mais le plus terrible pour moi était le déshonneur. Quand on se retrouve dans une telle situation, on sent que, pour ne pas être anéanti, il faut chercher en soi quelque chose qui sera plus fort que tout, et ce quelque chose, c'est la pensée, l'esprit. Si on y parvient, on découvre ce qu'est la véritable liberté. Pendant deux ans on m'a gardé en prison, mais plus j'étais limité physiquement, plus j'apprenais comment me libérer. Chaque jour, je travaillais sur mes pensées et mes sentiments afin de n'éprouver ni impatience, ni colère, ni haine, car ce sont ces pensées et ces sentiments qui sont les vraies prisons, et de ces prisons-là nous sommes les seuls à pouvoir nous délivrer.

Le Maître avait dit : « Si je me trouvais dans cette situation, je transformerais la prison en palais. » Un roi va librement d'une salle à l'autre de son grand palais, mais s'il n'a pas appris à maîtriser ses pensées et ses sentiments, c'est comme s'il était enfermé dans un minuscule cachot. Il se présente entouré de ministres, de généraux, ses serviteurs s'inclinent respectueusement sur son passage, mais intérieurement il porte un vêtement en tissu grossier sur lequel est

inscrit son numéro de détenu. Tandis qu'un prisonnier qui a appris à mettre en action les forces de l'esprit mène la vie d'un prince.

Je ne souhaite à aucun d'entre vous cette épreuve terrible qu'est la prison sous prétexte d'y expérimenter les puissances de l'esprit. Tâchez pourtant de vous renforcer, car personne ne traverse cette existence sans avoir à supporter des privations, des injustices. L'Intelligence cosmique, qui veut rendre l'être humain puissant et libre, est implacable. Elle lui a donné une volonté, un cœur, un intellect, une âme et un esprit, et elle entend qu'il s'en serve. Mais que fait-il avec eux ? Pas grand-chose, et devant les épreuves, il se croit donc pauvre et démuni. Pour mesurer l'étendue et la valeur de ce qu'il possède, il faut qu'il y soit obligé. Nous devons donc prévoir que nous aurons des épreuves et, même si ce n'est pas la prison, accepter l'idée que c'est elles qui nous font découvrir la vraie liberté et les vraies richesses.[1]

D'une certaine façon, j'avais été averti de ce que j'aurais à subir. Des mois auparavant, j'avais fait certains rêves, et les plus significatifs étaient en relation avec les quatre éléments. Une fois, je sautais d'un rocher à l'autre tandis que le sol se dérobait sous mes pieds. Quelque temps après, j'ai vu des inondations : des eaux bourbeuses envahissaient tout, mais j'arrivais à m'accrocher à la branche d'un arbre. Une autre fois, j'étais pris dans une tornade et je cherchais partout un endroit où m'abriter. Enfin, ce fut le feu : tout brûlait. Pour moi, ces images étaient claires car, symboliquement, les quatre éléments sont en relation avec notre vie psychique et avec les épreuves que nous devons affronter au cours de notre vie.

Les épreuves de la terre sont comme des séismes, elles vérifient notre volonté, notre endurance, notre stabilité :

est-ce qu'à l'image de la pyramide nos assises seront suffisamment solides ? Les épreuves de l'eau touchent le monde des sentiments, elles nous plongent dans les flots noirs de la haine, de la trahison ; mais l'amour en nous doit pouvoir neutraliser tous ces poisons. Les épreuves de l'air sont produites par les tornades et les ouragans : notre intellect va-t-il perdre sa direction ou continuera-t-il à y voir clair et raisonner correctement ? Les épreuves du feu sont les plus terribles, elles brûlent toutes les impuretés qui empêchent notre âme de s'unir à la Cause première dont dépendent toutes les existences. Pour trouver Dieu nous devons passer par le feu purificateur.

Je suis toujours, de quelque manière, prévenu des dangers qui me guettent. Ou c'est moi qui les sens venir, ou c'est quelqu'un qui m'avertit. Mais, je ne sais pas pourquoi, je n'en tiens pas tellement compte, je ne prends pas de précautions, ce n'est pas dans mon tempérament. Quelqu'un m'a dit un jour : « Vous êtes téméraire. » Oui, c'est possible. Ensuite, bien sûr, quand je suis plongé dans les difficultés, je me reproche de ne pas avoir été plus prudent, mais il est trop tard.

Quelque temps avant d'être arrêté par la police et emprisonné, je sentais bien que j'étais menacé : il y avait dans le comportement de certaines personnes qui m'entouraient des signes qui ne trompaient pas.* Mais aussi, un soir, vers minuit, quelqu'un m'a téléphoné. Il m'a révélé tout ce qui se tramait pour me perdre : j'allais être victime d'un véritable complot, on accumulait contre moi des faux témoignages, je serais accusé de viol et d'autres actes pervers. Cette personne me disait : « Vous êtes en grand danger et votre situation d'étranger complique beaucoup les choses. Vous n'avez

* ***Voir Annexe I, p. 447***.

qu'une possibilité de vous sauver : partir. Quittez la France aussi vite que possible ! » En effet, je pouvais partir, mais je ne l'ai pas fait. Il est des cas où il est très difficile de savoir ce que l'on doit faire. Quelle était pour moi la meilleure façon de continuer le travail que mon Maître m'avait confié ?… J'ai décidé de rester, quelles qu'en soient les conséquences.

Dès que j'ai franchi le seuil de la prison, j'ai senti combien je devrais prendre de précautions pour ne rien laisser pénétrer en moi de cette violence, de cette grossièreté, de cette laideur. Il fallait que ni ma foi ni mon amour ne faiblissent, afin que je puisse poursuivre mon chemin. Même pendant la nuit, je travaillais pour que l'air chargé que je respirais ne me contamine pas, je ne devais jamais relâcher ma vigilance, et ce que j'ai vécu là, ce que j'ai vu et entendu m'a plus appris que tous les romans et les films policiers.

Mais, même en prison, on peut arriver à se rendre utile, et dans la mesure du possible j'ai essayé d'aider mes compagnons. Chaque matin, nous sortions dans la cour pour prendre un peu d'air et d'exercice. Certains couraient et rentraient esquintés. D'autres se contentaient de marcher, mais cela ne leur était pas plus bénéfique, car ils ne savaient pas comment marcher. Alors, un jour, j'ai proposé de le leur apprendre. Je leur ai surtout expliqué comment trouver un rythme convenable, bouger les bras, respirer. Au début, il n'y avait pas beaucoup de candidats, mais après quelque temps ils ont été plus nombreux…

Dans la cellule, je voyais ces hommes aller et venir comme des animaux en cage. Ils ressassaient toujours les mêmes questions : pourquoi ils s'étaient fait prendre ? qui les avait trahis ? comment ils allaient sortir de là ?… Et ils nourrissaient des désirs de vengeance. Il était évident

que, dès qu'ils seraient libres, certains reprendraient leur vie d'avant : vols, agressions, meurtres… Alors, à ceux qui voulaient bien m'écouter, j'ai commencé par dire : « Pourquoi chercher d'autres responsables que vous à la situation dans laquelle vous vous trouvez ? Si vous êtes ici, c'est parce que vous avez eu trop confiance en vous. Vous avez trop cru à vos capacités : vous avez échafaudé des plans en vous imaginant qu'on ne vous soupçonnerait pas ou que, si on vous soupçonnait, vous seriez assez habiles pour échapper. Malgré toutes ces précautions, vous n'avez pas réussi, vous vous êtes laissé prendre. Si vous aviez un peu douté de vous, si vous aviez pensé : « Je peux me tromper, je n'ai peut-être pas tout prévu, je ne suis peut-être pas assez malin », vous ne seriez pas ici. À l'avenir, apprenez à douter de vous, ce doute vous évitera de faire à nouveau des faux pas. »[2]

Maintenant, que dire des effets de la prison sur les détenus ? D'autres que moi en ont longuement parlé, mais je voudrais m'arrêter sur une question que je n'ai pas tellement entendu soulever. Les personnes qui reconnaissent qu'elles doivent être condamnées pour leurs fautes ne sont pas si rares : quelque chose en elles leur dit qu'elles méritent une sanction, mais aussi et surtout qu'elles doivent réparer. Or, de cela la justice ne se préoccupe pas beaucoup : elle se contente d'emprisonner les criminels. Et alors, entre les quatre murs de leur cellule, les voilà poursuivis par le souvenir de leurs actes, des mots, des images qu'ils ne cessent de ressasser. Même s'ils ne veulent pas toujours le reconnaître, beaucoup vivent avec l'obsession du mal qu'ils ont commis, et ils supportent très difficilement de se trouver là enfermés, impuissants. Pour les remettre sur la bonne voie, il faudrait les aider à libérer leur conscience en leur donnant des condi-

tions pour réparer leurs fautes. Une conscience tourmentée ne peut pas être apaisée durablement par des paroles de consolation, d'encouragement, ou des médicaments. Si on veut que les coupables donnent une nouvelle orientation à leur existence, il faut qu'ils aient, dans la mesure du possible, les moyens de réparer leurs fautes.

La plupart des conversations de ces détenus tournaient autour de l'argent et, pour beaucoup d'entre eux, c'était évidemment l'obsession de l'argent qui les avait conduits en prison. Ils ne voyaient rien de supérieur à l'argent, c'était leur dieu, et ils me semblaient encore plus prisonniers dans leur tête qu'entre les quatre murs de la cellule. En les regardant, en les écoutant, j'éprouvais pour eux une grande compassion. Et un jour, là encore, j'ai décidé que j'allais essayer d'éveiller en eux, même si ce n'était que faiblement, l'idée de l'existence d'une autre divinité. Je ne pouvais utiliser que des arguments très simples en leur posant des questions auxquelles l'un ou l'autre répondait.

Je demandais : « Est-ce que vous croyez qu'il existe sur terre des hommes justes ? – Des hommes justes ? Bien sûr que non ! Il n'y a que l'injustice partout dans le monde. – Et vous non plus, vous n'êtes pas juste ? – Ah, si, moi je suis juste. – Bon, c'est déjà ça. Et des êtres beaux, en existe-t-il ? – Oh oui, on a vu des femmes qui étaient drôlement belles ! – Et des êtres intelligents ? – Oui, il y en a aussi. – Vous reconnaissez donc que la justice, la beauté, l'intelligence existent. Et des êtres forts, en avez-vous rencontré ? – Oh oui, j'ai encore la marque des coups qu'un costaud m'a donnés dans une bagarre. – Et vous ne croyez pas qu'il existe encore d'autres qualités que vous devez reconnaître ? – Oui, plus ou moins.

« Bon, et maintenant, imaginez que toutes ces qualités dont vous avez constaté l'existence soient étendues et amplifées à l'infini… C'est cela que nous pouvons appeler Dieu : l'ensemble de toutes les qualités et vertus étendues et amplifiées à l'infini. On ne peut pas nier cette réalité, puisque nous en possédons chacun quelques parcelles. Si cet Être que les croyants appellent Dieu n'existait pas, de qui aurions-nous reçu ces qualités et ces vertus ? Où les aurions-nous trouvées ? Un Dieu présenté comme un vieillard avec une barbe et qui inscrit tous nos péchés sur un cahier, vous pouvez Le nier. Mais les vertus, il est impossible de les ignorer et de les nier. » Là, mes compagnons se taisaient…

Puis j'ajoutais : « Cet Être auquel vous n'avez jamais donné la moindre place dans votre vie, je peux vous montrer qu'en réalité vous ne cherchez que Lui. – Mais ce n'est pas possible ! – Si. Vous, pourquoi êtes-vous ici ? – J'aimais une femme, elle m'a trompé, je l'ai frappée et je l'ai blessée très gravement. – Eh bien, c'est donc que vous cherchez l'amour ». Je m'adressais à un autre : « Et vous ? – J'ai voulu éliminer un concurrent qui avait pris ma place. C'est lui qui décidait de tout, je n'avais plus aucun pouvoir. – Alors, c'est que vous cherchez la puissance… Et vous qui avez attaqué une banque, vous cherchez la richesse… Eh bien, l'amour, la puissance, la richesse, comme aussi la beauté, le savoir, c'est Dieu, ils viennent de Dieu. Nous sommes attirés par quelque chose d'infini, d'illimité, et sous une forme ou sous une autre, nous ne cherchons que Dieu. Seulement, les moyens, les méthodes pour L'atteindre ne sont pas toujours les bons. Il faut les réviser. » J'ignore jusqu'à quel point ils m'ont compris et ce qu'ils ont retenu.

En réalité, je ne pense pas qu'on puisse prouver l'existence de Dieu par le raisonnement : les arguments dont on

dispose sont si faibles ! Et on fait même injure au Seigneur en s'imaginant qu'un raisonnement, aussi habile soit-il, arrivera à prouver qu'Il existe. Comment prouver à des aveugles la réalité de la lumière, si ce n'est en leur rendant la vue ? Je ne me préoccupe donc pas de prouver l'existence de Dieu ni, au-delà de notre monde physique, l'existence d'un monde que nous ne voyons pas. Je fais de l'existence de Dieu et du monde invisible la base implicite de mon travail, c'est là-dessus que je construis.[3] Lorsque je vous parle, je ne me demande pas si vous avez ou non la foi. Et c'est parce que j'agis ainsi qu'un jour Dieu ne sera plus un sujet de doute ou d'interrogation pour vous et que vous entrerez en communication avec les réalités du monde invisible. Vous direz : « Mais alors, et la démonstration que vous avez voulu faire à ces prisonniers ? » C'était pour les amener à penser un peu…

Cependant, parmi ces hommes à qui toute idée de Dieu était étrangère, il y en a un qui m'a avoué un jour que, chaque soir, avant de s'endormir, il récitait une prière. J'étais étonné et je le lui ai dit, car je savais qu'il avait commis des fautes graves pour lesquelles il n'éprouvait aucun remords. Il me répondit que cette habitude remontait à son enfance. C'était son père qui, tous les soirs, lui faisait faire sa prière, et il n'avait jamais oublié. Ce qui ne l'avait pas empêché de devenir un escroc. Il me disait : « Je voudrais bien me débarrasser de cette habitude, mais je ne peux pas. » Il faut donc en conclure que les bonnes habitudes sont aussi tenaces que les mauvaises. Il aurait certainement fait pire encore s'il n'avait pas prié.

Un jour, un détenu m'a dit : « Je vous déteste, je ne peux pas vous supporter. – Mais pourquoi ? Est-ce que je vous ai

fait du mal ? – Non. – Et est-ce que vous m'avez vu faire du mal à quelqu'un ici ? – Non, au contraire, mais c'est votre présence qui me dérange. – Ah bon, et pourquoi ? Expliquez-moi. » Comme il n'arrivait pas à me donner la moindre explication, je lui demandai : « Est-ce que vous pouvez me dire au moins auprès de qui, ici, vous vous sentez bien ? » La réponse qu'il m'a faite m'a sidéré. Quand j'ai entendu quels étaient ceux qu'il appréciait, des brutes sans morale, j'ai été très content de lui être à ce point antipathique : c'était un diplôme pour moi.

Il faut le savoir. Ce n'est pas nécessairement à cause de ce que vous faites que les gens éprouvent pour vous de la sympathie ou de l'antipathie, mais à cause de ce que vous êtes, de ce qui émane de vous et qui s'accorde ou non avec ce qu'ils sont eux-mêmes profondément. Et quelquefois, ce qui est terrible, c'est que si vous faites du bien à quelqu'un qui éprouve instinctivement de l'antipathie pour vous, non seulement vous ne changerez pas ses sentiments à votre égard, mais vous lui deviendrez encore plus insupportable. J'ai eu quelques occasions dans ma vie de méditer sur cet aspect de la psychologie humaine.

Mais, parmi ces détenus, il y en avait un à qui je devais être très sympathique : figurez-vous qu'il s'était mis en tête que, lorsque nous serions sortis de prison, nous pourrions nous associer… pour faire des mauvais coups, bien sûr. En attendant, il me donnait des leçons pour que je sache comment m'y prendre. Je l'écoutais, tout cela était pour moi très instructif. Comparé à lui, dans ce domaine, j'étais évidemment de la plus grande ignorance. Il m'expliquait entre autres que je devrais me faire faire une petite opération au pouce, à l'index et au majeur, parce qu'ainsi on peut, paraît-il, soulever des charges très lourdes sans qu'elles s'échappent

des mains. Pour les cambriolages, ce doit être en effet plus commode.

Les premiers temps, aucun gardien ne voulait avoir la moindre conversation avec moi. Les consignes les plus sévères avaient été données : aucun contact, aucune conversation (j'étais même surveillé secrètement) afin que je ne puisse pas les hypnotiser et m'évader, car les journaux m'avaient présenté comme un mage, et un mage capable d'endormir les gens. Mais lorsqu'ils ont commencé à se rendre compte que ce drôle de mage était tout à fait inoffensif, chez certains d'entre eux la prudence et la suspicion ont laissé place à un intérêt et même à une certaine sympathie. Non seulement ils n'ont plus eu peur de parler avec moi, mais ils venaient me chercher spécialement pour me poser des questions et me demander des conseils… ce qui ne doit pas arriver souvent dans les prisons ! Pour ne pas se compromettre, ils m'appelaient à l'extérieur de la cellule sous prétexte que le greffier me demandait, et très vite on s'est aperçu que ce sacré greffier me demandait bien souvent ! L'un d'eux m'a même montré des photos de sa fiancée pour que je lui donne mon impression sur son caractère.

Un jour, j'ai été convoqué par le directeur de la prison. Pourquoi ? Parce qu'un gardien particulièrement malveillant (on les changeait souvent) ayant jeté ma Bible par terre, j'avais osé le lui reprocher sévèrement. Il a déposé une plainte et j'ai été appelé. Tous pensaient que je serais condamné au « mitard », ce cachot obscur, terrible, où l'on tombait souvent malade. Entouré de trois gardiens je me suis donc retrouvé devant le directeur. Lorsque j'ai expliqué ce qui s'était réellement passé, il m'a condamné en souriant à… trois mois sans tabac et sans vin. Quand je suis retourné

dans la cellule, c'étaient mes compagnons qui étaient déçus, parce que j'avais l'habitude de leur donner le tabac et le vin que je recevais. Les pauvres, pendant trois mois ils en ont été privés !

Maintenant, je suis pourtant obligé d'avouer une faiblesse… Bien que mon amour pour les humains, même les plus déchus, soit grand, il y avait des moments où j'étais sur le point de perdre patience. Car tandis que je méditais ou lisais, mes compagnons tout autour se conduisaient comme des forcenés. J'essayais de me dire que c'étaient des enfants incapables de discipliner leurs énergies, mais à des moments pareils, j'enviais les ermites qui, dans la solitude, écoutent la voix du silence, si riche, si éloquente pour leur âme. Je pensais : « Aller dans les montagnes ou les forêts pour goûter cette paix et m'entretenir avec les entités lumineuses du monde invisible qui n'est qu'harmonie et musique céleste, ah ! quels délices ! » Mais voilà que soudain je prenais conscience d'agir là comme un voleur en train de s'emparer d'un bien qui lui est pour le moment refusé et je me disais : « Non, la forêt et la montagne avec ses lacs limpides, c'est ici que tu dois les trouver », et je me concentrais de toutes mes forces sur la beauté de l'Enseignement, sur la puissance de cet égrégore, la Fraternité Blanche Universelle. Alors, je ne voyais plus la laideur qui m'entourait, je ne sentais plus l'odeur âcre du tabac, je n'entendais plus les bruits et les cris, et ces visages de brutes devenaient des visages humains. Tout se transformait grâce à l'influence magique de cette pensée.

Par les plus grands froids, avec les fenêtres ouvertes, je ressentais une chaleur bienfaisante, parce que, dans ma tête, les vérités de l'Enseignement me servaient de calorifère. Tous les autres grelottaient et battaient la semelle pour se réchauf-

fer les pieds, tandis que moi, assis en tailleur sur mon lit, je priais, je méditais. Je suis pourtant particulièrement frileux et la fenêtre ouverte donnait justement sur mon lit. J'ai supporté cela sans tomber malade, parce que j'avais l'Enseignement et l'idée de la Fraternité toujours présents dans ma tête. Je me sentais rattaché par un lien indestructible à cette grande famille disséminée non seulement sur toute la terre, mais aussi sur les autres planètes et jusqu'aux étoiles.

Alors, je vous le dis à vous aussi. Quoi qu'il arrive, que vous vous sentiez complètement exténué, au fond d'un gouffre, dans le dénuement le plus complet, que votre maison ait brûlé, que vous ayez été abandonné par votre famille, trahi par vos amis, rejeté de tous, n'oubliez jamais que, par votre âme et votre esprit, vous appartenez à un autre monde où aucune de ces misères ne peut vous toucher. Et lancez des signaux pour obtenir de l'aide. Vous croyez que personne ne vous voit et ne peut vous secourir ? Vous vous trompez : en réalité, il y a des milliers d'entités qui sont là et qui veillent.

Imaginez de petites barques qui voyagent sur l'océan pendant la nuit. S'il arrive que leurs occupants se sentent en danger, ils lancent des appels de détresse, des signaux lumineux, et on vient à leur secours. C'est ce que je faisais durant ces longues nuits en prison : j'appelais les entités célestes à mon secours en projetant de la lumière, c'est-à-dire ma foi, mon amour, mon espérance. Que pèsent les humains avec leurs jugements et leurs condamnations au regard des entités célestes ? Quand nous arrivons à attirer l'attention de ces entités, elles sont capables d'ouvrir en nous des portes, des fenêtres pour y faire entrer leur paix et leur joie. C'est tellement facile pour elles de nous apercevoir et de se diriger vers nous pour nous aider ! Même si elles sont occupées à

de grands travaux, les ondes que produit une prière fervente les alertent immédiatement. Celui qui se lamente, qui se laisse envahir par la révolte, la haine ou tout autre sentiment négatif, ces entités ne le voient pas, car il reste dans les ténèbres, il se confond avec l'obscurité. Mais qu'il lance des signaux lumineux vers le Ciel, il se sépare des ténèbres et il est immédiatement aperçu.

Les esprits lumineux que nous parvenons à attirer deviennent nos amis, et ils ne nous quittent plus, ils sont tenaces, aussi tenaces que les esprits ténébreux dont il est si difficile souvent de se libérer. Pourquoi les amis ne seraient-ils pas aussi tenaces que les ennemis ? Ils viennent nous soutenir, nous éclairer, nous conseiller et, si nous suivons leurs conseils, nous sommes toujours bien inspirés. C'est pourquoi, même dans la pire des situations il ne faut pas désespérer : un jour, elle tournera à notre avantage, parce que nous aurons été bien inspirés.

Mais être attaqué de toutes parts, voir les êtres sur lesquels on pensait pouvoir compter se montrer tellement instables, malhonnêtes, infidèles, il y a des moments, c'est vrai, où on se dit que cela ne vaut pas la peine de continuer. Que faire devant l'incompréhension de ceux qui s'imaginaient qu'en m'envoyant en prison ils rendaient service à la société ?... Mais s'il est pénible de devoir supporter les calomnies et les trahisons, le plus terrible, c'est qu'au bout d'un certain temps, ce n'est pas seulement de l'extérieur que les voix accusatrices se font entendre : elles se font aussi entendre de l'intérieur et elles finissent par envahir la conscience. Combien de fois ces voix intérieures sont venues me tourmenter ! Elles me disaient : « Même si tu n'as commis aucun des crimes dont on t'accuse, tu dois bien, d'une certaine façon,

être coupable et mériter des reproches. » Alors, comment réagir dans ces cas-là pour ne pas être anéanti ?

J'avais fini par trouver une méthode : j'appelais à moi le souvenir de tous les moments de lumière, d'inspiration et de joie spirituelle que j'avais vécus et je répondais à ces voix : « Je ne peux pas avoir connu de pareils moments et en même temps être coupable de ce dont vous m'accusez. » Et ces voix s'éloignaient… Bien sûr, quelque temps après, elles revenaient… Jusqu'au jour où elles se sont tues définitivement. J'ai pu leur résister parce que j'avais gardé en mémoire les minutes solennelles vécues auparavant au sein de l'esprit.

En réalité, la pire des choses n'aurait pas encore été que je doute de moi, mais que je doute de l'Enseignement, de la philosophie des Initiés, du chemin à suivre, ou de mon Maître qui quelque temps après mon arrivée en France m'avait écrit : « Continue d'avancer avec foi et amour. N'aie pas peur. » Que je doute de moi, oui, pourquoi pas ? Douter de soi, c'est ce qui oblige toujours à progresser. Il n'y a rien de plus dangereux que de se croire infaillible. C'est pourquoi, pendant cette période, j'ai passé aussi beaucoup de temps à réviser ma vie pour comprendre l'enchevêtrement de tous les fils dont elle avait été jusque-là tissée. L'avantage de la prison, si l'on peut dire, c'est que le temps ne manque pas ! Alors je cherchais à me souvenir de toutes les personnes que j'avais rencontrées, j'analysais les impressions qu'elles avaient produites sur moi, les relations que j'avais eues avec elles et ce qui s'en était suivi. Je comprenais combien c'était important, parce que cela me donnait des sortes de repères pour l'avenir.

Et vous aussi, il serait bon que vous fassiez de temps à autre un retour sur les événements que vous avez vécus et la manière dont vous les avez vécus, ainsi que sur les person-

nes que vous avez rencontrées, celles qui vous ont apporté de bonnes choses et celles qui vous ont créé des difficultés. Même si ces personnes ne présentent apparemment aucune ressemblance entre elles, dans leurs émanations elles peuvent avoir quelque chose de commun. Donc, si vous vous habituez à ressentir et à analyser ce qui émane d'elles, lorsque vous vous trouverez devant des inconnus, vous saurez à quoi vous en tenir. Il en est de même pour les événements : beaucoup se répètent sous une autre forme, et si vous ne les avez pas bien étudiés, si vous n'en avez pas tiré des leçons, vous vous retrouverez dans les mêmes impasses, et vous ne saurez toujours pas pourquoi.

L'existence obéit à une sorte de mouvement périodique : tout se répète, mais jamais exactement de la même manière, et c'est à nous de développer notre discernement. Mais il faut aussi être prudent et ne pas réveiller n'importe quels souvenirs du passé sous prétexte de les revivre pour les étudier. Il n'est pas bon de remuer la lie. Tous les événements que nous vivons sont enregistrés et classés quelque part en nous. On peut les comparer à des produits chimiques enfermés dans des flacons rangés sur une étagère. Il faut manier ces flacons avec prudence et éviter d'en ouvrir certains de peur d'être asphyxié.

C'est aussi quand j'étais en prison que j'ai décidé d'étudier sérieusement mon thème astrologique. En Bulgarie, et en France également, beaucoup de personnes m'avaient demandé de faire leur horoscope, et toutes s'étaient montrées satisfaites, ce que je leur avais dit les avait aidées. Mais quand j'étudiais mon propre thème, rien ne paraissait correspondre à ce que j'étais, ni aux événements que je vivais ou que j'avais vécus. Après des années, j'ai fini par en conclure

que ce thème n'était pas le mien. Je dois même ajouter qu'il était celui d'un être vraiment médiocre… et encore bien pire que cela ! Au point que parfois je me disais : « Mais comment je suis arrivé à me transformer à ce point ? C'est vrai, pendant des années j'ai travaillé, j'ai fait des efforts, j'ai eu un Maître… mais quand même ! » Cela me troublait beaucoup, il devait y avoir là quelque chose que j'ignorais. Je décidai alors d'écrire à mon frère Alexandre, en Bulgarie, pour qu'il interroge notre mère, et voici ce que j'ai appris.

Quand notre village, en Macédoine, avait été incendié, nous n'avions rien pu récupérer de notre maison qui avait été entièrement détruite ; nous avions tout perdu, y compris nos papiers d'identité. Donc, lorsque ma mère et moi sommes arrivés à Varna, il fallait en obtenir de nouveaux ; c'est mon père qui s'occupa d'en faire la demande, et ces papiers furent établis d'après ses déclarations. J'étais né en janvier, et comme il craignait qu'au moment d'aller à l'école, je ne sois pas accepté dans la classe où il voulait m'inscrire, il me vieillit d'un an. Et moi, jusque-là, je n'en avais jamais rien su. Pourquoi a-t-il fallu que j'ignore pendant presque cinquante ans ma véritable date de naissance ? Pour que je ne puisse pas savoir à l'avance les épreuves qui m'attendaient et que je ne fasse rien pour y échapper ?…

Alors que j'étais en prison, certaines personnes qui avaient appris mon lieu et ma date de naissance (la fausse), avaient fait mon horoscope et en avaient conclu que j'étais bien ce criminel qui avait été condamné. Quand je suis sorti, je rencontrai un jour une de ces personnes qui me dit sur un ton méprisant : « Oh ! avec ce thème astrologique, vous avez bien de la chance de vous en être tiré. Mais attendons la suite… » Je lui répondis : « Comment avez-vous fait pour connaître ma date de naissance ? Il y a peu de temps encore,

moi-même je ne la connaissais pas. Le thème que vous avez étudié n'est pas le mien. » Je pus lire alors un grand étonnement sur son visage, mais aussi une sorte de crainte.

Il ne servirait à rien que je revienne maintenant sur tous ces événements pour me demander si j'aurais pu les éviter et comment : puisqu'au moment où j'ai été prévenu de ce qui se tramait contre moi, mes amis d'en haut ne m'avaient pas inspiré la décision de fuir, c'est que je devais les affronter. J'ai toujours eu la plus grande confiance en ces amis : ils savaient que, même si le déshonneur qui m'était infligé était pour moi pire que la mort, je ressusciterais. Oui, et lorsqu'on ressuscite, on est plus vivant que si on n'était pas mort ! Et je n'ai pas été le seul à bénéficier de cette vie nouvelle, vous aussi.

Souvent, pendant cette période, je me sentais entre les mains de Dieu comme un bloc de pierre entre les mains d'un sculpteur. Comment travaille le sculpteur ? Armé d'un marteau, il frappe sur le ciseau pour commencer à dégager des formes. Dieu fait de même avec nous et nous devons accepter en disant : « Seigneur, je Te remercie d'arracher de moi toute cette matière superflue. Je Te remercie de faire de moi une pierre sculptée. » Oui, même au milieu des plus grandes souffrances, on peut, on doit remercier.[4]

C'est dans les conditions terribles de la prison que j'ai aussi compris combien je devais remercier le Ciel de m'y avoir préparé dès ma jeunesse. Si j'avais vécu une enfance et une adolescence dans le confort, la facilité, comment j'aurais supporté ce que j'étais obligé de vivre là ? Évidemment, je lisais beaucoup et les livres m'ont été d'un grand soutien. Mais, heureusement, j'avais déjà appris à chercher aussi en moi tout ce qui me manquait à l'extérieur. Chaque

mauvaise condition dans la vie est comme une prison dans laquelle nous sommes enfermés, et de cette prison nous avons en nous le pouvoir de nous libérer.

Il est arrivé que certaines personnes me disent : « Mais vous qui, très jeune, aviez appris à développer les pouvoirs de la pensée, pourquoi n'avez-vous pas utilisé ces pouvoirs pour riposter et neutraliser vos ennemis ? » Parce que la vraie puissance, c'est de ne jamais se servir de tels pouvoirs contre les autres, mais seulement pour devenir de plus en plus invulnérable aux attaques, pour ne pas succomber et pour transformer les cailloux qu'on nous jette en pierres précieuses. Avoir des connaissances, des pouvoirs et refuser de les utiliser à son profit, c'est cela la vraie grandeur, la vraie puissance. Et le Ciel, qui nous a permis de les acquérir, nous surveille. Ces connaissances et ces pouvoirs, nous ne devons les utiliser que pour notre avancement spirituel ou celui des autres, non pour nous imposer, pour répondre aux attaques ou nous venger. N'est-ce pas l'exemple qu'a donné Jésus ?[5]

Et puis, la vérité, c'est que la vie est une école dans laquelle on nous a envoyés, et dans cette école nous ignorons en fait qui sont les professeurs et qui sont les élèves. Des enfants, des mendiants peuvent nous instruire, mais aussi nos ennemis. Oui, même et surtout nos ennemis, car c'est eux qui nous obligent à faire le plus d'efforts. Quelquefois, il serait assez facile de répondre aux calomnies, aux attaques, mais toutes les manières de répondre ne sont pas bonnes. J'ai toujours senti le danger qu'il y aurait à m'abaisser au niveau de ceux qui m'attaquaient, car je me serais sali avec eux. Par ma réponse, je voulais être capable de me maintenir très haut, de ne pas rejoindre mes adversaires dans la mesquinerie, la

méchanceté, car alors, même si j'avais apparemment remporté la victoire, en réalité j'aurais beaucoup perdu.

De toute façon, il est presque impossible de se défendre contre les accusations injustes. Quelque temps après ma sortie de prison, un ami est venu me dire qu'il craignait pour ma sécurité, car il y avait à Paris des gens qui, persuadés que j'étais un monstre, parlaient de me supprimer. Ils avaient, je ne sais comment, reproduit à des centaines d'exemplaires le billet de banque où figurait l'astronome Le Verrier en remplaçant son visage par le mien. Au-dessous, ils avaient écrit : « Michaël Ivanoff, plus dangereux que Hitler », et ces billets, ils les distribuaient dans les rues. En entendant cela, j'ai ri, bien sûr, tellement c'était grotesque ! Mon ami me dit : « Vous ne devriez pas rire, il y a des gens qui sont fous. »

Mais fous ou pas, quand ils sont persuadés que vous êtes coupable, quand ils veulent que vous soyez coupable, il n'y a rien à faire : dans tout ce que vous dites, ils trouvent un argument à retourner contre vous. Combien de fois je me suis trouvé dans cette situation ! Mais un jour où quelqu'un était encore en train de m'accuser d'égarer les humains, de séduire les femmes, de disloquer les familles, de pousser les gens au suicide, etc., pendant un moment je me suis contenté de l'écouter. Si j'avais essayé de me justifier, je n'y serais évidemment pas arrivé, alors pourquoi perdre mon temps ? Au bout d'un moment, je l'ai regardé en souriant et je lui ai dit : « Mais ce n'est rien, j'ai fait bien pire que ça, et vous ne savez pas tout ce dont je suis encore capable… » L'autre, stupéfait, a écarquillé les yeux et il s'est tu. Quand on est accusé injustement, il faut trouver des méthodes pour ne pas se laisser entamer.

C'est par l'amour que nous nous vengeons de nos ennemis, c'est par l'amour que nous entassons des charbons ardents sur

leur tête.[6] Je sais qu'un jour, tous ceux qui m'ont fait du mal auront honte de leurs actes et viendront me demander pardon. Certains l'ont déjà fait, et d'autres, qui ont maintenant quitté la terre, le font aussi. Je sens leur présence auprès de moi : ils regrettent, ils me supplient de leur pardonner…

Je pourrais vous raconter en détail toutes les épreuves que j'ai eu à subir en prison, toutes les attaques dont j'ai fait l'objet, et encore, des années après, même réhabilité*, tout ce qui a été tenté pour me détruire. Mais ce ne serait pas très utile. Si je les mentionne quelquefois, c'est pour vous donner les conclusions que j'en ai tirées et les méthodes que j'ai utilisées pour résister.

Cette épreuve de la prison, je ne l'avais évidemment pas voulue, mais elle était sans doute inévitable et j'ai fait là des expériences que je n'aurais faites nulle part ailleurs. Elles ont été pour moi un test. J'ai été obligé de me saisir de toutes mes forces intérieures, de les rassembler, de les maîtriser et de les projeter vers le haut. En tout cas, sachez-le, jamais je n'oserais vous parler comme je le fais depuis des années si les difficultés que j'ai eu à surmonter ne m'avaient pas éduqué – et comment ! – en me montrant que l'esprit peut triompher de tout : aucune prison ne peut le retenir.**

Regardez les arbres dans la forêt : ils sont serrés les uns contre les autres, et si l'un d'eux veut s'étendre, il en est empêché par ses voisins. Alors l'arbre, qui est sage, décide qu'il va seulement s'élancer vers le ciel où l'espace est libre. Pourquoi ne pas nous instruire auprès des arbres ? Chaque fois qu'on veut nous limiter, nous devons nous élancer vers

* en septembre 1960.

** ***Voir Annexe II, p. 452***.

les hauteurs, nous réfugier dans le monde de la lumière, auprès de Dieu. Même seul, même malade, même en exil, même en prison, nous avons tout pouvoir sur notre vie intérieure. « Je transformerais la prison en palais », avait dit le Maître. C'est mon âme que je devais transformer en palais, car c'est l'âme qui peut être une prison ou un palais.

Et il ne sert à rien, quand nous souffrons, de nous en prendre au Seigneur. Puisqu'Il nous donne les moyens de surmonter les épreuves, c'est bien qu'Il ne veut pas que nous soyons toujours victimes. Et un jour, quand les conditions s'améliorent, nous bénéficions vraiment du travail que nous avons réalisé : nous tirons parti de la nouvelle situation, et bien mieux que si nous n'avions pas eu à nous développer dans les difficultés.

Le Maître Peter Deunov m'avait demandé de venir en France afin de sauver son enseignement et le faire connaître. Pour remplir cette mission, je pouvais espérer qu'on parlerait de moi en meilleurs termes, car comment un message peut-il être reçu si le messager est éclaboussé, sali, déshonoré ? Mais j'ai dû accepter les événements comme ils se présentaient en faisant confiance au Ciel, qui à un moment ou à un autre vient toujours rétablir la vérité.* Il faut supporter et boire la coupe amère en attendant que le Ciel se manifeste. Il est dit dans le Psaume 91 :

« Puisqu'il m'aime, je le délivrerai…
Il m'invoquera et je lui répondrai.
Je serai avec lui dans la détresse.
Je le délivrerai et je le glorifierai…
Et je lui ferai voir mon salut. »

* Voir ***Annexe III, p. 458***.

Le psaume ne promet pas que nous serons épargnés, mais qu'à la fin, le Seigneur nous accueillera dans sa lumière.

Si nous exécutons consciencieusement le travail que le Ciel nous a confié, il se produit toujours des événements qui font apparaître la vérité et rétablissent la situation. Sinon, quoi que nous fassions, nous ne réussirons pas. Là encore, je parle non seulement pour moi, mais pour vous tous. Quelles que soient les difficultés, il faut continuer jusqu'à ce que le Ciel intervienne, car il connaît le moment favorable, et alors, les événements prennent un tout autre cours.[7] Quand le printemps vient, quelles transformations dans la nature! Les interventions du monde divin sont pareilles à la venue du printemps : un souffle tiède parcourt la terre et les bonnes graines que nous avons semées commencent à germer.

Notes

1. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. III : « L'aiguillon de la souffrance ».
2. Cf. ***L'amour plus grand que la foi***, Coll. Izvor n° 239, chap. III : « Le doute salutaire ».
3. Cf. ***La foi qui transporte les montagnes***, Coll. Izvor n° 238, chap. V : « La foi précède toujours le savoir », chap. XI : « Dieu, la vie » et chap. XII : « Dieu dans la création ».
4. Cf. ***Le rire du sage***, Coll. Izvor n° 243, chap. XII : « Remercier, source de lumière et de joie ».
5. Cf. ***Le Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. XVI : « Ne cherchez jamais à vous venger », et ***Le véritable enseignement du Christ***, Coll. Izvor n° 215, chap. VII : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font » et chap. VIII : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite… ».
6. Cf. ***L'arbre de la connaissance du bien et du mal***, Coll. Izvor n° 210, chap. IX : « Vaincre le mal par l'amour et la lumière ».
7. Cf. ***L'amour plus grand que la foi***, Coll. Izvor n° 239, chap. VII : « Conserver sa foi dans le bien ».

11

Une année en Inde : février 1959 – février 1960

Principaux sites de l'Inde mentionnés

Partir en Inde… Voilà le rêve d'un nombre de plus en plus grand d'Occidentaux pour qui ce pays représente le sommet de la spiritualité. Parce qu'ils ont lu quelques livres sur l'hindouisme, le bouddhisme, les différents yogas et les Maîtres spirituels, ils s'imaginent qu'en mettant le pied sur le sol de l'Inde ils trouveront immédiatement le grand sage, le grand Initié qui leur donnera l'illumination. Et sans préparation préalable, comme ça, ils s'embarquent… Même s'ils ont entendu parler de la misère, du manque d'hygiène, de la saleté qu'on trouve dans ce pays, ils ne réalisent pas toujours combien c'est difficile à supporter pour des Européens. Certains diront que lorsqu'on part à la recherche d'un Maître spirituel, les conditions matérielles comptent peu. Bon, admettons. Mais quelle idée se font-ils de la recherche d'un Maître ? Même s'ils croient l'avoir trouvé, sont-ils sûrs qu'il les acceptera ?… Et que feront-ils devant quelqu'un qui reste pendant des heures dans le silence ? Seront-ils capables d'entrer en communication avec lui dans ce silence ?… Si, comme beaucoup le prétendent, ils n'ont trouvé aucune

nourriture spirituelle en Occident, ce n'est pas en Orient qu'ils la trouveront.

Que ce soit la religion, la philosophie, la littérature, la musique, l'architecture, etc., dans tous ces domaines l'Inde a enrichi la culture universelle d'immenses trésors qu'il vaut la peine de connaître. Mais pauvres Européens qui vont s'aventurer parmi tant de traditions et de pratiques en pensant qu'elles leur apporteront ce que le christianisme ne peut pas leur apporter ! Déjà seulement le fait de découvrir tant de divinités aux formes étranges qu'ils ne savent pas comment interpréter : Kali qui danse avec un collier de crânes humains autour du cou, Avalokiteshvar aux mille bras et aux onze têtes, Indra qui se manifeste sous forme de pluie, Ganesha à tête d'éléphant, Hanuman le singe, etc. Le panthéon hindouiste est une forêt inextricable dans laquelle l'Occidental risque d'autant plus de se perdre qu'il n'est pas familiarisé avec le monde des symboles.

Comprenez-moi bien : je ne sous-estime pas la valeur des religions et des spiritualités de l'Inde, bien au contraire ; je veux seulement prévenir les Occidentaux qui partent là-bas, la tête pleine d'illusions, en s'imaginant qu'ils reviendront illuminés après avoir reçu la bénédiction de quelques yogis et parcouru quelques lieux saints. J'en ai rencontré de ces « pèlerins » revenant de l'Inde, et ils m'ont avoué qu'ils se sentaient perdus. Ce n'est pas étonnant : quand on n'a pas déjà su donner un sens à sa vie, il est toujours risqué de s'imaginer qu'on va enfin le trouver en sortant de la culture et des traditions dans lesquelles on est né. Avant de se lancer dans de pareilles aventures, il faut réfléchir. J'ai eu quelquefois l'occasion de vérifier combien certains yogis hindous sont sages. Ils demandent aux Occidentaux : « Vous êtes chrétiens ? – Oui. – Alors, restez chrétiens. » Ils savent

qu'une culture, une tradition est comme sa terre d'origine pour un arbre. Combien de temps faut-il à un arbre déraciné pour s'enraciner ailleurs !

Toutes les religions sont issues de la même source, leurs différences viennent de ce qu'elles sont apparues à des époques différentes chez des peuples de mentalités différentes. C'est pourquoi il faut bien réfléchir avant de vouloir changer de religion, on ne s'adapte pas si facilement à d'autres mentalités. La tradition hindoue est extraordinairement profonde, riche et poétique, je le répète, mais à part quelques exceptions, les Occidentaux qui s'y aventurent risquent surtout de s'y égarer. Ou alors, ils ne s'arrêteront qu'aux apparences, aux formes, à des détails superficiels, exotiques, et cela n'est pas respectueux pour tous ces grands esprits du passé qui, après avoir longtemps travaillé, fait des recherches, ont voulu léguer à leur peuple le fruit de leurs expériences. Il ne faut pas croire que les sages et les Maîtres spirituels de l'Inde se sentent tellement honorés de voir tous ces chrétiens négliger leur propre religion pour se déguiser en yogis avec le crâne rasé et une robe orange, balbutier quelques mots sanskrits et réciter des mantras en faisant brûler des bâtons d'encens.

Depuis mon retour, je sais combien vous êtes impatients de m'entendre parler de mon séjour en Inde. Bien sûr, je le ferai, mais mon intention n'est pas de vous impressionner en vous racontant tout ce que j'y ai vécu. Je trouve même que vous y attachez déjà trop d'importance, comme si ce que je vous apporterai désormais devait être plus précieux, plus essentiel que ce que je vous ai donné, pendant des années, avant d'y faire ce séjour. Vous pouvez ne pas me croire, mais si cette expérience en Inde a été tellement riche

pour moi, c'est aussi parce qu'elle n'a fait que souligner la valeur de notre tradition occidentale. Depuis mon retour, cette valeur m'apparaît encore plus clairement, parce que maintenant je peux vraiment comparer. Je ne dis pas que la tradition occidentale est supérieure, mais que les Occidentaux peuvent y trouver tout ce dont ils ont besoin pour leur développement spirituel.*

Dès mon arrivée dans ce pays, j'ai voulu comprendre ce que sont actuellement les Indiens, leur apparence physique, leur mentalité, leur comportement. En utilisant tous les moyens de locomotion possibles, depuis Srinagar dans l'Himalaya, jusqu'à Trivandrum dans l'extrême sud où la terre est si rouge, et de Bombay à Calcutta, j'ai parcouru l'Inde dans tous les sens. J'ai pénétré dans tous les milieux, j'ai rencontré des grands Maîtres, mais aussi des hommes politiques, des banquiers, des universitaires, des artisans, des mendiants… J'ai regardé comment les gens achètent et vendent, comment ils se nourrissent et s'habillent, comment ils dorment et prient. J'ai aussi fait l'effort de remon-

*Avant son départ, le 11 février 1959, le Maître avait laissé ce message :

« Frères et sœurs bien-aimés de la Fraternité Blanche Universelle, en ce lieu d'Izgrev de France je charge les esprits de la nature, les oiseaux, les arbres, les objets et toutes choses, par l'obligation que je leur ai donnée, d'être les conducteurs des forces d'inspiration, de protection pour vous tous.

« Que les levers du soleil, conduits par les êtres invisibles qui vous entourent et vous parlent, vous conduisent sur la voie ascendante de l'évolution divine.

« Soyez unis par l'amour qui lie et rend fructueuses toute action, toute parole et toute pensée.

« Je ne suis pas là, et pourtant je suis là toujours.

« Un Être plus haut que moi vous prend sous sa protection.

« Vivez divinement votre vie terrestre.

« Alléluia ! »

ter mentalement très loin dans le temps afin de rechercher ce qu'avaient été autrefois la vie de ce peuple, ses pratiques, ses mœurs.

Le spectacle de la rue dans les villes indiennes est quelque chose d'extraordinaire, et j'ai passé des heures à me promener en observant cette foule tellement vivante et colorée. Dans tous les pays du monde que je visite, le spectacle de la foule dans les rues m'inspire toujours la même pensée : ces hommes et ces femmes ont chacun leur existence propre, leur histoire, leurs problèmes à résoudre, leurs souffrances, leurs amours… Ils vont et viennent comme des individus livrés à eux-mêmes, mais en réalité il y a un Être qui les soutient tous, parce qu'Il vit en eux. Et à tous j'essaie, au moins par la pensée, de donner quelque chose de bon de mon cœur et de mon âme.

Il est inutile que je vous raconte sur l'Inde ce que beaucoup de voyageurs ont déjà raconté mieux que je ne pourrais le faire ; mais évidemment, comme tous ceux qui y vont pour la première fois, j'ai été immédiatement frappé par toute cette pauvreté qui s'étale à côté d'une opulence extraordinaire. J'ai vu d'immenses palais avec des dépendances où on élevait et soignait une centaine de chevaux, et devant ces palais une foule de mendiants mouraient de faim. À Bombay, New Delhi, Lucknow, Calcutta ou Madras, je suis rentré dans des magasins de tissus seulement pour admirer toute cette profusion de soieries aux couleurs chatoyantes. Quelles merveilles! Je ne crois pas qu'on puisse en trouver de semblables chez nous, en Europe. Et quand je sortais de ces endroits féeriques, la plupart des hommes et des femmes que je croisais étaient vêtus de haillons... On se demande aussi pourquoi tant d'étendues de terres restent incultes.

Tout le monde a entendu parler de cette misère qui règne en Inde, mais une chose est d'en entendre parler, autre chose est de la voir. Un jour, à Calcutta, je devais traverser un pont. Sur les deux côtés, des malades, des mendiants, des infirmes étaient accroupis ou allongés. Certains étaient peut-être déjà morts. Des mains se tendaient sur mon passage, et je distribuai toutes les pièces de monnaie dont j'avais rempli mes poches. Mais même en faisant l'effort de me maîtriser, j'étais tellement bouleversé par la vue d'un tel dénuement, d'une telle souffrance, d'un tel abandon, qu'en arrivant à l'autre bout du pont, j'ai pleuré.

Avec le spectacle de cette misère, c'est le bruit que j'ai eu aussi beaucoup de difficultés à supporter. Au début de mon séjour, j'étais vraiment choqué de découvrir que les Indiens, si religieux et si mystiques, n'arrêtent pas de faire du bruit, même dans les temples, même dans les ashrams. Il faut aller dans les forêts ou dans la montagne pour avoir enfin le silence. J'ai assisté à la fête par laquelle le pays commémore son indépendance : toute la population était dans les rues, c'étaient des défilés ininterrompus d'enfants, d'adultes et de vieillards qui passaient à pied ou en voiture. Beaucoup avaient de petites trompettes dans lesquelles ils ne cessaient de souffler. Un vacarme ! La fête a duré trois jours et trois nuits.

Par certains traits de caractère, par leur patience, l'acceptation de leurs dures conditions de vie, on sent que les hindous sont de très vieilles âmes, mais d'un autre côté ils sont comme les enfants : ils aiment le bruit. En tout cas, le bruit ne semble pas les déranger, et c'est ce qui rend souvent pénible aussi le séjour dans les hôtels. À une heure, deux heures du matin, j'étais souvent réveillé par des va-et-vient et des voix dans le couloir. Une fois, après avoir patienté un moment, je suis sorti de ma chambre et j'ai vu là trois ou

quatre gaillards en grande conversation. Je leur ai dit : « La culture européenne a au moins cette supériorité, c'est qu'à partir de dix heures du soir, on doit cesser de faire du bruit pour ne pas empêcher les gens de dormir. Et vous, regardez quelle heure il est ! Vous n'avez aucun respect, aucun amour… » Je m'attendais à ce qu'ils protestent, mais pas du tout ; l'un deux s'est même jeté à mon cou pour m'embrasser en s'excusant et en me promettant qu'ils ne recommenceraient plus. Et, en effet, à partir de ce moment-là ils n'ont plus fait de bruit.

Dans les hôtels où je séjournais, ceux qui commençaient à me connaître un peu me considéraient comme une sorte de yogi, mais un yogi bizarre. Pourquoi ? Parce que, d'après eux, un yogi doit tout supporter. Eh bien, c'est que je ne dois justement pas être un yogi, car je ne supporte pas tout, et surtout pas le bruit. Mais ils se montraient très gentils, ils m'acceptaient comme j'étais.

Un jour, comme ça, par simple curiosité, j'ai pénétré dans la cuisine d'un hôtel… Et qu'est-ce que j'ai vu ? Des rats qui circulaient tranquillement. À partir de ce moment-là, j'ai demandé qu'autant que c'était possible on me permette de préparer moi-même mes repas. On m'a laissé faire : on disait que j'étais un brahmachari – c'est ainsi que l'on nomme les hommes célibataires consacrés au service de Dieu. Et savez-vous quel est le légume que j'ai le plus apprécié en Inde ? Le navet. Oui, jamais je n'ai mangé de navets aussi tendres et aussi savoureux.

Partout j'ai donc été bien accueilli. Grâce à leur culture millénaire, les hindous savent, d'instinct, reconnaître les êtres qui ont voué leur vie à la spiritualité. Spontanément, ils vont vers eux et leur demandent leur bénédiction. Combien de fois, non seulement dans les hôtels, mais dans les

rues, dans les autobus, j'ai été arrêté par des hommes et des femmes qui me demandaient de les bénir, ce qui ne m'était évidemment jamais arrivé en Europe. Ils s'agenouillaient même devant moi. J'étais très gêné et au début je m'efforçais de les relever. Ensuite, j'ai dû y renoncer, car ce comportement fait partie de leurs traditions, mais je ne suis jamais arrivé à m'y habituer. Quelques-uns me posaient des questions et voulaient m'inviter à prendre un repas chez eux, ou même m'héberger pendant plusieurs jours. Très souvent, j'étais obligé d'inventer des prétextes pour échapper à toutes ces invitations.

Parmi ceux qui m'arrêtaient ainsi, je découvrais parfois que certains étaient des personnages très importants. Ils me proposaient de me prendre dans leur voiture pour me faire visiter la ville et ses monuments, de même que des sites réputés des environs. J'étais vraiment très surpris de ce respect, de cette vénération même que tant de personnes me témoignaient, et dans tous les milieux.

Même si on est déjà prévenu, la familiarité dans laquelle les Indiens vivent avec les animaux est quelque chose d'étonnant. Ils les acceptent parmi eux comme s'ils n'établissaient pas de frontière bien définie entre le règne humain et le règne animal. Il est vrai que d'un certain point de vue ces frontières n'existent pas, mais c'est aussi que, pour eux, des animaux comme la vache, le singe, le serpent, etc., conservent encore un caractère mythique, donc sacré. C'est pourquoi ils laissent les vaches se promener dans les rues des villes, où elles gênent la circulation des voitures. Les serpents font aussi partie du spectacle quotidien : n'importe où un homme peut laisser sortir d'un sac plusieurs serpents qui se dressent et ondulent tandis qu'il joue d'une sorte de flûte.

Quant aux singes, ils envahissent les temples où ils font des dégâts et laissent toutes sortes de saletés. C'est certainement plus rare, mais il paraît que dans certains temples, ce sont les rats que l'on nourrit et que l'on protège comme des hôtes sacrés. Mais les singes, on en rencontre partout, non seulement dans les temples mais en ville, où ils sautent sur les étals des marchands et s'emparent de fruits qu'ils jettent à la tête des passants. On m'a raconté qu'il leur arrive d'enlever un bébé et de l'emporter tout en haut d'un arbre : alors, les parents n'ont plus qu'à leur présenter de la nourriture pour qu'ils redescendent et ramènent l'enfant.

Quant à la ville de Bombay, elle est envahie de corbeaux ; sur les arbres, les toits des maisons ils croassent toute la journée, et c'est insupportable. Les étrangers se plaignent, mais les Indiens, eux, ça ne les dérange pas : ils ne les chassent pas. Moi, un jour, j'étais tellement exaspéré que j'ai lancé quelques petits cailloux pour les éloigner, et il s'est passé alors quelque chose d'étonnant : quand, plus tard, je suis sorti de l'hôtel pour aller marcher dans la forêt, ils m'ont suivi : on aurait dit qu'ils me reconnaissaient et ils sont venus m'accompagner jusque dans la forêt. Mais ce qui s'est passé là est une autre histoire. Les corbeaux sont très intelligents et il vaudrait la peine de mieux les étudier.

Je me suis beaucoup promené dans les forêts de l'Inde, mais il fallait que je me montre prudent. Un jour, j'ai vu se précipiter vers moi toute une troupe de singes. Ils n'étaient pas très gros, mais leur morsure peut être dangereuse et ils étaient nombreux. L'un d'eux, en particulier, s'est approché très près en sifflant d'une façon menaçante. Je l'ai alors regardé fixement en brandissant le bâton que je tenais à la main, et il s'est enfui suivi de toute la troupe. Dans cette forêt, il y avait, paraît-il, quelques tigres, mais

je n'en ai jamais rencontré. Peut-être ont-ils trouvé que j'étais encore plus méchant qu'eux, ils ont eu peur et ils n'ont pas osé se montrer ! Et quand j'étais au Cachemire, on m'avait averti que l'endroit où j'avais l'habitude d'aller était infesté de serpents, de tout petits serpents très venimeux, dont la morsure entraîne une mort foudroyante. Là encore, je n'ai pas eu la chance de voir au moins un de ces petits serpents. Mais dans ces forêts où je me promenais, j'étais étonné de trouver parfois toutes sortes de baies et de fruits tellement sucrés. Cela suffisait à me nourrir pour toute la journée.

Pendant mon adolescence, alors que je n'avais pas encore rencontré le Maître Peter Deunov et que je cherchais mon chemin, j'avais pris l'habitude de me lier à tous ces sages et ces grands Êtres qui, d'après les livres que je lisais, vivaient en Inde, et particulièrement dans l'Himalaya. En partant pour l'Inde je ne savais pas qui j'allais rencontrer. Maintenant, je n'avais plus besoin de trouver une direction, je l'avais trouvée depuis longtemps, mais j'avais besoin de me faire mesurer. Oui, j'avais de moi, de mon travail, une certaine idée et j'avais besoin de me la faire confirmer. Alors, pendant un an, j'ai visité de nombreux ashrams, j'ai été reçu dans des sanctuaires où aucun étranger n'était admis, j'ai approché de grands Maîtres. Certains étaient connus, d'autres non. Parmi les grands Maîtres, j'ai eu le privilège de rencontrer Neem Karoli Maharaj Babadji. Avant de partir je connaissais évidemment l'existence de Babadji dont parle Yogananda Parahamsa dans *Autobiographie d'un yogi*. Je ne savais pas si je le rencontrerais, car il se déplace sans cesse et ne prévient jamais du lieu où il va séjourner. On peut le chercher en vain pendant des années, et il est d'autant plus

difficile de le trouver qu'il prend diverses apparences : celle d'un mendiant dans la foule ou celle d'un voyageur. À peine arrive-t-on à le reconnaître dans le yogi que l'on croise par hasard sur un chemin.

Mais je souhaitais beaucoup rencontrer Babadji. Alors que j'étais à Almora, je lui avais adressé un message par la pensée, et il m'a répondu en venant lui-même à ma rencontre, le 17 juin. Il a envoyé un de ses disciples me chercher pour m'amener chez lui. Le 17 juin, c'était justement cette date que m'avait annoncée le docteur Bindu, un grand clairvoyant, disciple de Babadji, quand je lui avais confié mon souhait de rencontrer son Maître.

Vous attendez que je vous parle de Babadji, mais l'essentiel ne peut pas se dire. D'abord lui-même ne raconte rien le concernant, et on ne connaît même pas son âge. Des vieillards qui l'avaient connu quand ils étaient enfants m'ont assuré que son visage n'avait pas changé depuis. Mais laissons de côté la question de son âge… En apparence, rien ne distingue Babadji d'autres yogis. Il portait un vêtement si vieux, si usé, que j'ai voulu un jour lui offrir un dhoti neuf. Je l'ai très soigneusement choisi et quand je le lui ai apporté il m'a remercié, mais il ne l'a pas accepté. Quand il veut bien se laisser approcher, il est d'un abord très simple. Souvent, il se tient très familièrement à moitié allongé. Mais ce que l'on remarque avant tout, c'est son regard, profond, magnifique, plein d'amour.

J'ai été surpris par l'accueil que m'a fait tout de suite Babadji. Son regard, son sourire me rappelaient aussi mon Maître. Et quels échanges nous avons eus dans le silence ! Lorsque je l'ai revu, le 21 juin, nous avons quitté ensemble Almora en voiture pour aller jusqu'à Bareilly. À Almora, où j'avais habité quelque temps, je laissais des amis : le docteur

Bindu ainsi qu'Anagarika Govinda, un grand spécialiste de la mystique tibétaine, et sa femme Li Gautami.

J'ai eu de longues conversations avec Babadji, mais il me restait encore beaucoup de questions à lui poser, et comme il devait repartir, il me mit en contact avec un de ses disciples qui vivait dans les montagnes, à Nainital, où un autre disciple me conduisit par le train. Nainital est un très bel endroit, très pittoresque avec ses cinq temples construits sur les hauteurs, et c'est là que Babadji a son ashram. Dès mon arrivée je fus reçu par un homme d'environ trente-cinq ans qui se nommait Hanuman Baba (dans l'épopée du *Ramayana,* Hanuman est le roi des singes, ministre du dieu Rama). Il avait un visage magnifique, pur, intelligent, et il émanait de lui quelque chose de très spirituel. Sans m'avoir présenté, mais j'ai su ensuite que Babadji m'avait annoncé à lui, mon compagnon de voyage prit congé de moi, et Hanuman Baba me conduisit dans une maison où il me donna la chambre qu'occupait habituellement Babadji quand il séjournait à Nainital. J'y restai quelque temps. La fenêtre donnait sur les montagnes enneigées : au loin, j'apercevais le sommet de la Nanda Dévi, et pendant cette période j'ai pu méditer chaque jour devant un paysage magnifique.

Je suis donc resté quelque temps à Nainital, et ce fut pour moi l'occasion d'étudier et de faire des expériences très intéressantes. D'abord, parce que tous les jours je rencontrais Hanuman Baba qui était un être hors du commun. Babadji le soumettait à une discipline très rigoureuse mais que, de toute évidence, il supportait très facilement. Depuis plusieurs années, il devait s'abstenir de parler, aucun mot ne sortait de sa bouche : il écrivait sur une ardoise ce qu'il avait à dire. Il lui était aussi imposé de dormir dans une sorte de trou obscur, avec juste assez de place pour se coucher.

Pourquoi ? Parce que dans l'obscurité, dans le silence absolu, il n'y a plus aucune nourriture pour les cinq sens que le yogi s'efforce encore d'engourdir par la méditation. Quand les cinq sens s'arrêtent de fonctionner, ils n'absorbent plus l'énergie psychique, et à ce moment-là s'éveillent d'autres sens grâce auxquels le yogi commence à voir, à entendre, à sentir, à toucher les éléments fluidiques des régions supérieures.

Tous les matins, pour son travail, le disciple silencieux se rendait en ville où il avait un emploi dans une administration. De retour à dix-sept heures, il allait assurer le service dans un petit temple à côté. Puis il venait me voir et répondait à mes questions en écrivant sur son ardoise. J'ai passé des heures entières avec lui ; je lui parlais, et pour me répondre il écrivait. Il connaissait bien l'anglais et, quelquefois, nous sommes restés ensemble jusqu'à deux ou trois heures du matin. Pour se nourrir il se contentait d'un demi-litre de lait par jour et il était pourtant plein de vigueur. Couvert d'un seul vêtement hiver comme été, il allait pieds nus, mais il marchait si vite que j'avais peine à le suivre. Instruit et guidé par Babadji, il avait éveillé la force Kundalini qui avait atteint son chakra frontal, Ajna chakra.[1] Les exercices de yoga qu'il m'a montrés révélaient son grand degré d'avancement, et j'ai beaucoup appris auprès de lui. Sur la demande de Babadji il m'a enseigné quelques exercices du Chabda-yoga, le yoga du verbe, dont j'ai pu constater l'efficacité.

Hanuman Baba me faisait volontiers visiter son jardin où il cultivait toutes sortes de plantes, et particulièrement des plantes médicinales. Mais il y en avait d'autres aussi dont il m'assurait qu'elles possédaient des propriétés extraordinaires : l'une d'elles permettait de vivre des semaines sans nourriture ; une autre, de résister au froid des jour-

nées entières dans les neiges de l'Himalaya. Je n'ai pas vérifié, mais c'est possible, je crois à la puissance des herbes. Un jour, il m'a montré comment fabriquer une pâte avec la racine d'une certaine plante et les feuilles rouges d'une autre : on les broie ensemble en les frottant sur une pierre et cela donne un mélange que l'on applique ensuite sur le front, entre les deux sourcils, pour éveiller le troisième œil. J'avais noté les noms de ces plantes et je pourrais vous les donner, mais il vous serait difficile de les trouver. Hanuman Baba me disait que de nombreux yogis et sadhous passaient par Nainital, et que c'était d'eux aussi qu'il tenait beaucoup de ses connaissances sur les plantes ou les drogues dont ils se servent pour développer des pouvoirs psychiques.

Avant ce séjour en Inde, j'avais évidemment beaucoup lu sur les pratiques des yogis, dont il est clair que le but principal est de soumettre le corps physique au pouvoir du mental. Rien ne doit lui résister. Et c'est ce que me confirmait Hanuman Baba en me disant que, pour les yogis, tout ou presque paraît possible. Une de ces pratiques est appelée « thoumo ». Par des exercices de concentration et de respiration prolongés, le yogi éveille le chakra Mouladara[2] au bas de la colonne vertébrale ; c'est alors comme un feu qu'il allume dans son corps. Puis, peu à peu, ce feu qui s'élève dans le canal Souchoumna, le long de la colonne vertébrale, allume les autres chakras, et son corps est comme embrasé. C'est ainsi que certains yogis sont capables de dégager de leur corps une telle chaleur, qu'après s'être plongés dans l'eau glacée d'un lac, ils s'enveloppent dans des linges mouillés qu'ils parviennent à sécher. Mais combien d'années leur faut-il pour réussir cet exercice ! Il y a, je trouve, mieux à faire que de consacrer tant de temps à la réalisation de ce genre d'exploit.

Et que dire de ceux qui s'exercent à manger des intestins d'animaux crus ou même des excréments ? D'autres encore, après avoir éliminé certains liquides de leur corps (urine, sperme) sont capables de les réabsorber par le même orifice.

Au fond, pour ces yogis qu'on appelle siddhis, rien n'est impur et, quand on y réfléchit, il semble que tous les Indiens soient plus ou moins influencés par cette philosophie ; c'est pourquoi ils ont sans doute une tout autre conception que nous, les Européens, de la saleté. J'y ai souvent pensé en les voyant accepter sans être dégoûtés ce que je trouvais, moi, vraiment répugnant. Dans plusieurs villes (Rishikesh, Bénarès, Patna, etc.), je me suis promené sur les bords du Gange. Le Gange est un fleuve sacré, c'est entendu, mais je ne me serais jamais baigné au milieu des ordures et des cadavres d'animaux qu'on y voit flotter. Quand je suis allé visiter les grottes d'Elephanta, une île non loin de Bombay, j'ai vu, à l'entrée d'une de ces grottes, des pèlerins prendre avec dévotion de l'eau croupie et verdâtre d'un bassin, et la boire. Je devais me retenir pour ne pas leur dire : « Mais enfin, ne buvez pas ça ! » Ils considèrent aussi ces grottes comme des endroits sacrés, donc purs ; je veux bien, mais l'eau, elle, est polluée, les microbes n'ont aucun respect pour les endroits sacrés. Le pur et l'impur, il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce sujet.[3]

Un jour, Babadji m'a fait parvenir un message : il m'invitait à le retrouver dans un lieu où je devais arriver après un long trajet en autobus. Mais entre temps, il dut partir plus loin et il me fit prévenir à un des arrêts de l'autobus. Les autobus, en Inde, sont dans un tel état de délabrement qu'en descendant j'ai déchiré mon pantalon. Heureusement, je trouvai dans le village un tailleur pour faire la réparation tandis que

j'attendais dans un petit réduit. C'est là que, la réparation terminée, le tailleur me dit où je devais rejoindre Babadji et il m'y conduisit lui-même en voiture. Parce qu'au seul nom de Babadji, chacun fait tout son possible pour vous aider. Un autre jour encore où quelqu'un me conduisait en voiture auprès de lui, nous avons dû nous arrêter à une pompe à essence pour faire le plein, et on refusa que nous payions.

Ce lieu où Babadji m'avait donné rendez-vous était la maison d'un banquier. Quand je suis arrivé, il y avait tout un groupe de jeunes gens qui riaient et chantaient. Pendant le repas, je fus placé à côté de Babadji, puis nous avons longuement parlé tous les deux. Nous sommes ensuite repartis ensemble en voiture et, là encore, j'étais assis à côté de lui. Il émanait de tout son corps quelque chose de tellement subtil, de tellement délicieux qu'à un moment j'ai posé ma main sur son genou. Il se mit alors à chanter dans une langue inconnue. Oui, Babadji chantait… et nous avons échangé des regards remplis de lumière et d'amour.

Mais je ne tiens pas tellement à vous parler de mes rencontres avec Babadji, car je ne veux pas que vous vous attendiez maintenant à des actes ou à des manifestations extraordinaires de ma part. C'est de ses propres efforts que chacun doit attendre le savoir et les pouvoirs. Nous n'avons pas à nous glorifier de la science et des pouvoirs d'un Maître. Le savoir et les pouvoirs d'un Maître restent les siens, c'est lui qui en bénéficie et qui les utilise. Si je fonde mon prestige sur la valeur d'un autre, que ce soit mon Maître, Peter Deunov, ou Babadji, qu'est-ce que j'y gagnerai ? Ce qui compte, c'est ce que je suis, moi, ce que je sais et ce que je peux.

On m'a dit que certains mettent en doute que j'aie pu rencontrer le grand Babadji. Il existe, c'est vrai, de nombreux Babadji, puisque ce mot signifie « petit père ». Ils sup-

posent donc que j'ai vu seulement un yogi portant ce nom. Et même si c'était vrai, qu'est-ce que cela change ? Je suis ce que je suis, et celui que j'ai rencontré est d'une grandeur exceptionnelle. Ne cherchons pas les raisons pour lesquelles c'est lui qui est venu me voir alors que d'autres le cherchent en vain des dizaines d'années sans pouvoir le rencontrer ; certains pleuraient en me racontant leurs années de recherches. En tout cas, dès que je prononçais son nom, ceux qui le connaissaient n'avaient que des récits merveilleux à me faire à son sujet.

Je me souviens en particulier d'un professeur de New Delhi à qui j'avais demandé de m'initier aux caractères de l'alphabet sanskrit ; et aussi de cet homme qui possédait un grand temple dans sa propriété et chez qui Gandhi est mort après avoir été poignardé par un fanatique hindou : ils étaient intarissables sur Babadji. Il est même arrivé que des êtres qui avaient fait vœu de silence me reçoivent et rompent ce vœu par exception pour me parler de lui. Au Cachemire, quand le ministre chez qui j'étais reçu a appris que j'avais vu Babadji, il s'est jeté à mon cou pour m'embrasser. Partout, on offrait de me loger. J'ai compris qu'en Inde le nom de Babadji est une clé qui ouvre toutes les portes, et si j'ai eu l'occasion de rencontrer tant de personnes, c'est que le bruit circulait qu'un « French sadhou » qui était de passage avait eu plusieurs entretiens avec Babadji.

Mais je n'étais pas allé en Inde pour être reçu et invité partout. Ce que j'avais apprécié plus que tout chez Babadji, c'est qu'on le sentait habité par l'amour, à la différence de beaucoup d'autres Maîtres et yogis que j'ai rencontrés et qui travaillaient essentiellement sur l'acquisition des pouvoirs : ils régnaient sur leurs disciples comme des divinités sur des

esclaves ; ils n'avaient même pas un regard pour ceux qui les approchaient en se jetant à leurs pieds. C'est la coutume en Inde de se prosterner devant son Maître, mais tout de même…

À Bénarès, on m'avait conseillé d'aller voir un yogi qui passait pour posséder de grands pouvoirs. Je l'ai trouvé entouré de quelques disciples. Il avait un visage magnifiquement structuré, mais quel orgueil, quelle froideur vis-à-vis des personnes qui l'approchaient ! Nous avons commencé à parler, mais dès que j'ouvrais la bouche, il s'appliquait à me contredire. Au bout d'un moment, je lui dis : « Je ne suis pas venu vous visiter à cause de votre savoir ou de vos pouvoirs. Je cherche des êtres qui, ayant le savoir et les pouvoirs, ne s'en servent pas pour s'imposer aux autres, mais sont capables de manifester l'amour, la bonté, la douceur. » Il était furieux et me dit : « Si vous saviez qui je suis, vous aussi vous vous prosterneriez devant moi. » Je répondis en riant : « Si vous, vous saviez qui je suis, peut-être que c'est vous qui vous prosterneriez devant moi… Je veux bien croire que vous êtes puissant, mais celui qui a les vrais pouvoirs ne les étale pas, il laisse les autres les deviner. » Et je l'ai quitté.

Je devais le revoir le lendemain, car avant de s'irriter contre moi, il m'avait proposé de me faire rencontrer son propre Maître. Retourné à l'hôtel, je me disais qu'il ne me pardonnerait jamais de l'avoir humilié devant ses disciples. Alors, pendant la nuit, je me suis concentré, et par la pensée j'ai cherché à lui faire comprendre et accepter certaines vérités qu'il avait besoin de connaître. Je ne savais pas quel serait le résultat. Eh bien, le lendemain, j'en étais moi-même surpris : quand nous nous sommes retrouvés, il m'a accueilli chaleureusement en s'excusant pour son attitude de la veille, et nous avons pu avoir enfin une bonne conversation.

Puis, il m'a amené chez son Maître. Là, j'ai découvert un vieillard adorable, d'une douceur ! Je me demandais comment ce disciple n'avait pas mieux cherché à lui ressembler. Qu'est-ce qu'il avait appris auprès de lui ? Mais il est vrai que les disciples ne ressemblent pas toujours à leur Maître… C'était un être pur, libéré, dégagé de toutes les convoitises humaines, on sentait qu'il n'était plus sur la terre que pour aider les autres, on aurait même dit que son corps était transparent. Je me suis assis devant lui et pendant un long moment nous nous sommes regardés en silence… J'aurais voulu le serrer dans mes bras. Autour du cou il portait un collier de fleurs qu'il a enlevé pour le poser sur moi, et j'ai gardé précieusement ce collier. Puis, comme il ne parlait pas l'anglais, il a demandé à un de ses disciples de traduire ce qu'il voulait me dire. Il a prononcé alors des paroles magnifiques, prophétiques, que je ne peux pas répéter, je ne veux même pas que les esprits les entendent. Ces paroles doivent rester secrètes, cachées, jusqu'au moment où elles se réaliseront.

À Calcutta, j'ai visité l'ashram de Ma Ananda Moyi. C'est une femme remarquable, on sent que l'Esprit-Saint est sur elle. Elle n'est pas très instruite, mais des pandits, des hommes politiques viennent la consulter et elle est toujours de bon conseil. Elle m'a accueilli avec beaucoup d'amour, et quel regard nous nous sommes donné ! Mais là encore, il y avait tellement de bruit !

À quelque distance de Bombay,* j'ai visité l'ashram de Nityananda Maharadj dont on m'avait dit qu'il était un grand clairvoyant. Je suis arrivé au milieu de toute une foule. Nityananda était là assis, à peine vêtu, et je me suis assis devant lui. Il a fermé les yeux, et après un long moment,

* Ganeshpuri

comme s'il revenait de très loin, il m'a regardé puis a dit en anglais : « Un cœur pur, la paix dans son âme et tous les pouvoirs lui sont donnés. » Là, je dois dire que j'ai eu des doutes. Tous les pouvoirs ?… Mais j'ai compris dans quel sens il le disait. Puis, il a prononcé un nom dont je ne me souviens plus maintenant, le nom d'un grand sage qui avait vécu en Inde dans un lointain passé : j'étais, d'après lui, la réincarnation de ce sage-là.

Plus tard, quand je suis retourné à Nainital dans les montagnes pour retrouver Hanuman Baba, je lui ai posé des questions sur ce personnage dont Nityananda avait prononcé le nom. Il est allé chercher un très gros livre dans lequel il m'a montré une gravure : un homme assis en position de lotus avec au-dessus de lui un cobra à sept têtes ; ces sept têtes signifiaient qu'il possédait tous les pouvoirs. Lorsque nous nous sommes quittés, Hanuman Baba me fit cadeau d'un chapelet de cent huit coquillages, car cent huit est le nombre de Babadji. C'était un présent royal.

En parlant de moi Nityananda avait dit : « La paix dans son âme »… et c'est ce qui m'importait le plus. La paix, l'harmonie, je ne cherche que cela, et pas seulement en moi et pour moi, mais pour pouvoir les apporter aussi aux autres. Il faut s'être bien étudié, bien analysé pour découvrir combien cette paix, cette harmonie est difficile à réaliser dans tout son être, jusque dans la moindre cellule.

Un jour, justement, où j'étais à Bombay, j'avais rencontré de grands sadhous et médité longtemps. Puis, en posant mes mains sur quelques objets, j'ai senti combien elles étaient tendues. Pourquoi ? Cela m'a fait réfléchir. Je me suis donc appliqué à les détendre en pensant qu'à l'avenir je devrais mieux les surveiller. Vous demanderez : « Mais est-ce que c'est si important ? » Oui, parce que selon que les mains sont

tendues, crispées ou détendues, les énergies qui se dégagent des doigts sont différentes, et les effets qu'elles produisent sont différents aussi. On laisse toujours une empreinte fluidique sur les objets que l'on touche ainsi que sur les êtres avec lesquels on entre en contact de près ou de loin.

Quand je vous salue, par exemple, je m'efforce toujours de mettre quelque chose de bon dans mon regard, mais aussi dans ma main, afin de vous communiquer des particules de ma vie, de mon amour.[4] Or, il est plus facile de maîtriser le regard que les mains, et je veux que mes mains aussi ne vous apportent que des bénédictions. On peut détendre ses mains sans nécessairement les immobiliser. Si vous me voyez parfois caresser doucement un objet, un fruit, sachez que c'est un exercice que je fais : je détends mes mains. Et vous aussi, tâchez de vous y exercer.

En retournant à Nainital pour revoir Hanuman Baba, j'ai visité l'ashram de Shivananda à Rishikesh. Il m'a accueilli très chaleureusement. C'est pourquoi, au cours d'une conversation, j'en ai profité pour lui dire : « Toute la journée on entend ici un haut-parleur, on ne peut pas avoir un moment de silence. Pourquoi ne vous servez-vous pas de votre autorité pour obtenir que vos disciples se taisent de temps en temps, mais aussi qu'ils se lavent et ne laissent pas des saletés partout ? Leur comportement est répugnant, ils jettent des ordures et crachent n'importe où… » Je pensais qu'il allait se vexer, mais non. Alors, j'ai continué : « Pendant les réunions, vous demandez à des disciples de monter sur l'estrade pour réciter ou chanter quelque chose, et à ce moment-là vous commencez à parler avec d'autres personnes. Pourquoi ? La moitié des auditeurs porte son attention sur vous au lieu d'écouter le poème ou le chant, tandis que l'autre moitié ne vous entend

pas. C'est un comportement que je ne me permettrais jamais avec mes disciples. » Il m'écoutait, et puisqu'il ne montrait encore aucune irritation, j'ai ajouté que, même si c'était une tradition millénaire, il était choquant de voir des disciples se prosterner devant leur Maître comme devant la statue d'une divinité impassible. Je suis resté très peu de temps à Rishikesh et je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite.

Mais la vérité, c'est aussi que dans les ashrams j'ai rencontré des Occidentaux dont on pouvait se demander ce qu'ils faisaient là… Ils rentreraient plus tard chez eux où ils se vanteraient d'être allés en Inde afin de passer pour de grands spiritualistes, et encore, à condition de ne pas avoir perdu la raison… Et je me souviens d'une riche Américaine, sympathique d'ailleurs, qui me racontait comment son besoin de spiritualité l'avait attirée en Inde. Elle m'avait invité chez elle parce qu'elle souhaitait que je lui explique la différence entre l'enseignement de Bouddha et celui de Jésus. C'est vrai que dans ce pays, à cause de la saleté, il y a souvent des mouches ; mais comment voulez-vous expliquer la différence entre l'enseignement de Bouddha et celui de Jésus à quelqu'un qui ne cesse de se lever et de traverser son salon dans tous les sens en brandissant une tapette pour écraser les mouches ? J'ai supporté une fois, deux fois, mais ensuite j'ai trouvé des prétextes pour ne plus me rendre à ses invitations.

Même si, dès mon adolescence, j'avais cessé de faire des prédictions en regardant les lignes de la main, je continuais à m'intéresser à la chiromancie, parce que la main est un résumé non seulement de l'homme mais de l'univers. Beaucoup de personnes qui pratiquent la chiromancie affirment que nous portons dans les mains la science de toutes les sciences et ils appuient cette affirmation sur ce verset du

livre de *Job* : « *Il met un sceau sur la main de tous les hommes, afin que tous se reconnaissent comme ses créatures.* » Et comme dans les grandes villes de l'Inde par lesquelles je passais je fréquentais les librairies et les bibliothèques, dans une bibliothèque de Calcutta j'ai eu l'occasion de lire un livre intitulé *Samudrika Shastra** et d'y acquérir des connaissances sur des points complètement délaissés par la chiromancie occidentale. Mais il y a tant de détails et de combinaisons subtiles que l'on s'y perd. Que de choses à apprendre seulement sur le pouce !

Dans une main, rien n'est dû au hasard. Comment interpréter le fait que les empreintes digitales soient propres à chaque individu ? Une main est un livre à lire, tout y est significatif : la longueur des doigts, leur direction par rapport à la paume… Et les lignes qui traversent la paume peuvent être profondes ou superficielles, larges ou minces, droites ou sinueuses, continues ou discontinues, c'est ce qu'il faut attentivement observer. Mais il y a également les points, les chaînes, les croisements, les coupures, les carrés, les courbures, les reliefs avec leurs significations multiples. Dans ce livre que j'ai lu, il était dit que la main de Bouddha ainsi que celles d'autres grands Sages portent des symboles : croissant, temple, svastika, lotus, arbre de vie… Je me suis servi de ce livre pour étudier un peu mes mains. Quelque temps après, dans la ville d'Ootacamund**, j'ai rencontré un astrologue qui était également chiromancien et j'ai regretté de ne pas pouvoir prolonger mon séjour pour parler avec lui. Il semblait capable de découvrir tellement de choses en étudiant une main !

* C'est, en Inde, le nom de la chiromancie.

** Dans l'état du Tamil Nadu, au sud de l'Inde. Peut être également mentionnée sur les cartes par son diminutif Ooty ou son nom tamoul Udhagamandalam.

Je me suis arrêté aussi un certain temps à Calcutta, et c'est là que j'ai trouvé une copie d'un livre sur Jésus que j'avais déjà lu quelque temps auparavant dans un monastère du Ladakh. Pour pouvoir le lire, je devais me rendre chaque jour au monastère, car les moines ne permettaient pas qu'on sorte cet ouvrage. J'ai lu ce texte dans une traduction anglaise. On y rapporte comment un homme très jeune, appelé Issa, était arrivé en Inde avec une caravane qui venait de Palestine. Pendant plusieurs années il avait suivi l'enseignement des brahmanes, mais il avait fini par s'opposer à eux, leur reprochant leur esprit de caste, leur rigidité, leur manque d'amour, et les brahmanes, furieux, s'étaient mis à le persécuter. Après quelques années, il était retourné en Palestine, et à partir de ce moment-là le récit reproduit ce que nous connaissons de Jésus par les Évangiles, jusqu'à la crucifixion. Mais il ne s'arrête pas là : il rapporte comment Issa, qui avait survécu au supplice de la croix, retourna en Inde accompagné de sa mère et de l'apôtre Thomas, et vécut au Cachemire où il mourut à un âge très avancé.

Un jour, des chercheurs révéleront comment les choses se sont véritablement déroulées et ce qu'a été la vie de Jésus. Je les laisse faire ces découvertes ; l'histoire n'est pas ma vocation, il y a des sujets qui m'intéressent beaucoup plus. Que les spécialistes consacrent leur temps à la recherche de manuscrits et de traces archéologiques ! Moi, je me concentre sur les principes et je dis ce que je sais d'après la véritable Science initiatique. À d'autres de trouver des confirmations par des témoignages historiques.

Lorsque je suis descendu dans le sud de l'Inde, je me suis arrêté à Madras, où j'ai visité la Société de Théosophie qui possède là de magnifiques propriétés dont les parcs

s'étendent jusqu'à la mer. Puis, je suis allé à Pondichéry dans l'ashram de Sri Aurobindo que j'aurais aimé connaître, car c'était un homme remarquable. Mais il était déjà mort depuis quelques années. C'est une Française, tout le monde le sait, qui a pris sa succession. On l'appelle la Mère. Chaque matin, avant le lever du soleil, elle apparaissait sur le balcon devant toute une foule qui la contemplait avec vénération. Elle saluait d'un geste, puis elle rentrait.

Un jour, il y eut une fête. À cette occasion, elle se tenait assise dans une salle et, les uns après les autres, ceux qui le souhaitaient passaient devant elle. À chacun, elle donnait un mouchoir. Je me suis donc mêlé à la foule. Quand je me suis trouvé devant elle et qu'elle m'a tendu le mouchoir, je l'ai regardée profondément et avec beaucoup d'amour. Puisqu'elle parlait le français, je souhaitais au moins lui dire que j'étais heureux de faire sa connaissance et de visiter son ashram. Mais à ce moment-là, je ne sais pas ce qui s'est passé, soudain elle s'est mise à trembler, et j'ai lu une sorte de peur dans son regard ; ses membres, sa mâchoire même tremblaient. Alors, là, c'est moi aussi qui ai eu peur. Elle manifestait un tel trouble que je me suis demandé si elle n'allait pas s'évanouir. Quel scandale cela aurait produit ! Son entourage y aurait vu un affront que je faisais subir à cette femme que tous considéraient comme une divinité. C'est pourquoi, sans dire un mot, j'ai pris le mouchoir qu'elle me tendait et je suis vite passé. Pourquoi s'est-elle mise à trembler ainsi quand je l'ai regardée ?… À partir de ce moment-là, j'ai senti que je n'étais plus le bienvenu.

Plus loin, à Tiruvannamalai, j'ai visité l'ashram de Ramana Maharshi que Paul Brunton a longuement évoqué dans son livre *L'Inde secrète,* en disant qu'il émanait de lui

une telle lumière, un tel amour, une telle joie, que la couleur de sa peau était comme de l'or. Malheureusement, Ramana Maharshi était mort lui aussi quand j'ai visité son ashram. Mais j'ai trouvé ses disciples, et ils étaient vraiment comme leur Maître, pleins d'amour, pleins de lumière, pleins de sourires, et comment ils m'ont reçu ! Ils gardaient la chambre de leur Maître comme un lieu sacré où personne n'était autorisé à pénétrer, mais ils m'y ont laissé entrer pour méditer aussi longtemps que je le désirais et j'ai pu communier avec son âme. Je conserve de cet ashram un souvenir inoubliable. Des années après, j'ai rencontré Paul Brunton qui est venu me voir au Bonfin et j'ai eu beaucoup de plaisir à parler avec lui.

Pendant un certain temps j'ai vécu ensuite dans les montagnes de Nilgiri, et particulièrement à Ootacamund. Non loin de la ville, s'étend une forêt d'eucalyptus dans laquelle j'allais souvent marcher. Ces eucalyptus sont immenses, ils ont des troncs énormes, un feuillage très épais, et l'atmosphère est si fortement imprégnée de leur essence qu'au bout d'un moment cela devient presque insupportable.

Non loin de l'endroit où je séjournais, il y a le palais d'un rajah, qui était absent à cette époque, car il habitait le plus souvent à Haidérabad. Les gardiens de ce palais, avec qui j'avais quelquefois des conversations, m'ont permis de le visiter. J'ai été stupéfait par le luxe qui s'étalait là. Tout le mobilier venait d'Angleterre et les matières les plus précieuses avaient été utilisées pour les salons, les chambres et les salles de bains. Je n'ai jamais vu nulle part des lustres de cristal d'une telle beauté. Les jardins aussi étaient magnifiques, et de là on avait une vue sur la jungle.

J'avais lu, des années auparavant, le livre d'Helena Blavatsky *Au pays des montagnes bleues*. Ces montagnes

bleues, ce sont justement les Nilgiri (de *nil :* bleu et *giri :* montagnes) qu'elle a rendues célèbres en racontant comment deux Anglais y avaient un jour découvert une population extraordinaire. Cette population, peu nombreuse, se compose de deux tribus : celle des Toddes et celle des Mouloukouroumbes. Tout oppose les Toddes, qui sont grands, beaux et d'une grande bonté, aux Mouloukouroumbes, petits, laids et dotés de pouvoirs maléfiques : celui sur qui ils jettent leur regard venimeux ne peut pas échapper à la mort. Seuls les Toddes imposent le respect aux Mouloukouroumbes qui les craignent et s'effacent devant eux. Mais je n'entrerai pas dans les détails, vous pouvez lire ce livre.

Accompagné d'un interprète, je me suis rendu dans le territoire des Toddes. Je vis d'abord un homme allongé par terre, le dos exposé au soleil. Mon guide me dit que c'était un prêtre. Il se leva et se tint à une certaine distance de moi. Je m'approchai avec mon interprète afin de lui parler, mais il s'éloigna un peu plus. Sans doute craignait-il que je le touche, ce qui est contraire à leurs règles : on ne doit pas toucher un prêtre ; mais ce n'était pas mon intention.

J'étais heureux de voir ce peuple qui conserve encore quelque chose de mystérieux. Les hommes comme les femmes se manifestent avec beaucoup de réserve. Ils ne repoussent pas les étrangers, mais on sent qu'ils n'apprécient pas d'être regardés comme des curiosités. Grâce à mon interprète, j'ai pu parler avec certains d'entre eux. J'ai vu leurs maisons, leur temple qui a la forme d'une ruche, et aussi leurs buffles qui ont tellement intrigué ceux qui les ont visités.

On ne peut pas dire que les Toddes aient une religion au sens où nous l'entendons, mais ils vouent un véritable culte à leurs buffles qu'ils considèrent comme leurs instruc-

teurs, car, disent-ils, à travers ces animaux, ce sont leurs Maîtres, les rishis, qui se manifestent. Quand ils doivent prendre une décision importante, ils font des cérémonies qu'ils gardent secrètes, au cours desquelles ils interrogent leurs buffles. Pour les Occidentaux, à qui certains aspects du monde animal demeurent inconnus, cela paraît tout à fait insensé. Ils ignorent que les âmes voyagent et qu'elles peuvent prendre possession du corps d'un animal. Un animal a évidemment un corps habité par une âme animale, mais un corps est comme un bâtiment, une demeure dans laquelle il arrive que coexistent, momentanément au moins, différentes âmes. Un animal peut ainsi être habité par une âme humaine ou même par celle d'une entité supérieure. C'est ce qui explique que, dans certaines religions, des animaux soient élevés au rang de divinités auxquelles on rend un culte.

Plutôt que de critiquer ou de ridiculiser ces pratiques, il faut étudier et admettre que le monde animal est encore quelque chose de mystérieux dont certains aspects nous échappent. Les Toddes considèrent donc que, par l'intermédiaire de leurs buffles, ce sont des âmes d'une évolution supérieure qui viennent les instruire. Ils vouent aussi un culte au soleil, et quand on leur demande où ils vont après leur mort, ils répondent : « Notre corps va sous la terre qui le transforme en herbe pour nourrir les buffles. Notre âme va dans le soleil d'où elle éclaire et réchauffe toutes les créatures. »

J'aurais voulu me rendre aussi sur le territoire des Mouloukouroumbes, seulement je ne pouvais pas m'aventurer sans guide dans la jungle, je me serais perdu. Mais même en proposant de l'argent, je n'ai pas pu obtenir que quelqu'un m'accompagne. Tous me disaient : « Non, non, Sahib, ce

sont des créatures dangereuses, nous en avons peur, ils ont même fait des morts parmi nous. » Cela confirmait ce que Madame Blavatsky a écrit à leur sujet.

De la ville d'Ootacamund il me reste un souvenir particulièrement poétique. Un jour, dans une rue, mon regard a été attiré par une petite fille de six ou sept ans : elle était sale, en guenilles, à côté de sa mère qui était aussi sale et mal vêtue qu'elle. Toutes les deux étaient assises en train de manger je ne sais quoi qui n'avait pas l'air bien propre non plus. La petite fille avait un joli visage allongé, mais le plus extraordinaire, c'était ses mains, et je me suis arrêté pour la regarder : dans la façon dont elle prenait les aliments avec ses doigts pour les porter à la bouche, il y avait quelque chose de tellement expressif, fin, délicat ! D'où cette enfant ramenait-elle une pareille science des gestes ? J'étais subjugué, je n'ai jamais vu quelqu'un manger ainsi. Elle avait aussi une petite cuillère en bois et, là encore, quand elle prenait la nourriture dans l'assiette, son geste était tellement gracieux ! On aurait dit une princesse, et peut-être aucune princesse au monde n'est capable de manger avec autant de grâce. Que j'aimerais mettre autant d'harmonie et de poésie dans mes gestes, quand je mange !

À la vérité, j'ai été souvent frappé par la finesse des mains des Indiens. Beaucoup d'hommes et de femmes qui n'étaient pas particulièrement beaux et dont les traits du visage étaient plutôt grossiers avaient des mains fines, des doigts effilés avec quelque chose de spirituel. Je l'ai même observé chez des mendiants qui faisaient avec leurs doigts des mouvements très délicats. Mais cette petite fille que j'ai vue à Ootacamund était vraiment exceptionnelle, et il m'arrive encore parfois de penser à elle.

J'ai eu souvent l'occasion d'observer les enfants en Inde. Combien traînent dans les rues ! On ne sait pas s'ils ont des parents, ou s'il y a même des adultes pour s'occuper d'eux. Comme la plupart ne parlaient pas l'anglais, je ne pouvais pas les interroger. Mais, un jour, j'ai parlé longuement avec un jeune garçon. Là, c'était près de Bénarès, la ville où Bouddha avait commencé à donner son enseignement.* Il y avait des temples en ruines où des archéologues faisaient des fouilles. Le site était accessible aux touristes, et c'était un jeune garçon d'une douzaine d'années qui était chargé de donner des explications. Bien sûr, on lui avait appris ce qu'il devait dire, mais il le faisait si intelligemment et dans un anglais si impeccable que, là aussi, j'étais très impressionné : les événements historiques, les noms, les dates, il énumérait tout cela aussi naturellement que s'il l'avait toujours su. Je lui ai posé des questions sur lui, sur sa famille. Lui aussi appartenait à une famille très pauvre qui habitait loin de là. Que deviendrait-il plus tard ?

Je me souviens particulièrement de ces deux enfants, mais j'en ai rencontré beaucoup d'autres. Et parmi tous ceux qui étaient tellement beaux et qui paraissaient tellement doués, je me demandais combien arriveraient à sortir de cette pauvreté, de cette misère, de cette saleté. La plupart étaient gais, vifs, souriants, oui, mais quelle vie les attendait ?…

Durant cette année que j'ai passée en Inde, une chose, entre beaucoup d'autres, bien sûr, m'a aussi impressionné : la présence de petits autels dans les maisons. Riches ou pauvres, les hindous réservent chez eux une place pour quelques images, quelques statuettes de divinités. Certains n'ont

* Sârnâth

même pas de demeure, ils vivent dehors, sur les trottoirs, au bord des chemins, et c'est là qu'avec des boîtes en carton ou des caisses en bois et quelques images, ils font un autel devant lequel, à différents moments de la journée, ils viennent se prosterner et prier. Chez nous, en Occident, trouverez-vous souvent dans les maisons un endroit réservé à la Divinité ?…[5] Et, contrairement à ce qui se passe aussi avec les églises chrétiennes, qui sont de moins en moins fréquentées, les temples hindous ne sont jamais vides.

Dans la plupart de ces temples que je visitais, je voyais représenté le symbole de Shiva, le lingam, une tige dressée sur un support horizontal. Les hindous se prosternent et se recueillent devant lui et les femmes viennent souvent déposer des fleurs. Il m'est arrivé de les interroger au sujet de ce symbole et je me suis rendu compte que la plupart n'en avaient qu'une idée très superficielle, ils ne s'arrêtaient que sur la tige dressée représentant le phallus, l'organe de la génération, le principe masculin. Mais je leur disais : « Non, c'est incomplet, au-dessous de la tige dressée vous voyez bien qu'il y a une base horizontale : elle représente le principe féminin. Le principe masculin, c'est l'esprit qui travaille sur le principe féminin, la matière. Toute la création n'est que le résultat de ce travail de l'esprit sur la matière. Dans ce symbole, vos rishis ont réuni les deux principes afin de vous montrer que, pour qu'il y ait création, les deux principes masculin et féminin ne doivent pas être séparés, mais unis. »

Cette union du masculin et du féminin, on la voit très clairement représentée sur les murs extérieurs de certains temples, comme à Khajuraho par exemple, où il y a des siècles, ont été sculptées des scènes érotiques très suggestives. Mais là, ce sont des hommes et des femmes qui s'unis-

sent, alors que le symbole du lingam, lui, représente un processus de la vie spirituelle. C'est en nous que les deux principes doivent s'unir ; jusque-là nous sommes des êtres incomplets. Si un Initié est un être complet, c'est qu'il réalise en lui l'union des deux principes masculin et féminin, il n'a pas à chercher au-dehors son principe complémentaire. C'est pourquoi il est aussi un être libre, libre et créateur.

Des années après ce séjour en Inde, des amis m'ont invité en Grèce. Ils m'ont proposé de me faire visiter le Mont Athos, et j'y suis donc allé, mais avec les frères seulement, car là, c'est encore autre chose ! Au cours des siècles, de nombreux monastères ont été construits sur la montagne et les moines orthodoxes qui y vivent manifestent un tel rejet de tout ce qui peut rappeler le principe féminin que non seulement aucune femme ne peut mettre le pied sur ce territoire, mais ils ont aussi banni tout animal femelle : ils n'ont même pas le droit de posséder une chèvre. Quelle vie spirituelle peuvent-ils avoir avec des conceptions aussi étriquées ? Bien sûr, il y avait dans ces monastères certaines œuvres d'art admirables, des fresques, des tableaux, mais j'ai retiré de ma visite une grande impression d'ennui, de tristesse. Quand on décide d'exclure de son champ de conscience un des deux principes de la création, quelle vie reste-t-il ?[6]

On peut vivre dans la pureté, la chasteté, sans avoir à exclure les femmes et les animaux femelles. Comment ne pas voir que toute la nature nous parle des deux principes masculin et féminin qui travaillent ensemble pour créer ? Il existe même des plantes qui sont à l'image de ce symbole du lingam. Dans l'ashram de Sri Aurobindo, à Pondichéry, il y avait des fleurs qui en étaient l'exacte représentation, et

j'ai vu des cobras introduire leur tête dans ces fleurs. J'étais émerveillé par l'intelligence et le travail de la nature.

Évidemment, ces hindous que je rencontrais dans les temples étaient un peu étonnés de ce qu'un Occidental vienne leur donner des explications sur les symboles qui font partie de leurs traditions millénaires, mais ils m'écoutaient attentivement. Et je leur parlais aussi de la force Kundalini et des chakras. Ces mots leur sont familiers, ils font également partie de leur héritage spirituel, mais là encore je constatais qu'ils ne connaissaient pas grand-chose. Alors, je leur disais : « Vous vous peignez un point rouge entre les deux sourcils, c'est là que se situe Ajna chakra qui est le centre de la clairvoyance, de la vision spirituelle. Mais si vous vous concentrez sur lui, vous devez aussi vous concentrer sur le chakra Sahasrara, situé au sommet du crâne. Comme le centre de la vision spirituelle, Ajna chakra, est réceptif, féminin, il est nécessaire que vous travailliez aussi avec le chakra Sahasrara, qui est, lui, émissif, masculin. En réunissant ces deux principes, vous devenez le lingam vivant. » Oui, que de choses à connaître et à comprendre ! Il ne suffit pas de s'incliner ou de porter des fleurs devant le symbole de Shiva dans des temples, ou de peindre un point rouge entre ses deux yeux.

Sur combien de ces sujets je vous ai donné plus de connaissances que n'en ont la plupart des hindous ! C'est pourquoi, pour développer les deux principes en vous et éveiller les chakras, il n'est pas nécessaire que vous alliez en Inde. Tous les exercices que nous faisons dans la Fraternité ont exactement le même but et ils ne présentent pour vous aucun danger. Alors que les techniques enseignées par les yogis, et que certains Occidentaux croient pouvoir pratiquer sans aucune préparation préalable, les conduisent souvent

dans des voies sans issue, avec tous les troubles psychiques et physiques qui peuvent s'ensuivre.

Partout où j'allais en Inde, la présence du lingam s'imposait à moi et me rappelait cette réalité des deux principes sur lesquels je travaille depuis tant d'années. Le symbolisme du lingam est identique à celui de la lettre hébraïque Schin ש. Quand j'étais au Cachemire et que je méditais devant les sommets de l'Himalaya, j'ai eu encore des révélations au sujet de ce symbole. Ces révélations, un signe les avait peut-être annoncées. Au Bonfin, le jour de la Saint-Michel précédant mon départ pour l'Inde, pendant la conférence que je faisais après le repas, quelqu'un a pris une photo. Quand on m'a montré cette photo, quel étonnement pour moi de découvrir la lettre Schin qui brillait au-dessus de mon épaule droite ! Était-ce seulement un effet de lumière ?… Que de choses j'ai encore comprises sur les deux principes alors que je méditais devant ces sommets de l'Himalaya ! De là, je ne cessais de vous parler pour vous faire part de mes découvertes et vous communiquer mon émerveillement devant les splendeurs de la nature que j'avais sous les yeux. Un jour, tout cela se révélera à vous.

Près de Srinagar, au Cachemire, il y a un lac* formé par une rivière. Des chalets ainsi que des barques pour aller sur ce lac sont mis à la disposition des touristes. Lorsque je suis passé par là, je n'avais aucune intention de m'attarder, mais seulement d'aller un peu plus loin, sur les hauteurs qui sont couvertes de magnifiques forêts. Cependant, quand j'ai vu le lac, je me suis arrêté : il était, par endroits, couvert de lotus de toutes les couleurs et d'une taille impressionnante ;

* Lac Dal

quant à leurs feuilles, elles étaient si larges qu'on aurait pu y coucher un petit enfant. Ces grandes fleurs sur l'eau, aux nuances tellement subtiles, jamais je n'avais vu un spectacle pareil ; c'était un véritable enchantement et je suis resté un long moment à les contempler. Le lotus, qui naît au fond d'un lac ou d'un étang, vient s'épanouir à la surface des eaux, et la matière pure de ses pétales, leur teinte lumineuse, leur parfum, n'ont plus rien de commun avec la boue de ses origines. C'est vraiment là que j'ai senti pourquoi cette fleur est, en Orient, un symbole de la croissance spirituelle : on peut l'interpréter comme le passage des plans inférieurs aux plans supérieurs de la conscience.

Au Cachemire, je suis aussi allé à Pahlgam et, au-delà encore, jusqu'à Gulmarg. Un jour, après avoir fait certains exercices de concentration, je suis sorti pour aller marcher dans la montagne. Et là, c'est extraordinaire, je ne peux même pas dire les distances que j'ai parcourues sur ces hauteurs et sans aucune fatigue. J'avais l'impression de voler, mes pieds ne touchaient presque plus le sol, mon corps n'avait presque plus de poids. J'étais tellement étonné de pouvoir marcher et grimper si rapidement et avec autant de légèreté ! C'était la première fois que cela m'arrivait. Comme si j'étais en lévitation.

Alexandra David-Néel qui, elle, a vécu au Tibet, raconte dans ses livres des faits semblables à propos de lamas tibétains qui parcouraient ainsi de très grandes distances et qui passaient même au-dessus des rivières et des lacs. Elle-même dit qu'elle a fait une fois cette expérience. J'ai eu l'occasion de rencontrer Alexandra David-Néel à Lyon… Cette femme était vraiment extraordinaire !

Ce que je venais de vivre là, dans la montagne, était très intéressant, mais c'était arrivé sans que je le veuille et

je n'ai rien fait pour renouveler l'expérience. Cela m'aurait pris trop de temps et d'énergies que je trouvais plus utile de consacrer à un travail qui donnera des résultats pour le monde entier. La lévitation est un phénomène naturel qui résulte d'un changement dans les vibrations, d'une inversion des polarités. C'est un état que peuvent vivre certains mystiques indépendamment de leur volonté, mais il peut aussi être provoqué à force d'exercices et de concentration, et là, vraiment, cela n'a pas grand intérêt. Les exhibitions des fakirs et des yogis ne m'intéressent pas. La pensée, cette puissance extraordinaire dont l'Intelligence cosmique a doté l'être humain, ne doit pas être utilisée pour épater la galerie.

C'est depuis Gulmarg que je contemplais chaque jour le Nanga Parbat. J'aurais tellement souhaité faire l'ascension de ce sommet et de bien d'autres dans l'Himalaya ! Seulement, je n'étais pas équipé et je ne suis jamais allé au-delà de cinq mille mètres, ç'aurait été trop dangereux. Mais, par la pensée, je me projetais sur tous ces sommets et je restais là, des heures entières, dans ces neiges immaculées, en communion avec tous les grands esprits qui les habitent.[7]

Avant de quitter cette région, j'aurais souhaité me rendre dans le territoire des Hunzas pour faire leur connaissance. Vous avez peut-être entendu parler des Hunzas : ils sont tout à coup devenus célèbres quand on a découvert leur exceptionnelle longévité grâce à un certain régime alimentaire composé essentiellement d'abricots. On m'avait donné à lire un petit livre sur ce peuple qui vit dans une vallée du Cachemire*. Avant même de commencer à le lire, en voyant

*Au nord du Pakistan. Actuellement, cette région dite du Jammu-Kashmir est divisée entre l'Inde et le Pakistan. Le territoire des Hunzas, capitale Baltit, est contrôlé par le Pakistan.

seulement les photos, j'avais été frappé par la ressemblance de ces hommes et de ces femmes avec le peuple macédonien. Et, en effet, en lisant la préface, j'ai appris qu'ils étaient les descendants de soldats d'Alexandre le Grand qui avait amené son armée jusqu'à l'Indus : quelques soldats avaient quitté l'armée et s'étaient installés dans cette vallée. Quelle surprise pour moi de découvrir, dans ce livre sur les Hunzas, certains costumes et traditions que j'avais connus dans mon enfance en Macédoine ! En allant en Inde je pensais pouvoir les visiter, mais c'était loin, tout à fait au nord du Cachemire, les routes étaient très mauvaises et les conditions ne s'y prêtaient pas. Maintenant, je le regrette.

Et je regrette aussi de n'avoir pas pu aller jusqu'au Mont Kailash, car les Chinois venaient d'interdire l'accès du Tibet. Mais des personnes qui y étaient allées auparavant me donnèrent des herbes et des reliques provenant de cette montagne considérée comme plus sacrée encore que l'Éverest que j'avais contemplé depuis Darjeeling.

Darjeeling… Quand j'y suis arrivé, j'ai été surpris de découvrir combien les femmes étaient souriantes. Oui, plus que dans toute autre ville de l'Inde, jeunes ou vieilles elles portaient la joie sur leur visage. Et pourtant, elles sont surchargées de travail. C'était même elles qui, sur les quais de la gare, s'occupaient du transport des bagages. Cela me gênait de leur laisser porter mes valises, qui étaient très lourdes, mais elles ont insisté, et alors j'ai doublé la somme qu'elles me demandaient, ce qui les a étonnées.

Darjeeling est célèbre pour son thé. Jusque-là, comme la plupart des Bulgares, je ne buvais que du café, mais, pendant ce séjour en Inde, j'ai appris à apprécier le thé dont l'influence anglaise a fortement contribué à répandre l'usage. Des personnes qui souhaitaient me rencontrer

m'invitaient en disant : « Venez un jour prendre le thé », et il m'arrivait d'accepter leur invitation. J'ai ainsi le souvenir poétique d'une dame qui, après m'avoir servi, allait cueillir dans le jardin une fleur de citronnier qu'elle déposait délicatement dans ma tasse. Mais, évidemment, plus que du thé parfumé à la fleur de citronnier, j'ai gardé de Darjeeling le souvenir de la vue sur l'Éverest, le Gaurisankar, le Kangchenjunga…

Un séjour d'une année est évidemment insuffisant pour voir tout ce qu'il y aurait à découvrir en Inde : non seulement la diversité et la richesse des êtres humains, mais aussi celles de la nature et des monuments. J'ai visité les grottes d'Ajanta célèbres pour leurs peintures et leurs sculptures. J'ai visité Ellora et ses sanctuaires taillés dans le roc. À Mysore, je me suis promené dans le magnifique jardin zoologique, etc. Je ne peux pas tout énumérer…

Mais je voudrais mentionner Agra où j'ai naturellement été ébloui par la beauté du Taj Mahal. C'est là que l'on comprend comment les proportions de certains monuments, la pureté de leurs lignes, les matériaux qui ont servi à leur construction, peuvent faire d'eux une nourriture pour l'âme. En contemplant certains chefs-d'œuvre, on sent quelque chose en soi qui commence à s'identifier avec eux, à faire siennes cette beauté et cette harmonie. Cela peut être le commencement de tout un travail intérieur. Combien de monuments peuvent nous donner le goût de ce travail et l'accompagner ! Certains même ont été spécialement conçus dans ce but par des Initiés, qui les chargeaient de rayonnement et d'énergie. Tous ceux qui contemplent ces chefs-d'œuvre de l'art ressentent cette beauté comme un aliment pour leur vie spirituelle.

Mais au milieu de toutes ces splendeurs, je continuais à souffrir de voir des millions d'êtres dans la misère et la saleté. Et puis aussi, parmi tous ces soi-disant yogis ou sadhous que je rencontrais, j'étais déçu de constater que très peu avaient quelque chose de réellement spirituel. Beaucoup confondent inaction, paresse, et spiritualité. Et même ceux qui fréquentent les ashrams, que cherchent-ils exactement ? Dans certains d'entre eux, j'ai compris qu'il fallait que je sois vigilant. Comme c'est la coutume de se déchausser, moi aussi j'enlevais mes chaussures, et un jour je ne les ai plus retrouvées. Ce n'était pas si grave et j'ai pensé que c'était une sorte de dîme à payer… Peut-être ces chaussures avaient-elles plu à quelqu'un, parce qu'elles étaient différentes de ce que porte généralement la population. Je me suis promené un long moment pieds nus, jusqu'à ce que, très gênés, ceux qui m'accompagnaient me trouvent des sandales. Et cela n'a pas été la seule fois que je me suis fait voler dans un ashram.

Je m'impatientais aussi un peu de voir l'indolence des Indiens, leur acceptation de la fatalité, et j'avais de la peine à supporter leur absence de ponctualité comme si, pour eux, le temps n'existait pas. Mais je dois reconnaître, c'est vrai, que la plupart de ceux que j'ai rencontrés m'ont manifesté beaucoup de respect et de gentillesse : ils étaient toujours prêts à me rendre service, il suffisait que je sois un peu patient. Certains me demandaient même de les accepter comme disciples. Oui, des gens lettrés, des médecins, des avocats voulaient devenir mes disciples. Je leur répondais : « Mais non, vous avez ici suffisamment de yogis, de sages, ce n'est pas moi que vous devez prendre pour Maître. » Ils insistaient : « Mais avec vous, c'est différent, acceptez-nous. – Non, je ne peux pas… » Quelquefois j'ai été obligé de me montrer très ferme.

Et combien d'êtres magnifiques j'ai aussi rencontrés sur les routes ! Des ascètes en guenilles que personne ne connaissait. Ils allaient comme ça, loin de toute publicité et des choses humaines. Certains paraissaient tellement vieux ! Il était impossible de leur donner un âge. Quelquefois, ils s'arrêtaient devant moi et me regardaient en disant : « Ô vous, Mahatma ! » Surpris, je leur répondais : « Mais non », tandis qu'ils continuaient leur chemin. J'en ai rencontré d'autres assis au bord des routes, tout couverts de poussière. Je m'asseyais auprès d'eux, je leur parlais… Et même s'ils ne comprenaient pas toujours l'anglais et que j'ignorais leur langue, je sentais qu'ils me laissaient des trésors de leur âme.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je ne suis pas resté en Inde, puisque j'y ai été si bien accueilli. C'est tout simplement que ma tâche n'est pas là-bas. En un sens même, ç'aurait été trop facile. Oui, trop facile… Mon travail est ici, avec vous. C'est pourquoi n'attendez pas de moi des révélations stupéfiantes et ne vous étonnez pas que je revienne encore et toujours sur les mêmes sujets. Je continuerai à insister comme je l'ai toujours fait sur les vérités essentielles, afin que vous vous décidiez à les approfondir. Si vous ne comprenez pas que j'agis pédagogiquement, tant pis pour moi. Remarquez que je ne dis pas tant pis pour vous…

J'ai donc passé en Inde une année exceptionnelle, durant laquelle j'ai vécu dans des conditions uniques, fait un travail unique et des expériences uniques, rencontré des êtres uniques, appris des choses uniques. Je remercie la Mère divine et tous ceux qui m'ont aidé et guidé. J'ai bu de l'eau des sources et respiré l'air si pur des montagnes ! Mais j'ai dû

adopter aussi d'autres coutumes, parler une autre langue, et je ne pensais pas qu'à mon retour j'aurais tant de difficultés à me réadapter. Là-bas, j'étais constamment avec vous par la pensée et je vous envoyais des messages. Mais j'ai perdu le rythme de la vie d'ici et aussi le goût de parler. Il me faut du temps pour me réadapter.

Dès mon retour, j'ai appris la catastrophe qui avait frappé Fréjus peu de temps auparavant : la rupture du barrage de Malpasset*, et j'ai fait un bref séjour au Bonfin. J'ai voulu aller sur les lieux : ils étaient encore imprégnés d'horreur et de souffrance. Tant d'hommes, de femmes et d'enfants avaient brutalement péri là ! En revenant, j'étais malade, non pas tellement à cause du spectacle de désolation que j'avais vu, mais parce que j'avais senti toutes ces âmes qui erraient encore autour des ruines de leur maison en cherchant du secours. Qui était conscient de leur détresse ? Ces âmes se sont précipitées sur moi et j'ai épuisé toutes mes énergies à les aider. J'ai réussi, je les ai assistées, apaisées, et quelque temps après je me suis rétabli.

Maintenant, je vais m'absenter quelques jours… Mais avant de partir, je vous donnerai un talisman pour que vous soyez inspirés et soutenus dans votre travail. Ce talisman, c'est un nom que j'ai reçu et celui qui me l'a donné est plus grand que Babadji. Ce nom nouveau est Omraam. Désormais, je m'appelle Omraam Mikhaël. Om est un son qui désagrège ce qui est nocif, ténébreux, il correspond au « solve » des alchimistes, il renvoie toute chose à la source en la transformant en lumière. Au contraire, Raam, par ses vibrations, a le pouvoir de condenser, de rendre palpable

* Barrage sur le Reyran, au-dessus de Fréjus, dans le Var. Sa rupture dans la nuit du 2 décembre 1959 provoqua la mort de plus de 400 personnes.

ce qui est subtil ; c'est le « coagula » des alchimistes. Ainsi, dans mon nom, se trouvent réunis les deux processus alchimiques : solve et coagula.

Ces deux syllabes de mon nouveau nom agissent sur les deux chakras supérieurs, Ajna et Sahasrara. En le prononçant, vous désagrégez ce qui vous limite, vous alourdit, et vous condensez ce que vous souhaitez de bon, de lumineux. C'est un nom magique, prononcez-le quand vous en aurez besoin. Mais ne l'utilisez jamais pour servir vos intérêts égoïstes ou pour nuire à qui que ce soit, car vous ne recevrez rien et vous risquez même d'être sévèrement rappelés à l'ordre. Les noms agissent mystérieusement sur les êtres, c'est toute une science qui s'apparente à celle des nombres, car nom et nombre représentent une même réalité.

Ce cadeau que je vous fais aujourd'hui est impalpable, mais vous pouvez le sentir. Jusqu'ici, lorsque vous aviez besoin d'être éclairés, soutenus, vous faisiez appel à moi, mais moi je suis limité. Désormais, en prononçant mon nom, vous vous adresserez à un autre « moi » qui est riche, fort, inépuisable. Le Ciel, pour m'aider, m'a donné ce nom : Omraam, et vous et moi serons aidés. À vous maintenant d'apprendre à vous servir de ce nom.

Notes

1. et 2. Cf. ***Centres et corps subtils – Aura, plexus solaire, centre Hara, chakras…***, Coll. Izvor n° 219, chap. V : « La force Kundalini », chap. VI : « 1. Le système des chakras – 2. Ajna et Sahasrara chakras ».

3. Cf. ***Les mystères de Iésod – Les fondements de la vie spirituelle***, Œuvres Complètes, t. 7, Partie II : « Comment comprendre la pureté ».

4. Cf. ***Le Livre de la magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. XII : « La main », chap. XIII : « Le regard ».

5. Cf. ***Marchez tant que vous avez la lumière***, Coll. Izvor n° 244, chap. XII : « Au service du Principe divin », chap. XIII : « Monter à l'autel du Seigneur ».

6. Cf. ***Le Masculin et le Féminin, fondements de la création***, Coll. Izvor n° 214, chap. II : « L'homme et la femme, reflets des deux principes masculin et féminin », ***La Balance cosmique – le nombre 2***, Coll. Izvor n° 237, chap. XV : « L'union de l'ego et du corps physique », chap. XVII : « Le mythe de l'androgyne », chap. XVIII : « La fusion avec l'Âme universelle et l'Esprit cosmique ».

7. Cf. ***La voie du silence***, Coll. Izvor n° 229, chap. VI : « Les habitants du silence » et ***Les révélations du feu et de l'eau***, Coll. Izvor n° 232, chap. VII : « La montagne, mère de l'eau ».

12

Je suis un fils du soleil

« Pourquoi vous cachez-vous ? Pourquoi ne nous dites-vous pas qui vous êtes ? »… Voilà la question qui m'a été un jour posée. « Et que voudriez-vous savoir ? – Si vous êtes vraiment un Initié. – Ah bon ! Admettons que je vous réponde, qu'est-ce qui vous prouvera que ce que je dis est vrai ?... Et si je dis que je suis un Initié, qu'est-ce que cela changera ? Est-ce que ce titre d'Initié ajoutera de la valeur à ce que je suis ? Est-ce qu'il donnera plus de prix à mon travail ?… Je n'ai pas à me présenter au public en disant ce que je suis, et d'ailleurs cela ne m'intéresse même pas de le savoir. Vous voudriez une étiquette qui vous renseigne, vous voudriez pouvoir lire sur mon front : « Je suis un Initié » ou quelque chose d'autre, et alors vous dormiriez tranquille ? Mais je n'ai rien à vous dire à ce sujet. » Ce que cette personne a compris à ma réponse, je n'en sais rien.

Deux fous s'étaient un jour rencontrés par hasard dans un train. Ils se présentèrent : « Moi, je suis le Christ », dit l'un. Et l'autre répliqua : « Ah, tu es le Christ ? Eh bien, moi, je suis l'Antéchrist ! » Vous voyez, on peut se glorifier

d'être le Christ et on peut se glorifier d'être l'Antéchrist… On peut aussi se glorifier d'être un Initié, mais à quoi bon ? Donc, je ne le ferai pas. Vous pensez peut-être que cela me donnerait plus de crédit ? Ce n'est pas sûr ; par contre, ce qui est sûr, c'est que j'y perdrais ma liberté. En ne disant rien à ce sujet, je reste libre. Et puis, sachez que lorsqu'on commence à vouloir classer les humains, on finit par les abandonner sur les étagères d'une bibliothèque. Or, ce n'est pas d'une liste d'Initiés classés par ordre de mérite que vous avez besoin, mais d'un être vivant qui vous stimule, qui vous entraîne.

J'ignore si je suis un Initié, et c'est aussi bien que vous l'ignoriez également. Il vaut mieux que je reste pour vous un enfant porteur de quelques trésors cachés. En prétendant être un Initié, je me chargerais d'un fardeau et les fardeaux accélèrent le vieillissement. Je n'y tiens pas, la vieillesse vient d'elle-même, et assez vite, pourquoi lui donner encore un coup de main ? Il faut prendre le temps d'être un enfant. Les jeunes sont trop pressés et les spiritualistes aussi. Les enfants veulent trop vite ressembler aux adultes, et les spiritualistes veulent trop vite se donner des airs d'autorité. Cette attitude ne m'intéresse pas, même si vous souhaitez que je l'adopte pour pouvoir ensuite vous vanter de suivre un grand Maître. Je ne tiens pas à ce que vous me portiez comme une décoration.

C'est en toute conscience que je ne prétends pas être un Initié : cela n'ajouterait rien à ce que je suis et ne ferait que m'enfoncer dans des complications pour l'avenir. Je dirai donc seulement que mon cœur est habité par l'amour, par le besoin d'aider les êtres, de les soutenir, de les voir heureux. Quant à mon savoir, je l'ai acquis après des années et des années d'étude et de travaux, non seulement dans cette vie

mais dans mes vies antérieures. Le nom que l'on donnera à ce savoir ne m'intéresse pas ; pour moi, c'est uniquement les résultats qui comptent. Est-ce qu'en venant m'écouter, vous recevez une lumière, un élan ? Est-ce que vos âmes s'épanouissent ?… Oui ? Alors, que voulez-vous de plus ? Si je vous disais que je suis un Initié et que rien ne change en vous, quelle utilité ? Ce qui compte, c'est ce que vous vivez, vous. Ce qui compte, c'est que vous appreniez à penser juste, à vous connaître mieux et à prendre conscience de vérités que vous ignoriez jusque-là.

Et de même que je ne me présente pas devant vous avec le titre d'Initié ou de quoi que ce soit d'autre, je n'instituerai pas pour vous des degrés ou des grades comme dans certains ordres spirituels ou religieux. Je vous parle et je vous parlerai toujours à tous de la même façon. Beaucoup, je le sais, attendent que je crée au moins une classe spéciale pour des frères et sœurs plus avancés à qui je dévoilerais des mystères… Vous n'avez pas une idée des complications qu'entraînerait une telle décision. Il est préférable que vous soyez là ensemble et que les mêmes connaissances soient données à tous avec des mots qui touchent chacun suivant son niveau de compréhension. S'il le faut, j'ai des méthodes pour faire sur certains un travail spécial, et cela ne se passe pas forcément dans le plan physique. Je peux parler à chacun en m'adressant à son âme. Où que vous vous trouviez, je sais comment placer votre âme en face de moi, et je lui révèle ce que je juge bon pour elle.

Croyez-moi, plutôt que de vous poser des questions à mon sujet, efforcez-vous d'étudier et d'expérimenter l'enseignement que je vous donne. Et ne perdez pas votre temps à le comparer avec ce que vous connaissez déjà pour l'avoir lu

dans quelques livres. Si, dans ce que je vous dis, vous reconnaissez vos aspirations, vos espoirs, votre idéal secret, alors suivez-moi. Sinon, bien sûr, vous êtes libre, je ne retiens personne contre son gré. C'est vous qui êtes le seul juge. Pour savoir si un plat est salé ou sucré, vous le goûtez, vous n'allez pas regarder dans un livre. Quand vous étiez enfant, votre mère goûtait votre potage pour que vous ne vous brûliez pas ; maintenant, vous êtes adulte et c'est à vous de le goûter.

Je sais bien que, quoi que je dise, certains continueront à se poser des questions sur moi, de même que sur mes réincarnations. Pourquoi ? Pour savoir jusqu'où ils pourront m'utiliser. Consciemment ou inconsciemment, ils font des calculs : si je rapporte de mon passé des connaissances et des pouvoirs, ils pourront eux aussi en bénéficier. Et pour quoi faire ?… Pour travailler sur eux-mêmes ? Pour devenir de véritables fils et filles de Dieu ? Pensez-vous !… Les uns, parce qu'ils croient qu'auprès de moi ils seront protégés, d'autres, parce qu'ils espèrent que je leur donnerai quelques secrets pour satisfaire leurs ambitions, leurs convoitises, etc. Comment leur faire comprendre que ce que j'ai à leur donner est infiniment plus précieux que tout cela ?

Celui qui attend de moi les moyens d'obtenir facilement ce qui ne doit s'obtenir que par l'intelligence, le travail, la patience, perd son temps : ces moyens, moi-même je ne les ai pas. Pourquoi ? Parce que je ne les ai jamais cherchés. J'aurais pu les trouver si, comme beaucoup d'occultistes, c'est ce que j'avais souhaité. Mais cela ne m'a jamais intéressé ; au contraire, j'ai supporté la pauvreté, le mépris, la moquerie, l'hostilité, pour me concentrer sur ce que je considérais comme essentiel : travailler sur moi-même pour pouvoir un jour être capable d'éclairer et d'aider les autres. Et dans quel

but ? Contribuer à réaliser le Royaume de Dieu et sa Justice, comme le demande Jésus qui disait : « *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.* »[1]

Vraiment, tous ceux qui viennent auprès de moi en croyant que je leur donnerai des talismans, des secrets magiques, des pouvoirs magiques n'ont pas beaucoup d'intuition. Je vous ai raconté ce que, très jeune déjà, j'étais capable de faire. Mais, je vous l'ai dit aussi, j'ai eu un jour la vision de deux êtres qui se présentaient à moi : l'un incarnait la puissance, l'autre incarnait l'amour, et j'ai choisi le chemin de l'amour, non celui de la puissance, et surtout pas de cette puissance que procure l'argent, la réussite matérielle.

Évidemment, je ne pourrai jamais empêcher certains de se préoccuper de mes vies passées. Combien de soi-disant clairvoyants sont venus me raconter que dans d'autres incarnations, j'ai été tel sage, tel mage, tel alchimiste, tel kabbaliste, tel roi, tel prophète, et je ne sais quoi encore : grand-prêtre, hiérophante, etc. C'est le passé, et le passé ne m'intéresse pas. L'important, pour moi, c'est ce que je suis et ce que je fais maintenant, et ce que je serai et que je ferai plus tard. Et vous aussi, dites-vous la même chose. N'allez pas consulter des voyants pour connaître vos vies passées. D'ailleurs, vous savez, votre passé n'est pas difficile à connaître. D'après ce que vous êtes aujourd'hui, d'après vos qualités et vos défauts, vos facultés et vos lacunes, vous pouvez connaître – sans entrer dans les détails, bien sûr – ce que vous avez été : ce que vous êtes dans cette incarnation ne vous est pas tombé dessus par hasard. Alors, maintenant, occupez-vous plutôt du présent pour préparer l'avenir.[2]

Enfin, pensez ce que vous voulez, mais moi, je ne m'intéresse pas à mes réincarnations. Je sais seulement que j'ai une

expérience millénaire. Où et quand j'ai acquis cette expérience, peu importe, je peux simplement vous dire que tout ce que j'ai appris se résume dans l'enseignement du soleil que je vous apporte. De combien de choses je vous parle que je n'ai lues dans aucun livre ! Je ne les ai même pas entendues de la bouche du Maître Peter Deunov. Alors, comment je les ai trouvées ? C'est le soleil qui me les a révélées.

Pour moi, le soleil est au-dessus de tous les autres Maîtres. C'est lui qui est mon Maître, c'est lui qui éclaire mon univers mental, et non seulement il est mon Maître, mais il est mon père. Oui, et si vous voulez vraiment le savoir, voilà ce que je suis : un fils du soleil. Je me sens un fils du soleil. Vous direz : « Fils du soleil, c'est le titre de l'empereur du Japon. » Je le sais. Ce que je ne sais pas, c'est la signification qu'a pour lui ce titre, et s'il en a encore une. Mais, pour moi, je sais ce que signifie être fils du soleil.

Jésus a dit : *« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »*.[3] Mais quelle connaissance pouvons-nous avoir de la perfection du Père céleste ? Nous ne L'avons jamais vu ! La réponse est dans le soleil : en le regardant, nous découvrons que le Père céleste est lumière, chaleur et vie en plénitude. Et quand Jésus dit aussi : *« Je suis la lumière du monde »,* qu'est-ce que la lumière du monde sinon le soleil ? Évidemment, le soleil auquel s'identifie Jésus, ce n'est pas celui que nous voyons dans le ciel, c'est le Christ, le soleil cosmique dont notre soleil n'est qu'un représentant. Mais même s'il n'est que son représentant, c'est en le contemplant que nous nous approchons de la perfection de notre Père céleste, de sa vie, de son amour, de sa sagesse.

À travers le soleil, le Christ, qui est l'émanation du Père, ne cesse de répandre ses bénédictions : chaque jour, sa vie, son sang coule vers la terre. La terre n'est jamais

abandonnée. Les chrétiens cherchent le Christ, ils attendent le Christ… Mais il est déjà là, présent devant eux, qui bénit et vivifie toutes les créatures. Il est à la fois dans tout l'univers, dans tous les astres du ciel, et pour nous, les humains, il se manifeste particulièrement à travers le soleil. Bienheureux ceux qui élèvent et élargissent leur compréhension du Christ, car c'est leur âme qu'ils élèvent et qu'ils élargissent. Bien sûr, le Christ se manifeste aussi dans les toutes petites choses, dans le moindre petit geste d'amour, mais il se manifeste aussi dans l'immensité de l'univers, et celui qui refuse de le reconnaître dans le soleil qui éclaire, chauffe et vivifie toutes les créatures ne saura jamais ce qu'est le Christ.

« Je suis la lumière du monde » a dit Jésus, et la lumière du monde, c'est le soleil. Mais Jésus a dit aussi : *« Vous êtes la lumière du monde. »*[4] Et moi, après lui, je vous dis : « Je suis un fils du soleil ». Et puisque je suis un fils du soleil, vous êtes, vous aussi, des fils et des filles du soleil, même si vous ne le savez pas encore. Oui, vous êtes des fils et des filles du soleil, et pour pouvoir vous conduire jusqu'à lui, un matin sur le Rocher j'ai consacré la Fraternité au soleil. Ce que j'ai fait à ce moment-là avec vous, vous le comprendrez plus tard. Même ceux qui étaient absents et ceux qui viendront dans l'avenir ont été consacrés au soleil. Un être immense était là, présent, et il a reçu mes paroles.

Certains diront : « Mais aviez-vous le droit de nous consacrer au soleil ? Vous ne nous avez pas demandé si nous étions d'accord. » Rassurez-vous, vous possédez une volonté libre, et si vous ne voulez pas être les fils du soleil, vous ne le serez pas. Je ne peux pas vous y obliger et je n'ai aucune intention de le faire. Intérieurement, vous avez le droit de choisir de qui vous voulez être les fils et les filles. Je vous ai

consacrés au soleil, mais cette consécration n'aura d'efficacité que pour ceux qui le souhaitent – et je sais qu'ils sont nombreux. Les autres peuvent chercher un autre père ; le soleil, avec les entités qui le peuplent, ne viendra pas s'imposer à eux.

C'est une loi du monde spirituel : les entités lumineuses n'entrent que là où on leur ouvre la porte. Même si vous êtes la proie d'entités ténébreuses, les anges, qui jettent parfois un regard sur les humains, disent : « Nous n'avons pas le droit de nous imposer à cette créature : elle ne nous a rien demandé. » Ils respectent la liberté des créatures, ils ne pénètrent même pas dans leur chambre si l'entrée leur en est interdite. Seuls les esprits malfaisants se permettent d'entrer sans autorisation. C'est précisément ce qui différencie les esprits lumineux des esprits ténébreux. Les esprits ténébreux ne respectent rien ; un esprit lumineux attend qu'on s'ouvre à lui, qu'on l'invite.

J'ai consacré la Fraternité au soleil, mais c'est à chacun d'entre vous de décider s'il veut être habité par les entités solaires. Si vous acceptez, quelle joie pour elles ! Elles verront en vous un être éveillé et elles chanteront : « Enfin, nous, les puissances du Ciel, nous pouvons entrer dans ces âmes et travailler avec elles. Maintenant que ces âmes sont nées à la lumière, nous pouvons nous manifester à travers elles », et elles inspireront vos actes, vos paroles, votre regard, votre sourire. Mais n'oubliez pas : vous êtes des créatures vivantes et non des objets, rien en vous ne reste immuable. La vie qui passe vous expose à toutes sortes de courants, elle vous bouscule et peut vous faire perdre la direction. Je vous ai consacrés au soleil, Dieu Lui-même a écouté et reçu mes paroles, les esprits qui L'entourent et Le servent ont entendu et répondu, mais désormais, c'est vous qui chaque jour par

vos pensées, vos souhaits, devez renouveler cette consécration, afin de conserver votre orientation solaire.

Vous vous demandez peut-être ce que m'a tellement appris le soleil… Eh bien, il m'a d'abord appris à faire la différence entre les fausses et les vraies richesses, entre la vanité et la gloire divine. J'ai tellement été sollicité dans ma vie ! Certaines personnes n'avaient sans doute aucune mauvaise intention, mais si je m'étais laissé persuader, j'aurais été entraîné dans des voies où j'aurais fini par m'égarer.

Même si on est issu d'un milieu très modeste, comme c'était mon cas, il n'est pas tellement difficile d'arriver à obtenir une certaine reconnaissance sociale. Ce qui est plus difficile, c'est de renoncer à cette reconnaissance sociale dès qu'on a conscience que, pour la conserver, on sera obligé d'accepter toutes sortes de compromis et qu'on finira par trahir son idéal. Je ne sais pas comment on avait pu entendre parler de moi dans certains milieux, mais j'ai été un jour sollicité par un prince du sang qui souhaitait que j'étudie son thème astrologique pour savoir s'il monterait un jour sur le trône auquel il pouvait prétendre. Un monsieur très distingué était venu de sa part m'en faire la demande. J'ai accepté, et après avoir bien étudié son thème, j'ai dû répondre que rien n'y indiquait qu'il monterait un jour sur un trône. Bien sûr, comme d'habitude j'avais fait son horoscope gratuitement. Et vous croyez que j'ai eu seulement un remerciement ? Pas du tout, je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Une autre fois, j'ai eu affaire à une marquise qui pensait que par quelque procédé magique j'arriverais à la faire entrer en possession d'un héritage qu'on lui contestait, et en quittant son salon j'ai croisé la princesse iranienne Soraya… Je sais bien que les monar-

ques et les grands de ce monde ont souvent eu auprès d'eux des astrologues, des mages, des alchimistes, mais ces rôles n'étaient pas pour moi et, même quand on me sollicitait, je préférais me tenir à l'écart.

Je ne dis pas que parmi les aristocrates, les gens riches et les célébrités, il n'y en ait pas qui éprouvent le besoin d'une vie spirituelle. Si, justement parce qu'ils sont comblés sur le plan social ou matériel, il leur arrive de ressentir en eux un vide que ni leurs titres ni leurs possessions ni la gloire ne pourront combler. Ils manifestent donc quelquefois de l'intérêt pour la spiritualité. Mais la spiritualité ne se limite pas à la lecture de quelques livres, à l'audition de quelques conférences, ou à quelques conversations avec un sage ; elle exige des efforts, des exercices, des renoncements, une persévérance dont ils sont rarement capables et ils retournent bientôt à leur existence frivole. Et moi, quand dans la fraîcheur et la pureté du matin j'avais longuement contemplé le lever du soleil, quand j'avais bu cette lumière, quand je m'étais baigné dans les couleurs de l'aurore, je sentais que toute ma vie était là. Je n'avais pas à fréquenter des salons, j'aurais fini par y perdre mon âme.

Des francs-maçons appartenant à différentes loges m'ont proposé d'entrer dans la franc-maçonnerie. C'était un grand honneur, mais je n'ai pas accepté. Être membre de la Fraternité Blanche Universelle me suffisait. Et puis ces temples, ces cérémonies, ces rituels, ces vêtements, ces grades… je sentais que tout cela non plus n'était pas pour moi. Ce qui est pour moi, c'est d'aller à l'aube, habillé simplement, dans le temple de la nature où le grand-prêtre qui officie est le soleil.

Il m'a même été proposé d'entrer dans l'ordre de Malte. Un couple de monarques en exil qui appartenait à cet ordre

souhaitait m'y introduire. L'ordre de Malte est une société prestigieuse ; là, encore, j'ai été très honoré qu'on pense à moi pour en faire partie, mais j'ai refusé pour les mêmes raisons. Et si j'avais accepté, comment auraient réagi tous ces personnages quand je leur aurais dit que, pour moi, la seule véritable religion est la religion solaire ?

Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'avant la tenue du Concile Vatican II, un évêque français qui devait y assister m'avait fait transmettre la proposition de m'emmener avec lui. Il lisait mes livres depuis des années, il les appréciait, et il pensait que cela pouvait m'intéresser d'assister, moi aussi, à tous ces débats. Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'aurais bien pu faire là ? Dix fois, cent fois, je pourrais être excommunié pour mes idées. Oui, je pourrais être excommunié, alors que moi je ne me suis jamais senti en dehors de l'Église. Je souhaiterais simplement qu'elle explique mieux les vérités qu'elle est chargée d'enseigner, et elle les expliquerait mieux si elle allait s'instruire auprès du soleil. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sujet du « mystère » de la Sainte Trinité. Le soleil est la seule réponse à ce mystère, sa seule explication.[5]

Je n'ai donc pas assisté au concile, et quand j'ai vu ensuite les reportages qui en étaient faits à la télévision, j'ai trouvé que j'avais eu raison de ne pas accompagner ce monseigneur qui m'avait invité. D'une façon ou d'une autre, je n'aurais pas pu m'empêcher de donner mon opinion. Et pourquoi aller troubler ces braves gens qui étaient déjà très âgés ? Ils avaient besoin de tranquillité. Ils portaient des habits magnifiques, ça c'est vrai, quel éclat ! Mais j'attendais de voir aussi une lumière sur leur visage, quelque chose qui rayonnait. Mais non, tous étaient là, graves, sérieux, profonds… fatigués. Trop de travail, sans doute. Je les regardais, et je ne pouvais

que leur envoyer de bonnes pensées pour les soutenir, les encourager dans leur lourde tâche.

Certains matins, je n'arrive pas à m'arracher à la contemplation du soleil qui se lève, ce soleil qui est la source de la vie. Il est étrange que cette pratique nous attire tellement d'incompréhension, alors qu'on voit sans étonnement des milliers de gens allumer des cierges devant des images peintes, des statues de bois ou de pierre, porter autour du cou des médailles de la Vierge… ou embrasser un morceau dit « de la vraie croix » ! Toute une forêt a déjà disparu depuis pour fabriquer des morceaux de cette « vraie croix », mais personne n'est choqué. Sommes-nous donc des insensés lorsque, pour nous lier au Créateur, nous nous arrêtons sur le symbole le plus pur de la lumière, de l'amour et de la vie éternelle ?

Chaque matin, je me nourris des rayons du soleil qui se lève, car la lumière est la meilleure des nourritures. Mais l'air, la terre, les arbres alentour m'apportent, eux aussi, des éléments que j'apprends à cuisiner. Eh bien, oui, cuisiner… Par ma pensée, par mon amour, je fais de tous ces éléments des plats délectables. Combien de fois je vous ai dit que la vie spirituelle est une nutrition ! Mais tous les éléments doivent être cuisinés, afin d'être transformés en sagesse, en bonté, en puissance, en paix. Nous contribuons à cette transformation en portant toute notre attention sur le soleil qui se lève. Et ensuite, en retournant à nos activités quotidiennes, nous nous sentons chaque fois rassasiés et plus forts, plus riches. Oui, plus riches, car cette lumière du soleil que nous avons reçue est de l'or, de l'or éthérique, et cet or vaut plus que tous les lingots qui s'entassent dans les banques. Il m'a été donné de connaître des secrets pour attirer l'or, mais je

ne tiens pas à m'en servir. Il y a des années encore, j'en ai essayé un pour voir si ça marchait. Quelque temps après, j'ai trouvé devant ma porte une boîte contenant quelques pièces d'or de différents pays. Je n'ai jamais su qui me les avait apportées… Mais comme je n'ai pas besoin de pièces d'or, je les ai données à certains, en souvenir.

Puisque je connais des moyens d'attirer de l'or, vous vous demandez pourquoi je ne les utilise pas, ce serait tellement utile pour la Fraternité ! On achèterait des terrains, on construirait des bâtiments… Non, ce n'est pas souhaitable et ce serait même dangereux. L'abondance matérielle, de même que le confort, est un obstacle à la vie de l'esprit. Je n'ai pas à me soucier d'attirer des richesses sur la Fraternité pour augmenter ses possessions et améliorer les conditions matérielles. Mon travail est de vous apporter la lumière. Et si vous sentez que cette lumière vaut la peine que l'on fasse quelque chose pour elle, c'est à vous de contribuer matériellement dans la mesure de vos moyens. Ce ne sont pas des terrains et des bâtiments que je veux vous laisser un jour en héritage, mais seulement la lumière. Cela, ne l'oubliez jamais.

Est-ce que vous commencez à comprendre pourquoi je vous dis que c'est auprès du soleil que je m'instruis ? C'est lui qui m'a appris que la lumière est l'or véritable que nous devons chercher le matin, dès l'aurore. À ce moment-là, le soleil projette dans l'espace une profusion de paillettes d'or ; et ces paillettes d'or, nous pouvons en remplir non pas nos poches… ou plutôt si, nous pouvons en remplir toutes ces « poches » que sont notre esprit, notre âme, notre intellect, notre cœur, et aussi notre corps physique. Cet or-là, tout notre organisme peut en bénéficier, depuis le cerveau jusqu'aux pieds.

Il existe différentes sortes de lumières. Celle dont notre système nerveux et tout notre organisme ont le plus besoin est la lumière du soleil avant son lever, car c'est la lumière la plus subtile, la plus spirituelle, et elle agit sur nos corps psychiques. Si nous savons comment regarder le soleil, quelque chose s'ouvre dans notre plexus solaire et nous commençons à boire la lumière. C'est comme un réservoir qui se remplit d'une quintessence précieuse ; et quand le réservoir déborde, on n'éprouve plus que le besoin de distribuer cet élixir à toutes les créatures vivantes. Il n'y a pas de plus grande joie que de donner ce qu'on a reçu du soleil ; c'est pourquoi, après l'avoir longuement contemplé le matin, je m'efforce de vous donner quelque chose de lui à travers mes paroles, à travers mon regard, et à travers ma main chaque fois que je vous salue.

La joie de donner, c'est aussi le soleil qui me l'a apprise. Il m'a même dit : « Le jour où tu sauras donner comme moi, tu deviendras immortel. » Alors, je lui ai demandé : « Mais depuis des milliards d'années que tu répands ta chaleur et ta lumière, comment fais-tu pour ne pas t'être encore épuisé ? » Il m'a répondu : « Le secret, c'est de savoir en même temps prendre et donner, inspirer et expirer. » Et c'est possible, je vous en ai fait une fois la démonstration. J'ai apporté un chalumeau (un petit tuyau de paille) et une bougie. J'ai allumé la bougie et à travers le chalumeau je soufflais sur la flamme (on voyait qu'elle restait toujours un peu inclinée), en même temps que par le nez j'inspirais l'air pour pouvoir continuer à souffler. C'est difficile, mais c'est possible, c'est ce que font les souffleurs de verre. Et c'est ce que fait aussi le soleil qui en même temps donne et reçoit sans arrêt. Pour pouvoir donner, il faut apprendre à recevoir ; et ce qu'on a reçu, il faut apprendre à le donner.[6] C'est pourquoi, après

une méditation, après un exercice spirituel, quel qu'il soit, on doit pouvoir apporter quelque chose de bon aux autres par le regard, par une lumière sur le visage, une lumière qui témoigne que l'on a eu un contact avec l'esprit. Mais en Inde, et aussi au Japon, j'ai été étonné de voir que, même après avoir prié et médité, les visages de beaucoup de moines restaient fermés, inexpressifs.

Au Japon, j'ai été reçu dans un monastère, ainsi que la personne qui voyageait avec moi. Pour me loger, afin que je ne sois pas dérangé par le bruit, on avait mis un petit temple à ma disposition. J'avais donc la compagnie de toutes les divinités shintoïstes, et c'était nouveau pour moi. C'est la nuit, surtout, que je sentais leur présence et je parlais alors avec elles. Nous avons eu des conversations très originales. Dans ce monastère, il y avait une douzaine de moines très gentils, très sympathiques, qui pratiquaient le bouddhisme Zen. La journée commençait par des exercices de méditation, puis, devant tout le monastère réuni, en l'honneur de ces deux visiteurs qui venaient de France, on jouait la Marseillaise et on hissait le drapeau français ! Oui, chaque matin avait lieu une petite cérémonie de quelques minutes au cours de laquelle on mettait un disque avec la Marseillaise, puis l'hymne japonais, et on hissait les deux drapeaux. Il y avait là aussi beaucoup de gens venus de la ville qui entendaient la Marseillaise et voyaient le drapeau français. Évidemment, c'était inattendu, et c'est là que j'ai compris que j'étais français avant même qu'on accepte de m'accorder la naturalisation.

Mais revenons à l'exercice de méditation ou Za-zen. Il se pratiquait dans une salle aux murs complètement nus. Chacun, tourné vers le mur, était assis sur un coussin, en position de lotus. Je ne vous donnerai pas les détails de la

posture, comment tenir la tête, les épaules, les mains, etc., ce n'est pas utile. Ce qui était intéressant, c'était la présence d'un moine, armé d'un bâton : il avait pour fonction de donner un coup sur l'épaule de celui qui commençait à somnoler ou qui ne conservait pas la bonne posture. Il paraît que nous possédons à l'épaule un centre nerveux important, et le coup de bâton à cet endroit sert à harmoniser les énergies, donc, à réveiller celui qui est en train de s'endormir ou à apaiser celui qui est intérieurement trop agité pour se concentrer. Je voulais faire l'expérience des effets de ce bâton et je demandai au moine de m'en donner un coup avant de commencer l'exercice. D'abord, il a refusé en prétextant que je n'en avais pas besoin. J'ai insisté et il a fini par accepter : je n'ai rien senti de très extraordinaire – peut-être justement parce que je n'en avais pas besoin – mais tout de même, cela apportait quelque chose.

Maintenant, je dois dire que ce qui m'a étonné chez les moines de ce monastère et aussi chez la majorité des moines que j'ai rencontrés et qui pratiquent le Zen, c'est l'inexpressivité de leur visage après les exercices de méditation : aucune lumière ne les éclaire, aucune vie ne les anime, et même, chez certains, les traits sont d'une grande dureté. Bien sûr, je ne vais pas me prononcer sur une discipline que je ne connais pas bien ; mais du point de vue de la véritable Science initiatique, une méditation qui n'est pas un contact avec la lumière, une méditation qui ne laisse aucune trace de lumière et d'amour sur le visage, qui ne communique pas quelque chose de vibrant, de vivant, n'est pas très utile. On me dira que le but du Za-zen est d'arrêter la pensée, de faire le vide. Eh bien, justement, je trouve que dans certains cas ce vide se sent un peu trop. Quel bien peut-on faire aux autres quand on se montre à ce point inexpressif ? On

ne peut faire du bien qu'en apportant la vie, la chaleur, la lumière.

Donner comme le soleil, aimer comme le soleil… je ne sais pas si j'y arriverai un jour, mais je vis avec ce désir. Et quand, devant le spectacle que donnent les humains je sens l'irritation ou le découragement me gagner, je me tourne vers lui qui, là-haut, continue inlassablement, imperturbablement à briller, et je reprends courage. Vous direz : « Mais c'est facile pour le soleil de rester imperturbable : il est si loin, rien ne l'atteint. » Oui, mais nous aussi, nous avons quelque chose en nous qui reste toujours hors d'atteinte : notre Moi supérieur, car notre Moi supérieur est dans le soleil. C'est en regardant le soleil que nous arriverons un jour à rejoindre notre Moi supérieur et à vivre comme lui dans une paix que rien ne peut troubler.[7]

Notre Moi supérieur habite dans le soleil où il participe au travail divin. Lorsque nous saurons harmoniser les vibrations de notre moi terrestre avec celles de notre Moi divin, nous découvrirons les trésors que le Créateur a déposés en nous. Ces trésors, nous en sommes les héritiers, mais nous ne les possédons pas encore : nous ne commencerons à en prendre possession que le jour où, par la méditation, la prière, la contemplation, nous arriverons à rétablir le lien entre nos deux « moi ». Peu à peu, nous sentirons venir à nous des parcelles du grand héritage que nous réserve notre père, le soleil, cet héritage d'amour, de sagesse, de puissance qui sont des attributs de la Divinité.

Mon plus grand désir est d'amener les humains vers le soleil, mais pour le moment, c'est vrai, je ne suis pas bien compris. Il y a ceux qui s'indignent, il y a ceux qui se moquent, il y a ceux qui, ne sachant comment présenter les choses, racontent n'importe quoi… Et que dire des jour-

nalistes qui devraient pourtant savoir rapporter objectivement les faits ? Il y en a un qui est venu me voir un jour au Bonfin, parce qu'il avait entendu dire qu'on nous appelait « les ensoleillés », « les adorateurs du soleil » : il voulait savoir ce qu'il en était exactement. J'ai répondu à ses questions et il est reparti satisfait. Mais qu'est-ce que j'ai lu ensuite dans son article ? À peine quelques lignes insignifiantes sur mes réponses ; ce qui l'avait frappé, figurez-vous, c'est la présence dans mon jardin de deux lampadaires fonctionnant à l'électricité. Qu'est-ce qu'il s'était imaginé ? Que je n'ai pas besoin d'y voir dans l'obscurité ? Que le soleil vient spécialement m'éclairer pendant la nuit ? Il s'étonnait, écrivait-il, que la modernité ait pénétré jusque chez moi. Eh bien, c'est moi qui étais encore plus étonné de son étonnement.

L'année où je suis allé en Yougoslavie, j'ai reçu à mon retour des coupures de journaux qui me présentaient comme le roi du soleil : *kral na slănçéto*. Où les journalistes étaient-ils allés chercher ça ? Je suis resté si peu de temps dans ce pays et je n'ai rien dit à personne sur le soleil. On m'a aussi envoyé un magazine italien où, là, je suis présenté comme « la divinité réincarnée du soleil ». Que signifient toutes ces affabulations ? Je n'ai pas besoin de devenir une célébrité à cause du soleil ; je n'ai pas besoin qu'on parle de moi, la notoriété apporte toujours plus d'inconvénients que d'avantages. Ce que je souhaite seulement, c'est que mes idées soient connues, car je sais qu'elles peuvent faire beaucoup de bien. Mais des articles de journaux qui me présentent comme roi ou divinité du soleil, vraiment, c'est grotesque.

Que des êtres sensibles sentent que j'ai un lien très puissant avec le soleil, ça je le comprends. C'est arrivé avec certains qui ne connaissaient pourtant rien de moi ni de

mes activités. Un jour, un écrivain anglais que j'avais très brièvement croisé en Inde est venu me voir à Izgrev avec sa femme. À peine était-il entré chez moi qu'il m'a dit : « C'est étrange, Monsieur Aïvanhov, je viens de voir le soleil derrière vous. » Oui, c'est possible, car je vis avec l'image du soleil, avec la pensée du soleil, avec la présence du soleil, et il m'apporte chaque jour quelque chose de nouveau. Car, croyez-moi, le seul qui soit véritablement nouveau chaque jour, c'est le soleil. Vous direz : « Pourtant les astronomes lui donnent des milliards et des milliards d'années ! » Oui, c'est possible, mais il est toujours jeune et nouveau.

Une fois, j'ai été invité à voir une exposition consacrée aux dernières découvertes archéologiques qui venaient d'être faites dans les environs de Fréjus. Je savais ce qui m'attendait, mais pour ne pas chagriner la personne qui m'avait invité, j'y suis allé… Et qu'y avait-il là tellement à voir ? Quelques pierres qui avaient appartenu à des maisons construites il y a deux mille ans par les Romains, ainsi que quelques pots cassés… Pour ces gens qui avaient préparé l'exposition, c'étaient des objets précieux et ils racontaient toutes sortes de choses à propos de ces pierres et de ces tessons. En réalité, cela n'avait aucun intérêt ; mais c'était romain, et il fallait se nourrir de l'histoire de ces débris poussiéreux. Pourquoi les gens s'attachent-ils tellement à toutes ces bricoles du passé ? Ils ne se réjouissent pas de la lumière et de l'air pur que Dieu leur donne chaque jour, mais quelques débris de poteries qui ont deux mille ans d'histoire, alors-là, quelle merveille ! Et ils vous les présentent avec des mots latins et grecs… une science formidable ! Comment ne pas avoir envie de sourire en voyant ces érudits qui se rencontrent, se congratulent et sont tellement fiers de pouvoir se réunir autour d'un tas de débris ?

Quand les humains comprendront-ils que la vie doit être toujours nouvelle, toujours jaillissante ? Comme le soleil qui est toujours nouveau. La vie d'hier est déjà du passé, le soleil d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier et il renouvelle aussi nos richesses, il nous apporte chaque jour quelque chose qui n'existait pas la veille. En se levant, chaque matin, il nous invite à recevoir une vie toute neuve, à entrer dans un autre rythme, à nous mettre au diapason de la lumière, au diapason de l'éternité, et c'est cela la véritable fontaine de jouvence. On entend dire partout : « Il faut que la vie change. » Et pourtant on continue à s'engouffrer dans la vieille vie. On va partout déterrer des civilisations enfouies, on s'émerveille de tout ce que l'on découvre dans des sarcophages, on a plus d'intérêt pour les catacombes obscures, les momies et les restes d'un mammouth conservé dans les glaces polaires, que pour ce soleil resplendissant qui nous envoie chaque matin une vie fraîche et nouvelle.

Combien se promènent au milieu de ruines sans se douter qu'à force de les regarder ils sont en train de devenir semblables à elles ! Qu'ils les étudient, c'est très bien, mais pourquoi ne lèvent-ils pas la tête pour regarder aussi le soleil ? Une femme très érudite est venue récemment me raconter que, si elle s'était spécialisée dans l'archéologie égyptienne, c'est parce qu'elle avait été dans une autre incarnation la femme d'un pharaon. Très bien, si elle le croit, je n'ai pas d'objection. Mais là, maintenant, qu'est-ce qu'elle est ? Je la voyais tellement terne, tellement éteinte ! Comme je suis poli, aimable, je ne lui ai pas dit que s'il la rencontrait maintenant, son ancien mari pharaon ne serait certainement pas prêt à l'épouser à nouveau. Quand tous ces érudits comprendront-ils qu'ils doivent aller aussi chercher leur savoir dans les bibliothèques célestes, leur nourriture dans un

restaurant éternel, et leurs boissons à la source unique, le soleil ? Et vous aussi.

Dans le *Livre d'Isaïe,* Dieu dit : *« Je vais créer un nouveau ciel et une nouvelle terre. »*[8] Comment interpréter ces mots ? Dieu va-t-Il détruire le ciel et la terre qu'Il a créés au commencement ? Non. Ce nouveau ciel et cette nouvelle terre sont des images qui expriment que la vie ne cesse de se renouveler, elle est toujours en mouvement et nous devons suivre ce mouvement sans chercher à revenir en arrière. C'est pourquoi il ne faut pas non plus aller ranimer les religions et les Initiations disparues, comme certains essaient de le faire. Qu'ils les étudient, d'accord, mais sans tenter de leur redonner vie. Si elles se sont éteintes, il y a une raison. Que va-t-on chercher maintenant dans les religions de l'Égypte et de la Grèce antiques ? Que va-t-on chercher chez les Druides, les Incas, les Aztèques ou même les Cathares ? De ces religions, de ces Initiations, un certain nombre de vérités a pu se transmettre, parce que ce sont des vérités éternelles. Mais on ne doit pas aller fouiller parmi les vestiges des cultes anciens pour les ressusciter.[9] On peut s'y intéresser, et moi aussi je m'y intéresse. Au cours de mes voyages en Égypte, au Liban, en Grèce, j'ai visité de nombreux sanctuaires du passé. J'ai médité dans les Pyramides, à Baalbek, à Eleusis, à Delphes, etc. Mais ma nourriture, je vais la chercher auprès du soleil. Chaque jour, il me fait des révélations parce que je crois en lui, parce que je l'aime, et lorsque j'ai un problème difficile à résoudre, c'est lui que j'interroge, et il me répond.

Lorsque le soleil se lève, ne sentez-vous pas que, du plus profond de votre être, quelque chose se lève en vous aussi ? Faites que, pendant un moment, toute votre âme devienne pareille au soleil. Sachez utiliser cette loi merveilleuse que la

nature met à notre disposition, la loi du mimétisme, cette possibilité d'identification avec ce que nous regardons. Pour vous y aider, je vous donnerai maintenant quelques formules que vous pourrez prononcer en regardant le soleil se lever. Vous attendrez le premier rayon et, avec amour, vous prononcerez en vous-même ces paroles :

« Comme ce soleil se lève sur le monde, que le soleil de la vérité, de la liberté, de l'immortalité et de l'éternité se lève dans mon esprit.

« Comme ce soleil se lève au-dessus du monde, que le soleil de l'amour et de l'immensité se lève dans mon âme.

« Comme ce soleil se lève au-dessus du monde, que le soleil de l'intelligence, de la lumière et de la sagesse se lève dans mon intellect.

« Comme ce soleil se lève au-dessus du monde, que le soleil de la joie, du bonheur et de la pureté se lève dans mon cœur.

« Comme ce soleil lumineux, rayonnant, se lève au-dessus du monde, que le soleil de la force, de la puissance, de l'énergie, du dynamisme et de l'activité se lève dans ma volonté.

« Et comme ce soleil lumineux, rayonnant, vivant, se lève au-dessus du monde, que le soleil de la santé, de la vitalité et de la vigueur se lève dans mon corps tout entier.

« Amen. Ainsi soit-il. Pour le Royaume de Dieu et sa Justice.

« Amen. Ainsi soit-il. Pour la Gloire de Dieu. »

Voilà une formule puissante, magique.

Le jour où les humains parviendront à s'identifier au soleil, ils vivront dans une telle lumière, il émanera d'eux un tel rayonnement qu'on ne saura plus s'ils sont habillés ou s'ils sont nus. On ne verra pas leurs vêtements, on ne verra

pas leur nudité, on ne verra même pas leur visage. Comme dans un très lointain passé, au Paradis terrestre, la lumière les habillera mieux que n'importe quel vêtement.

Bien sûr, certains diront : « Mais l'été, on doit se réveiller tellement tôt pour monter sur le Rocher assister au lever du soleil ! On a sommeil, on s'endort. » Eh bien, dormez ! Depuis des années que nous nous réunissons sur ce Rocher il est devenu une sorte de sanctuaire, et il vaut mieux venir somnoler là que de rester dormir dans son lit. Sur le Rocher, vous recevez au moins quelques bonnes choses des esprits de la nature qui arrivent de tous les côtés pour faire un travail au moment où le soleil va se lever.

En Grèce, dans l'antiquité, il y avait des temples consacrés à Esculape, à Apollon, etc. Et là, ceux qui voulaient recevoir une réponse du dieu venaient dormir dans l'espoir de faire des rêves prophétiques : le dieu allait leur révéler l'avenir, leur indiquer les moyens de retrouver la santé, etc. Alors, pourquoi, le matin, le Rocher ne serait-il pas un tel temple pour vous ? Bien sûr, il vaut mieux rester éveillé pour faire un travail conscient et recevoir les bénédictions de tous les esprits de la nature qui voyagent sur les rayons du soleil, mais même si vous dormez, ils vous donneront quelque chose.

Une nouvelle philosophie apparaît maintenant dans le monde, celle du soleil levant. Un jour, tous sortiront aux premières heures du jour pour aller à sa rencontre, et ce sera un changement de point de vue qui amènera des modifications dans tous les domaines : psychologique, familial, social, politique, économique… Tous quitteront le point de vue géocentrique pour adopter le point de vue héliocentrique, le point de vue du soleil. N'est-ce pas malhonnête de la part des humains que de ne pas reconnaître tout ce

qu'ils doivent au soleil ? Eux qui sont justement toujours en train de réclamer qu'on les reconnaisse, qu'on les respecte, qu'on les remercie, qu'on les félicite, ils négligent le soleil, ils l'ignorent. Sauf quand il s'agit de savoir quel temps il fera ; alors là, oui, c'est important pour leurs champs et leurs jardins, pour aller se promener, s'étaler sur la plage, etc. Mais le soleil, lui, le silencieux, le généreux, ne réclame rien de nous, il pense : « Je vais continuer à éclairer et à chauffer ces ingrats. Ce sont des fruits âpres et acides, mais je les rendrai sucrés et doux comme le miel jusqu'à ce qu'ils reconnaissent qu'ils sont mes fils et mes filles. »

Il est dit qu'un jour l'être humain dépassera en splendeur les anges et les archanges. Pourtant, il n'est encore qu'un fruit vert ; il se montre têtu, obstiné, endurci. Mais ce fruit est attaché à l'Arbre cosmique, et le soleil, qui le regarde, qui lui envoie sa lumière et sa chaleur, le fait mûrir pour qu'il puisse un jour être servi comme un fruit délicieux sur la table divine. Il entrera alors comme essence spirituelle dans la tête du Créateur et sa pensée sera celle du Créateur, le grand Soleil. La destinée de l'homme est d'être un jour absorbé par le grand Soleil.

Les générations passent, les empires s'écroulent, mais pas celui du soleil. Le soleil est toujours là, stable, immuable, fidèle, c'est pourquoi je l'ai choisi pour père, et en voyant ma ténacité, il m'a adopté : tel père, tel fils. Peut-être que dans sa famille je suis encore très jeune. Pour lui qui a tant de milliards d'années, je n'ai peut-être qu'un mois d'âge solaire, ou même seulement un jour, mais je suis son fils.

Et puisque je suis un fils du soleil, je veux être une voix qui annonce la nouvelle vie, la nouvelle lumière. Disons, si vous voulez, que je possède un poste émetteur et qu'à l'aide

de beaucoup d'autres entités, sur la terre et même sur les planètes lointaines, je m'efforce d'imprégner l'atmosphère avec les pensées de la nouvelle vie. Ces ondes parcourent l'espace et viennent s'inscrire dans l'inconscient des humains. Mon poste émetteur ne cesse pas de fonctionner et il répète : « Ouvrez-vous aux rayons du soleil qui se lève. Réjouissez-vous de cette abondance de lumière et de vie. »

Un jour, j'étais dans les Pyrénées, le soleil se levait et j'avais, une fois de plus, lancé ces messages, quand des aigles sont venus tourner au-dessus de moi. J'étais tellement heureux ! Car les aigles passent pour être les seuls à pouvoir s'élever dans le ciel jusqu'à des hauteurs vertigineuses et à regarder le soleil en face sans se brûler les yeux. C'était comme s'ils me disaient : « Nous sommes tes amis, nous te soutenons. »

Vous vous demandez si mes messages sont entendus ? Oui, même si ce n'est pas autant que je le souhaiterais. Sinon, comment se fait-il que le 23 juin 1979 ait été déclaré « Jour du soleil » ? Dans le monde entier, des astronomes, des physiciens, des écrivains, des artistes ont parlé du soleil, ont fêté le soleil, ont célébré le soleil. Et surtout, combien de personnes, ce jour-là, ont assisté à son lever ! Comme les ondes se propagent, comme la lumière et les sons se propagent, les pensées se propagent aussi. Il faut évidemment beaucoup de temps pour qu'elles soient captées, mais j'ai confiance.

Je reçois quelquefois des lettres de frères et de sœurs qui me disent : « Ô Maître, nous aimerions tellement vous ressembler ! Vous êtes un modèle pour nous. » Mais je vous conseille de prendre plutôt pour modèle le soleil, comme je le fais moi-même. Je regarde vers le soleil et c'est dans sa

direction que je tends mon bras pour que vous alliez vers lui. Ne vous arrêtez pas à moi, allez jusqu'au soleil, imprégnez-vous de sa vie, de sa chaleur et de sa lumière, afin de lui ressembler. De moi, retenez surtout que je suis comme un poteau indicateur : je vous montre le chemin pour aller jusqu'à lui. Alors, ne restez pas à côté du poteau. Quand, au bord d'une route, vous voyez le panneau qui indique Paris… ou Fréjus, vous ne restez pas auprès de lui pour l'embrasser en lui disant : « Oh, que je t'aime, mon cher panneau, quelle belle inscription tu portes, comme ta flèche indique bien la direction ! » Vous continuez jusqu'à Paris ou jusqu'à Fréjus.

Qu'a répondu Jean-Baptiste à ses disciples qui l'interrogeaient sur Jésus ? *« Moi, je vous baptise d'eau, mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers. Lui, il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu. »* Puis, un jour, voyant Jésus venir à lui, il dit : *« Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi. »* Et moi, je vous dis : voici le soleil, allez vers lui, il est tellement plus grand que moi ! Moi, je peux seulement vous indiquer le chemin jusqu'à lui en vous donnant des méthodes, en vous expliquant comment le regarder, comment l'aimer, comment le faire pénétrer en vous, comment vous identifier à lui, afin de devenir un jour comme lui.

Partez chaque matin à la rencontre du soleil avec une conscience éveillée, sinon en redescendant vous serez tout juste capable de dire que le ciel était bleu, qu'il y avait quelques arbres et quelques montagnes au loin. Mais ce n'est pas pour cela que vous êtes venu ! Vous montez sur le Rocher pour sentir que le soleil vous révèle la splendeur de la création, la puissance de Dieu et son amour. Sans cet éveil de

la conscience, il est impossible de devenir un citoyen du monde spirituel, on ne fait que le traverser comme un excursionniste.

Chaque matin, je monte jusqu'au soleil et je veux vous emmener, vous aussi, jusqu'au soleil qui est la patrie de notre âme, la terre des vivants. C'est pourquoi je vous ai consacrés à lui. En vous consacrant, j'ai pris des engagements envers le soleil. Cette consécration vous a ouvert une porte, décidez-vous à la franchir.

Notes

1. Cf. ***Le véritable enseignement du Christ***, Coll. Izvor n° 215, chap. IV : « Cherchez le Royaume de Dieu et sa Justice ».
2. Cf. ***Marchez tant que vous avez la lumière***, Coll. Izvor n° 244, chap. V : « Seul le présent nous appartient », chap. VI : « Avant que le soleil se couche ».
3. Cf. ***Le véritable enseignement du Christ***, Coll. Izvor n° 215, chap. III : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ».
4. Cf.. ***La pierre philosophale – des Évangiles aux traités alchimiques***, Coll. Izvor n° 241, chap. VI : « Vous êtes la lumière du monde ».
5. Cf. ***Les splendeurs de Tiphéreth – Le soleil dans la pratique spirituelle***, Œuvres complètes, t. 10, chap. IV : « Comment retrouver la Sainte Trinité dans le soleil », chap. XV : « Le soleil est à l'image et à la ressemblance de Dieu ».
6. Cf. ***La clef essentielle pour résoudre les problèmes de l'existence***, Œuvres complètes, t. 11, chap. III : « Prendre et donner (le soleil, la lune et la terre).
7. Cf. ***Les splendeurs de Tiphéreth – Le soleil dans la pratique spirituelle***, Œuvres complètes, t. 10, chap. III : « Notre Moi supérieur habite dans le soleil ».
8. Cf. ***Approche de la Cité céleste – commentaires de l'Apocalypse***, Coll. Izvor n° 230, chap. XVI : « Le nouveau Ciel et la nouvelle terre ».
9. Cf. ***« En esprit et en vérité »***, Coll. Izvor n° 235, chap. XIII : « L'esprit n'est pas dans les vestiges », chap. XIV : « On ne trouve les êtres que dans l'esprit ».

13

Entre parole et silence

Combien de fois il m'est arrivé de penser : « Ah ! voilà un sujet important que je devrais traiter dans ma prochaine conférence », et je réfléchis un peu à la manière dont je vais le présenter. Mais, le moment venu, j'ai tout oublié. Cela s'est produit si souvent que j'ai décidé de ne plus rien prévoir à l'avance, car ça ne se passe jamais comme je l'espérais, et je suis déçu. Pour que je ressente le besoin de vous parler, il faut que le sujet se présente à moi tout d'un coup, comme une inspiration, une suggestion qui me vient d'ailleurs. À ce moment-là, malgré les lacunes, les fautes de français et tout ce qui n'est pas académique, ça marche.

Quand je suis arrivé de Bulgarie, je vous l'ai dit, même si je connaissais un peu le français parce que j'avais lu quelques livres, je ne le parlais pas. Je l'ai appris seul en écoutant les gens ou la radio, en allant au cinéma. Au fond, j'ai fait comme les enfants qui commencent à apprendre à parler en écoutant ce qui se dit autour d'eux, mais un enfant qui ne serait ensuite jamais allé à l'école !… Le jour où j'ai su dire : « Qu'est-ce qui se passe ? »… « Mais qu'est-ce qu'il y a ? » oh, j'étais tellement heureux ! Pouvoir dire « Qu'est-ce qui

se passe ? »… était un grand progrès pour moi. Ensuite, je n'ai jamais bien étudié la grammaire ni la tournure correcte des phrases, mais j'ai toujours aimé apprendre de nouveaux mots. La preuve…

Un matin, à Sèvres, j'étais allé au marché acheter des fruits. À côté de moi, devant l'étal de fruits, il y avait deux jeunes filles élégantes, l'air plutôt distingué. Sans vouloir écouter, j'entendais ce qu'elles se racontaient. À un moment, l'une des deux dit à l'autre : « Je n'ai plus rien à bouffer. » À cette époque, je n'avais pas encore suffisamment exploré le vocabulaire français pour connaître ce mot « bouffer ». Mais comme il avait été accompagné d'un geste éloquent, j'ai compris. Je me suis dit : « Ah, voilà un mot nouveau » et puisque ces jeunes filles avaient un air distingué, j'ai pensé que « bouffer » l'était aussi. Donc, un jour, dans une conférence, croyant que j'allais épater les frères et sœurs par mes progrès, je l'ai employé. Oh là là, quand j'ai vu comment ils écarquillaient les yeux !… Je me suis retrouvé dans la situation d'un enfant qui répète un mot qu'il a entendu sans savoir ce qu'il signifie, et à qui on dit : « Non, non, ce n'est pas bien, tu ne dois plus employer ce mot. »

Quand, quelques mois après mon arrivée à Paris, j'ai commencé à faire des conférences publiques, j'étais quand même obligé de les préparer un peu. Mais j'avais l'impression de réciter un texte : il manquait ce côté vivant que donne l'improvisation et je trouvais ça ennuyeux ! Même moi, en m'entendant, je m'ennuyais… J'ai besoin que ce que je vais dire descende naturellement d'en haut. C'est pourquoi, avant de prendre la parole, je dois rester concentré afin que, le moment venu, la source en moi laisse couler son eau. Cela exige évidemment une autre forme de préparation.

Un conférencier qui arrive avec son texte rédigé est tranquille, il n'a qu'à le sortir de sa poche ou de sa serviette. Avant de s'adresser à son auditoire, il peut bavarder, rire ou même avoir une dispute avec quelqu'un, ça ne changera rien à ce qu'il va dire. Pour moi, c'est différent : comme il m'est impossible de préparer quoi que ce soit à l'avance, c'est moi qui, bien avant de venir, dois me préparer, afin de sentir ce dont vous avez besoin. Ce que je vous apporterai, là, maintenant, ce que je vais vous donner, avec quoi vous repartirez, et si vous vous sentirez éclairés, renforcés, enrichis, voilà ce qui me préoccupe.

Déjà, chez moi, je me prépare. Je bénis cette journée qui nous donne encore la possibilité de nous rencontrer, je remercie le Seigneur et je Lui dis : « Mon Dieu, Tu sais tout ce qui se passe dans l'âme de mes frères et sœurs, Tu connais tout ce dont ils ont besoin. Mets dans ma bouche les paroles qui conviennent. » Puisque je ne prépare pas ce que je vais vous dire, je dois capter d'abord les courants de l'atmosphère qui me renseignent sur vos préoccupations, vos attentes. Vous me dites que je réponds souvent aux questions que vous vous posiez en venant m'écouter. C'est parce que je n'ai pas d'autre souci que de vous être utile. Je me lie au Ciel et je deviens comme une antenne, je reçois des indications sur les sujets dont je dois vous parler aujourd'hui… pas un autre jour, aujourd'hui.

Lorsque je sors de chez moi, j'ai une centaine de mètres à faire pour arriver à la salle de conférences, et sur ce chemin je n'accepte pas que quelqu'un m'arrête pour me parler. Pourquoi ? Parce que, là encore, je me prépare à vous rencontrer. Sur ce chemin, j'ai l'habitude de prononcer intérieurement des formules, des prières, afin de pouvoir vous donner ce qu'il y a de meilleur dans mon cœur et dans mon âme. Si vous avez quelque chose à me dire ou à me deman-

der, choisissez un autre moment ; mais là, je ne veux pas être dérangé. Si une personne s'approche pour me parler, qu'elle ne s'étonne pas que je poursuive ma route sans répondre. Ce n'est pas le moment de me distraire de mon travail en venant m'exposer des problèmes personnels.

Certains me disent qu'ils souhaitent seulement m'accompagner. C'est très gentil, je sais que je dois considérer ce souhait comme une marque d'affection, mais je n'ai pas besoin d'être accompagné : là, sur ce chemin, je veux être seul. Par la pensée, par les paroles que je prononce, je me prépare à apporter à toute la Fraternité quelque chose de pur, de lumineux, des semences du Ciel. Peut-être n'en êtes-vous pas encore conscients, peut-être croyez-vous que j'arrive comme ça, en ne pensant à rien. Peu importe ce que vous croyez, mais moi je dois rester concentré, et j'évite ce qui pourrait vous empêcher de recevoir tout ce que je veux vous apporter.

Même la langue la plus riche a un nombre de mots limité, mais ce qu'on peut mettre dans les mots, ça c'est illimité. Et pour moi qui vais m'adresser à vous, l'essentiel c'est non seulement d'utiliser les mots qui correspondent le plus exactement possible à ce que je veux vous dire, mais surtout de les remplir d'une quintessence subtile qui agira sur votre âme et fera jaillir l'étincelle. C'est à cela que je continue de me préparer sur le chemin. Et pourtant, au moment où j'arrive à notre salle de réunions, je ne suis jamais vraiment tranquille, je me dis : « Je vais à la rencontre d'êtres vivants, ils m'envoient leurs pensées, ils ont des soucis, ils attendent quelque chose de moi. Pourvu qu'avec l'aide des entités célestes, je sache répondre à leur attente ! »

Ensuite, quand j'entre dans la salle, je ne prends pas tout de suite la parole, nous commençons par méditer, afin de

créer les meilleures conditions pour moi qui vais vous parler et pour vous qui allez m'écouter. Car, selon l'endroit d'où il vient et les activités qu'il a eues, chacun de vous arrive avec ses propres préoccupations et la salle est pleine de pensées et de sentiments disparates. Je le sens, car le travail psychique que je fais depuis des années a fini par me rendre très sensible aux atmosphères. C'est sans doute une faculté précieuse. Mais quels efforts je dois faire parfois pour arriver à changer cette atmosphère et vous harmoniser, afin que vous puissiez vibrer aux vérités spirituelles, dont je veux vous faire prendre conscience, et retourner chez vous avec des pensées plus justes, des sentiments meilleurs !

Pour vous parler, j'ai besoin de sentir l'harmonie dans la salle. Je ne peux pas faire comme n'importe quel conférencier qui n'a pas à se préoccuper de l'état de son auditoire. Moi, avant de venir vous parler, je me prépare ; mais vous, est-ce que vous vous souciez de l'état dans lequel vous venez m'écouter ?… C'est pourquoi il est important de commencer aussi les réunions par des chants, afin que chacun introduise l'harmonie en lui-même, et qu'il s'harmonise aussi avec les autres et avec moi. C'est dans cette harmonie que je trouve la nourriture dont votre âme et votre esprit ont le plus besoin pour ce jour-là. Chanter suppose, bien sûr, une technique, le respect de certaines règles, mais le chant a d'autres pouvoirs que celui de produire des sons agréables à l'oreille : si nous savons comment chanter avec toute notre âme, il se forme des ondes, des forces qui circulent, et ces ondes et ces forces attirent des présences lumineuses.[1] Ce sont ces présences aussi qui me donnent l'inspiration.

L'harmonie peut créer une sorte d'ivresse, non pas l'ivresse qui trouble l'esprit, au contraire, l'ivresse qui rend conscient et lucide. Car cette harmonie n'est pas seulement

celle des voix, mais aussi celle des âmes et des esprits. C'est cette harmonie que je cherche pour imprégner mes paroles d'une quintessence qui vient de très loin et qui est la véritable nourriture spirituelle. Avec moi, tellement d'autres entités du monde invisible sont prêtes à vous apporter leur lumière pour que vous sentiez enfin ce qu'est la vie pleine, illimitée.

Nous chantons pour entrer en communication avec le Ciel qui nous envoie des courants d'énergies pures. Et si, après chaque chant, nous restons un moment dans le silence, c'est pour pouvoir nous imprégner plus longtemps de ces énergies et les utiliser pour notre travail.[2] Mais voilà qu'à ce moment-là, au lieu de se recueillir, certains me regardent en se demandant ce que je suis en train de faire. Ce que je fais ? Je pense à vous, je tâche de rapprocher mon âme de la vôtre, je prie le Ciel d'ouvrir vos fenêtres, afin que la vie nouvelle pénètre en vous. Donc, plutôt que de me gêner dans mon travail en me regardant, joignez-vous à mes pensées, à mes prières ; ce n'est pas en fixant vos yeux sur moi que vous apprendrez ce que je suis, où je suis et ce que je fais. Pensez aussi à ces amis d'en haut qui, grâce à l'harmonie que nous arrivons à créer, cherchent à vous faire des révélations. À quoi ça vous sert de venir ici si ce n'est pas pour bénéficier de ces instants sacrés où vous pouvez rencontrer les esprits de l'amour, de la sagesse, de la beauté ?

Le jour où vous aurez appris à participer à mon travail en rendant ces moments de silence que nous créons ensemble de plus en plus vivants, de plus en plus vibrants, nous arriverons à construire une pyramide de lumière qui s'élèvera jusqu'au Trône de Dieu. Je vis dans ces silences des états dont vous ne pouvez même pas avoir une idée. C'est pourquoi, soyez patients en pensant que vous aussi, déjà,

vous pouvez en bénéficier : puisque vous êtes près de moi, à côté de moi, ces états s'impriment en vous et un jour vous les vivrez aussi.

Si nous prions, si nous méditons et chantons avant que je prenne la parole, c'est encore parce que je veux avoir devant moi des visages vivants, expressifs, et non des visages figés. Je vous regarde, comme ça, et je suis heureux. Vous direz : « Mais pourquoi ? Qu'est-ce que vous voyez ? » Beaucoup de choses que vous ne pouvez pas deviner. Je vois que vous êtes des fils et des filles de Dieu, c'est la seule chose qui m'intéresse. Et quand je sens que je suis parmi des fils de Dieu, des filles de Dieu, comment ne pas être heureux ?

Maintenant, bien sûr, si je voulais, je pourrais voir toutes sortes d'autres choses, des choses moins réjouissantes. Mais justement, je ne veux pas les voir, je me contente de savoir qu'elles existent, je ne les regarde pas, je veux voir uniquement ce qu'il y a de divin chez les êtres. L'étincelle divine dans chaque créature, c'est elle qu'il faut chercher. Il est quelquefois nécessaire de creuser très profond pour la trouver, mais cette étincelle est là, enfouie en chacun, et c'est à elle que je m'adresse quand je prends la parole.

Si je n'étais pas sur une estrade, à partir de la troisième ou quatrième rangée vous ne me verriez pas, mais je n'aime pas être sur une estrade. Alors, en vous regardant, je demande intérieurement : « Montre-moi, mon Dieu, un moyen de descendre vers mes amis. » Je cherche des petits sentiers pour me rapprocher de vous, et combien de fois c'est en vous regardant ainsi que je trouve ce dont je vais vous parler. C'est vous qui m'apportez des sujets. Mais vous n'en êtes pas conscients et cela rend ma tâche plus difficile. Pour que je trouve les sujets dont je dois vous parler, vous devez m'aider…

Si je prends la parole, c'est pour être compris, mais je veux d'abord comprendre ceux que j'ai en face de moi. C'est pourquoi aussi, quand quelqu'un me demande de le recevoir, avant de commencer la conversation je reste quelques secondes dans le silence en fermant les yeux. Je sais que ce n'est pas habituel, mais j'ai besoin de ce moment de concentration : je me prépare à écouter cette personne, à sentir, avant même qu'elle ne parle, ce dont elle a besoin, ses difficultés, ses souffrances, afin de pouvoir l'aider. Vous direz : « Mais elle est là pour vous l'expliquer ! » Oui, mais il n'est pas sûr qu'elle sache le faire comme il faut : rares sont ceux qui savent expliquer clairement ce qui les préoccupe ou les fait souffrir. C'est pourquoi je prends quelques secondes pour sonder son âme, et il est souhaitable qu'elle aussi se prépare pour exposer le plus clairement possible ce qu'elle veut me dire. Ces quelques minutes de silence ont pour but de nous harmoniser, afin de favoriser la compréhension. Pensez-y, vous aussi, quand vous devez avoir une conversation avec qui que ce soit. Je comprends qu'on ne puisse pas toujours se concentrer en fermant les yeux, mais il est très important de se préparer intérieurement avant d'adresser la parole à quelqu'un ou d'écouter ce qu'il a à dire.

Certains parmi vous trouvent qu'ils ne peuvent pas avoir une idée claire de ma philosophie, de ma pensée, car souvent j'aborde différents sujets sans tellement les approfondir. Eh, je le sais bien, car mon but n'est pas de vous faire un exposé magistral en vous présentant un système bien ordonné. Je suis comme un peintre devant une immense toile : un jour, il peint un personnage, un autre jour un arbre, un animal, une colonne, une montagne… et pendant longtemps, on ne voit pas le sujet exact de ce tableau. Mon tableau aussi est

en cours de création, mais peu à peu, si vous êtes patients, assidus, attentifs, vous arriverez à voir clairement où je veux vous amener. Je vous parle apparemment sans logique, de façon décousue, mais chacun reçoit une réponse, un éclaircissement et se sent renforcé. Si j'arrivais avec une conférence bien préparée (Introduction – Première partie – Deuxième partie – Troisième partie – Conclusion), sans doute qu'intellectuellement cela vous satisferait davantage. Mais vous ne devez pas venir pour vous instruire, vous devez venir pour vivre, pour recevoir une inspiration, un élan. Quand on a reçu la vie, on apprend dix fois plus et mieux.

J'ai chaque jour à vous dire des choses qui sont pour aujourd'hui, pour vos préoccupations d'aujourd'hui, pour vos problèmes et vos souffrances d'aujourd'hui, et cela, c'est mon amour qui le sent quand je vous vois là, devant moi. Parce que mon travail, c'est vous : comment vous avez besoin d'être orientés, purifiés, vivifiés. C'est cela qui m'intéresse, moi, ce n'est pas seulement de garnir votre cervelle et de vous laisser ensuite patauger ; je veux vous donner les moyens de surmonter toutes les difficultés que vous rencontrez dans votre existence quotidienne. Alors, quand vous venez m'écouter, sachez au moins pourquoi vous venez. Mes paroles, c'est une nourriture que je vous donne, ce sont des morceaux de mon cœur, de mon âme, c'est ma vie, c'est mon sang, je ne peux pas faire autrement. Quand je vous parle, c'est ma vie que vous respirez, que vous touchez.

Quelquefois, je le reconnais, je voudrais avoir un vocabulaire plus riche. Mais des mots, on peut toujours en trouver, ce n'est pas le plus difficile, il suffit d'ouvrir un dictionnaire, il y a là des quantités de mots, qu'on n'a pas l'habitude d'employer ou même dont on ignore le sens… Le

plus important, ce n'est pas de trouver d'autres mots, mais d'entretenir la vie en soi, car si on laisse la vie s'échapper, les mots restent là, inutiles, comme des récipients vides. C'est pourquoi je ne vous parle que de ce que je vis, pour que vous puissiez le vivre aussi un jour. Et cessez de penser que c'est irréalisable, inapplicable. C'est une entreprise de très longue haleine, mais elle n'est pas impossible : il dépend de vous d'entrer dans un monde nouveau qui dépasse en beauté tout ce que vous avez vécu jusqu'à présent. Quelquefois, tandis que je parle, je vois soudain certains visages s'éclairer comme si une petite lampe s'était allumée en eux, et alors, quelle joie pour moi !

Votre esprit ne demande qu'à s'élancer dans les espaces de la lumière. Tâchez de prendre conscience de cette aspiration de l'esprit en vous. Je ne vous parle pas de sujets qui vous sont étrangers, je vous parle de ce qui est en vous, qui est même la seule chose qui soit vraiment vous : votre esprit, cette étincelle divine. Mais vous la laissez s'éteindre, alors, je suis sans cesse obligé de vous dire comment la nourrir pour la ranimer.

Certains parmi vous me disent : « Ô Maître, nous admirons votre savoir, nous admirons votre bonté, votre patience, votre maîtrise… Si nous pouvions avoir au moins un peu de ces qualités ! » Mais qu'espèrent-ils ? Que, d'un coup de baguette magique, je fasse entrer ces qualités en eux ?… Le moyen le plus efficace, je vous le donne là : ce moyen, ce sont les conditions, l'atmosphère que je crée autour de moi et autour de vous quand je vous parle, mais c'est par votre propre travail que vous les obtiendrez. Je peux être pour vous un conducteur du monde divin, mais mettez-vous dans l'état intérieur qui vous ouvrira à ses courants ; ne les laissez pas passer sans rien faire, saisissez-les, faites-les

pénétrer en vous et c'est tout un monde qui se découvrira devant vos yeux intérieurs.

Quelquefois, plutôt que de venir vous parler, je préférerais aller marcher dans la forêt. Car toujours parler, expliquer, répéter, vous n'imaginez pas les efforts que cela exige de moi. C'est une souffrance… Dans le silence, je vis hors du temps, dans la béatitude, avec toutes les vérités éternelles dont je me nourris. Quand je dois parler, je tombe dans le temps. Oui, pour moi, parler est une chute dans le temps, et là je me sens tellement limité ! Même si je vous parle pendant des heures pour que mes explications soient claires, complètes, je sens que je n'y arrive pas. Je le fais, bien sûr, en espérant vous être tout de même utile, mais il est rare que je sois satisfait.

C'est dans le silence que je voudrais pouvoir toujours vous parler, afin de m'adresser à votre âme, et j'attends avec impatience le jour où je pourrai vous parler ainsi. Pour le moment, c'est impossible : vous acceptez bien le silence pendant quelques minutes, comme ça, avant, pendant ou après la conférence, mais s'il fallait que nos réunions se passent sans que je dise un mot, très peu le supporteraient. Cela viendra peut-être un jour… En attendant, pendant ces minutes de silence, ne vous contentez pas de ne pas faire de bruit, c'est en vous aussi que vous devez faire silence, afin d'entendre ce que je dis à votre âme et qui ne peut pas s'exprimer par des mots. Dans ces silences, ce que je cherche, c'est d'ouvrir votre conscience, de l'éveiller au monde spirituel et à ses lois.[3]

Je parle parce que je crois que cela peut vous aider. Est-ce que c'est de la vanité ?… Mais alors, grâce à ma vanité, vous recevez beaucoup de choses ; et puis, j'ai compris aussi qu'en préparant du miel pour vous, je peux également en goûter.

Vous trouvez que je cherche là un moyen de me justifier ? C'est possible, mais quand on a des faiblesses, il faut les atteler, les mettre au travail, pour qu'elles soient aussi utiles aux autres. Disons, si vous voulez, que je suis vaniteux. Est-ce que vous préféreriez que je sois orgueilleux ? Là, je me montrerais distant, avare de paroles, comme tous ces Initiés qui gardaient jalousement leur savoir estimant que les autres étaient indignes de le recevoir. Moi, je parle parce que je suis impatient de partager mon savoir avec vous. Quelquefois même, je me laisse aller à dire des choses que je ferais mieux de taire. Ensuite, le Ciel me tire les oreilles : « Pourquoi n'es-tu pas plus raisonnable ? Pourquoi leur révèles-tu des vérités qu'ils ne sont pas capables de comprendre et d'utiliser ? S'ils les utilisent mal, ce sera de ta faute. »

C'est pourquoi, lorsque je suis avec vous, souvent, je vous dis dans le silence ce que je ne dois pas vous révéler avec des mots : cela m'est interdit, car vous n'êtes pas encore prêts à tout comprendre et je vous ferais plus de mal que de bien. Ce sont des vérités que je ne peux en quelque sorte que vous souffler en espérant que, plus tard, vous parviendrez à les découvrir en vous. La pensée est une voix inaudible, bien sûr, mais celui qui a travaillé sur ses organes subtils arrive un jour à capter cette voix et à déchiffrer ce qu'elle dit.

Pendant les moments de silence, j'ai davantage de possibilités de m'adresser à vos âmes qu'à vos oreilles. Pour vous révéler des réalités du monde spirituel, je n'ai pas besoin de chercher des mots, qui souvent n'existent pas. Et même si ces mots existent, il n'est pas sûr que vous accepterez ce que j'ai à vous dire ; intérieurement, vous allez protester. Et alors, non seulement ces vérités qui étaient destinées à vous aider ne vous aideront pas, mais elles susciteront de votre part des réactions négatives et seront profanées. Je vous dis

déjà tellement de choses que vous avez de la peine à accepter ! Et elles vont se perdre quelque part dans votre tête où vous les effacez.

Même en utilisant des mots que tous connaissent, il m'est parfois difficile de me faire comprendre. Vous parlez le français depuis votre plus jeune âge et, spontanément, vous associez certains mots aux expériences que vous avez faites : ils n'ont donc pas seulement pour chacun de vous le sens qu'ils ont dans le dictionnaire ; en les entendant ou en les prononçant, vous y mêlez quelque chose de vos sentiments, de vos désirs, de vos craintes, de vos souffrances, de vos joies. Je prononce, par exemple, le mot « vie » ou le mot « amour » : consciemment ou inconsciemment, chacun les associe à ce qu'il connaît lui-même de la vie et de l'amour. Et si je prononce ces mots en leur donnant leur dimension divine, est-ce que je serai compris ? Tandis que si je vous parle dans le silence, je sais que, même si vous ne m'entendez pas pour le moment, ce que je vous dis s'imprime en vous ; un jour mes paroles remonteront à votre conscience et vous les ressentirez non seulement comme un éclaircissement mais comme des énergies bénéfiques.

Et puis, peut-on mesurer les effets d'une parole prononcée ? Le monde spirituel est traversé par des courants d'une grande force qu'il faut être capable de supporter. Quand je vous parle de certains sujets, je dois être très attentif. Oui, car parler n'est jamais un acte sans conséquences. Parler, ce n'est pas seulement prononcer des mots, articuler des sons, c'est aussi attirer de l'espace des courants très puissants par lesquels on peut être terrassé. Que se passerait-il si je m'effondrais soudain devant vous ?… En même temps que je vous parle, je dois donc être très attentif. Quelquefois, quand je m'arrête un moment et que je ferme les yeux, c'est

pour maîtriser, réguler des forces qui, sinon, risqueraient de m'emporter. Cela ne causerait certainement pas ma mort, mais pourrait me faire perdre un moment connaissance. Vous ne vous en rendez sans doute pas compte, et c'est mieux ainsi, je ne veux pas vous troubler.

Par la parole, un Maître spirituel s'efforce de conduire ses disciples aussi loin qu'il le peut, mais ensuite il doit se taire. Il lui est impossible de révéler tout ce qu'il vit dans son esprit et dans son âme. Existe-t-il des mots pour expliquer vraiment ce qu'est une extase, ce moment où un être humain est arraché de son corps pour être projeté à des hauteurs vertigineuses ? Un Maître peut seulement affirmer devant ses disciples la réalité d'expériences inimaginables pour eux. Et comme ces expériences imprègnent tout son être, elles imprègnent aussi tout ce dont il leur parle. Quel que soit le sujet, il leur transmet quelque chose venu de très loin, de très haut ; c'est ainsi qu'il leur communique le désir de vivre ce qu'il a lui-même vécu et, par ses explications, par les méthodes qu'il leur donne, il leur prépare les conditions, il leur indique le chemin.

Ne comptez donc pas seulement sur ce que je vous dis dans le plan physique car, je vous l'avoue franchement, c'est très peu. Abandonnez cette conviction que seule compte cette parole audible par vos oreilles et commencez à vous exercer ici, quand nous sommes tous ensemble, à m'écouter et à m'entendre dans d'autres plans. Au lieu de vous impatienter de ce que les silences se prolongent, apprenez à développer vos antennes, à sentir que votre instructeur pense à vous, à votre avenir ; essayez de deviner ce qu'il prépare pour vous, où il veut vous amener… Et quand la réunion est terminée, tâchez aussi de quitter la salle en silence. J'attends

depuis des années qu'après les conférences vous ne retourniez pas tout de suite aux bruits et aux bavardages. Est-ce qu'en restant pendant deux ou trois heures dans le silence et l'harmonie vous étiez tellement comprimés et malheureux ? Vous vous conduisez comme les enfants qui, en sortant de l'école, lancent en l'air leurs livres et leurs cahiers. Vive la liberté !…

Vous entendez ici des vérités essentielles pour votre vie, mais on dirait que vous ne pouvez pas conserver longtemps quelque chose de profond. C'est pour cela que vous ne faites pas beaucoup de progrès : tout ce que vous avez entendu est vite oublié ou effacé. Apprenez donc désormais à laisser ces grandes vérités travailler en vous. Quand je vous parle, je mets tout mon cœur, toute mon âme, toutes mes forces dans mes paroles, afin qu'elles agissent sur vous, mais vous ne le sentez pas. Demain, vous reviendrez entendre une nouvelle conférence, et toute votre vie se passera à attendre la conférence suivante. Mais dans la conférence suivante je serai obligé de répéter les mêmes vérités élémentaires. Si vous ne voulez plus m'entendre répéter toujours ces vérités élémentaires, tâchez de les appliquer, je n'aurai plus de raison de les répéter et je vous présenterai des sujets nouveaux.

Mais quels que soient les sujets que je traite, je ne m'écarterai jamais de ce que je considère comme le sujet essentiel : votre perfectionnement. Je le dis, je le souligne, n'attendez pas autre chose de moi. Dans le monde, toutes les littératures, les sciences, les techniques sont étalées devant vous, régalez-vous autant que vous voulez, mais quand vous venez ici, sachez que vous entendrez toujours parler de ce même sujet : comment vous perfectionner. D'ailleurs, si vous aviez vraiment compris ce qu'est la vie spirituelle, vous ne vous lasseriez jamais d'entendre les mêmes vérités, parce que vous

les entendriez chaque fois différemment. Les vérités de la science spirituelle ne sont jamais comprises une fois pour toutes, il faut y revenir encore et encore pour en découvrir toujours de nouveaux aspects. Et si ce n'est pas moi qui reviens sur ces vérités pour vous les rappeler en cherchant à utiliser chaque fois de nouveaux arguments, de nouvelles images, vous les oubliez. Vous direz que vous êtes curieux d'autres choses. Eh ! je le sais bien. Mais la curiosité, ce besoin de passer légèrement, superficiellement, d'un sujet à l'autre, ce n'est pas ainsi que l'on progresse intérieurement.

Qui parmi vous s'est jamais fatigué d'entendre son bien-aimé ou sa bien-aimée lui dire : « Je t'aime » ? Et même si c'est tous les jours et plusieurs fois par jour, ces mots résonnent comme si c'était la première fois, et toujours avec des nuances différentes. Alors, les vérités spirituelles, qui sont ce qui existe de plus précieux, pourquoi ne pas les entendre comme les paroles d'un être qui vous dit : « Je vous aime » ?… Essayez donc de sentir que la vie que je vous transmets à travers mes paroles n'est jamais la même ; c'est comme l'eau qui coule, chaque jour je mets en elles une vie nouvelle. Si vous étiez sensibles, vous sentiriez que cette eau, cette vie ne vient jamais des mêmes régions. Moi-même, je ne me rends pas tellement compte d'où elle vient, mais je sais qu'elle vient de très haut.

Vous allez au bord d'un fleuve. Il porte un nom, toujours le même, mais l'eau qui coule dans son lit n'est, elle, jamais la même et personne ne peut savoir d'où elle vient. De la neige fond, par exemple, sur les pentes de l'Himalaya. D'où vient cette eau tombée sous forme de neige ?… Puis la neige fond à nouveau et va alimenter, disons, le Gange. Après un temps plus ou moins long, elle s'évaporera, elle ira former des nuages et puis, un jour, elle retombera à nouveau, on ne

sait où, sous forme de pluie, de grêle ou de neige encore. Il en est ainsi de tout ce que nous recevons d'un être humain : ses pensées, ses sentiments, on ne sait pas d'où ils viennent, par quelles régions ils sont passés. Et moi, vous m'entendez répéter les mêmes vérités, mais la vie, l'amour que je mets dans mes paroles ne sont jamais les mêmes. Essayez de comprendre, de sentir que cette eau-là, cette vie, cet amour viennent des régions célestes, vous en bénéficierez bien davantage.

Vous en avez vraiment assez de m'entendre répéter certaines vérités ? Dites-vous que c'est aussi pour moi que je le fais, parce que ça me plaît, ça me fait du bien. Oui, toutes ces vérités, j'aime me les remémorer, c'est pourquoi je les répète, elles me nourrissent. Vous pouvez ne pas m'écouter, la nature, elle, m'écoute : la terre, l'herbe, les arbres, les fleurs, les oiseaux, tout le ciel… Et le soleil aussi est heureux chaque fois que je parle de lui.

Je me sens comme un fleuve prêt à vous remplir. Mais voilà que vous vous présentez devant moi avec de tout petits récipients : des petits pots, des petits godets… Vous croyez que cela suffit pour recueillir tout ce que j'ai à vous donner ? C'est dommage que je sois obligé de me déverser là où vous ne pourrez rien recueillir, ou si peu… Tâchez de venir avec des récipients plus grands. Bien qu'en réalité je n'aie pas besoin de vous avoir devant moi pour vous parler. Même de très loin, je vous parle. Et encore, après nos réunions, quand je rentre chez moi, je continue à vous donner des explications, des conseils. Je suis libre, je n'ai pas à m'occuper d'une famille, je n'ai pas de soucis personnels. Donc, quand je rentre chez moi, je pense encore à vous, je continue à vous parler. Oui, je vous parle jour et nuit.

Certaines nuits, il m'arrive de ne pas dormir, car je sens que c'est le moment de faire un travail. Ces nuits-là, où

je n'ai pas sommeil, je prie, je médite, j'envoie des pensées d'amour et de lumière à tous mes frères et sœurs et au monde entier. Quand vient le matin, je ne ressens aucune fatigue, comme si mes énergies étaient, au fur et à mesure, remplacées par des énergies nouvelles que je reçois du monde divin. Donc, même pendant la nuit je m'occupe de vous. Vous direz peut-être que vous n'avez jamais rien senti. C'est que vous vous êtes fabriqué des carapaces si épaisses que même le Seigneur ne pourrait pas pénétrer en vous pour se faire entendre…

Plus vous affinerez vos perceptions spirituelles, plus vous sentirez que je suis avec vous et que je vous parle. Certains, quand même, le sentent parfois, même s'ils sont loin, dans d'autres pays. Au réveil, il ne leur en reste qu'un souvenir très vague. Ils m'écrivent qu'ils ont rêvé de moi, que je leur ai parlé, sans bien toujours se souvenir des paroles que j'ai prononcées. Évidemment, ils auraient aimé s'en souvenir. Mais, pour cela, il faut savoir que la vie de l'esprit n'est pas indépendante de celle du corps physique. La vie que vous menez à l'état de veille, au cours de vos différentes activités, agit sur votre esprit tandis que vous dormez. Vous devez donc vous surveiller et accepter une certaine discipline, c'est à cette condition que, pendant le sommeil, vous recevrez l'instruction des entités spirituelles ou de votre Maître.[4] Et c'est à cette condition aussi que vous pourrez un jour aider vous-mêmes d'autres créatures.

Dans le plan physique, je n'ai pas tellement le temps de m'occuper de chacun de vous. Quand je vous rencontre, je peux vous donner seulement une noisette, une pistache, un bonbon, un sourire… disons les choses ainsi. Mais si vous montez plus haut dans le domaine de la pensée, de l'esprit,

là vous sentirez que je vous parle et que je m'occupe de vous tous en même temps et sans arrêt : chaque jour, à chaque moment de la journée et de la nuit, vous recevez quelque chose de moi. Vous vous demandez comment c'est possible… C'est possible parce que celui qui a appris à travailler avec sa pensée, avec son amour, est capable de créer des courants de forces dans les plans subtils : il se projette dans l'espace et pénètre de sa quintessence toutes les créatures vivantes, jusqu'aux étoiles… L'amour donne le don d'ubiquité, il permet de s'adresser à des milliers d'âmes à la fois et d'exister en elles. C'est son amour qui fait d'un Maître spirituel un être collectif. Dans le plan physique il est limité, mais par son amour il existe partout dans l'univers, jusque sur les autres planètes, et il est aidé dans son travail par des milliers d'esprits qui l'accompagnent.

Certains diront : « Mais tout cela est insensé ! » Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Quand quelqu'un parle à la radio, comment se fait-il que, dans des milliers de villes de par le monde, on puisse entendre sa voix ? Comment cette voix s'est-elle multipliée ? Parce que, dans leurs maisons, les gens ont installé des postes récepteurs. Dans l'invisible, un Maître spirituel peut s'adresser à des milliers d'âmes, mais à condition qu'elles aient aussi installé en elles « un poste récepteur ». Je peux être partout sur la terre et en même temps chez vous, il ne dépend que de vous de le sentir.

Si vous êtes capables de me chercher ailleurs que dans le plan physique, vous découvrirez que je ne cesse de m'adresser à vous. Comment ? C'est mon affaire ; mais il n'y a que cela qui m'intéresse : m'occuper de vous… et de beaucoup d'autres encore que vous ne connaissez pas. Je vous le dis en toute humilité et simplicité : que je sois chez moi ou en voyage, je trouve toujours des occasions de vous parler,

de vous conseiller, de vous faire part de mes découvertes. J'ai tellement d'occupations que vous ne soupçonnez pas ! Jusqu'à maintenant, je ne vous en ai dit que très peu. Il est possible qu'un jour je vous en dise davantage, mais pour le moment, c'est inutile, vous ne comprendriez pas.

Vous pensez que vous venez auprès de moi pour vous instruire ? En réalité, vous venez pour être nourris. Je me considère comme un cuisinier. Dans mon restaurant je vous prépare chaque jour des plats différents, et la nourriture que je vous apporte est toujours fraîche, elle sort fumante du four, je ne la prépare pas longtemps à l'avance, mais seulement au moment de vous la donner.

Et je nourris aussi des millions de créatures dans le monde. Si je devais attendre d'avoir des auditeurs devant moi pour donner quelque chose, qu'est-ce que je ferais avec tout ce qui sort de ma tête et de mon cœur ? Alors, même si vous n'êtes pas là, de ma tête et de mon cœur partent des trains entiers de nourriture. Vous voyez, d'une certaine façon, je ne m'occupe que de cuisine. Cuisinier, oui, voilà un métier que vous ne me connaissiez pas encore ! Et pourtant, chaque jour, je prépare des plats avec toutes sortes de produits de très bonne qualité que j'expédie par petits wagons jusqu'aux confins de la terre, et même au-delà.

Et vous aussi, si vous vous décidez à élargir votre activité, l'activité de la pensée et du sentiment, vous serez un jour capables d'envoyer de la nourriture dans le monde entier, une nourriture céleste. Vous vous demandez comment c'est possible ? Voici un exemple. Vous rencontrez un homme ou une femme qui vous inspire de l'admiration, de l'amour. Dites-vous bien que, dans l'invisible, vos pensées et vos sentiments voyagent, et ils ne touchent donc pas uniquement

cet homme ou cette femme, mais beaucoup d'autres aussi qui se trouvent là sur leur trajet et qui, soudain, sans savoir comment ni pourquoi, se sentent eux-mêmes habités par l'amour, la joie, l'espérance.[5] Combien d'ondes circulent ainsi dans l'espace, à l'insu de ceux qui les émettent comme de ceux qui les reçoivent ! Tâchez désormais de prendre cette vérité au sérieux, afin d'être capables de donner à tous les meilleures nourritures de votre cœur et de votre âme.

Vous recevez mes paroles, et non seulement vous, mais des millions d'autres personnes les reçoivent aussi. Ni vous ni eux n'en êtes encore conscients, mais un jour, à l'occasion d'un événement, ces vérités remonteront à votre conscience et à leur conscience aussi. C'est pourquoi je ne me décourage jamais. Et pourtant, je ne me fais aucune illusion. Je sais bien que souvent, quelques minutes après, vous avez déjà oublié ce que je viens de vous dire. Peut-être même qu'au moment où je parle, vous pensez à autre chose. Mais mes paroles se gravent en vous ; à votre insu, elles feront leur chemin et elles ne vous laisseront plus tranquilles : de temps à autre, au moment où vous vous y attendrez le moins, elles viendront se rappeler à vous.

Vous direz : « Mais alors, nous n'aurons plus jamais la paix ! » Cela dépend de ce que vous appelez la paix. Si vous comprenez la paix comme la possibilité de donner, sans discernement, libre cours à vos pensées, vos sentiments, vos désirs, vos caprices, ne soyez pas étonnés si quelques vérités que vous avez entendues auprès de moi viennent vous prévenir que vous êtes en train de vous égarer. Et ces vérités vont un peu vous piquer, vous mordre, vous tirer les cheveux : là, c'est vrai, elles ne vous laisseront pas tranquilles. Mais si vous les acceptez et prenez la bonne direction, quelle paix vous allez goûter !

Quand je m'adresse à vous, mes efforts vont tous dans le même sens. Je veux qu'à travers ma bouche, ce soit le monde divin qui vous parle, que les plus grandes vérités viennent à vous pour apaiser votre faim, étancher votre soif. Si vous ne me croyez pas, je n'en serai pas troublé, car dans ces efforts que je fais, encore une fois, c'est moi d'abord qui m'enrichis. Et puis, je connais les lois. Je sais que la parole agit, la pensée agit et que, dans cette existence ou dans une autre, elle produira des résultats.

Voilà, c'est mon travail, je n'en ai pas d'autre, il est fondé sur la loi physique de la transmission des ondes. Ce sont ces vibrations, ces ondes qui commencent par remuer quelque chose dans votre subconscient. Et, un jour, cela remontera jusqu'à votre conscience, vous vous ouvrirez à des réalités nouvelles comme si c'étaient vos propres découvertes. Vous aurez un éclaircissement, vous prendrez une bonne orientation. Vous ne saurez pas d'où vous vient cette impulsion, mais peu importe, c'est la nature de mon travail qui est ainsi. Si j'avais voulu être reconnu pour tout ce que je fais, il aurait fallu que je choisisse un autre métier.

Et je sais aussi que, parfois, quand je vous révèle certaines vérités, mes paroles reçoivent en vous un tel écho que vous pensez : « Mais tout cela, je le connais… je l'ai connu… je l'avais déjà appris quelque part… comment j'avais pu l'oublier ? » Vous l'aviez oublié parce que, depuis, vous étiez allés vous égarer sur des chemins dont la poussière avait fini par recouvrir ces vérités. Elles sont toujours là, mais enfouies, endormies en vous et il faut que quelqu'un vienne pour les réveiller. C'est ce que je fais quand je vous parle. Voilà pourquoi je dois reconnaître qu'au fond je ne vous apprends rien, ou pas grand-chose. Disons que je frappe quelques petits coups à votre porte, je projette quelques

rayons de lumière, et voilà des souvenirs millénaires qui remontent à la surface. Pour certains, cette remontée se produit très vite ; pour d'autres, il faudra encore attendre beaucoup plus longtemps.

Alors, pourquoi devez-vous venir m'écouter ? Pour retrouver ce que vous savez déjà. Oui, je ne vous parle que de ce que vous savez déjà et, un jour ou l'autre, ce savoir vous reviendra en mémoire. C'est pourquoi je ne me décourage jamais. Et si les vérités que je vous présente vous aident, je sais aussi que je ne peux pas tellement m'en attribuer le mérite, car ce n'est pas moi, mais l'Intelligence cosmique, le Créateur, qui les a inscrites en vous. Mes paroles ne font qu'en réveiller l'écho.

Ne l'oubliez jamais… je ne vous parle que de votre vie, de réalités, de possibilités qui existent en vous. Même si vous n'en avez pas encore pris conscience, même si vous ne comprenez pas bien à quoi correspond ce que je vous dis, je sais que, par mes paroles, je touche en vous une entité qui ne demande qu'à venir à la lumière. Cette entité, on peut la comparer au lotus qui commence par croître sous l'eau avant de venir fleurir à la surface… Les choses naissent, se forment et commencent à croître dans l'obscurité de l'inconscient. Au moment où elles apparaissent à la conscience, elles n'en sont pas à leur début, mais presque à leur terme, car depuis longtemps déjà elles étaient en cours de réalisation. De la même façon, mes paroles réveillent au plus profond de vous une existence, une entité spirituelle qui, un jour, comme la fleur du lotus, sortira pour s'épanouir au-dessus de l'eau.

Notes

1. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. XVIII : « La visite des êtres angéliques ».
2. Cf. ***La voie du silence***, Coll. Izvor n° 229, chap. V : « Le silence, réservoir d'énergies ».
3. Op. cit., chap. XI : « La parole d'un Maître dans le silence ».
4. Cf. ***Regards sur l'invisible***, Coll. Izvor n° 228, chap. XV : « Se protéger pendant le sommeil », chap. XVI : « Les voyages de l'âme pendant le sommeil ».
5. Cf. ***Puissances de la pensée***, Coll. Izvor n° 224, chap. IV : « Vie et circulation des pensées ».

14

J’écris seulement mon propre livre

La santé physique et psychique, les études, le choix d'une profession, le mariage ou le divorce, l'éducation des enfants, l'achat d'un terrain ou d'une maison, les relations avec les voisins ou les collègues de travail, etc., etc., jamais je ne pourrai vous énumérer tous les sujets sur lesquels certains parmi vous attendent mon opinion, mes conseils ou mon intervention. Et, en même temps, ils se font de moi et de ma vie une image tout à fait irréelle : ils croient que je peux n'avoir ni faim, ni soif, ni sommeil, que je ne suis jamais fatigué ni malade, que je médite des jours entiers, que je n'éprouve aucune émotion, aucun chagrin, que je ne suis soumis à aucune tentation, que je n'ai pas besoin d'étudier pour savoir, que je suis clairvoyant et que j'ai tous les pouvoirs... Mais qu'ils réfléchissent un peu ! Comment pourrais-je être attentif à leurs besoins, à leurs souffrances et les aider si ma vie ressemblait aussi peu à la leur, si j'étais à ce point différent d'eux ? Et d'ailleurs, si je devais être tel qu'ils l'imaginent, ce serait pour moi la mort pure et simple. Or, je veux être un homme vivant, pas un mort.

En venant auprès de moi, je souhaiterais que vous oubliiez ce que vous avez pu lire dans certains livres qui présentent la vie des Maîtres spirituels. Pour les écrire, leurs auteurs ont mélangé des faits authentiques avec des anecdotes recueillies un peu partout, sans discernement, ou qui sont tout simplement le produit de leur imagination. En tout cas, n'attendez pas de moi que je m'amuse à apparaître et à disparaître, à marcher sur les eaux, à voler dans l'espace, à matérialiser des festins, des pierres précieuses ou des pièces d'or, à traverser des murs de flammes, à faire sortir des palais de terre. Et s'il arrivait même que j'en sois capable, je ne le ferais pas, car ce n'est pas en donnant de tels spectacles aux humains qu'on les incite à s'améliorer. La vie d'un Maître spirituel n'est pas une exhibition pour badauds.

Un Maître spirituel est fait comme tous les autres hommes : il a les mêmes organes qui lui font éprouver les mêmes besoins, les mêmes désirs. Si vous lui coupez un morceau de chair, vous verrez que son sang coulera, et il coulera rouge. Il peut aussi être fatigué et malade. La différence est ailleurs, dans sa conscience, dans son idéal, dans ses points de vue, dans la maîtrise qu'il a de lui-même, et surtout dans la conviction que, quelles que soient les circonstances, il y a toujours un travail à faire.

Au cours d'une journée, il m'arrive, comme à tout le monde, d'être fatigué. Alors, voici un exercice que je pratique et que je vous conseille. Asseyez-vous et concentrez-vous sur ce centre situé entre les deux yeux que les hindous appellent Ajna chakra.[1] Tâchez de ne penser à rien, respirez seulement et laissez-vous flotter comme sur un océan de lumière. Peu à peu, dans cet état de passivité qui est en réalité une autre forme d'activité, vous allez sentir la paix et l'harmonie se répandre en vous. Grâce à cette paix et à cette

harmonie, vous attirerez de l'atmosphère des énergies, des fluides très subtils, et vous serez à nouveau rechargé, prêt à remplir vos obligations. On ne se repose pas en ne faisant rien.

De même, j'en suis aussi bien conscient, je ne pourrais pas être vraiment actif en période de lune croissante si je ne savais pas rester en quelque sorte passif, réceptif, en période de lune décroissante, afin de recevoir des énergies. Pendant la période de la lune décroissante, particulièrement les deux derniers jours, il m'est difficile de faire des efforts physiques, de sortir de chez moi, de m'extérioriser et même de parler. Mais ce n'est pas parce que je suis limité dans le plan physique que je ne fais plus rien. La passivité, la réceptivité, je le répète, peuvent être aussi une forme d'activité. Dans les plans psychique et spirituel, il y a tellement d'activités possibles ! Et ces activités ont aussi une influence bénéfique sur le corps physique, qui devient plus résistant.[2]

Donc, que ce soit clair : en venant auprès de moi, vous n'allez pas trouver une sorte de phénomène, mais un être qui, comme vous, est soumis aux lois de la nature. Alors, tous les jours cet être travaille, il s'exerce, et il vous conseille aussi de faire des exercices.[3] Ces exercices sont simples, ils concernent le plus souvent la vie quotidienne, même si je dois en décevoir certains parmi vous qui, après avoir lu quelques histoires soi-disant tibétaines, s'imaginent que je vais nécessairement leur imposer des épreuves qu'ils jugent plus « initiatiques ». Comme ce Maître qui avait présenté un sac de gros sel à un disciple en lui disant : « Voilà, tu dois le réduire en poudre, mais en l'écrasant, applique-toi bien à ne pas penser au mot « rhinocéros ». Évidemment, le pauvre garçon, qui n'avait jamais tellement eu jusque-là l'occasion de penser au rhinocéros, n'arrivait pas à sortir ce

mot de sa tête. À un autre, le Maître ordonna de se retirer dans une grotte et, là, de méditer en s'identifiant à un buffle. Quelque temps après, il se présente devant la grotte, il appelle le disciple et lui demande de sortir pour s'entretenir avec lui. « Je ne peux pas, répond le disciple, l'ouverture de la grotte est trop étroite, mes cornes m'empêchent de franchir le seuil. » Il s'était si bien identifié au buffle qu'il croyait que de grandes cornes lui étaient réellement poussées sur la tête ! Pour celui qui cherche la lumière, il y a certainement des exercices plus utiles à faire.

Un Maître spirituel se caractérise par des qualités de sagesse, d'amour, de volonté, de maîtrise de soi.[4] Mais ces qualités, il n'a pas pu les acquérir en une seule existence, il a fallu qu'il travaille pendant des siècles, des millénaires même. Les qualités qu'un être acquiert par ses propres efforts ne disparaissent pas au moment où il quitte la terre, il revient donc chaque fois avec ces qualités sur lesquelles il continue à travailler. Ainsi, d'incarnation en incarnation, il ajoute de nouveaux éléments spirituels, jusqu'au jour où il devient un véritable conducteur de la lumière et des vertus divines.

Vous direz : « Mais la philosophie hindoue nous apprend que nous nous réincarnons parce que nous avons un karma à payer, des fautes à réparer. » Oui, c'est le cas pour le plus grand nombre, mais parmi les êtres qui ont terminé leur évolution, on dirait presque que certains en ont assez de toute cette joie, de toute cette béatitude qu'il leur est donné de goûter au sein de l'Éternel. Ils ne peuvent pas effacer absolument le souvenir de leur passage sur la terre : de temps en temps, le désir les prend de jeter un regard sur ces pauvres humains parmi lesquels ils ont autrefois vécu, et mal-

gré toute la distance qui les sépare d'eux désormais, ils se sentent liés à eux. Après des siècles et des millénaires, ils se souviennent encore et, dans la richesse et la surabondance de leur cœur, ils décident de descendre pour partager leurs trésors avec eux.

C'était quelque temps après ma rencontre avec le Maître Peter Deunov, j'étais encore très jeune quand un jour il m'a dit : « Mikhaël, il faut que tu le saches, avant de descendre sur la terre, tu as signé un contrat. Tu t'es engagé devant les entités célestes à accomplir un travail ici-bas. Et maintenant, quoi qu'il arrive, tu dois respecter ce contrat. » C'est tout, il n'a rien ajouté. J'aurais souhaité qu'il me donne quelques détails, mais je n'ai pas osé poser de questions. Sans doute pensait-il que ces paroles auraient plus de poids s'il me laissait découvrir seul quel était cet engagement que j'avais pris. Et peu à peu, la nature du travail que j'aurais à faire s'est imposée à moi.

J'ai donc conservé précieusement ces paroles du Maître et elles m'ont fait beaucoup réfléchir. Pour signer un contrat, il faut être libre ; à celui qui n'est pas libre, on ne demande pas son opinion : bon gré mal gré, il doit redescendre. Si j'ai signé un contrat, c'est que j'étais libre. Mais maintenant, du moment que j'ai accepté de redescendre, je dois subir moi aussi, une fois de plus, la terreur de la matière, cette matière qui nous limite, qui nous emprisonne, qui nous empêche d'entendre, de voir, de comprendre. Pourquoi ? Pour nous obliger à travailler sur elle, et je sais maintenant que toutes les épreuves que j'ai eues à traverser n'ont été que le prix à payer pour remplir ma mission. Il faut payer très cher le privilège de remplir une mission divine.[5]

Même si un Maître spirituel ne se réincarne pas pour payer des dettes karmiques, une fois revenu sur la terre il

est exposé aux mêmes difficultés, aux mêmes épreuves que les autres êtres humains et il ne peut pas reculer. Les entités supérieures avec lesquelles il a signé un contrat veillent à ce qu'il le remplisse. Il doit donc chercher à se rappeler ce que son âme a promis et l'exécuter sans se demander ce que cela lui coûtera d'efforts, de fatigue, de souffrances. Rien ne doit l'arrêter. Et ne soyez pas surpris si je vous dis que la première épreuve pour lui est d'entrer dans un corps physique. Car tout être qui vient s'incarner reçoit nécessairement, pour former son corps, des particules qui ont beaucoup perdu de leur résistance, de leur vitalité, de leur pureté. Il faut comprendre ce qu'est cette matière qui a traversé les siècles en passant de génération en génération. Comment pourrait-elle arriver intacte et pure ? Même s'il naît de parents exceptionnels, un Initié a tout un travail à réaliser sur la matière de son corps pour la purifier, la vivifier, l'harmoniser, afin qu'elle devienne un instrument parfait pour son esprit.

Il faut cesser de se raconter des histoires au sujet des Initiés et des Maîtres spirituels. Les plus grands esprits eux-mêmes, quand ils descendent dans le plan physique, doivent se construire un corps au travers de parents physiques. Même les familles les plus remarquables portent toujours en elles des imperfections qu'elles transmettent à leurs descendants. Et que savons-nous de nos lointains ancêtres ?… Mais la vérité aussi, c'est que celui qui recevrait à la naissance un corps d'une matière totalement pure ne réaliserait pas grand-chose. À celui qui est prédestiné à devenir un véritable Maître spirituel, les Seigneurs des destinées donnent une matière brute, crue, en lui disant : « Voilà, efforce-toi de faire quelque chose avec ça ! » Et s'il arrive à transformer cette matière coriace, rebelle, en une matière élaborée qui

n'est plus un obstacle pour l'activité de l'esprit, il devient encore plus grand. Alors que la majorité des humains traînent toute leur vie des défauts, des tares dont ils ne peuvent pas se débarrasser et qu'ils lèguent à leur descendance, chez les Initiés on voit l'esprit au travail : grâce à leur patience, à leur ténacité, ils arrivent à vaincre les faiblesses physiques et psychiques transmises par l'hérédité.

En s'incarnant, on peut donc dire qu'un Initié reçoit un corps qui lui est, en quelque sorte, étranger. Mais il sait que c'est ce corps qui doit être la matière de son travail ; alors, pendant des années, il fait des efforts, il s'impose une discipline et, peu à peu, il purifie et éclaire chaque particule de son être qu'il arrive à animer de vibrations nouvelles. Jusqu'au jour où il sent que ce corps, qui lui était étranger, devient réellement son corps, c'est-à-dire la demeure de son esprit, et il retrouve intérieurement la liberté qu'il possédait en haut avant de descendre. Les chrétiens diront : « Mais ce n'est pas le cas pour Jésus, lui qui était le fils de Dieu, qui a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, qui est né d'une vierge préservée du péché originel… » Que les chrétiens me pardonnent si je dis que même Jésus n'était pas né parfait : lui aussi a dû s'instruire et faire un grand travail de purification avant de recevoir le Saint-Esprit, à l'âge de trente ans. Je vous ai donné suffisamment d'éclaircissements sur ce sujet.[6]

Aucun être humain, même parmi les plus grands, n'est jamais sorti du sein de sa mère auréolé de lumière divine. Par combien de tribulations, combien de souffrances il doit passer pour trouver son chemin et, lorsqu'il l'a trouvé, ne jamais s'en écarter ! Longtemps, lui aussi, doit pleurer, supplier. Les injustices, les outrages, les trahisons ne l'affectent pas tellement ; il pleure et supplie seulement pour recevoir

la lumière et la conserver, jusqu'à faire plier sa matière physique et psychique devant cette lumière afin qu'elle s'en imprègne. Mais, mon Dieu, que c'est long, que c'est difficile ! Un moment, elle est docile et se laisse modeler, puis soudain elle résiste, se révolte et reprend le dessus. Alors, tout est à recommencer. Mais il ne faut pas se décourager car, peu à peu, cette matière finit par céder.

Moi aussi, des années et des années il m'a fallu travailler sur cette matière. L'âme et l'esprit sont d'essence divine, ils se connaissent et se manifestent comme tels en haut, dans le monde qui est le leur, mais il faut qu'ils se connaissent et se manifestent aussi à travers la matière du corps physique. C'est là le plus grand mystère de l'existence. Les Initiés l'ont représenté par le symbole du serpent qui avale sa queue : la tête, le Moi supérieur, l'esprit, doit se manifester à travers la queue, le moi inférieur, la matière. L'esprit, qui est en haut, qui est omniscient et tout-puissant, doit pouvoir se regarder dans la matière comme dans un miroir. Voilà le but de l'Initiation : arriver à transformer la matière pour qu'elle puisse renvoyer à l'esprit sa propre image.

Puisque l'être humain vient sur la terre pour travailler sur la matière, il ne faut pas s'étonner de toutes les difficultés que les plus grands Maîtres aussi rencontrent sur leur chemin. Je vous dirai même que puisqu'ils possèdent les moyens de faire ce travail sur la matière en eux et en dehors d'eux, et puisqu'ils ont la volonté de le faire, c'est à eux que sont confiées les plus lourdes tâches. C'est donc eux qui doivent affronter les plus grandes épreuves, et ils sortent plus grands, plus forts de chacune de ces épreuves.

Ce qui différencie donc un Maître des autres êtres humains, c'est d'abord qu'il est capable de mobiliser toutes les facultés qu'il a reçues du Créateur, et ensuite qu'il met à

profit toutes les situations dans lesquelles il se trouve pour faire à chaque instant un pas de plus sur le chemin de la lumière. Il n'est jamais satisfait de ce qu'il est. Nuit et jour, il met au travail son intellect, son cœur et sa volonté pour éliminer ce qui reste encore obscur, désharmonieux en lui, et attirer les particules les plus pures. C'est ainsi que, peu à peu, tout son être vibre différemment, sa structure éthérique se modifie, de nouvelles possibilités lui sont données, des joies plus subtiles le visitent, au point qu'un jour il devient presque méconnaissable pour lui-même.

Mais pour arriver à prendre la décision de consacrer sa vie à ce travail divin, là encore, un Maître spirituel doit s'être déjà très longtemps préparé dans ses autres incarnations. Sinon, c'est impossible, même celui qui le voudrait ne peut pas, son être ne vibre pas avec cette idée, elle ne l'inspire pas ; au contraire, d'une certaine façon, elle lui fait peur, il a d'autres besoins, d'autres désirs à satisfaire. Seul, celui qui a commencé ce travail dans ses incarnations antérieures éprouve naturellement le besoin de le continuer. À partir de ce moment-là, il reçoit la protection du Ciel, il reçoit la lumière pour se diriger, il est guidé et, quoi qu'il lui arrive, même dans les plus grandes épreuves, il est toujours protégé, toujours sauvé. Ces épreuves lui sont seulement envoyées pour le renforcer, pour lui faire atteindre les sommets, remporter la victoire. Le Ciel, qui s'occupe de lui, ne l'abandonne pas à une vie facile ; non, il l'expose à des difficultés où il se développera, s'épanouira et éveillera en lui des possibilités, des facultés, des puissances qu'il n'aurait jamais pu éveiller s'il avait été épargné.

Bien sûr, vous devez penser : « Si vous dites vous-même que le travail spirituel est tellement difficile, qu'est-ce que

nous pouvons dire, nous ? » Je vous répondrai avec cette anecdote que j'ai racontée à deux jeunes frères qui étaient une fois venus me voir.

J'étais encore étudiant à Sofia. Un après-midi où j'étais occupé à lire dans ma chambre, j'ai entendu un air de violon qui venait de la rue. Le son de ce violon était tellement extraordinaire que je suis sorti pour voir qui jouait ainsi. Et qu'est-ce que je vois ? Un tzigane, un bonhomme vieux, déguenillé. C'était lui qui jouait, et sur quel violon ! Une boîte en bois bizarre, biscornue, avec quatre cordes tendues par-dessus… c'est de ça qu'il tirait des sons célestes. Je n'avais jamais rien entendu de pareil, j'étais sidéré ! Et tous sortaient des maisons ou se mettaient au balcon pour écouter. Quand il a eu fini de jouer, je me suis approché et je lui ai demandé : « D'où vient ce violon ? – C'est moi qui l'ai fait. – Vous me permettez de le regarder ? – Oui. » Je le regarde : c'était vraiment un simple morceau de bois creusé, tout tordu, avec quatre cordes. « Est-ce que vous le vendriez ? – Ah non, jamais je ne le vendrai ! »

Cette rencontre m'a longtemps préoccupé. Je n'arrivais pas à comprendre comment cet homme pouvait tirer des sons aussi purs d'un instrument aussi grossier. Quel étonnement ç'aurait été pour Stradivarius ! Ces sons, on aurait dit qu'il les tirait de son âme. Je réfléchissais, et j'ai fini par me dire que, moi aussi, sur un violon aussi rudimentaire que le mien – c'est-à-dire moi-même – je pourrais en travaillant tirer quelques belles sonorités. Bien sûr, je n'avais pas de très bonnes conditions… bien sûr, le bois de mon violon n'était pas le plus précieux et les cordes ne vibraient pas tellement harmonieusement… mais ma volonté, mon désir, mon amour de la beauté pouvaient triompher. Et je me suis remis encore plus ardemment au travail.

Puis j'ai ajouté pour ces jeunes frères : « Surtout, n'accusez jamais les conditions. Même si vous trouvez qu'elles ne sont pas si bonnes que ça, dites-vous que votre jugement n'est peut-être pas impeccable. Chacun se fait une idée de ce qui est bon ou mauvais pour lui, et voilà que la Providence, elle, a une toute autre idée… Le plus sage est donc de considérer que les conditions qui nous sont données sont les meilleures pour nous ». C'est ainsi que je m'efforce d'agir moi-même, en sachant que les conditions sont ce que nous en faisons. Si nous ne savons pas les utiliser, les conditions les plus favorables nous mènent à la catastrophe, tandis que de mauvaises conditions que nous savons utiliser deviennent les plus bénéfiques. C'est ainsi que nous travaillons sur notre propre matière.

Je vous dis comment je raisonne pour juger des événements qui se présentent à moi, chaque jour, et je ne peux vous parler que comme je me parle à moi-même. Est-ce que vous voudriez m'entendre dire que vous avez raison de vous plaindre et d'être faibles dans les difficultés ?

Pour moi, la question essentielle est comment vivre, et je voudrais vous faire comprendre ce que cela signifie vraiment. Quand vous commencez une journée, par exemple, vous vous attendez à ce qu'elle se déroule plus ou moins comme vous le souhaitez. Or, ce n'est pas toujours le cas, il peut se produire des rencontres, des événements tout à fait imprévus qui vous contrarient, vous troublent. Alors, vous vous laissez aller à des mouvements de mauvaise humeur, de colère, de découragement, etc. D'une certaine façon, c'est normal, mais ce n'est pas ainsi que vous trouverez une solution pour faire face. Et moi, voilà ce que j'ai compris : au lieu d'attendre que l'existence se conforme à mes souhaits, devant les rencontres et les événements, quels qu'ils soient,

je dois découvrir la meilleure manière de les considérer et agir en conséquence, afin qu'ils deviennent les plus bénéfiques pour moi et pour les autres. Je ne dirai pas que j'y suis tout à fait arrivé, mais je ne perds pas espoir.

Nous ne sommes pas venus sur la terre pour voir les événements se conformer à nos désirs (surtout que les désirs des uns s'accordent rarement avec les désirs des autres !), mais pour apprendre à tirer des leçons de tout, raisonner, analyser et découvrir les lois qui régissent la création et les créatures. Nous devons accepter de nous asseoir sur les bancs de cette université qu'est la vie et qui nous offre toutes les possibilités : bibliothèques, laboratoires, jardins botaniques, parcs zoologiques et tout ce qu'il faut pour nous instruire, si nous voulons bien observer et prendre des notes. Et régulièrement, c'est la vie aussi qui nous fait passer des examens pour que nous constations où nous en sommes. Chacun est appelé à passer des épreuves dans les écoles célestes comme dans les écoles humaines, c'est pourquoi il ne doit négliger aucun exercice. Même les soucis, les chagrins, les déceptions... voilà encore une matière brute, sauvage, crue, sur laquelle nous avons à travailler afin de devenir forts et puissants.

Toute la civilisation n'est rien d'autre qu'un travail sur la matière, et ce travail nous devons le faire aussi dans le plan psychique, non seulement sur les êtres et les objets qui sont extérieurs à nous, mais encore sur la matière qui est en nous. Tous nos instincts, toutes nos impulsions, nos pensées, nos sentiments, nos désirs représentent une matière sur laquelle nous avons un travail à exécuter. D'un certain point de vue, on peut dire que c'est un travail de création qui s'apparente à la création artistique.

Dans ma jeunesse, j'avais été très attiré par des activités artistiques. Pouvoir exprimer les aspirations qu'on porte en soi par la peinture, la poésie, la musique, la danse, l'architecture, etc., cela me paraissait merveilleux. Mais je n'ai pas trouvé les conditions favorables. Certainement, aussi, je n'avais pas assez de talent pour devenir un artiste et je le regrettais. Je ne l'ai plus regretté du jour où j'ai découvert la véritable Science initiatique : là, j'ai compris que les lois de la création spirituelle sont identiques à celles de la création artistique.[7] Donc, en travaillant sur moi-même, d'après les règles de la Science initiatique, je savais que je pourrais non seulement vivre dans la beauté, dans l'harmonie des sons, des couleurs, des formes, des mouvements, mais aussi entraîner les autres sur ce chemin.

Les artistes créent, dans une matière extérieure à eux, des œuvres extérieures à eux ; c'est sur cette matière extérieure qu'ils concentrent leurs efforts, et ils font des merveilles. Mais si on les rencontre, il arrive qu'on soit déçu, car on est obligé de constater que ce qu'ils sont, eux, est souvent dépourvu de tout ce qui fait la beauté de leurs créations. Ils sont doués, ils ont étudié, ils ont acquis une technique, et cela suffit pour produire des œuvres que le public viendra admirer. J'aime, j'admire les artistes, mais je vous dirai que, pour moi, le véritable artiste est celui qui est capable de se prendre d'abord lui-même comme matière de sa création. Toutes les méthodes de la vie spirituelle sont là à sa disposition pour l'aider et l'inspirer dans cette tâche.

Un jour, à Izgrev, j'ai reçu la visite d'un jeune sculpteur. Il était tellement fier de se présenter comme sculpteur ! Il se tenait là avec arrogance, les mains dans les poches, donnant un avis catégorique sur tout. Je pensais qu'à son âge il avait besoin d'une leçon, et je lui ai dit : « Vous êtes sculpteur ?

– Oui. – Ah, ah, et vous connaissez toutes les règles de la sculpture ? – Et comment ! – Eh bien, je ne le crois pas. – Comment, vous ne le croyez pas ? J'ai créé des œuvres. – C'est possible, mais quand je vois votre… (je n'ai quand même pas dit « gueule »)… votre visage et votre attitude, je suis obligé de constater que vous ne connaissez pas les lois de la véritable sculpture, car si vous les connaissiez, c'est sur vous-même que vous auriez commencé par les appliquer. Ce n'est pas à moi que vous ferez croire que vous êtes sculpteur, rien sur vous ni dans ce qui émane de vous n'est là pour le montrer. » Bien sûr, il était étonné, il a commencé à baisser pavillon, il a ôté les mains de ses poches et je lui ai expliqué que le jour où il commencerait à faire un travail sur lui-même, là, oui, il serait un véritable sculpteur.

De ce que je vous dis là, je ne voudrais pas que vous tiriez l'impression que je sous-estime les artistes. Au contraire, tout ce qu'ils sont capables de réaliser dans leurs œuvres m'inspire le désir de le réaliser en moi. Je vous dirai même que je regarde avec admiration les numéros des acrobates dans les cirques. Quels artistes, eux aussi ! Devant ces hommes et ces femmes qui n'ont peut-être pas un enseignement spirituel et qui, grâce à leur concentration, leur endurance, leur ténacité, sont capables d'une telle maîtrise de leurs gestes, je suis ébloui. Quand je vois comment ils risquent leur vie, chaque soir, pour donner un spectacle, je me dis : « Mon vieux, toi qui dois assumer une tâche tellement plus importante que de distraire un public, est-ce que tu es capable de la même persévérance, de la même maîtrise, du même courage ?… Allez, au travail ! »

Les artistes sont des êtres capables de concevoir et d'exprimer des réalités qui échappent à la plupart des humains : comment ne pas les admirer ? Même si leurs œuvres sont

encore imparfaites, elles sont pour moi la preuve irréfutable que le monde de la beauté existe. Et peut-être même le mot « beauté » est-il insuffisant pour en donner une idée, sauf si on comprend qu'à ce moment-là la beauté se confond avec la vérité. Oui, car il y a des vérités que les artistes ont su mieux dire que les savants, les philosophes et les théologiens. Comment ne pas leur être reconnaissant pour ces révélations ?

Mais tellement d'artistes ne savent pas ce qu'est véritablement créer ! Intérieurement, que sont-ils, dans quel état sont-ils ? Quand on les approche, on ne sent rien de construit, d'élaboré. Le véritable travail de création, c'est le travail spirituel, car il concerne la totalité de notre être : nous nous projetons le plus haut possible, afin de découvrir un ordre, une structure, et de capter les particules les plus pures, les plus lumineuses qui entreront dans la matière de nos différents corps : nos corps spirituels, nos corps psychiques et notre corps physique aussi. C'est un effort de tous les jours, de tous les instants. Chaque jour, nous ajoutons une couleur pure, une forme harmonieuse, un son cristallin.

Du point de vue de la Science initiatique, l'artiste véritable est celui qui cherche à ce que la beauté et l'harmonie de la création passent à travers lui, se reflètent à travers lui. Vous direz que, ces créations-là, personne ne peut les voir ni les entendre. Cela dépend de ce que l'on appelle « voir » et « entendre »… En réalité, rien de ce que nous réalisons intérieurement ne reste sans effet, et d'abord pour nous-même. Si par nos pensées, nos sentiments, nos désirs, nous essayons de créer le paradis en nous, c'est nous d'abord qui y vivrons. Et puis, peu à peu, tous les êtres qui s'approcheront de nous commenceront à sentir qu'il y a là des sources qui

jaillissent, des oiseaux qui chantent, des fleurs qui embaument et ils se diront les uns aux autres : « Vous connaissez ce jardin ? Quelle beauté, quelle paix, quelle pureté, quelle bénédiction ! »[8]

Que tous ceux qui possèdent des dons artistiques les cultivent, mais que ceux qui n'ont pas reçu ces dons ne se chagrinent pas : intérieurement, toutes les possibilités leur sont ouvertes pour devenir la matière de leur création. Alors, vous aussi, préparez-vous. Et ne prétextez pas que vous êtes pauvre, misérable et que vous ne pourrez rien tirer de votre matière. On peut toujours tirer quelque chose de n'importe quelle matière, comme ce tzigane qui tirait des sonorités célestes d'un morceau de bois grossièrement taillé. Ce qui compte, c'est d'avoir la volonté de triompher, de viser le sommet, afin de créer la véritable beauté. Cette idée de création est la quintessence de notre Enseignement.

Dans le monde psychique, nous pouvons être musiciens, poètes, architectes, sculpteurs, etc. Tous les arts sont compris dans le travail du disciple de la Science initiatique. Même la danse. Oui, car danser, ce n'est pas obligatoirement faire des pirouettes, des sauts ou prendre la pose. Lorsqu'on y met de l'attention, qu'on les accompagne d'une pensée, une démarche et des gestes simples, sobres, s'imprègnent d'une souplesse, d'une grâce qui s'apparentent à la danse, et on se sent léger, en harmonie avec toutes les créatures dans l'espace.

Quelle découverte cela a été pour moi, le jour où j'ai compris que je pouvais travailler sur une matière qui ne m'est pas étrangère, ma propre matière, celle que le Ciel m'a donnée et qui m'appartient. Je résumerai tout ce que je viens de vous expliquer en disant que je ne fais qu'écrire mon propre livre, c'est-à-dire moi, je n'ai jamais rien écrit

d'autre que ce livre que je suis. Vous direz : « Mais alors, et vos livres que nous lisons ? » Je ne les écris pas, j'ai confié ce travail à certaines personnes ; quand on doit écrire, on n'a plus le temps de vivre. Moi, je m'applique seulement à écrire mon propre livre, et peu importe combien de temps cela me prendra. Vous vous demandez comment j'écris ce livre ? En vivant. C'est pourquoi je suis un livre pour vous. Bien sûr, vous aussi vous êtes des livres pour moi, mais ça, c'est une autre question…[9]

Quand je commence à vous parler de moi, je constate que tout de suite votre curiosité s'éveille. Mais si je vous parle de moi, ce n'est pas pour que vous trouviez ma vie intéressante, originale, ou je ne sais quoi encore. C'est pour vous transmettre ce qu'elle m'a appris et que vous puissiez en bénéficier. Sinon, quelle utilité ? On ne connaît pas un être en s'intéressant seulement aux événements qu'il a vécus, mais en comprenant comment il les a vécus et quelle sagesse il a puisée dans ses expériences. Cette sagesse est comme une quintessence de sa vie, quelque chose qui est lui mais, en même temps, beaucoup plus que lui, et c'est avec cette quintessence qu'il éclaire et nourrit ceux qui l'approchent.

Un livre n'a de valeur que lorsque son auteur répond, par sa vie personnelle, aux idées qu'il présente au public. Et lui-même prend alors une valeur bien plus grande encore. Un créateur doit s'efforcer de valoir toujours mieux que sa création. Les humains s'attachent aux œuvres, mais le Ciel n'a pas les mêmes points de vue. Il dit : « L'œuvre, c'est très bien, mais nous voulons voir à quoi ressemble l'auteur. » Alors, je vis, c'est tout, et je me contente de parler en sachant que parler, c'est aussi écrire. Oui, je parle en m'efforçant d'imprimer sur vos âmes des écritures célestes. Peut-être que je n'y arrive pas encore tout à fait, mais je

m'exerce pour qu'un jour toutes ces vérités soient inscrites en vous en caractères ineffaçables, et c'est cet exercice-là qui me plaît le plus. Vous direz : « Mais alors, vous avez besoin de nous pour écrire ? » Besoin, non. Que vous soyez là ou pas, j'écris, je peux écrire partout, sur toutes les créatures, dans l'univers entier. Moi, avec vous, sans vous, je continue, mais c'est vous plutôt qui avez besoin d'être là pour bénéficier de mes écritures.

Un jour, dans le petit village de Macédoine où je suis né, j'avais suivi ma mère qui était occupée à étendre du linge. Et voilà qu'une tzigane s'est arrêtée pour échanger quelques mots avec elle (à cette époque on voyait beaucoup de tziganes passer dans les villages, et on leur donnait des chaudrons et des casseroles à étamer). Puis elle s'est approchée de moi, m'a pris la main, l'a regardée et a dit à ma mère : « Ah ! vous ne savez pas quel avenir attend votre fils : je le vois assis à une table en train d'écrire… Il deviendra une célébrité. » J'avais sept ans environ, et en entendant cela, je me suis figuré qu'écrire assis à une table était quelque chose de glorieux, d'unique. Quelle a été ma déception, en arrivant quelque temps plus tard à Varna, de voir partout, dans les administrations ou ailleurs, des gens occupés à écrire sur une table ! Et moi, pendant très longtemps, je n'en ai pas eu : je m'asseyais par terre avec un morceau de carton sur les genoux comme écritoire. Mais maintenant, je suis assis à une table devant vous, et en parlant j'écris sur vos âmes. Voilà comment la prédiction de cette tzigane s'est réalisée.

Seul celui qui a fait des expériences, qui a lutté, qui a cherché à se dépasser, quelles que soient les épreuves, est un livre intéressant pour les autres. Même les esprits célestes viennent le consulter. Vous vous étonnez : « Comment ?…

des entités si évoluées viennent le lire ? » Pourquoi pas ? Les zoologues, les botanistes, les minéralogistes ne se penchent-ils pas sur les animaux, les plantes, les pierres, les cristaux, qui appartiennent à des règnes dits inférieurs ? Ils les observent, les dissèquent, les classent, puis ils écrivent des ouvrages sur ce qu'ils y ont découvert, et c'est ainsi qu'ils arrivent même à nous renseigner sur des événements qui se sont produits dans les temps préhistoriques. Bien que les humains appartiennent à une hiérarchie très supérieure à celle des pierres, des plantes et des animaux, ils n'hésitent pas à consacrer des années à les étudier et à nous communiquer les résultats de leurs observations.

Toutes les créatures vivantes peuvent être des livres passionnants, et combien plus les êtres humains ! Car chacun est un livre, un livre qu'il est lui-même en train d'écrire : ses pensées, ses sentiments tracent les caractères d'une écriture qui va se graver dans la matière de ses corps subtils. Sur celui qui n'a jamais cherché à faire quelque chose de grand, de fort, de noble, on ne lit presque rien, sauf quelques gribouillages. Les esprits d'en haut ne s'occupent pas tellement de lui, ils préfèrent regarder celui qui a travaillé, pensé, aimé, souffert pour se dépasser, se surpasser, et ils se pressent auprès de lui pour le soutenir, l'encourager… Dans cet être qui se crée lui-même, qui travaille à écrire lui-même son propre livre, ils voient le bienfaiteur de tous ses frères humains, car il est pour eux un livre vivant.

Et maintenant, peut-être qu'un jour on écrira des livres sur moi. Tant mieux si on dit de bonnes choses à mon sujet, cela donnera envie aux lecteurs de lire aussi mes livres où ils découvriront une lumière, des conseils, des méthodes qui les aideront à trouver leur chemin. Mais pour moi, le plus important, c'est ce livre que je suis et que je ne cesse d'écrire

tous les jours pour le rendre plus lumineux, plus chaleureux, plus vivant.

Notes

1. Cf. ***Centres et corps subtils – Aura, plexus solaire, centre Hara, chakras…***, Coll. Izvor n° 219, chap. VI : « Les chakras : 2. Ajna et Sahasrara chakras ».
2. Cf. ***Harmonie et santé***, Coll. Izvor n° 225, chap. VIII : « Comment devenir infatigable ».
3. Cf. ***La nouvelle terre – Méthodes, exercices, formules, prières***, Œuvres complètes, t. 13, et Règles d'or pour la vie quotidienne, Coll. Izvor n° 227.
4. Cf. ***Qu'est-ce qu'un Maître spirituel ?***, Coll. Izvor n° 207, chap. I : « Comment reconnaître un véritable Maître spirituel ».
5. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. VII : « L'engagement pris devant les entités célestes ».
6. Cf. ***Qu'est-ce qu'un fils de Dieu ?***, Coll. Izvor n° 240, chap. VI : « Jésus, souverain sacrificateur selon l'ordre de Melkhitsédek » et chap. VII : « L'homme Jésus et le principe cosmique du Christ ».
7. Cf. ***Création artistique et création spirituelle***, Coll. Izvor n° 223.
8. Cf. ***Les semences du bonheur***, Coll. Izvor n° 231, chap. XIX : « Le jardin des âmes et des esprits ».
9. Cf. ***La pédagogie initiatique***, Œuvres complètes, t. 28, chap. IV : « Lire et écrire ».

15

Toute la création me parle, et je lui parle

Sur la façade côté est de notre salle de réunion, au Bonfin, on peut voir un vitrail qui a la forme d'un pentagramme. En réalité, ce sont deux pentagrammes : un grand et un plus petit inscrit en lui. Quelle est la signification de ces deux pentagrammes, et pourquoi ai-je souhaité qu'on place là ces symboles ? Le grand pentagramme représente l'univers, à l'image duquel l'être humain, le petit pentagramme, a été créé. L'être humain est dans l'univers comme le petit pentagramme dans le grand pentagramme ; les cinq principes psychiques qui le constituent : la volonté, le cœur, l'intellect, l'âme, l'esprit font de lui un pentagramme vivant, et c'est à travers ces cinq principes que lui sont données toutes les possibilités d'entrer en communication avec le grand pentagramme, l'univers, et de vibrer en harmonie avec lui. Le petit pentagramme dans le grand pentagramme, regardez, on dirait un enfant blotti dans le sein de sa mère ; là, il est nourri, protégé. C'est ainsi que nous devons nous sentir, nous aussi, dans le sein de la mère nature.

Celui qui déciderait un jour de ne plus faire d'échanges avec le monde physique ne vivrait pas longtemps, et il en est de même pour celui qui se coupe du monde spirituel.

Le petit pentagramme nous révèle encore que les facultés que nous possédons nous permettent de faire des échanges non seulement avec le cosmos tout entier, mais avec l'âme qui l'habite, l'Âme universelle. Si nous ne vibrons pas en harmonie avec cette grande Âme, si nous nous opposons à elle, nous souffrirons.

Le petit pentagramme que nous sommes doit se soumettre spontanément, de tout son cœur, à l'ordre cosmique, le grand pentagramme. Même si une telle philosophie n'est pas très courante actuellement parmi les humains, vous au moins tâchez d'accepter cet ordre, de vous harmoniser avec lui, de vibrer à l'unisson avec lui. Les entités célestes vous considéreront alors comme des fils et des filles de l'Intelligence cosmique et elles vous donneront toutes leurs richesses. Mais, évidemment, peu à peu… car si les écluses du Ciel s'ouvraient pour vous d'un seul coup, vous seriez emportés, noyés. Vous n'êtes pas encore prêts à supporter la puissance de ce courant qui vient d'en haut. Au fur et à mesure que ce petit pentagramme que vous êtes ajuste ses lignes et ses angles à ceux du grand pentagramme, il reçoit la lumière, l'amour, la joie, l'espérance, la force. On peut même résumer toutes ces bénédictions en un seul mot : la vie. Car la vie, la vraie vie contient tout.

La nécessité de s'harmoniser avec l'ordre cosmique, voilà ce que j'ai compris très tôt dans mon existence. C'est pourquoi je ne cesserai de vous répéter ce que je me dis à moi aussi : pour devenir grand, il faut commencer par accepter de devenir petit, et devenir petit signifie justement se conformer à l'ordre cosmique, s'efforcer d'accomplir la volonté de Dieu. C'est à ce moment-là que nous devenons grands, parce que nous reflétons le Puissant, l'Unique, et un jour toutes les créatures visibles et invisibles nous reconnaissent

comme une autorité. À travers nous, le petit pentagramme, elles sentent la puissance de l'autre, le grand pentagramme. Pensez à revenir souvent sur ce symbole, souvenez-vous de ce dont il vous parle.

Face à l'immensité de l'univers, nous ne représentons pas grand-chose, mais ce n'est pas une raison pour nous sentir seuls ou égarés. Entre cet univers et nous, il existe des correspondances qu'il faut chercher à approfondir. La loi des correspondances est la clé de la connaissance de soi et des pouvoirs sur soi. Parce qu'ils possèdent cette clé, les Initiés entrent en vibration avec les innombrables créatures qui peuplent l'espace et ils reçoivent leurs messages en retour. C'est ainsi qu'ils ne cessent de s'instruire : chaque jour, ils ouvrent de nouvelles fenêtres sur l'univers pour recevoir les messages de régions de plus en plus lointaines.

Les échanges sont la condition de la vie. Grâce à ces échanges que nous faisons non seulement avec d'autres êtres humains, mais aussi avec la nature et les entités du monde invisible, nous arrivons à vivre dans les plans physique, psychique et spirituel. C'est pourquoi, dès le matin, quand j'ouvre ma fenêtre, j'envoie de la main mon salut à toute la nature, aux arbres, au ciel, au soleil, à toutes les créatures vivantes, aux quatre éléments, aux entités qui les peuplent. Je leur dis : « Je vous donne mon amour, je veux être en harmonie avec vous » et je les sens qui se réjouissent, parce qu'enfin quelqu'un pense à les saluer. En le faisant, vous aussi, vous sentirez que toute la nature est peuplée de présences amicales. Par votre salut, vous donnez la lumière, l'amour, la force, et vous recevez en retour la lumière, l'amour et la force. Partout où je vais, j'envoie mon salut, au moins par la pensée. Car saluer, c'est s'ouvrir, et c'est en s'ouvrant que l'on reçoit la vie.

Dans son roman *La pierre philosophale,* l'écrivain danois J. Anker Larsen évoque ces contacts que l'être humain peut avoir avec la nature. Il parle de « monde ouvert » et de « monde fermé », en expliquant de quelle façon la nature s'ouvre aux êtres sensibles, innocents, en particulier les enfants ; alors que, pour la plupart des gens elle reste fermée, car ils n'ont pas appris à recevoir les vibrations et les ondes des mondes subtils : les arbres, les lacs, les rivières, les montagnes ne sont rien de plus que les éléments sans vie d'un décor, ils n'ont avec eux aucune communication. Ceux qui vivent dans le monde ouvert sentent que non seulement ils font partie de la nature, mais que toute la nature fait partie d'eux aussi. Lorsqu'ils touchent un rocher, un arbre, un animal ou toute autre créature, ils sont conscients d'exister dans ce rocher, dans cet arbre, dans cet animal, dans cette créature, comme dans toute âme et dans tout être.

La nature nous parle, la création nous parle, mais comme elle ne parle pas avec des mots, les humains ne l'entendent pas. Pourtant, lorsque le soleil se lève, ne sentent-ils pas que sa lumière, sa chaleur, sa beauté leur disent beaucoup de choses ? Et quand ils choisissent un fruit, sa forme, sa couleur, son parfum ne sont-ils pas un langage ? Et quel langage encore que son goût, quand ils commencent à le manger ! Le son, le mouvement sont également des langages et certains sont faciles à déchiffrer : quelqu'un qui tousse ou qui éternue, on comprend immédiatement ce que cela signifie ; et s'il marche lentement ou se traîne, aussi. Quand une voiture fait entendre un ronflement bizarre ou qu'elle avance difficilement, on sait qu'il faut l'amener chez le garagiste. Ce ne sont là que quelques exemples. Animé ou inanimé, tout ce qui existe nous parle, mais tout peut aussi nous entendre et nous comprendre.

Pour parler aux animaux, aux plantes, aux pierres, et se faire comprendre d'eux, nous devons savoir où se trouve l'entité qui gouverne le règne de la nature auquel ils appartiennent. L'entité qui gouverne le règne animal se trouve dans le plan astral de l'univers, celle qui gouverne le règne végétal se trouve dans le plan mental, et celle qui gouverne le règne minéral se trouve dans le plan causal, donc tellement loin que les pierres nous paraissent sans vie. Pourtant, les pierres sont vivantes, oui, vivantes et conscientes. Comment je le sais ? De la même façon que vous pouvez aussi le savoir : en vous habituant à entrer en communication avec elles. Prenez une pierre dans votre main et écoutez-la : peu à peu, vous sentirez qu'elle vous raconte la longue histoire de la terre, tous les événements auxquels elle a assisté et qui se sont enregistrés sur elle, car tout s'enregistre. Et vous pouvez, vous aussi, vous faire entendre d'une pierre. Comment ? En lui parlant avec amour, car l'amour est le langage universel que toute la création comprend. Touchez une pierre avec amour, elle vibre déjà autrement et elle peut vous répondre avec amour. Lorsque vous saurez parler aux pierres, vous pourrez aussi leur confier des messages. Vous prendrez une pierre et, en l'imprégnant de votre amour, vous lui demanderez d'apporter la paix et la joie à la personne à qui vous allez la donner. Chaque fois que je l'ai fait, je sentais que la pierre était heureuse que je lui confie une telle mission.

Habituez-vous aussi à parler aux plantes et aux graines quand vous les mettez en terre. Dites-leur quelques mots pour les encourager à croître, à fleurir… Est-ce que vous savez qu'il existe des plantes à qui vous pouvez demander de vous protéger ? Les cactus, par exemple. Certains sont pourvus de grandes pointes acérées, et si vous en avez auprès

de vous, demandez-leur de détourner de vous les courants nocifs, malsains, qui circulent dans l'atmosphère : avant de vous atteindre, ces courants seront désagrégés par leurs épines.

Quant aux animaux, même si nous ne leur prêtons pas tellement attention ils font partie de notre vie, et certains mènent à côté de nous une existence dont nous aurions beaucoup à apprendre. Mais comment la plupart des humains considèrent-ils les animaux ?... et comment se conduisent-ils envers eux ? La façon dont ils exploitent certaines espèces est vraiment ignoble. Pour avoir leur chair, leur fourrure, leur cuir, leurs cornes ou quelque autre partie de leur corps, ils ne reculent devant aucune cruauté. Mais je vous l'ai déjà dit un jour : cette cruauté envers les animaux, les humains sont condamnés à la payer très cher.

Même si, en apparence, les guerres n'ont que des causes politiques, économiques, etc., en réalité elles sont aussi la conséquence de tous ces massacres d'animaux dont les humains se rendent coupables. La loi de justice, qui est implacable, les oblige à payer, de leur propre sang, le sang qu'ils ont fait couler en tuant les animaux. Combien de millions de litres de sang répandus sur la terre crient vengeance vers le Ciel ! Et la vaporisation de ce sang attire une multitude de larves et d'entités inférieures du monde astral qui empoisonnent l'atmosphère de la terre et entretiennent les conflits. Les humains veulent la paix, soi-disant, mais tant qu'ils continueront à massacrer les animaux, ils auront la guerre. Voilà une vérité qu'on ne connaît pas et qu'on n'acceptera peut-être pas. Mais qu'on l'accepte ou non, je suis obligé de vous la révéler : les humains seront traités comme ils auront traité les animaux.[1]

Il est dit que, dans des temps très anciens, les premiers hommes vivaient en harmonie avec les animaux : ils n'avaient rien à craindre d'eux et ceux-ci ne fuyaient pas à leur approche. Mais maintenant, à part certaines exceptions, le lien est rompu, et les animaux font sur les humains des réflexions qui sont rarement à leur honneur. Quand ils tiennent conseil, qu'est-ce qu'ils racontent sur eux, comment ils les jugent ! Les humains se croient très supérieurs, mais les animaux, qui les observent, se disent entre eux : « Ils pensent que nous sommes stupides, que nous ne comprenons pas ? N'essayons pas de les détromper, continuons à les observer. »

Vous parlez à un animal et il fait semblant de ne pas vous comprendre ; en réalité, il peut très bien comprendre, mais quand ça lui plaît. Nous ne savons pas ce qui se passe dans la tête des animaux, mais peut-être savent-ils mieux que nous ce qui se passe dans la nôtre ! Nous ne les comprenons pas, ils sont comme des énigmes posées devant nous, mais eux nous comprennent, ou plus exactement, ils nous sentent. Beaucoup de ceux qui aiment les chiens, les chats, les chevaux, etc., en ont eu des preuves.

Par moments, en essayant de capter le regard de certains animaux, nous avons l'impression qu'ils nous cachent quelque chose. Pourquoi cette impression ? Parce qu'en réalité il arrive qu'ils soient habités par des entités astrales qui nous observent à travers leurs yeux. Oui, d'autres créatures vivantes, intelligentes, peuvent nous regarder par les yeux d'un chien, d'un chat, d'un cheval… C'est ce qui nous donne parfois cette sensation étrange qu'ils sont plus qu'un simple animal. Mais j'ose à peine aborder ce sujet car je passerais pour un insensé. Et pourtant, c'est la réalité, il arrive que des entités entrent dans le corps d'un animal et, dans ses yeux, c'est le regard de ces entités que nous rencontrons.

Cette relation des animaux avec le monde invisible explique que certaines religions aient donné à leurs dieux des formes animales. Dans la religion égyptienne, par exemple, Horus est représenté par un faucon, Hathor par une vache, Toth par un ibis, Sekmet par une lionne, Bastet par un chat… Mais Bastet était une divinité féminine, pourquoi ? Parce que le chat, qui a des relations avec la nuit, avec la lune, possède des qualités de réceptivité, de médiumnité. Les prêtres égyptiens utilisaient les chats comme des sortes de radars pour détecter les courants du milieu ambiant, mais aussi comme des intermédiaires, des moyens de communication. Ils savaient détacher le corps astral de ces animaux et le projeter dans l'espace en le chargeant de messages qu'ils faisaient ainsi parvenir à leur destinataire.

Et parce que le chat est un animal réceptif, il capte aussi les influences, bonnes ou mauvaises. Il était donc utilisé, et encore maintenant, pour attirer à lui les influences maléfiques qui sont ainsi détournées. J'ai connu à Paris des occultistes qui gardaient plusieurs chats auprès d'eux pour se protéger des attaques dont ils se croyaient l'objet de la part de personnes qu'ils considéraient comme des ennemis. C'est certainement un moyen efficace, mais ce n'est pas celui que j'emploie. J'en connais de meilleurs que je vous ai indiqués, comme de travailler sur l'aura afin de la purifier, de la renforcer. L'aura, voilà la protection la plus efficace.

Le chat possède encore d'autres particularités très intéressantes. Même s'il avale les souris avec la peau et les intestins, il est propre, il se nettoie sans cesse, et il enterre ses excréments ; il voit dans l'obscurité et il a développé une ouïe très fine ; il a aussi une grande patience et un grand pouvoir de concentration (regardez-le guetter une souris !).

Enfin, quand un chat joue avec sa queue, il reproduit le grand mystère de l'Homme cosmique.

Le chat qui joue avec sa queue ne sait pas d'abord qu'elle fait partie de son corps. Mais quand il l'attrape et la mord, il découvre qu'elle est liée à lui, puisqu'il sent la morsure. Il se fait donc certainement en lui une sorte de prise de conscience… conscience de chat ! Je vous ai expliqué à plusieurs reprises le symbolisme du serpent qui se mord la queue.[2] Mais quelqu'un a-t-il vu une seule fois un serpent en train de se mordre la queue ? Je ne crois pas, tandis qu'un chat, oui. Et le disciple de l'Initiation, qui cherche à s'identifier à l'Homme cosmique, est comme le chat qui essaie d'attraper sa queue : il a une tête et il a une queue qui se trouvent aux deux extrémités opposées de l'univers, et tant qu'elles ne se rejoignent pas, il ne se connaît pas.

L'Homme cosmique est à l'image de Dieu qui vit à travers tous les êtres. Pour le moment, nous ne sommes que sa queue, mais Lui qui est la tête, Il veut se connaître à travers nous. Car Dieu veut se connaître à travers chaque être humain. Lorsqu'Il se connaîtra en nous, c'est que nous aurons atteint la perfection et nous ne serons plus séparés de Lui. Ainsi, le yogi indien qui répète la formule « moi, c'est Lui » s'efforce de rejoindre son Moi supérieur qui vit en Dieu. Lui est en bas et son Moi supérieur est en haut. La rencontre qui se produit peut être représentée par un cercle. Pourquoi ? Parce qu'en lui le bas ne peut rejoindre le haut que s'il est d'abord arrivé à comprendre, à embrasser et même en quelque sorte à enserrer l'univers entier dans un cercle dont le zodiaque est une des représentations.

Qu'on fasse appel au serpent ou au chat pour rendre compte de cette réalité, peu importe. L'essentiel, c'est de

comprendre que les animaux ne sont pas seulement ces créatures que l'homme se donne le droit d'ignorer ou d'utiliser comme bon lui semble, mais des symboles de processus psychiques et spirituels.

Il y aurait également beaucoup de choses à dire sur les différentes manières dont les animaux peuvent participer à notre vie, et même à notre vie spirituelle. Un jour, en Suisse, je faisais avec quelques frères et sœurs une réunion à Villeneuve, au bord du lac Léman. Il y avait un bois de chênes dans les environs, mais j'avais choisi l'ombre d'un cerisier dans un verger tout proche. Depuis un long moment, nous méditions dans un profond silence, quand un petit chat est arrivé. Il était joli, gracieux, et il commença par grimper sur le tronc du cerisier, puis sauta sur mon épaule où il resta blotti longtemps. De là, il regardait les frères et sœurs avec gentillesse. Ensuite, il descendit et alla se placer ailleurs où il resta sans bouger.

Que signifiait la visite de ce petit chat ? Nous étions loin de toute habitation, pourquoi était-il venu vers nous ? Je vous dirai la réponse que j'ai reçue du monde invisible. Même si je sais que vous ne me croirez peut-être pas, je dois tout de même vous la dire, car c'est la vérité. Vous êtes ici dans une École initiatique et vous devez connaître certaines réalités du royaume de la nature vivante.

Alors, voici cette réponse. Grâce au silence, à la paix, à l'harmonie que nous étions parvenus à créer, nous avions attiré des amis célestes. À ce moment-là, le règne des minéraux, celui des végétaux, celui des humains et celui des esprits lumineux du monde invisible étaient donc présents ; seuls les animaux manquaient à cette chaîne de créatures qui participaient à notre réunion, et ce chat a été envoyé par les esprits des éléments : ils lui ont demandé de servir de

conducteur afin de transmettre le message de cette harmonie fraternelle au règne animal, pour son bien. Vous pouvez ne pas me croire, mais que ce petit chat se soit fait notre messager auprès de tout le règne animal est la réalité. Dans d'autres circonstances exceptionnelles, il est arrivé que ce soit un chien qui vienne participer à une réunion. On ne sait pas quelles entités entrent dans les animaux pour nous aider à travers eux, et pour que nous les aidions aussi. En tout cas, cela ne se produit jamais par hasard.

Il y a des années, au Bonfin, nous avions un chat qui se conduisait avec moi d'une façon étonnante. Chaque matin, il venait à ma porte et il m'attendait. Quand je sortais, il me suivait et il m'accompagnait jusqu'au Rocher pour le lever du soleil. Je m'asseyais, il sautait sur mes genoux et il restait là immobile aussi longtemps que je méditais. Puis il redescendait avec moi. Un jour, il a disparu. Je l'ai attendu, on l'a cherché… Et puis quelqu'un m'a raconté qu'un paysan voisin, qui était très pauvre, avait l'habitude d'attraper des chats pour les manger ; c'était certainement lui qui l'avait pris. J'étais triste, et il m'arrive encore parfois de penser à ce chat qui avait vraiment quelque chose d'extraordinaire. Je regrette de ne pas avoir une photo de lui, couché sur mes genoux, quand je méditais sur le Rocher.

Quel mystère, les animaux ! Peut-être font-ils semblant d'être indifférents, étrangers… Peut-être sont-ils plus présents et perspicaces que nous ne le croyons, mais ils ne veulent pas qu'on le sache. On m'a raconté des histoires de chiens ou de chats qui ont disparu après que leurs maîtres avaient parlé de se débarrasser d'eux. Comment avaient-ils deviné ? Est-ce qu'il y a des regards qu'ils savent interpréter, ou quelque chose dans la voix qui les renseigne sur les intentions qu'on a à leur égard ?

Un jour, à Izgrev, on nous avait fait cadeau d'un chien pour garder la propriété. Il a fallu lui trouver un nom et je l'ai appelé Jafar. Puis, j'ai dû quelquefois expliquer à ceux qui ne le savaient pas, ou qui l'avaient oublié, que Jafar est un personnage des *Contes des mille et une nuits*; le grand vizir du calife Haroun-al-Rachid. Et voilà que notre Jafar s'est mis à avoir une autre démarche, comme si tout à coup il se sentait quelqu'un. Il est devenu vaniteux, capricieux, on ne pouvait plus lui adresser la parole. Est-ce qu'il m'avait compris quand j'expliquais d'où venait son nom? Allez savoir…

Une tradition rapporte que Salomon comprenait le langage des animaux, et on trouve dans certains livres de magie des méthodes pour arriver à développer ce don. Je ne les ai pas expérimentées, mais dans une certaine mesure ce doit être possible. En tout cas, même s'il m'arrive de parler d'eux comme si je savais interpréter leurs manifestations, pour moi aussi les animaux restent un mystère. Mais j'essaie parfois de voir si je peux entrer en communication avec eux.

Un jour où je méditais assis au pied d'un arbre, trois oiseaux sont venus se poser sur une branche au-dessus de moi. Comme ils se taisaient, je leur ai demandé de chanter, et ils ont chanté. Quand ils ont cessé, je leur ai demandé de continuer, et ils ont continué. À nouveau, ils ont cessé, et pour la troisième fois, je leur ai demandé de chanter… Là, quand ils se sont arrêtés, je ne leur ai plus rien demandé, mais trois fois ils avaient bien voulu répondre à mon désir de les entendre.

Quelquefois, au printemps, il m'est arrivé de découvrir dans notre jardin d'Izgrev un nid avec plusieurs œufs. Je les surveillais et, quand ils étaient éclos, j'allais voir chaque

jour les petits nouveau-nés en leur apportant quelques miettes de nourriture. Mon Dieu, qu'ils étaient attendrissants ! Au début, les parents étaient affolés de me voir approcher d'eux, mais ils ont vite senti que je ne leur voulais aucun mal et, lorsque je parlais à leurs petits, ils me regardaient tranquillement depuis une branche voisine. C'était tellement gentil !

Dans mon jardin, au Bonfin, il y a des colombes. Elles logent dans une grande volière d'où elles sortent librement, et elles sont habituées à venir auprès de moi pour que je leur donne des graines. Quand je mets les graines sur la table, elles arrivent toutes, cinq ou six, sur cette table. Alors, je m'assieds et je leur parle. Je leur dis : « Oh, que vous êtes jolies ! Je vous aime beaucoup et je voudrais vous caresser. » J'en prends une, je la caresse et elle n'essaie pas de m'échapper. Quelquefois, elles sont dans l'herbe, et si je passe à côté d'elles, elles ne s'envolent pas, elles n'ont pas peur.

Que nous en soyons conscients ou non, les animaux, et particulièrement les oiseaux, sont mêlés à notre vie. Ils vont et viennent sans qu'on fasse tellement attention à eux, et pourtant, ils sont parfois porteurs de messages. Ils peuvent nous annoncer de bonnes nouvelles mais aussi la mort d'un parent, d'un ami. D'abord, nous ne savons pas interpréter ce qu'ils viennent nous dire, c'est après que nous comprenons. Même dans les villes, les oiseaux sont là, perchés sur les arbres, les terrasses, les toits des maisons. Et vous, il peut arriver que vous soyez dans votre chambre, que vous ayez des soucis, un chagrin. Vous suppliez le Seigneur de vous aider, et vous vous croyez seul. Or, voilà que, sur le rebord de votre fenêtre ouverte, il y a un petit oiseau qui a entendu votre appel, votre cri de souffrance, et il porte votre prière vers le ciel…

Mais n'attendez pas que cela se produise par hasard : prenez l'habitude de confier vos souhaits aux oiseaux. Vous voyez un oiseau passer près de vous ? Formulez une demande, la plus belle, la plus pure, et dites-lui de la transporter, il le fera. Même si vous n'avez rien de spécial à demander, quand vous voyez un oiseau, vous pouvez toujours le considérer comme un messager qui transportera vos bonnes pensées de par le monde. Prenez-le comme une occasion d'entrer en contact avec toutes les créatures ailées. Où trouverez-vous une activité plus poétique ? L'oiseau est un intermédiaire entre la terre et le ciel. Il serait trop long de vous expliquer pourquoi il en est ainsi. Acceptez donc que je ne vous en dise pas plus.

Il y a tellement d'animaux dont on regrette qu'ils ne se montrent pas plus familiers parce qu'ils éprouvent d'abord de la crainte à notre approche ! La meilleure façon de les attirer et de les apprivoiser est évidemment de les nourrir. C'est ce que je faisais quand j'étais dans le désert de l'Arizona. Dans ce désert il y avait une espèce d'écureuils gris. J'aimais regarder comment ils couraient, sautaient, mais dès que je m'approchais, ils s'enfuyaient. Chaque jour je leur apportais un peu de nourriture, et puis peu à peu ils se sont laissé apprivoiser. La veille de mon départ je suis allé leur dire au revoir ; ils étaient habitués à moi et je voulais les prévenir que, le lendemain, je ne serais plus là pour les nourrir.

Avec les serpents j'ai fait, une fois, une expérience originale. C'était dans la région de Luchon, Bagnères-de-Bigorre. Quand j'allais marcher dans la forêt, j'étais étonné de rencontrer tellement de serpents, et ils ne s'enfuyaient pas, alors qu'en général un serpent prend la fuite à la moin-

dre approche. Quelquefois, je m'asseyais au pied d'un arbre pour méditer et, quand j'ouvrais les yeux, j'en avais une quantité autour de moi, certains étaient même assez gros. On m'a expliqué qu'ils étaient inoffensifs à cause des exhalaisons de soufre qui sortent de la terre, et c'est pourquoi, d'ailleurs, on a aménagé dans cette région des stations thermales où l'on soigne les voies respiratoires. J'ai donc appris là que les exhalaisons de soufre peuvent rendre le venin des serpents inoffensif, et j'ai eu avec certains qui faisaient cercle autour de moi des conversations très intéressantes. Le serpent est chargé de tellement de significations bénéfiques et maléfiques !

Avec les insectes, les fourmis, par exemple, j'ai un autre genre de conversation. Il arrive qu'au Bonfin, l'été, des fourmis entrent dans mon chalet. Il est toujours possible de les faire disparaître en me servant d'un insecticide, mais comme je préfère ne pas les tuer, je prends une fourmi, comme ça, entre le pouce et l'index, et je lui dis : « Écoute, ma vieille, tu vas aller de ma part trouver ton chef (oui, car il faut toujours s'adresser au chef) et tu l'avertis que si, d'ici une heure (vous voyez, je lui donne quand même un délai), vous n'avez pas déguerpi, alors là, vous serez exterminées. » Puis, je la dépose délicatement et je m'occupe de mes affaires. Une heure après, quand je reviens, toutes les fourmis ont disparu. Le message a bien été transmis.

Et maintenant, je vous raconterai une histoire de grillon. J'avais à Paris un ami bulgare qui, à mon arrivée en France, m'avait invité à habiter quelque temps chez lui. Il vivait dans un petit appartement au nord de la capitale et, quand nous nous sommes revus, voici ce qu'il m'a raconté. Quelque part derrière l'évier de sa cuisine logeait à une époque un grillon qui, chaque soir, se mettait à chanter. Un

soir, comme il rentrait fatigué du travail, ce son strident et continu finit par lui devenir insupportable et il s'exclama : « Ah ! ça suffit maintenant ! » Et, avec une petite baguette, il essaya de le chasser du trou où il le croyait caché. À partir de ce moment-là, le grillon cessa de chanter. Le lendemain et les jours suivants, il ne l'entendit plus et il finit par penser qu'il était parti ou qu'il était mort. Quelque temps après, un soir où il se sentait seul et triste, il se mit à soupirer : « Ah, si je n'avais pas dit à ce petit grillon de si méchantes paroles, peut-être qu'il chanterait encore et j'aurais au moins sa compagnie. » Quelques instants plus tard, à sa grande stupéfaction, le grillon recommença à chanter. Vous pensez : « C'est une coïncidence. » Oui, peut-être, mais c'est toujours ainsi qu'on explique ce que l'on ne comprend pas.

Partout et toujours, nous pouvons entrer en contact avec des êtres vivants. Et peu importe dans quelle langue, car la pensée, et à plus forte raison la parole, produit des ondes qui agissent sur toute la création. Celui qui s'est longtemps exercé à maîtriser sa vie intérieure parvient à posséder la puissance du Verbe.[3] De sa vie purifiée, illuminée, se dégage une force qui lui permet de déplacer le double éthérique d'un arbre, d'une fleur, d'un rocher, d'une source, pour faire un travail dans le monde. Mais oui, il peut par exemple s'adresser à un rocher et lui demander d'aller auprès d'une personne fragile, afin de la rendre plus solide, plus stable. Il peut aussi se rendre auprès d'une source, et lui demander d'aller visiter des amis pour les purifier et les vivifier. Un jour, sur le Rocher, au Bonfin, j'ai fait brûler de l'encens en lui demandant d'aller jusqu'aux frères et sœurs qui habitent Paris et la région parisienne. Plusieurs m'ont dit ensuite qu'ils l'avaient senti. Vous vous demandez pourquoi je ne

répète pas cela chaque jour ? Je le fais quand il convient de le faire. Et savez-vous tout ce que je fais ?…

Partout où je vais, je sens que la nature et ses habitants me parlent, et je leur parle moi aussi. Au cours de mes voyages, j'ai souvent séjourné au bord des mers et des océans : à Hawaï, en Californie, en Israël, au Liban, en Thaïlande, etc. Et souvent, je parlais aux esprits des eaux. Je leur demandais d'influencer bénéfiquement tous ceux qui vivent et travaillent sur leurs rivages, ceux qui se baignent, ceux qui font la traversée en bateau. Tout le temps, je suis occupé, c'est pourquoi je ne m'ennuie jamais, je trouve toujours quelque chose à faire. La création est tellement vaste et tellement peuplée ! Pourquoi ne pense-t-on pas à parler à ses habitants ?

Pour se faire entendre des esprits de la nature, il est évidemment nécessaire de se mettre dans un état d'harmonie, de pureté, de lumière. Ce sont ces conditions, justement, que vous avez le matin quand vous allez assister au lever du soleil. Alors, déjà, en chemin, ayez un sentiment d'amour et de reconnaissance envers le ciel, les arbres, les fleurs, les cailloux, la terre… Pensez aussi à tous ces êtres invisibles qui peuplent l'espace. C'est grâce à eux que la nature est vivante et qu'elle nous offre tout ce qu'elle possède. Adressez-vous à eux, et dites-leur : « Ô vous, gentils enfants de la terre, de l'eau, de l'air et du feu… vous, gnomes, ondines, sylphes, salamandres, je vous aime, soyez remerciés et bénis pour votre travail. »

Les humains vont et viennent, ils semblent éveillés, mais en réalité, ils dorment. Ils traversent la vie les yeux fermés en piétinant le sanctuaire de la nature. Ils ne sentent pas la présence invisible d'autres créatures vivantes et intelligentes

autour d'eux, et d'autres forces qui circulent, ils se limitent à ce qui est immédiatement accessible à leurs cinq sens. Être éveillé, c'est prendre conscience de toutes les existences qui nous entourent et rester en contact avec elles. Est-ce qu'il y a encore dans le monde des êtres qui n'ont pas perdu ce contact ? Oui, sans doute, et ils laissent pour ces créatures invisibles de la nourriture et des fleurs, car ils sentent qu'elles participent à leur existence. Ils parlent avec elles, ils les invitent dans leur demeure, ils leur donnent une place près du foyer en leur demandant de veiller sur tous les membres de la famille, et particulièrement sur les enfants. Ce sont des amies pour eux. Je vous ai fait quelquefois écouter cet air pour flûtes et harpe de l'oratorio de Berlioz *L'enfance du Christ*. Une telle musique évoque merveilleusement la présence de créatures aériennes, diaphanes. On les sent, on les voit presque danser parmi nous.

Les esprits de la nature attendent que vous demandiez leur aide et leur protection. Si vous les ignorez, que voulez-vous qu'ils fassent ? Bien sûr, certains parmi vous en m'écoutant sont en train de penser : « Mais enfin, qu'est-ce qu'il nous raconte là ? Nous sommes au siècle des sciences et des techniques, et il veut maintenant nous faire croire que nous pouvons entrer en relation avec les esprits des éléments et qu'ils vont nous aider ? Jamais nous ne croirons une chose pareille. » Eh bien, moi, j'y crois.[4] J'ai lu un jour un livre très intéressant qui traite des esprits des quatre éléments, de leur nature, de leurs mœurs, de leurs relations avec les humains : *Le comte de Gabalis, Entretien sur les sciences secrètes* de l'abbé Montfaucon de Villars. Certains passages sont sans doute difficiles à interpréter, mais cet ouvrage vaut la peine d'être lu. Pourquoi son auteur a-t-il été assassiné sur la route de Lyon après la parution de ce livre ? On a dit que c'était pour

avoir fait des révélations sur un sujet qui devait rester ignoré du profane.

La terre, l'eau, l'air et le feu… La plupart du temps, les humains ne voient en eux que des puissances brutes, impersonnelles, dont ils prennent surtout conscience quand elles produisent des dégâts. Eh bien, moi je dis que les quatre éléments sont habités par des entités vivantes et intelligentes qui peuvent nous aider dans notre travail spirituel ; et elles peuvent répondre aussi aux demandes de ceux qui savent s'imposer à elles par la seule force et le seul rayonnement de leur esprit. Je sais que, dans la nature, les quatre éléments ont leurs travaux, leur programme que nous devons respecter. C'est pourquoi je n'aime pas les déranger. Mais, de temps en temps, il m'arrive de leur faire une demande. On a toujours le droit de demander, mais eux ont le droit de ne pas nous exaucer. Donc, on n'est jamais complètement sûr de leur réponse.

Il y a des années, je rentrais de Paris, c'était l'été et il faisait déjà nuit depuis longtemps. Le métro n'allait pas plus loin que le pont de Sèvres, il n'y avait plus d'autobus ni de taxis et il pleuvait très fort. Je n'avais pas pris de parapluie, et pour aller jusqu'à notre maison de la rue Jeanne-d'Arc, à Sèvres, je devais faire presque une heure de marche à pied. J'en avais l'habitude, mais ce soir-là, sous cette pluie !… Je m'adressai alors aux esprits de l'air : « Regardez ma situation. Si c'est possible, je vous demande de faire cesser un peu cette pluie jusqu'à ce que j'arrive chez moi. » Mais comme je vous l'ai dit, on peut demander et ne pas être exaucé. Je ne savais donc pas ce que serait la réponse. À mon grand étonnement, la pluie s'est arrêtée brusquement. Alors, je suis parti très vite, j'ai même couru pendant presque tout le chemin… Enfin, j'arrivai au portail du jardin. J'entrai,

et à peine j'avais mis un pied dans la maison que la pluie a recommencé à tomber, et avec quelle force ! Un frère qui était là en train de faire du pain m'a vu, et il s'est montré très étonné en constatant que je n'étais pas mouillé. Je lui ai dit : « Eh oui, c'est comme ça ! »

Certains matins, au Bonfin, quand de gros nuages nous cachent le lever du soleil, je dis à l'Ange de l'air : « Si nous sommes là sur le Rocher, c'est pour le soleil, pas pour les nuages. Alors, je t'en prie, est-ce que tu ne peux pas un peu les déplacer ? Il y a tellement d'espace dans le ciel ! » Et je n'insiste pas, je me concentre sur un tout autre sujet. Souvent, quand j'ouvre les yeux, un moment après, voilà, le soleil brille. Mais l'Ange de l'air n'exauce pas toujours mes demandes, il a son travail à faire ; alors je comprends et j'accepte. Une année, la veille de la Saint-Michel, fin septembre, je lui avais demandé de nous donner le lendemain une belle journée, et voilà qu'il n'a fait que pleuvoir... un vrai déluge !

Lorsque j'étais en Inde, un clairvoyant m'avait prédit que j'aurais un jour tout pouvoir de commander aux esprits de l'air. Je ne prétends pas posséder ce pouvoir, et puis, la vérité, c'est que j'ai des choses plus importantes à faire que de commander aux éléments. S'il y a des incendies, comme souvent, l'été, sur la Côte d'Azur, ce n'est pas moi qui dois me charger de demander aux esprits de la nature d'éteindre ces feux allumés par des imprudents, des inconscients ou des criminels. Mais voilà ce qui s'est passé un jour.

C'était encore au Bonfin, au début de l'automne. La nuit tombait… Des frères sont venus frapper à ma porte pour me dire qu'un incendie s'était déclaré à quelques kilomètres, du côté de Cannes, et que le vent soufflait dans notre direction. Je leur ai demandé de venir avec moi sur le Rocher et, de là, en effet, on voyait les flammes ; alors, je

leur ai dit de me laisser seul et je me suis adressé à l'Ange de l'air : « Ange de l'air, il y a des années, mon village a brûlé en Macédoine. À peine si, avec ma mère, nous avons pu nous sauver… Maintenant, c'est le Bonfin et le village du Capitou, là, tout à côté, qui risquent de brûler. Je t'en prie, fais en sorte d'éteindre ce feu. » Je me suis encore concentré un moment… et alors quelle surprise, quelle joie pour moi quand, à peine cinq minutes après, d'énormes gouttes de pluie ont commencé à tomber ! Sans doute, les pompiers ont-ils fait aussi leur travail, mais la pluie les a bien aidés, et j'ai longtemps remercié l'Ange de l'air.

Dans tous les pays où je voyage, je visite évidemment beaucoup de villes, mais je cherche à visiter aussi les forêts. Quand je peux voir de beaux arbres, quelque chose se passe en moi et je rentre heureux. Les arbres, quelle richesse, quelle bénédiction ! En marchant parmi eux je pense que tous ces arbres sont de la lumière condensée. Oui, ces troncs, ces branches, ces feuillages se nourrissent de lumière, ils sont de la lumière solaire condensée, et je suis émerveillé à la pensée que l'amour du soleil se trouve là en abondance. En purifiant l'atmosphère par l'oxygène qu'ils dégagent, les arbres sont nos bienfaiteurs, c'est pourquoi ceux qui vivent près d'une forêt sont vraiment privilégiés.

En Inde, à Ceylan, au Liban, en Angleterre, en Suède, en Norvège, en Suisse, en France, etc., j'ai vu des forêts magnifiques. Au Canada et aux États-Unis aussi, bien sûr. En Californie, dans le parc de Yosemite, j'ai visité la fameuse forêt de séquoias. Ces arbres, âgés de quatre mille ans, sont devenus célèbres à cause de leurs troncs si énormes qu'on a pu les creuser pour y faire passer des voitures. Moi aussi, je suis passé là en voiture, c'était impressionnant. Oui, mais

ce qui est dommage dans cette forêt, c'est qu'on ne la sent pas tellement vivante. On dirait que les esprits de la nature l'ont abandonnée.

Et pourtant, une forêt est naturellement un lieu habité. Dès que je commence à marcher parmi les arbres, je sens des présences. C'est pourquoi je leur parle. Je sais de quelle manière m'adresser à eux, comment communier avec leur âme, et ils me comprennent. J'ai depuis si longtemps un lien avec les arbres qu'il m'est naturel de leur dire qu'ils sont mes frères. Je m'approche de l'un d'eux et je l'embrasse en lui murmurant : « Je te charge d'un message pour tous les arbres de cette forêt. Dis-leur que je les aime et que je voudrais les embrasser tous. » Il transmet mon message et tous les autres arbres sont contents, ils dansent presque tandis que je continue mon chemin.

Un frère m'a surpris un jour, dans mon jardin, en train d'embrasser un cyprès, et il m'a dit ensuite combien cela l'avait étonné. Pourquoi ? Il n'y a rien là de si étonnant. Je parle aux arbres et il m'arrive aussi de les embrasser, ils sentent que je les aime et ils me répondent. Les humains seraient plus heureux s'ils savaient entretenir de vraies relations avec les arbres. Qu'est-ce qu'un cyprès ? Qu'est-ce qu'un sapin ? Qu'est-ce qu'un eucalyptus ?… Il faut être resté des heures entières auprès d'eux pour découvrir leur âme et communier avec elle. C'est ce que je fais souvent, et il m'est impossible d'exprimer ce que je ressens, les révélations que je reçois. À ce moment-là, quelque chose change aussi dans les vibrations de ces arbres, et même dans leurs couleurs.

Il y a des forêts qui ont perdu leurs habitants parce que les humains, tellement bruyants, irrespectueux et grossiers qui les fréquentaient, les ont fait fuir. Mais il reste encore dans tous les pays des lieux qui n'ont pas été profanés. Alors,

quand vous entrez dans ces forêts, pensez que vous entrez dans un territoire qui appartient aux esprits de la nature, mettez-vous en harmonie avec eux et vous sentirez vous aussi leur présence. Je ne vous raconte pas d'histoires : les fées existent, et l'enchanteur Merlin n'est pas le seul à les avoir fréquentées dans la forêt de Brocéliande. Un jour, j'ai été invité en Bretagne, et j'ai moi aussi visité cette forêt…

Toute la création me parle, et je lui parle. C'est pourquoi, quand je vois dans quelle prose on veut nous faire vivre, je pense aux écrivains qui ont écrit des contes pour les enfants : Grimm, Andersen, Perrault et d'autres encore, et aussi aux films de Walt Disney. Vous direz : « Comment, vous regardez encore des films de Walt Disney et vous lisez des contes de fées ? » Non, je n'en lis plus depuis longtemps, je n'en ai pas besoin pour vivre avec les fées. Je vis avec elles sans voir de films et sans lire de contes. Mais ce que je vous dis là demande, évidemment, quelques précisions. Car si certains l'interprètent comme une invitation à négliger leurs responsabilités et leurs devoirs pour se plonger dans les contes, ça ira très mal pour eux. Moi, je me promène dans le monde des fées tout en gardant bien les pieds sur terre. Depuis mon enfance, je sais qu'au-delà de ce que nous voyons existe un monde que nous ne voyons pas et qui est pourtant tout aussi réel. Alors, je vis avec la conscience de ces deux réalités visible et invisible qui s'interpénètrent.

Le monde des créatures invisibles est pour moi aussi réel que celui des humains. Même si je ne les vois pas, je sens l'espace habité par tous ces êtres que l'on appelle fées, esprits de la nature, esprits des quatre éléments. De temps en temps, elles viennent se poser sur moi, sur mes épaules ou sur ma tête ; oui, comme des oiseaux, mais vous ne les

voyez pas ; et elles peuvent aussi se poser sur vous. Ces créatures, il arrive que des enfants les voient.

Au cours de leurs premières années, les enfants vivent en contact avec les êtres invisibles, ils leur sourient, ils ont des conversations avec eux, écoutant et répondant. Mais quand ils en parlent aux adultes, et en particulier à leurs parents, ceux-ci n'y prêtent pas attention ou les font taire : qu'est-ce que c'est que ces inventions ? Alors, puisqu'on ne les croit pas, les enfants ne disent plus rien et ils en viennent à douter de ce qu'ils ont vécu, jusqu'au moment où ils l'oublient. Cet oubli se produit vers l'âge de sept ans. Si les adultes acceptaient de prêter l'oreille aux récits des enfants et les interrogeaient, ils auraient des révélations étonnantes ; ils se privent là de quelque chose de très précieux.[5] Mais combien d'adultes ne savent pas mieux se conduire avec les enfants qu'avec les animaux !

Les enfants ont un lien avec le monde invisible : au moment où vous rencontrez un enfant, où vous devez vous occuper de lui, pensez-y. Pensez aussi que cet enfant a été envoyé par le Ciel pour éveiller en vous quelque chose de délicat, de poétique, de spirituel… Auprès de chaque enfant se tient un ange gardien spécialement chargé de veiller sur lui et, s'il voit que vous êtes vous aussi attentif à cet enfant, il vous donnera sa bénédiction.

Quand des parents m'amènent leurs enfants, que croyez-vous que je fais ? Évidemment, je parle aux parents, mais je parle aussi aux enfants, je leur donne une caresse sur la joue, je les embrasse, mais cela n'est encore que le côté extérieur. En réalité, même si je ne le dis pas, je confie ces enfants aux entités invisibles, je m'adresse à leur ange gardien pour qu'il veille sur eux. Je sais que ces enfants n'ont pas été placés par le Ciel sous la seule protection de leurs parents.

Parmi les ordres angéliques, il en existe un particulièrement chargé des soins à donner aux enfants, celui des *Elohim* dans la séphira *Netsah*,[6] et les enfants se sentent à l'abri auprès d'eux. Parfois, ils leur parlent et ils ne comprennent pas que les adultes n'en fassent pas autant. Pour eux, ces compagnons font partie de la famille, ils ne sont pas effrayés ni même étonnés quand ils les voient apparaître.

Les enfants ramènent avec eux les souvenirs d'époques lointaines où les humains considéraient toute la nature comme un organisme vivant avec lequel ils étaient en relation constante. Cette mémoire subsiste chez certains d'entre eux, mais elle s'estompe à mesure qu'ils grandissent à cause de leur éducation, du langage et de l'attitude des adultes, et plus tard ils rient même en repensant à ce qu'ils croient n'avoir été que le produit de leur imagination. Pourtant, c'étaient là les vestiges d'un passé inscrit dans leur âme et c'est dommage qu'ils les laissent s'effacer.

Lorsque les parents, les psychologues, les pédagogues posséderont certaines connaissances initiatiques, ils seront capables d'étudier véritablement la vie des enfants. Ils liront dans le livre de leur âme tout ce qui, jusqu'à un certain âge, vient s'y refléter. Ils découvriront ce que les enfants savent dans leur inconscient jusqu'à une profondeur insoupçonnée. Peut-être, certaines mères sentent-elles confusément qu'avec leur bébé, c'est toute la vie de l'univers qui se révèle à elles ; et dans ce sens, on peut dire qu'elles sont les élèves de leur enfant. Les autres, qui se font seulement leurs instructrices, n'apprennent pas grand-chose. Une mère pleine d'amour, d'attention et de sagesse reçoit toute une initiation au cours des premières années de la vie de son enfant.

Un jour, j'ai eu avec un bébé de quelques mois une expérience vraiment surprenante. C'était à Izgrev et, après ma

conférence, j'avais encore reçu les nombreux frères et sœurs qui m'avaient demandé des rendez-vous. J'avais parlé, parlé, et j'étais épuisé. J'avais besoin d'au moins dix minutes seul et dans le silence pour me recharger. Mais voilà que, soudain, on m'amène un petit ange… oui, des parents qui souhaitaient que je bénisse leur petite fille. J'ai pensé : « Mais quelle bénédiction je peux apporter à cette enfant ? Je suis à bout de forces. » J'allais leur demander de revenir plus tard, quand la petite fille, que son père portait, a commencé à me regarder et à faire des sourires et toutes sortes de mimiques en me tendant les bras. Les parents se sont alors approchés, et elle, avec ses petites mains, s'est mise à saisir ma barbe et mes moustaches qu'elle ne voulait plus lâcher. Elle tirait, tirait… Bien sûr, les parents étaient un peu gênés, mais ils étaient heureux aussi de voir comment leur enfant me faisait fête.

Et c'est là qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Soudain, je n'ai plus ressenti aucune fatigue, comme si, en tirant sur ma barbe, ce petit être m'avait rempli de forces. Je sais depuis longtemps que les cheveux et les poils sont des antennes par lesquelles on peut recevoir des courants d'énergies. Mais là, de cette façon, c'était tellement inattendu, surtout venant d'un bébé de quelques mois ! Subitement, ma fatigue s'est envolée. On aurait dit que cette enfant avait été envoyée par le Ciel juste à ce moment-là et qu'elle avait su instinctivement ce qu'elle devait faire pour que je puisse continuer mon travail jusqu'à la fin de la journée. Qu'avait-elle vu et senti pour se conduire ainsi ?…

Il faut étudier avec attention et beaucoup d'amour toutes les manifestations du petit enfant, même chez celui qui est apparemment le moins éveillé, car son esprit, qui n'est pas encore complètement incarné en lui, voit et sent ce que

les adultes ne voient plus et ne sentent plus. Il paraît que, lorsque j'étais enfant, il m'arrivait de raconter certaines choses que personne ne savait comment interpréter. Un enfant n'habite pas réellement son corps physique avant l'âge de sept ans, c'est pourquoi il est en contact avec les esprits du monde invisible. Pour le bien de leurs enfants, mais aussi pour leur propre bien, les parents devraient se pencher sur cette question. Qu'ils observent leurs enfants dans les premières années, afin de lire dans le livre de leur âme les véritables secrets de la vie.

L'enfant reste encore un grand mystère. On doit autant que possible le protéger en le maintenant dans une atmosphère de paix, d'harmonie, de pureté, même pendant son sommeil, car il est réceptif à tous les courants qui circulent autour de lui. Son corps astral dort, et son corps mental est encore très éloigné, mais son corps éthérique travaille activement et absorbe les courants et les éléments de l'atmosphère psychique. Si les parents sont attentifs à l'atmosphère qu'ils créent autour de leur enfant, plus tard, il sera bien armé, capable de faire face aux chocs et aux duretés de la vie.[7]

Lorsqu'un enfant vient au monde, les parents ne savent pas quel est l'esprit qui l'habite. Ils doivent se dire que cet enfant ne leur appartient pas, qu'il est un fils, une fille de Dieu à qui ils ont seulement donné un corps, c'est-à-dire une maison. Et tous ceux qui l'approchent doivent aussi se conduire avec attention et respect, afin de le protéger. Qu'ils évitent surtout d'abuser de sa confiance, de lui donner de mauvais exemples et des conseils pernicieux. Ce que voit un enfant, ce qu'il entend, ce qu'il vit s'imprime en lui pour toujours. C'est pourquoi, je ne le répéterai jamais assez : la responsabilité des parents et des adultes vis-à-vis des enfants est immense. Ils doivent trembler à la pensée qu'ils peuvent

se rendre coupables de paroles ou d'actes mauvais qui les marqueront définitivement. Les adultes qui ne respectent pas les enfants sont un jour ou l'autre punis par le Ciel, et ces punitions sont terribles.*

Ce qu'il y a aussi de remarquable avec les très jeunes enfants, c'est cette perception qu'ils ont du monde physique au point de croire que tout est vivant, même les objets. Comme dans *L'oiseau bleu* de Maeterlinck, les enfants ressentent les objets qui les entourent comme des présences familières, amicales ou hostiles, et ils trouvent normal de leur dire ce qu'ils pensent ou attendent d'eux. Un enfant qui se heurte à un meuble, qui se blesse avec un objet, croit que ce meuble ou cet objet lui veut du mal, et il lui fait des reproches. Pourquoi les objets sont-ils vivants à ses yeux ? Est-ce parce qu'il est petit, donc encore un peu naïf ? Peut-être, mais pas seulement. Il arrive qu'il sente que, d'une certaine manière, les objets sont vivants, d'une vie qui reste encore aussi mystérieuse pour nous.

Un jour, je devais quitter Vidélinata,** afin d'aller à Lausanne prendre le train pour Paris. Je montai dans la voiture du frère qui avait proposé de me conduire à la gare,

* C'est au Bonfin, le 28 septembre 1985, veille de la Saint-Michel, que le Maître s'est adressé pour la dernière fois à la Fraternité réunie autour d'un grand feu. Après avoir parlé une demi-heure environ, il a terminé en disant : « Je vous donne une lumière, gardez-la précieusement. Et si vous avez des enfants, n'oubliez jamais les devoirs que vous avez envers eux. Ces enfants sont des âmes que vous avez invitées chez vous. Chaque jour par vos paroles, mais surtout par votre exemple, vous les marquez de vos empreintes ; tâchez que ces empreintes soient celles du bien et de la beauté. Oui, c'est très sérieux.

Et maintenant, bonsoir et bonne nuit. Même si je ne suis pas là physiquement, je suis avec vous plus que jamais je ne l'ai été. »

** Siège de l'Association Fraternité Blanche Universelle en Suisse.

mais impossible de la mettre en marche. Il essaya tout ce qu'il pouvait, la voiture refusait de démarrer. Le temps passait et je commençais à m'inquiéter car je devais partir à tout prix. Alors, je me suis adressé à la voiture comme si elle était capable de me comprendre. Je lui ai dit : « Ma chère voiture, tu es gentille, je le sais, alors écoute-moi bien. Je dois prendre un train et tu vois qu'il n'y a pas d'autres voitures là pour me conduire. Fais un effort, amène-nous jusqu'à la gare. Arrivée là, si tu veux, tu pourras t'arrêter, je ne te ferai pas de reproche. » J'ai continué quelques secondes à l'encourager par la pensée en lui donnant quelques petites tapes amicales, puis j'ai dit au frère : « Allez-y maintenant. » Et voilà que le moteur a commencé à ronfler et nous sommes partis…

Une heure après, nous étions à Lausanne. Mais voilà qu'à peine arrivée en vue de la gare, la voiture s'est arrêtée net ; impossible de la faire aller plus loin. Nous étions au milieu de la rue où nous commencions à provoquer un embouteillage. Derrière nous, toutes les voitures klaxonnaient. Je n'avais pas d'autre solution que de descendre avec ma valise et de me dépêcher pour ne pas manquer mon train, pendant que le frère, avec quelques passants, s'efforçait de pousser sa voiture sur le côté.

Ce qui est arrivé là m'a fait réfléchir. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'une voiture qui commence par rester bloquée finisse par démarrer. Mais là, ce qui est étonnant, c'est la façon dont elle s'est arrêtée. Elle aurait pu le faire avant, ou bien après, au retour de la gare. Eh non, je lui avais demandé d'aller jusqu'à la gare et dès qu'elle a vu la gare (avec quels yeux, ça c'est une question !) elle a pensé que, puisque je pouvais prendre mon train, elle n'avait pas à aller plus loin. Elle avait répondu à ma demande, c'est tout.

Je pourrais vous raconter d'autres faits semblables, mais ce n'est pas nécessaire. Par cette anecdote, je souhaite seulement attirer votre attention sur ce mystère que sont aussi pour nous les objets et les relations que nous pouvons entretenir avec eux.

L'essentiel, c'est que nous ayons conscience que nous faisons partie d'un tout, que ce tout est vivant et que, puisqu'il est vivant, nous pouvons avoir sans cesse des échanges avec lui : nous parlons et on nous répond ; on nous parle et nous répondons.[8] Pour tout ce que nous faisons, disons ou demandons, nous recevons des réponses : confirmation ou réfutation, approbation ou condamnation. Le monde invisible est continuellement présent, là, autour de nous. Il nous regarde, il nous écoute et il nous donne toujours des réponses. Seulement voilà, son langage, très différent du nôtre, n'est pas facile à interpréter.

Une année où j'avais été invité en Grèce, j'ai fait un séjour dans l'île de Patmos où, d'après la tradition, l'apôtre Jean a écrit l'*Apocalypse*. Dans ma chambre d'hôtel, un jour, j'ai médité en brûlant de l'encens afin de poser certaines questions au monde invisible. Puis, je suis parti avec les amis qui m'accompagnaient pour une promenade dans les collines. Et voilà que, sur le bord du chemin, il y avait une femme d'apparence très simple, pauvre même, mais avec un visage magnifique. Elle se tenait là comme si elle nous attendait, et quand nous sommes arrivés à sa hauteur, elle s'est approchée de moi, m'a baisé la main avec beaucoup de respect, puis m'a dit quelques mots en grec. On me les a traduits, et voilà que ce qu'elle me disait était la réponse à la question que j'avais posée. Les entités célestes s'étaient servies d'elle pour me répondre. J'étais tellement heureux !

Oui, parce que les paroles de cette inconnue étaient prophétiques, elles me donnaient la réponse à ce que j'avais demandé. Pour le Ciel, il faut que vous le sachiez, il est très facile de donner des réponses à travers un être humain, un animal, mais aussi à travers des phénomènes de la nature.

Là, c'était encore en Suisse. Je voulais faire un certain travail et je suis monté jusqu'aux Rochers de Naye, au-dessus de Montreux, un endroit magnifique, à un peu plus de deux mille mètres d'altitude. C'était vers le soir, il n'y avait plus un seul promeneur, tout était silencieux. Je me suis laissé guider par les amis d'en haut qui m'ont indiqué l'emplacement où se réunissent les esprits de la montagne, une sorte de lieu stratégique d'où on a une vue sur tous les sommets alentour*. Et là, j'ai commencé mon travail… Comme il n'y avait personne, j'ai prononcé des formules sacrées d'une voix très forte. Et voilà que, soudain, trois brebis quelque part se sont mises à bêler gentiment, très gentiment. Les brebis sont un symbole du Christ,[9] et j'ai compris que c'était un encouragement à continuer ce travail. Alors, j'ai continué longtemps, très longtemps…

Enfin, quand j'ai eu terminé et que je me préparais à redescendre, une détonation formidable a retenti, toute la montagne a tremblé. Jamais de ma vie je n'avais entendu une explosion pareille. J'étais très impressionné. J'ai compris que les esprits de la montagne me donnaient une réponse et, le soir même, à la radio, on annonçait que, ce jour-là, il y avait eu de très fortes éruptions solaires. Pourquoi cette coïncidence ? Ce jour-là, justement, les esprits m'avaient amené à faire un travail en accord avec les phénomènes qui devaient se produire dans le soleil.

*C'est-à-dire les Alpes de Savoie, la chaîne du Mont-Blanc, les Alpes valaisannes et les Alpes bernoises.

Alors, maintenant, je vous le dis. Le jour où nous aurons compris ce qu'est la vie universelle dont nous faisons partie, nous serons capables de prononcer la véritable parole de vie. À ce moment-là, peut-être, Dieu nous demandera, comme Il l'a demandé au prophète Ézéchiel, de prophétiser sur les multitudes d'ossements desséchés, afin de ramener les morts à la vie. Et alors, comme Ézéchiel, nous dirons : *« Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts et qu'ils revivent ! »* Évidemment, c'est symbolique. Mais ce qui est symbolique est aussi réel.

Notes

1. Cf. ***Le yoga de la nutrition***, Coll. Izvor n° 204, chap. V : « Le végétarisme ».
2. Cf. ***Langage symbolique, langage de la nature***, Œuvres complètes, t. 8, chap. IV : « Le temps et l'éternité », partie I.
3. Cf. ***La voie du silence***, Coll. Izvor n° 229, chap. X : « Le Verbe et la parole ».
4. Cf. ***Les fruits de l'Arbre de Vie – La tradition kabbalistique***, Œuvres complètes, t. 32, chap. VII : « Les quatre éléments », chap. XXII : « Les esprits de la nature », ***Le Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. VIII : « Le travail avec les esprits de la nature ».
5. Cf. ***Une éducation qui commence avant la naissance***, Coll. Izvor n° 203, chap. IX : « Préserver chez l'enfant le sens du merveilleux ».
6. Cf. ***De l'homme à Dieu – séphiroth et hiérarchies angéliques***, Coll. Izvor n° 236, chap. III : « Les hiérarchies angéliques ».
7. Cf. ***Une éducation qui commence avant la naissance***, Coll. Izvor n° 203, chap. VI : « La parole magique ».
8. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. X : « Notre appartenance à l'Arbre cosmique ».
9. ***Approche de la Cité céleste – commentaires de l'Apocalypse***, Coll. Izvor n° 230, chap. VIII : « Le livre de l'Agneau », chap. XIV : « Le festin de noces de l'Agneau ».

16

Un idéal de vie fraternelle

Quelqu'un m'écrit : « Maître, j'aime et j'admire votre enseignement, c'est pourquoi je souhaiterais continuer à vous rencontrer, mais vous seulement, pas vos disciples. Tous ces gens qui vous entourent, je les trouve ignorants, quelconques, je n'ai aucune affinité avec eux, nous n'appartenons pas au même milieu, nous n'avons pas la même éducation, etc., etc. » Plusieurs fois, on m'a écrit ou dit ce genre de choses, et ceux qui s'expriment ainsi ne savent pas à quel point ils se déconsidèrent à mes yeux ; je ne peux pas leur donner mon amitié et je préfère me passer d'eux. Je n'ai pas besoin de gens riches, instruits ou puissants. Pour le travail que j'envisage, le savoir, les pouvoirs, une éducation distinguée et l'argent ne servent pas à grand-chose.

Quand une nouvelle personne se présente à moi, je ne m'intéresse pas à son rang social, à ses diplômes, à sa fortune. Qu'elle soit belle et bien vêtue ne m'intéresse pas non plus, ce n'est intéressant que pour elle, pas pour moi. Pour moi, l'important, c'est son idéal, le modèle auquel elle tâche de se conformer, et c'est ce que je cherche à découvrir non

seulement d'après ses paroles, mais aussi son regard, ses gestes et tout ce qui émane d'elle, car c'est par ces signes, parfois imperceptibles, qu'elle se révèle vraiment.

Étant donné la nature du travail que nous faisons ici, je veux savoir sur qui je peux compter, et je ne peux compter que sur des êtres qui ont un profond besoin de se libérer, de vaincre leurs faiblesses. Pour les autres, je n'ai pas d'illusions : bientôt, ils me quitteront ou chercheront même à me nuire. Mais puisqu'ils sont venus, je les accepte, je dois leur laisser une chance, je tâche de les aider, car je n'ignore pas combien l'existence de chacun est difficile : ils n'ont peut-être pas eu de bonnes conditions, de bons exemples. Mais la réalité est là et je sais à quoi je dois m'attendre. Seulement, bien sûr, je garde ces observations pour moi, je ne dis rien, et à tous ceux qui se présentent je souhaite la bienvenue.

Dans ma chambre, j'ai l'image d'une Vierge penchée avec amour sur l'Enfant-Jésus qu'elle tient dans ses bras, un tout petit enfant. Je regarde souvent cette image si pure. Je pourrais vous la montrer en vous disant : « Voyez, c'est l'enfant Fraternité, je le tiens dans mes bras. » Car cette Fraternité, que le Maître Peter Deunov m'a envoyé créer en France, est d'une certaine façon mon enfant, et je le tiens aussi dans mes bras.

L'idée de fraternité pour laquelle nous travaillons est encore comme un enfant nouveau-né. Pour qu'il grandisse, nous devons lui donner de la nourriture et des vêtements, et je vais chercher cette nourriture et ces vêtements jusque dans les étoiles. Chaque jour, je leur demande quelque chose pour cet enfant, et les étoiles se penchent sur lui. Je m'adresse aussi aux arbres : « Me donnerez-vous quelque

chose ? » Je parle à l'univers entier de cet enfant qui veut grandir, apprendre à marcher, s'instruire. Je connais tous ses besoins, mon souci constant est d'assurer sa subsistance et sa croissance, je n'ai pas d'autre travail, et je dois être tellement vigilant ! J'ai tout un laboratoire pour analyser les aliments qu'on lui apporte. Je m'assure qu'ils sont purs et sains, qu'ils ne contiennent aucun germe de dislocation. En effet, quand il aura grandi, cet enfant doit être capable de terrasser le monde ancien. Alors, vous aussi, je vous le demande, prenez soin de lui. Il a besoin de beaucoup d'amour. Privé d'amour, comme tous les enfants, il se pourrait qu'il meure.

Cette idée de fraternité, c'est elle et elle seule qui a le pouvoir de faire régner la paix dans le monde. Un jour où je me promenais dans la forêt, j'ai chanté le chant du Maître Peter Deunov : *Ni smé slaveïčéta gorski :* Nous sommes les rossignols des bois[1]. Et voilà qu'une colombe est venue de je ne sais où se poser sur ma tête, puis sur ma main. Maintenant, on dessine partout ce symbole de paix, mais il ne suffit pas de le dessiner ni de réunir régulièrement des assemblées où on discute des moyens d'arrêter les guerres. La colombe qui s'est posée sur moi me parlait d'une paix qui a son origine au plus profond de l'être.[2]

Je suis venu parmi vous afin qu'ici, en France, puisse se réaliser un idéal de vie fraternelle qui servira d'exemple pour l'avenir. La France est considérée partout comme la patrie de la liberté et des droits de l'homme, elle a appris au monde entier que chaque individu doit être respecté comme une entité libre, indépendante, que personne n'est autorisé à s'imposer aux autres, à les asservir. Mais, maintenant, elle a une autre mission à remplir : celle d'apporter un modèle de vie collective, fraternelle, où chaque individu acceptera

consciemment une sorte de servitude magnifique afin d'accéder à une autre liberté, plus vraie, plus profonde, celle de son Être supérieur. C'est le moment de vivre une expérience que les humains n'ont pas encore tentée et qui les libérera de leurs illusions, de leur isolement et de leur impuissance.

Avec les moyens que le progrès technique a mis à leur disposition, si les humains ne se décident pas à sortir de leur égoïsme, de leurs partis pris pour apprendre comment vivre ensemble, la terre entière ne sera bientôt plus qu'un champ de bataille. Alors, que tous ceux qui viennent m'écouter en s'imaginant que je vais leur faire tellement de révélations sur les sciences ésotériques, sachent qu'ils seront déçus. Bien plus souvent, ils m'entendront répéter que l'essentiel est de travailler sur son caractère, d'améliorer son comportement, sa façon de vivre. Pour cela, bien sûr, l'astrologie, l'alchimie, la magie, la Kabbale, etc., peuvent avoir une certaine utilité, mais c'est loin d'être le plus important. À celui qui n'a pas un haut idéal, à celui qui ne s'est pas débarrassé de son égocentrisme, de son besoin de dominer les autres, ces connaissances initiatiques n'apportent rien, elles représentent même un danger.

Quant à ceux qui croient que je vais leur donner des méthodes pour devenir clairvoyants, je dois aussi les prévenir que je n'ai pas du tout cette clairvoyance qu'ils recherchent. La clairvoyance que je possède est celle du cœur. Oui, j'ai des yeux très spéciaux, mais dans mon cœur ; c'est pourquoi je vois ce que les autres ne voient pas. Je vois ce que le Créateur a déposé dans les êtres et qui doit être développé, nourri. C'est seulement cette clairvoyance-là que je peux leur enseigner.[3]

Pour le travail que j'envisage, je veux des êtres qui soient riches dans leur cœur et dans leur âme. Il ne faut plus se

contenter de parler d'amour, de paix et de fraternité, il faut les vivre en apprenant à se rencontrer et à faire des échanges dans des domaines où les valeurs prônées par la société ne comptent plus tellement. Vous-mêmes, vous avez tout ici pour vivre dans la joie, mais à condition de comprendre d'abord que votre joie dépend de votre amour, pas de celui des autres.

La Fraternité est comme une chorale. Vous avez une voix, ne refusez pas de vous joindre aux autres sous prétexte qu'ils ne chantent pas assez bien à votre goût. Si tous ceux qui savent chanter préfèrent se tenir à l'écart, comment former cette chorale ? C'est facile de souligner les faiblesses et les insuffisances des autres : quel mérite croyez-vous avoir ? Venez plutôt soutenir mon travail, prêtez vos forces, donnez un exemple d'esprit fraternel. Vous prétendez aimer votre pays, mais que faites-vous pour que tous puissent y vivre fraternellement ? Vous ne savez pas encore combien votre exemple pourrait devenir contagieux.

Je ne me mêle pas de votre vie privée, sauf, évidemment, si c'est vous-même qui venez vous confier à moi. Dans notre salle de réunion, vous êtes tous assis devant moi, et cela me suffit pour savoir ce que vous vivez intérieurement. Sur le visage de certains je vois une clarté ; sur d'autres, je vois quelque chose de brouillé, d'obscur. J'ignore ce qu'ils ont fait ou pas fait, et je n'ai pas besoin de connaître les détails. Je peux même dire que cela ne m'intéresse pas et je ne demande à personne de venir confesser ses fautes. Je vous donne à tous un enseignement, des méthodes pour que vous puissiez marcher sur la bonne voie. À ceux dont je sens qu'ils avancent, qu'ils se libèrent, j'envoie par la pensée des encouragements pour qu'ils continuent ; et aux autres, dont

je sens qu'ils sont en train de s'égarer, j'envoie ma lumière pour qu'ils retrouvent le chemin.

Certains parmi vous, qui sont assez lucides sur eux-mêmes, se posent, je le sais, des questions au sujet de mon attitude. Ils se disent : « Mais il ne voit pas comment nous sommes ? Il nous reçoit, il nous sourit, il nous donne des marques d'amitié. S'il savait, il nous parlerait différemment. » Ils ne comprennent pas pourquoi je me conduis comme je le fais. La vérité, c'est que je ne veux pas voir, je ne veux pas savoir certaines choses ; je fais crédit aux humains et, en agissant ainsi, j'espère qu'ils suivront aussi mon exemple, qu'ils cesseront de s'appesantir sur les mauvais côtés des autres. Je vois, mais je détourne les yeux.[4]

Je crois que je sais sur la nature humaine tout ce qu'il faut savoir. Quand parfois l'occasion s'en est présentée, je suis même entré dans des bars, des boîtes de nuit, des casinos, pour me rendre compte. On a beau connaître théoriquement ce qu'est l'être humain, les voir en chair et en os pour sentir ce qui se passe dans leur âme, c'est tout autre chose. Sentir ce qu'éprouve quelqu'un qui sort du casino après avoir englouti tout l'argent qu'il possède, et même celui qu'il ne possède pas, c'est effrayant. Vous êtes étonnés : vous n'imaginiez pas que j'aie pu mettre les pieds dans des endroits pareils ?… On m'a aussi invité un jour dans un camp de nudistes, et j'ai accepté, mais j'avais mis comme condition de garder mes vêtements. Et puis, qu'est-ce que vous croyez ? Quand on a passé deux années de sa vie en prison, on peut aller partout. Et si vous saviez aussi tout ce que j'ai pu entendre comme confidences ou lire dans le courrier que je reçois ! C'est pourquoi, quand je vous parle de l'être humain, je sais de quoi je parle. Mais au-delà de ce que j'ai sous les yeux, je m'efforce de voir ce qu'il sera un jour.

Quand je vous ai devant moi, j'essaie de voir les divinités que vous n'êtes pas encore. Comment vous êtes maintenant, cela ne m'intéresse pas. Chaque fois que je vous rencontre, je pense à cette étincelle divine, enfouie en vous, qui attend le moment où vous lui donnerez enfin la possibilité de se manifester. Voilà la plus haute expression de l'amour : savoir se lier à l'étincelle divine dans chaque créature pour l'alimenter, la renforcer. Sinon, que pensez-vous que fait un Maître avec ses disciples ? Et que pensez-vous que je fais, moi, avec vous ? Je m'occupe de cette étincelle divine en vous qui est ce que vous avez de plus précieux. Et si vous m'aimez, comme beaucoup parmi vous me le disent, ce doit être uniquement pour cela : parce que vous sentez que je m'adresse à ce qu'il y a de meilleur, de plus précieux en vous.

Combien les relations entre les humains seraient différentes si, eux aussi, lorsqu'ils se rencontrent, pensaient que l'homme ou la femme qu'ils ont devant eux est le dépositaire d'une étincelle jaillie du feu divin ! Même dans un criminel, il faut chercher cette étincelle pour essayer de la ranimer. Ce n'est pas toujours possible, mais il faut au moins essayer. On ne sait pas toujours pourquoi un être s'est laissé entraîner sur une mauvaise pente, on ne sait pas non plus ce qui pourrait le redresser et ranimer soudain l'étincelle en lui. C'est cette idée qu'a développée Victor Hugo dans *Les Misérables* en racontant comment Monseigneur Myriel a agi avec Jean Valjean.

Chez combien d'êtres dans le monde l'étincelle divine est seulement un peu assombrie, endormie ! Mais avec les moyens de notre Enseignement, il est possible de la ranimer, et elle fait alors des merveilles. Contrairement aux humains qui sont toujours prêts à condamner, à punir, la Providence, elle, sait très bien que si une créature s'est rendue coupable

de fautes graves, il n'est pas dit qu'elle persévérera éternellement dans le mal, elle peut s'améliorer, il faut l'y aider. Et on ne peut l'aider qu'en se concentrant sur l'étincelle divine qu'elle porte en elle. Quand des hommes et des femmes se rencontrent, ils devraient se dire : « Voici, ce sont nos semblables puisqu'ils sont habités, comme nous, par une étincelle divine. Nous devons donc les considérer comme nos frères et nos sœurs. »[5] Mais, au lieu de cela, ils se disent : ce sont « les autres », nous n'avons rien de commun, rien à faire avec eux. Quand encore ils ne les considèrent pas comme des ennemis à écraser de quelque façon que ce soit.

En m'écoutant parler, certains pensent : « Mais pour vous, la vie fraternelle, c'est facile. Ici, tous vous écoutent, tous vous respectent, tous vous aiment. » Ah, c'est ce que vous croyez ? Bien sûr, quand j'arrive dans la salle de réunion, tout le monde se lève pour me saluer et tout le monde fait ensuite silence pour m'écouter. Mais que savez-vous des lettres que l'on m'envoie ? Et quand je reçois des frères et sœurs, que savez-vous de ce qu'ils attendent de moi ? Et quand ils me demandent des conseils, savez-vous comment ils les appliquent et tous les ennuis qui s'ensuivent pour moi ? D'où et de qui croyez-vous que sont venues les calomnies et les injustices dont j'ai été victime ?

En acceptant le rôle d'instructeur je sais toutes les difficultés qui m'attendent. Mais je continue à faire confiance. Je suis comme ça, je n'y peux rien. Combien de fois on m'a conseillé d'être plus prudent et de ne pas laisser venir ici n'importe qui. Il faudra peut-être que j'en arrive là un jour, car je ne peux pas exposer toute la Fraternité à cause de quelques personnes. Mais je suis malheureux quand il faut fermer la porte à quelqu'un ; je me dis que je devrais lui laisser encore une chance, que peut-être quelque chose

de bon va s'éveiller en lui. Qu'est-ce qu'il vaut mieux ? Être malheureux parce qu'on doit écarter quelqu'un ou parce qu'on s'attire des ennuis en le laissant entrer ? Vous voyez, il faut toujours choisir entre deux inconvénients. Sincèrement, je me suis trouvé dans des situations où d'autres, à ma place, auraient « fermé la boutique », comme on dit, mais ce n'était pas la bonne solution.

Et maintenant, voulez-vous que je vous fasse une confession ? Je me sens riche, très riche. Oui, en vous rencontrant, en vous écoutant, en acceptant toutes les difficultés que vous me créez, je me suis enrichi en compréhension, en indulgence, en patience. Ce n'est pas de la richesse, ça ? Oui, ma richesse vient de ce que je suis avec vous et que je m'occupe de vous. Sans vous, je ne crois pas que j'aurais gagné autant. Est-ce que vous ne voulez pas vous enrichir comme moi ?….

Et puis, la vérité, c'est que dans le monde invisible nous ne sommes jamais seuls : des entités bienveillantes nous accompagnent et elles se montrent attentives à nos efforts, à nos besoins. Donc, quand elles voient que mon plus grand souci est de vous éclairer, de vous soutenir, elles se précipitent pour m'aider. Moi aussi, je leur adresse des demandes pour pouvoir faire face à toutes les situations, et comme elles sont très généreuses, elles me donnent beaucoup : grâce à vous qui êtes là, des caisses entières, des wagons entiers arrivent de tous les côtés. Et si vous-mêmes vous acceptez de vivre fraternellement les uns avec les autres, les entités célestes ne vous laisseront manquer de rien.

Ce que nous cherchons à faire pour les autres, les entités célestes le feront aussi pour nous. Si nous nous penchons vers les autres, elles se pencheront vers nous. Si nous

supportons les difficultés que nous crée notre entourage, si nous développons notre patience, ces entités s'engagent à patienter, à nous supporter, à nous soutenir. Essayez d'en faire l'expérience, au lieu de venir me raconter qu'il vous est impossible de vivre ensemble en harmonie pendant quelques jours ou quelques semaines. Et ne croyez pas me flatter en me disant, comme le font certains : « Mais comment arrivez-vous à nous supporter tous depuis si longtemps ? C'est extraordinaire, on vous admire. » Je préférerais qu'on m'admire un peu moins et qu'on essaie de comprendre pourquoi je suis patient et quelles méthodes j'emploie pour y parvenir.[6]

Celui qui a beaucoup d'amour dans son cœur est heureux avec tout le monde. Oui, il découvre chez tous les êtres des qualités, des richesses, et c'est en lui seulement qu'il constate des lacunes. Mais voilà, généralement c'est le contraire qui se passe, et au lieu de se dire : « Si je trouve les autres tellement difficiles à supporter, c'est que je manque d'amour… et de sagesse aussi », on vient me raconter que tel ou tel a fait ceci… qu'il a dit cela… Mais que croit-on m'apprendre ? Je sais bien que je ne suis pas entouré d'êtres impeccables ; mais ce ne sont pas les anges qui ont besoin de moi, ni les archanges. Que disait Jésus ? *« Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. »* L'essentiel pour moi, c'est que les malades veuillent devenir bien portants, c'est-à-dire que tous ici soient décidés à travailler sur eux-mêmes, à se perfectionner. Donc, au lieu de regarder les autres et de les critiquer, que chacun commence par se regarder lui-même, car chacun a quelque chose à améliorer.

Et maintenant, imaginez que je vous trouve tous très antipathiques ou qu'un jour je ne vous supporte plus,

qu'est-ce que je devrais faire ? Eh bien, tout simplement continuer à m'occuper de vous, à vous parler, à vous sourire, à vous regarder avec amour. Vous direz : « Mais ce serait de l'hypocrisie ! » Non, ce serait une méthode pédagogique que je m'imposerais là, parce que mon raisonnement me montrerait que c'est mieux pour moi. Pourquoi ? Parce qu'il ne faut jamais se laisser aller à ses sympathies, à ses antipathies et à ses humeurs. Ce n'est pas bon pour les autres, et c'est encore plus mauvais pour soi.[7] Alors, pourquoi n'adoptez-vous pas le même raisonnement ? S'il y a dans la Fraternité des frimousses qui vous sont antipathiques, conduisez-vous comme si elles vous étaient sympathiques, c'est cela qui vous fera grandir.

Vous direz : « Mais c'est tellement difficile ! » Eh bien, oui, c'est difficile, mais à quoi croyez-vous que vous arriverez en ne recherchant que ce qui est facile ? Le seul moyen de dominer les difficultés, c'est de ne pas rester là à ruminer, mais de comprendre tout ce que vous allez gagner en les acceptant. Est-ce que vous croyez que c'est facile pour moi d'être toujours parmi vous ? Est-ce que vous croyez que ça me plaît d'entendre continuellement parler des problèmes des uns et des autres ? Mais je sais que c'est de cette façon que je me développe et que je peux ensuite vous aider.

Quand je remarque un défaut chez quelqu'un, qu'est-ce que je fais ? J'agis à la manière d'un peintre : je considère ce défaut comme une tache sur la toile d'un tableau ; alors, je prends un pinceau et je transforme cette tache pour en faire un élément qui entre dans la composition du tableau. Ceux qui le voient s'exclament : « Mon Dieu, que c'est original ! Pourquoi ce détail se trouve-t-il ainsi placé ? » Ah, c'est ainsi, tout a été calculé. Comment tirer parti des bizarreries des humains ? Comment neutraliser leurs défauts en les faisant

entrer dans un dessein plus général ? C'est évidemment tout un art, un art auquel nous nous exerçons dans notre école de la Fraternité Blanche Universelle. Toutes les imperfections des uns et des autres, il faut les ajuster. Cet ajustement de tant d'éléments disparates contribue à créer une vie nouvelle, et c'est cela qui est magnifique. Sinon, toujours critiquer, toujours voir ce qui ne va pas, il n'y a rien de plus facile. Nous disons en Bulgarie « ma grand-mère aussi sait faire ça. »

Pour comprendre ce qu'est véritablement un Maître spirituel, il faut se débarrasser de cette image de l'ermite qui se retire du monde et qui, de temps à autre, sort de sa solitude pour proférer devant les autres quelques paroles de sagesse. Comment aider les humains si on ne les comprend pas ? Et comment les comprendre si on ne vit pas au milieu d'eux pour connaître leurs difficultés et leurs souffrances ? Que, de temps à autre, on ait besoin de s'éloigner un peu pour se retrouver, se recharger, c'est normal, c'est nécessaire, afin d'être ensuite à nouveau disponible. Mais, là encore, il faut rester conscient que, même lorsqu'on est seul, les autres existent, et qu'au moment où on les rencontrera, on devra être attentif, vigilant, perspicace.

Contrairement à ce que beaucoup imaginent, le sage ne regarde pas les autres de loin. Au contraire, il sait entrer dans leur situation à tous, c'est pourquoi il y a de la profondeur dans ses observations, de la mesure dans ses jugements, de l'équilibre dans ses actes. Vous direz : « Mais jusqu'où peut-il aller ainsi ? » Jusqu'à l'infini. Celui qui cherche à entrer dans la situation des autres commence intuitivement, instinctivement, à sentir tout ce qui se passe dans leur âme. Une fois averti par l'instinct, par l'intuition, il sait comment agir, afin

d'éviter certains obstacles ou favoriser certaines initiatives, et sa vie devient de plus en plus riche et belle.

Souvent, je vous ai dit que les animaux pouvaient être un enseignement pour nous. Certains ont des mœurs, des comportements, des traits de caractère qui nous donnent à réfléchir. Regardez les chauves-souris, par exemple. Eh oui, ne soyez pas étonnés si je vous parle des chauves-souris. Elles peuvent être des dizaines dans l'obscurité d'une grotte sans jamais se cogner aux parois et elles ne se heurtent pas non plus entre elles, car elles possèdent une sorte de radar qui leur permet d'éviter les obstacles. La chauve-souris, voilà un exemple sur lequel les humains devraient méditer. Ils ne savent mesurer ni leurs gestes, ni leurs paroles, ni leurs regards ! Ils ne font que se froisser, se bousculer, se heurter. Vous en savez quelque chose, n'est-ce pas ? Se mouvoir avec adresse parmi des obstacles est tout un art auquel vous pouvez vous exercer, en développant en vous ce radar qui s'appelle le respect, l'attention… Oui, et même ne serait-ce que l'attention vis-à-vis des objets.

Chaque jour, vous circulez au milieu d'une quantité d'objets. Et voilà qu'aujourdhui vous êtes pressé, agité, et en passant vous bousculez une chaise. Ça vous agace, car la voilà maintenant comme un obstacle devant vous, et vous lui donnez un coup de pied. Ce coup lui-même n'a peut-être pas grande importance : ce qui est important, c'est ce qui se passe en vous. Bousculer une chaise en passant révèle qu'on ne sait pas mesurer ses gestes ; et lui donner en plus un coup de pied parce qu'on a été ralenti dans sa marche, est non seulement un manque d'intelligence, puisque ça ne sert à rien, mais aussi un manque d'amour, puisqu'on s'est laissé aller à un mouvement de colère. Celui qui agit ainsi se conduit comme un grossier personnage et, bien évidem-

ment, il agira de la même façon avec les humains. De plus, cela se reflète sur son aura, qui perd de sa clarté, et quelque chose de précieux en lui s'efface. C'est donc à lui aussi qu'il a donné le coup de pied, c'est lui-même qu'il a maltraité.

N'importe qui peut avoir un mouvement d'inattention et bousculer un objet, moi aussi. Mais alors, qu'est-ce que je fais ? Je le remets délicatement en place et je lui donne une petite tape amicale. Il se peut même que je m'adresse à lui, mais pas nécessairement à haute voix, bien sûr. Je lui dis : « Excuse-moi, voilà, je te remets à ta place. » Les objets ne sont peut-être pas sensibles à vos réactions, mais si vous les maniez avec attention, avec douceur, c'est vous qui vous sentez dans de bonnes dispositions : vous harmonisez les courants en vous et autour de vous. Si vous ne savez pas comment agir avec des objets innocents, que ferez-vous alors avec les humains quand ils viendront vous importuner ou qu'ils vous auront fait du mal ?

La vie est une, et c'est à chaque moment qu'il faut être conscient de ce que l'on fait, car aucun geste ne reste isolé ; intérieurement ou extérieurement, tout a des répercussions. C'est pourquoi j'insiste aussi beaucoup pour que vous appreniez comment vous saluer chaque fois que vous vous rencontrez. Dites-vous que vous venez ici pour créer la vie fraternelle. Alors, au moment où vous vous rencontrez, pensez à vous saluer consciemment, afin qu'à travers votre main vous vous communiquiez la vie les uns aux autres : des courants d'énergies, des rayons de couleurs... Les échanges les plus puissants, les plus bénéfiques ne sont pas nécessairement ceux que l'on fait en se rapprochant physiquement. On peut mettre beaucoup d'amour et de lumière dans un geste de la main et dans le regard qui l'accompagne. Alors, que votre âme participe à votre salut et que votre esprit aussi

y participe ! Vous ne seriez venus ici que pour apprendre comment vous saluer, ce serait déjà beaucoup. Et moi, parce que je n'ai pas le temps de vous recevoir tous – vous êtes trop nombreux – je sais qu'au moins, par mon salut, je peux donner à tous quelque chose de moi.

Et ne me dites pas, comme l'ont fait certains, que ce salut rappelle le salut hitlérien, car c'est vraiment qu'ils n'ont pas bien observé comment saluait Hitler et comment je vous salue ! Au moment où un train se met en marche, les personnes, sur le quai, venues accompagner des parents ou des amis qui s'en vont, les saluent longuement de la main, et alors, dites-moi, est-ce que cela vous rappelle le salut hitlérien ? Laissez donc Hitler où il est, et quand vous vous saluez, mettez dans votre main une vie, une force, un amour, afin que chacun puisse sentir que ce qu'il reçoit par ce salut entre en lui et le rend meilleur. Il est tellement important d'avoir des contacts psychiques harmonieux avant de se rencontrer dans le plan physique pour parler ou travailler !

Dans notre Fraternité, nous prions et méditons ensemble, mais nous mangeons aussi ensemble, et avant de manger, nous chantons. Durant la journée, chacun a vécu de son côté, il a rencontré différentes personnes et s'est adonné à différentes activités. Donc, chacun vient pour le repas avec ses préoccupations, ses pensées, ses sentiments personnels qui ne s'harmonisent pas nécessairement avec ceux des autres. Nous chantons pour nous unifier, nous harmoniser.

Il arrive parfois que, dans cette harmonie, vous ne formiez tous qu'une seule âme, une âme tellement rayonnante, vibrante, que je suis comme emporté hors de moi. Je connais, bien sûr, ces moments de lumière, de dilatation où je sens que je participe à la vie de l'Âme universelle, mais

à ces moments-là, le plus souvent, je suis seul. Quelle joie si je peux aussi vivre avec vous de pareils moments ! Alors, ensuite, comme ce n'est pas seulement par la pensée que je cherche à inscrire certaines choses en vous, je prends mon stylo, une feuille de papier, et j'écris. Oui, j'écris quelques mots en leur demandant d'aller, comme des graines, s'enfouir en vous, dans votre subconscient, dans votre superconscience, avec l'espoir qu'un jour ces graines finiront par croître dans votre conscience aussi.

Et ensuite, nous mangeons dans le silence.[8] Pour certains qui ont l'habitude de bavarder ou même de se chamailler pendant les repas, c'est un silence mortel, c'est le désert. Et pourtant ce silence est la condition indispensable pour que les entités célestes viennent assister à ce moment si important où, par l'intermédiaire de la nourriture, nous allons communier avec la chair et le sang du Christ.[9] Se nourrir est la première lettre de l'alphabet divin, et manger dans le silence, dans l'harmonie, dans une atmosphère fraternelle, c'est cela pour moi la véritable communion.

Il m'est arrivé d'être invité à déjeuner chez des ambassadeurs, des banquiers, des aristocrates, et vraiment, j'ai trouvé ça un peu difficile à supporter. Tout ce service avec ses différents couverts qu'on ne cesse de changer, et les domestiques qui se présentent à droite, puis à gauche… Est-ce qu'on a besoin de ce rituel ? Et je ne dirai rien des conversations auxquelles il est poli de participer ! On ne sait plus ce que l'on mange. Un jour, parce que je les connaissais déjà depuis quelque temps, j'ai fini par dire à mes hôtes : « Est-ce qu'on ne pourrait pas simplifier les choses ? Je comprends que, pour recevoir certaines personnes, vous soyez obligés de vous conformer aux conventions. Mais je vous en prie, faites au moins une exception pour moi. Il n'est pas néces-

saire désormais de me recevoir avec tout ce cérémonial. » La maîtresse de maison a souri, et il m'a même semblé qu'elle poussait un petit soupir de soulagement. Je vous assure que, pendant ce genre de repas, il m'est arrivé de regretter la simplicité et le silence de nos repas fraternels.

C'est parce qu'une atmosphère est peuplée de toutes les entités lumineuses attirées par nos chants, nos pensées et nos prières qu'elle est vivante, et vous ne savez pas encore quelle protection elle peut devenir aussi pour vous. Oui, quand on s'est habitué à respirer un air pur, léger, lumineux, comment ne pas ressentir par contraste ce qu'est une atmosphère lourde, pesante, et les dangers qu'elle annonce ? Souvent, une atmosphère est le principal indice que l'on ait pour juger des personnes ou des situations.

Il y a des années, j'ai fait, avec un frère, un voyage en Espagne. Nous étions du côté de Grenade. On nous avait dit qu'il y avait par là un village de troglodytes qui valait la peine d'être visité. Nous y sommes donc allés avec un groupe de touristes, mais à peine entrés, j'ai dit au frère : « Ne restons pas là, partons tout de suite ! » Les hommes et les femmes qui vivaient dans ces grottes avaient dans le regard une sorte de lueur trouble, inquiétante, mais surtout je sentais dans l'atmosphère quelque chose de terrible : des passions qui s'étaient déchaînées, des crimes qui s'étaient commis, et parmi eux circulaient des larves, des élémentaux qui se nourrissaient de leurs émanations. Car il faut le savoir, dans les lieux qu'ils occupent, les humains ne sont jamais seuls. D'autres entités qu'ils ont attirées par leurs émanations vont, viennent et habitent avec eux.

Nous avons été les seuls à repartir tout de suite, mais le lendemain, à l'hôtel, les autres touristes regrettaient de ne pas nous avoir suivis : ils avaient vécu là, disaient-ils, un

moment très pénible, ils s'étaient fait escroquer, etc. Je ne sais quelles pratiques magiques on avait voulu leur montrer et ils disaient : « Ces gens se sont jetés sur nous comme des vautours. » Mais comment n'avaient-ils pas tout de suite senti dans l'atmosphère quelque chose d'inquiétant ? Je ne dis pas qu'il est mauvais d'avoir un peu de curiosité et d'intérêt pour tous les humains quels qu'ils soient, eux aussi sont nos frères et nos sœurs, mais il faut être sensible aux atmosphères pour pouvoir s'échapper avant d'être victime.

Cette harmonie que nous arrivons à créer tous ensemble se manifeste aussi parfois sous forme de couleurs : un immense arc-en-ciel qui se déploie au-dessus de nous et qui attire des entités célestes, qui attire des anges. Oui, des anges… et ce n'est pas seulement une façon que je voudrais poétique de m'exprimer. Les anges existent et ils viennent nous visiter. Vous direz : « Ah ! vous avez vu des anges ? Racontez-nous… ». C'était une telle splendeur que mon cœur s'arrêtait presque de battre, mais il n'y a rien à raconter. Je vous dirai seulement que nous devons souhaiter plus que tout ces présences angéliques.

Ce serait certainement une bonne chose que nous puissions avoir encore quelques bâtiments, mais mon but n'est pas d'enrichir la Fraternité de quelques constructions supplémentaires. Chaque société, chaque organisme qui voit le jour commence par se préoccuper des bâtiments dans lesquels il va s'installer, et c'est ainsi qu'il y a des églises, des temples… il y a des parlements… il y a le siège des Nations Unies, celui de la Croix-Rouge, etc. Mais les guerres continuent, et les injustices, et la misère, et les crimes. Quelques bâtiments de plus ou de moins ne peuvent pas changer grand-chose tant que, dans l'invisible, les humains

ne seront pas capables de construire avec leurs pensées, leurs sentiments, leur volonté, des monuments de lumière et d'amour. Ces constructions invisibles sont aussi réelles que des constructions de béton ou de verre, et plus efficaces.

C'est un tel monument que je souhaite que nous construisions ensemble, quelque chose d'une telle puissance que toutes les consciences dans le monde en soient saisies, bouleversées. Oui, ce sera soudain un tel bouleversement dans les consciences que chacun sera emporté par un courant irrésistible : sans se poser de questions, il laissera de côté ses intérêts égoïstes et décidera de travailler pour l'avènement de la fraternité. Je ne me demande pas si je réussirai à édifier un jour un tel monument, mais c'est dans ce sens que je travaille. C'est ce travail qui donne un sens à ma vie, et vous tous qui venez ici, je souhaite que vous y participiez en cultivant cette compréhension, cet amour fraternel les uns pour les autres. Chacun doit venir pour ajouter une pierre à l'édifice, et ne vous demandez pas quelle sera votre place, Dieu saura où placer cette pierre.

Partout où j'ai voyagé, j'ai vu des réalisations magnifiques, des bâtiments avec des parcs et des jardins tels que la Fraternité n'en possédera certainement jamais. Mais souvent, ils m'ont fait penser à des tombeaux vides, parce que les hommes et les femmes qui les occupaient n'étaient pas eux-mêmes habités par l'esprit, par l'amour. Or, moi, ce que je souhaite, c'est que vous fassiez d'Izgrev, du Bonfin, de tous nos centres fraternels, en France et dans les autres pays, des lieux réellement habités.[10] Au point que, déjà, seulement en y pénétrant, on sente dans l'atmosphère quelque chose de subtil, une lumière, une paix.

Je sais que cela commence à se réaliser. Des personnes qui entrent au Bonfin pour la première fois me le disent

ou le disent aux frères et sœurs. Parfois même, ce sont des ouvriers qui viennent de Fréjus, des chauffeurs de camion qui nous livrent de la nourriture ou des matériaux. Ils ne savent pas toujours comment l'exprimer, mais ils disent qu'ils sentent ici quelque chose de spécial et qui leur fait du bien. Eh oui, parce que, même la terre, les pierres, les arbres sont imprégnés de nos prières, de nos chants, de nos pensées et de nos sentiments fraternels. Tâchez d'en être davantage conscients encore, c'est vous qui en bénéficierez et ceux qui viendront ici un jour.

Chacun doit s'efforcer de cultiver au moins une qualité (le respect des autres, la bonne humeur, la persévérance, la stabilité, la gratitude, le sens de l'ordre, de l'esthétique, etc. – il y en a tellement !) en sachant que, grâce à cette qualité, non seulement il purifie et éclaire l'atmosphère, mais il influence aussi bénéfiquement les êtres qu'il rencontre, il devient un modèle pour eux. Évidemment, je ne suis pas naïf au point de ne pas avoir remarqué qu'en général les gens sont plus naturellement poussés à envier le succès, la gloire, les richesses des autres que leurs qualités de patience, de bonté, de dévouement. Ces qualités, ils essaient autant que possible d'en tirer profit : il est tellement plus avantageux de profiter des qualités des autres que de travailler soi-même à les acquérir ! Pourtant il arrive qu'à leur contact ils finissent par se laisser influencer.

Devenir un modèle pour son entourage est certainement difficile, mais cela vaut la peine d'essayer. Étudiez-vous bien et trouvez lesquelles de vos qualités peuvent se consolider, grandir, s'affirmer. Choisissez-en une et cultivez-la avec persévérance, elle sera comme un centre que toutes vos autres qualités viendront soutenir. Si vous prétendez travailler sur toutes vos qualités à la fois, vous ne réussirez pas ; vous devez

d'abord vous donner un centre. Si vous décidez que la bonté sera l'axe autour duquel tourneront vos efforts, d'autres vertus viendront se joindre à elle : la patience, la générosité, la sagesse, et même la clairvoyance. Oui, cette clairvoyance qui vous fait deviner les autres, sentir ce dont ils ont besoin, comment leur parler et agir avec eux.

Puisque vous êtes venus ici, tâchez de participer à mon travail, afin que nous touchions un jour beaucoup d'autres consciences dans le monde ! C'est ainsi que votre vie se remplira de sens et de joie. Quoi de plus terrible que de devoir un jour quitter la terre sans avoir fait quelque chose de bon pour les autres ? Heureusement, Dieu a mis dans le cœur humain le désir d'être utile. Cela commence par le besoin de soutenir sa famille, ses amis, son pays. Mais c'est insuffisant. Il faut penser au monde entier, et même aux autres planètes : là aussi existent des créatures qu'il est possible d'aider dans leur évolution. Même si vous n'arrivez pas encore à envisager ce travail, vous devez au moins savoir qu'il est possible et que, grâce à lui, vous entrerez en communication avec des entités plus évoluées qui vous entraîneront toujours plus loin, toujours plus haut.

Quelquefois, vous pensez : « Mais à quoi cela sert-il que je prie, que je médite, que je m'efforce de vivre dans la lumière et la pureté ? Cela n'apporte rien à qui que ce soit, on ne s'en aperçoit même pas. » Eh bien, vous vous trompez ! Du moment que vous avez fait des efforts pour vivre dans l'harmonie, dans la lumière, votre présence seule apporte quelque chose de précieux dont vous ne pouvez pas mesurer l'influence.

Un jour, en allumant mon poste de télévision, je suis tombé par hasard sur une émission qu'on appelait « Le petit

conservatoire de Mireille ». Il y avait là des garçons, des filles qui, à tour de rôle, venaient présenter une chanson ; et leur professeur, Mireille donc, leur apprenait à vaincre leur timidité, à poser leur voix, etc. C'était très intéressant. À un moment, mon attention a été attirée par une jeune fille qui se tenait modestement à sa place. Il se dégageait d'elle quelque chose de tellement fin et subtil que j'étais émerveillé. Je me disais en la regardant : « Mais qu'est-ce qu'elle a bien pu faire pour avoir ce charme, cette grâce ? » Sa taille, ses gestes, son visage, ses cheveux, son front, ses yeux, son nez, sa bouche, son teint, son sourire… tout était tellement joli et bien proportionné ! Ses camarades ne semblaient pas particulièrement lui prêter attention, mais il était évident pour moi que sa seule présence devait les influencer et que, partout où elle allait, cette jeune fille créait de la poésie et inspirait à chacun – et surtout à chacune – le secret désir de devenir comme elle. Elle n'avait pas besoin de dire : « Regardez-moi, soyez comme moi »… Quelle fille n'aurait pas éprouvé le besoin de lui ressembler ?

Et ne soyez pas étonnés que je prenne l'exemple d'une jeune fille que j'ai aperçue à la télévision. Pour moi, tous les exemples peuvent servir à vous faire comprendre des vérités de la vie psychique. Je constate que vous ne mesurez pas encore le poids de l'influence. Mais oui, c'est tellement simple ! On voit ça tous les jours. Voici une actrice connue qui décide de changer de coiffure… Elle n'a pas besoin d'aller partout prêcher pour qu'on l'imite : elle a sa photo dans les magazines, elle est invitée à la télévision, et du jour au lendemain des quantités de femmes se mettent à se coiffer comme elle, à porter les mêmes vêtements, etc. Une influence spirituelle est certainement plus subtile, mais c'est une influence tout de même et elle agit imperceptible-

ment. C'est pourquoi vous devez travailler sur vous-mêmes afin de devenir des livres vivants, qui inspireront tous ceux que vous rencontrerez. Sans même ouvrir la bouche, vous parlerez ; et c'est cela qui est magnifique ! Ce ne sont pas toujours les mots qui sont les plus persuasifs. Donc, devenir des livres vivants, voilà le travail que vous devez prendre désormais au sérieux : vous aurez une influence bénéfique sur tous ceux qui s'approcheront de vous. C'est aussi cela, l'amour fraternel.

Il y a des fleurs, il y a des arbres encore inconnus dans des endroits de la terre où l'homme ne s'est jamais aventuré et n'ira peut-être jamais. On se demande parfois à quoi servent ces plantes dont personne ne bénéficiera, puisque personne ne les verra : ça n'a pas de sens, pense-t-on, il n'y a aucune intelligence dans la nature. Certains philosophes matérialistes se sont même servis de cet argument pour démontrer que la création n'a aucune finalité, que tout n'y est que le fait du hasard. Vous-même, il vous est peut-être arrivé aussi de passer par des lieux presque sauvages, à l'écart de tout, où vous avez découvert des fleurs d'une grande beauté, et vous vous êtes demandé : « À quoi peuvent bien servir ces fleurs dont personne ne connaît l'existence ? Pourquoi sont-elles là, inconnues, inutiles, à l'abandon ? » Eh non, en réalité aucune fleur, aucune plante ne reste ignorée dans la nature, aucune n'est abandonnée, sans utilité. Si ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des entités du monde invisible qui viennent auprès des fleurs les plus cachées recueillir leurs émanations.

Mais oui, pourquoi les humains seraient-ils les seuls à pouvoir connaître et utiliser les végétaux, ainsi que les minéraux et les animaux ? Il y a aussi toutes les entités que nous ne voyons pas, mais qui existent : les esprits des quatre élé-

ments, les âmes des morts… Comme des chimistes, elles en extraient certaines substances dont elles se nourrissent ou qu'elles transportent ailleurs pour aider d'autres créatures. Rien n'est inutile dans la nature ou dans la société, rien ni personne. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis là. Oui, même s'il reste inconnu, caché, l'amour et la lumière qui émanent d'un être humain sont recueillis par des entités invisibles qui s'en nourrissent, et ces entités peuvent aussi les transporter très loin pour sauver des créatures qui appellent à l'aide.

Quand nous prions, combien d'esprits peuvent venir prendre en nous des quintessences qui serviront à la guérison des maux de l'humanité ! Pensez-y, et tout à coup votre existence prendra un sens nouveau. Dans son immense sagesse, l'Éternel n'a rien laissé d'inutile. Combien de fois je l'ai vérifié, et c'est pourquoi maintenant je vous le dis : vous pouvez, vous aussi, devenir une source de bénédictions pour toute l'humanité.

Il arrive que certaines personnes me disent : « Ô Maître, combien vous devez vous sentir seul ! » Cela dépend de ce que l'on appelle la solitude. Bien sûr, quand je constate que je ne suis ni compris ni soutenu dans mon travail auprès de vous, je peux me sentir seul. Mais dans le monde invisible, je ne me sens jamais seul. Je vous ai souvent parlé de la loi d'affinité d'après laquelle tous les êtres qui nourrissent le même idéal, qui ont les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes désirs, entrent en contact dans le monde subtil.[11] Donc, dans l'invisible, je sais, je sens que je suis aidé, soutenu par tous les êtres du passé, mais aussi du présent, qui ont été et qui sont animés de la même volonté que moi d'apporter la paix et la fraternité dans le monde. Quand

il vous arrive de vous sentir seul, tâchez de vous souvenir de cette loi de l'affinité. En réalité, on n'est jamais seul.

Le dernier jour de mon voyage en Turquie, j'étais à Istanbul. Depuis la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je regardais la rue : les maisons, les voitures, les gens qui passaient… Dans la maison d'à côté, il y avait une cour où j'ai vu arriver un vieillard d'apparence misérable : ses vêtements, qui n'avaient plus aucune couleur, étaient déchirés par endroits. Il portait un petit tapis, mais tellement usé qu'on aurait certainement pu voir au travers. Il a étalé ce tapis très soigneusement sur le sol, puis il s'est agenouillé pour dire ses prières comme le font les musulmans. À partir de ce moment-là, son attitude a capté toute mon attention. Il priait avec une telle ferveur, une telle foi, une telle concentration, que je me suis mis à prier, moi aussi, avec lui, et j'ai demandé au Ciel qu'il soit exaucé. Son maintien, ses gestes exprimaient toute l'adoration d'une créature devant son Créateur, et malgré sa pauvreté il était évident que ce n'était pas de l'argent qu'il demandait. Mais il paraissait tellement démuni que j'ai voulu faire quelque chose pour lui. Malheureusement, le temps que je descende, il était déjà parti. Je ne l'ai pas retrouvé et j'étais déçu, car il m'avait vraiment touché.

Longtemps encore j'ai continué à penser à ce vieillard, et je me disais : « Mon Dieu, il est impossible qu'il ne soit pas exaucé. » Sans se douter que quelqu'un l'observait, il priait dans le secret de son cœur avec tant de simplicité, de sincérité ! Et ce que je veux surtout vous faire comprendre en vous racontant cette anecdote, c'est que, de la même façon, quand vous priez de tout votre cœur, il y a quelqu'un qui vous observe, même s'il n'est pas à la fenêtre d'une chambre d'hôtel. Depuis le monde invisible, il y a toujours quelqu'un

pour vous regarder, et si vous touchez son cœur, il se peut qu'il décide de joindre aussi sa pensée et son amour à votre prière pour que vous soyez exaucé. Eh oui, vous n'êtes jamais seul, il se trouve toujours quelques « indiscrets » pour vous regarder. Et quand ils voient que vous êtes sincère, désintéressé, ils décident de vous soutenir.

Il y a dans le monde tellement de souffrances que nous ne connaissons pas ! On en apprend un peu quelque chose par les informations que donnent les journaux, la radio, la télévision, mais il est impossible d'énumérer et de décrire tous les malheurs qui frappent chaque jour l'humanité, car ce qui se passe est indescriptible. Les esprits du monde invisible voudraient bien alléger toutes ces souffrances, mais ils ne le peuvent pas, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'intervenir directement sur la terre. Pour agir, ils doivent passer par l'intermédiaire des humains eux-mêmes. Mais où sont ceux qui, alors qu'ils en ont le pouvoir, pensent vraiment à faire quelque chose ? Alors, voilà notre tâche : fournir des moyens aux esprits célestes. Et ces moyens, c'est nous. Là où il y a des serviteurs dévoués qui se mettent à leur service, les esprits peuvent, à travers eux, apporter de grandes améliorations sur la terre.

Un jour, au milieu d'une conférence, j'ai pris un air grave et d'une voix solennelle, j'ai demandé : « Mes chers frères et sœurs, savez-vous qui je suis ? » Tous, très impressionnés, croyaient que j'allais dire que j'étais Pythagore, ou Orphée, ou Bouddha, ou Zoroastre… ou Gengis Khân, qui sait ? En tout cas, un personnage illustre. Alors, ils me regardaient, ils attendaient cette révélation, et après quelques instants, avec le même air grave et la même voix solennelle, j'ai dit : « Je suis le traître numéro un. » Et là, les pauvres, quelle surprise,

quelle déception ! Certains même étaient un peu inquiets. Un traître, ce n'est vraiment pas fameux !

J'ai donc dû expliquer : « La terre tout entière est comme une forteresse imprenable dans laquelle même les entités les plus puissantes du monde divin n'arrivent pas à installer l'ordre, la justice, la paix, l'amour. Pourquoi ? Parce que ces entités ne sont pas faites de matière physique. Pour intervenir, il faut que ce soient les humains eux-mêmes qui leur en donnent la possibilité. Sur la terre, les humains sont aussi puissants que toutes les armées célestes, et s'ils veulent leur tenir tête, rien à faire ! Elles ne pourront pénétrer dans cette forteresse que si, à l'intérieur, quelqu'un leur ouvre au moins une porte. Cela vous étonne ?… Mais combien de livres, de films racontent les aventures de villes assiégées que l'armée ennemie n'arrivait pas à prendre, jusqu'au moment où un traître, de l'intérieur, finissait par ouvrir un passage !

Eh bien, il en est de même avec la terre. Jamais elle ne sera investie de l'extérieur par l'armée céleste. Il faut que, de l'intérieur, des traîtres ouvrent des brèches dans ses remparts pour qu'elle puisse pénétrer. C'est pourquoi j'ai décidé de devenir un traître… Je reconnais que ce mot sonne un peu bizarrement, mais ça ne fait rien ; au moins, avec ce mot et l'image qu'il suscite, vous comprenez ce que je veux dire. Je suis donc un traître qui s'efforce d'ouvrir une brèche quelque part pour que l'armée céleste puisse s'engouffrer et sauver les humains en leur inspirant des sentiments plus fraternels les uns pour les autres. Alors, vous ne voulez pas m'aider un peu et devenir vous aussi des traîtres ?

Si l'espèce humaine n'a pas disparu, si elle survit encore malgré ceux qui, consciemment ou inconsciemment, font tout pour l'anéantir, c'est grâce à un petit nombre d'êtres qui s'efforcent de neutraliser les courants destructeurs. Ces

êtres travaillent dans le secret, la plupart sont inconnus, cachés on ne sait où, mais ils sont tellement heureux quand ils voient des hommes et des femmes conscients qui décident de participer à leur travail, le plus utile pour le salut de l'humanité! C'est dans ce travail que je souhaite vous entraîner avec moi.

Notes

1. Cf. ***Chants de la Fraternité Blanche Universelle***, CD1510 (CD 2)chant n° 8.
2. Cf. ***L'égrégore de la Colombe ou le règne de la paix***, Coll. Izvor n° 208, chap. I : « Pour une meilleure compréhension de la paix ».
3. Cf. ***Regards sur l'invisible***, Coll. Izvor n° 228, chap. VI : « Aimez et vos yeux s'ouvriront », chap. X : « L'œil spirituel », chap. XIX : « Préférer la sensation à la vision ».
4. Cf. ***L'amour plus grand que la foi***, Coll. Izvor n° 239, chap. X : « Comment fonder notre confiance dans les êtres ».
5. Cf. ***Qu'est-ce qu'un fils de Dieu ?***, Coll. Izvor n° 240, chap. XIII : « Un fils de Dieu est frère de tous les hommes ».
6. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. XII : « Les trésors insoupçonnés de la patience ».
7. Cf. ***La pédagogie initiatique***, Œuvres complètes, t. 29, chap. VII : « Participer au travail de la Fraternité Blanche Universelle », partie II.
8. Cf. ***La voie du silence***, Coll. Izvor n° 229, chap. IV : « Un exercice : manger dans le silence ».
9. Cf. ***Le yoga de la nutrition***, Coll. Izvor n° 204, chap. III : « La nourriture, une lettre d'amour du Créateur », chap. VIII : « Sur la communion », chap. IX : « Le sens de la bénédiction ».
10. Cf. ***Une philosophie de l'Universel***, Coll. Izvor n° 206, chap. IX : « Les congrès fraternels au Bonfin ».
11. Cf. ***Le Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. XI : « Trois grandes lois magiques : 2. La loi d'affinité ».

17

Je ne veux que votre liberté

Pour celui qui a longtemps travaillé à acquérir la lumière, la maîtrise et la paix intérieure, la tentation est grande de s'isoler afin de ne pas être dérangé : il peut écrire des livres, donner des cours ou quelques conférences sans se mêler de la vie des autres, et surtout ne pas laisser les autres se mêler à sa propre vie, car il entrevoit déjà toutes les difficultés qu'ils vont lui créer. Il ne faut pas se faire d'illusions : ce n'est pas parce que les humains reconnaissent la valeur morale, spirituelle d'un être et décident de s'instruire auprès de lui, qu'ils savent comment le considérer et trouver la bonne attitude à son égard. Ils sont encore tellement dominés par leurs partis pris, leurs désirs égoïstes, qu'ils s'attendent tout naturellement à ce que leur instructeur s'y conforme, et alors voilà les complications qui commencent. C'est pourquoi, le plus souvent, un sage choisit de se tenir à l'écart des agitations et des passions humaines.

Mais ce n'est pas la sagesse seule qui conseille un véritable Maître spirituel, il est aussi inspiré par l'amour. Il se dit : « Je vais là m'attirer des difficultés qui me retarderont dans mon propre travail, mais à quoi sert-il que j'avance seul ? Je ne peux

pas laisser mes frères et sœurs dans les ténèbres, le doute, les angoisses… Je serai libre, bien sûr, mais je ne serai pas heureux si je ne contribue pas vraiment aussi à leur libération. »

En Inde, les yogis s'efforcent d'atteindre le nirvâna, mais pour atteindre le nirvâna en restant sur la terre, il faut s'isoler. Et moi, je ne peux pas. Quand mon Maître m'a dit : « Rappelle-toi que tu as signé un contrat », ce n'était pas pour que j'aille rechercher la béatitude quelque part, loin de tout. Notre existence terrestre est brève ; la béatitude, on aura tout le temps de la goûter dans l'autre monde. Depuis longtemps, je sais que je suis un voyageur de l'espace, que la terre n'est pas ma patrie, que ma vraie patrie est ailleurs. Mais, pour le moment, je suis sur la terre, et tant que je suis sur la terre, je cherche à me rendre utile à mes frères humains, quelles que soient les difficultés.

Vous m'appelez Maître, mais moi, je ne vous l'ai jamais demandé. Pendant des années on m'avait appelé « frère Mikhaël » et cela me convenait tout à fait ; j'aurais très bien accepté que vous continuiez à m'appeler ainsi. Seuls ceux qui ignorent la réalité du travail spirituel ont besoin d'un titre dont ils pensent retirer prestige et gloire. Je n'ai jamais souhaité recevoir le titre de Maître ; c'est la Fraternité, à mon retour de l'Inde, qui me l'a donné, et je ne le considère pas comme un honneur, mais comme une lourde charge que je porte patiemment. Moi, je me sens toujours comme votre frère, je fais beaucoup d'efforts pour vous aider, mais vous, est-ce que vous m'aidez à vous aider ?

La vérité, c'est que jamais je ne me suis senti suffisamment préparé pour mon travail. Maintenant encore, je ne me sens pas prêt. Et que signifie pour moi être prêt ? Pouvoir me manifester comme un intermédiaire, un médiateur

entre le Ciel et la terre, entre les entités divines et les êtres humains. Seul en est capable celui qui s'est purifié de tout élément susceptible de retenir ou de détourner les courants célestes. Et qui peut prétendre être arrivé à ce degré de pureté, de transparence ?

Bien sûr, vous allez objecter : « Si vous ne vous sentez pas encore prêt, pourquoi nous répétez-vous si souvent que rien ne dépasse l'enseignement que vous nous donnez ? » Ah ça, c'est autre chose. En me promenant quelquefois dans Paris, j'ai vu comment les camelots cherchent à attirer l'attention des passants sur les produits qu'ils veulent leur vendre. Ils sont là à crier : « Approchez, approchez ! Voici un liquide miraculeux qui fait disparaître toutes les taches. Nulle part vous ne trouverez un produit plus efficace ! » Etc., etc., et cette publicité ne choque personne, les gens s'arrêtent, écoutent, regardent et achètent. Alors, je me suis dit que c'était un exemple à suivre, et j'ai décidé que, moi aussi, je saurais « vendre » mes produits, mes vérités, qui sont, elles, d'une valeur inestimable. J'agis ainsi pour capter votre attention. Si je ne vous disais pas : « Voilà la plus grande vérité », « Voilà une idée que vous ne trouverez nulle part ailleurs », « C'est la première fois qu'on révèle une chose pareille », est-ce que vous feriez l'effort de m'écouter ?… Mais, en ce qui me concerne, moi, je sais, je sens que je ne suis pas encore prêt pour le travail que je considère comme le seul digne d'être entrepris.

À mon retour de l'Inde, certains frères et sœurs s'attendaient à ce que je me conduise désormais comme un de ces gourous au sujet desquels ils avaient lu toutes sortes d'histoires : je porterais peut-être une robe, je resterais des heures entières immobile comme une statue devant laquelle on viendrait se prosterner et, de temps en temps, j'ouvrirais la bouche pour proférer quelques mots et donner des ordres

qui devraient être immédiatement exécutés. Mais voilà, ils ont dû constater que j'étais toujours le même… excepté que j'avais désormais une barbe. Et ils étaient déçus, ils me l'ont dit : ils s'attendaient vraiment à ce que je me conforme désormais à l'idée qu'ils se faisaient d'un Maître d'après les livres qu'ils avaient lus. Comme s'il suffisait d'un an passé en Inde pour me rendre différent de ce que je suis au plus profond de moi !

Sincèrement, est-ce qu'un entourage de gens obéissants et soumis vous rendrait heureux, vous ? Moi, je trouve qu'il ne peut y avoir là aucun bonheur. Ma propre liberté me suffit, je n'ai pas besoin de prendre la vôtre. Je trouve mon bonheur ailleurs, et mon bonheur c'est de vous voir intelligents, puissants et libres. Oui, libres. Vous direz : « Mais alors, chacun pourra n'en faire qu'à sa tête ! » Non, au contraire, chacun aura conscience que ce que je conseille est ce qu'il y a de meilleur pour lui. Si j'accepte que vous me considériez comme votre Maître, c'est pour vous aider à vous épanouir, ce n'est pas pour vous imposer mes volontés. Qu'est-ce que je ferais avec des êtres nivelés, sans caractère ? Pour le travail que nous devons faire ensemble, j'ai au contraire besoin d'êtres indépendants, puissants, et les règles à respecter ici n'ont justement pas d'autre but que de vous renforcer, vous libérer… je veux dire renforcer et libérer le principe divin en vous. Car pour le moment le principe divin en vous souffre, il est emprisonné comme un roi que ses sujets ont détrôné et enfermé dans un cachot : vous le maltraitez, vous ne lui donnez ni à manger, ni à boire, et je veux seulement vous aider à le faire sortir de sa prison.[1]

Mais même seulement en lisant mes livres, certains ne comprennent pas cela. Ils ont l'impression que je veux les limiter. Souvent, je ne sais même pas qui sont ces person-

nes, je ne les connais pas, et au lieu de bénéficier de mon savoir, elles protestent, elles m'écrivent qu'elles ne sont pas d'accord avec moi. Mais que veulent-elles que je fasse ? Si mes livres les dérangent, qu'elles ne les lisent pas ! Je ne peux remplir mon rôle d'instructeur que vis-à-vis de ceux qui sont capables de reconnaître que mon seul but est de les aider à se libérer. Les autres…

Je vous ai dit que lorsque quelqu'un se présente à moi pour la première fois, ce ne sont ni ses diplômes, ni ses titres, ni sa fortune que je prends en considération. À travers ses paroles, son attitude, ses gestes, je cherche surtout à connaître quel est son idéal. Pourquoi ? Parce que s'il n'a pas un idéal spirituel, je sais que très vite il m'accusera de vouloir l'asservir.

Mais quelle conception les humains ont-ils de la liberté quand ils décident de devenir les disciples d'un Maître ? Ça, c'est une question… À la moindre occasion, ils sont prêts à lui reprocher de chercher à les limiter, et en même temps, ils ne cessent de lui réclamer de l'aide pour sortir des difficultés dans lesquelles ils se sont empêtrés. Et ils ne voient là aucune contradiction ! Ils n'ont pas compris que la liberté, c'est de n'avoir besoin de personne pour avancer. Quelle idée se font-ils de leur liberté quand ils ne font que réclamer des soutiens, des cannes, des béquilles… ou qu'ils cherchent un Maître en s'imaginant qu'il va changer le cours de leur vie et les mettre à l'abri des épreuves ?

Comme tous les êtres humains, les disciples d'un Maître ont leur destin, des dettes karmiques à payer, et le Maître n'a pas le droit d'intervenir pour changer le cours des choses. S'il intervient parfois, c'est parce qu'il sent que c'est le moment, parce qu'il est sûr de ne pas interrompre le

déroulement d'un processus nécessaire. Le plus souvent, il doit se limiter à expliquer certaines vérités, à donner des conseils, des méthodes. N'attendez donc pas de moi que j'intervienne directement dans votre vie. Il faut que vous compreniez d'abord comment vous vous êtes mis dans des impasses et comment vous pouvez en sortir. Je vous donne une lumière ; si vous ne l'acceptez pas ou si vous ne voyez rien, que puis-je faire ? Admettons même que je vous arrache à vos épreuves… Tant que vous n'en aurez pas compris l'origine et que vous ne ferez pas des efforts pour les surmonter, vous y retomberez aussitôt. Et que ferez-vous quand je ne serai plus là ? Mon pouvoir est donc limité. Mais grâce à mes explications et aux méthodes que je vous présente, vous ne ressentez pas aussi douloureusement ces épreuves que vous ne pouvez pas éviter. Et quand vous les avez surmontées, vous êtes plus lucides, plus forts, plus riches.

Donc, que ce soit clair : je ne vous libérerai pas de votre karma, mais je peux vous apprendre à transformer les expériences douloureuses qu'il vous impose. Je vous montre comment chercher la libération dans le plan de la conscience.[2] Chaque difficulté que vous rencontrez est une occasion de vous instruire ; si j'intervenais pour vous en débarrasser, je vous empêcherais de progresser. Je dois seulement vous donner une lumière et des méthodes pour que ce soit vous qui puissiez faire le travail. Et moi, vous croyez que ma vie est facile ? En acceptant ce rôle d'instructeur, je m'attire toutes les difficultés. Mais je considère ces difficultés comme une bénédiction et je ne les donnerais pas pour tous les trésors du monde. Je me dis que, moi aussi, je dois progresser.

Il est indispensable que chacun sache ce qu'il peut attendre – et ne pas attendre – de moi. Mais les gens ne sont

pas raisonnables. Certains, à peine m'ont-ils rencontré ou lu quelques-uns de mes livres, qu'ils décident que je possède tout le savoir et tous les pouvoirs du monde. Ils me fabriquent alors une statue qu'ils placent sur un piédestal, et ils me disent : « Vous êtes mon Maître. » Mais voilà qu'ils découvrent bientôt que je ne corresponds pas à cette statue qu'ils ont fabriquée et ils la jettent par terre. En quoi cette statue est-elle coupable ? En quoi suis-je coupable si je ne suis pas tel qu'ils l'ont imaginé, et sans même que je le sache ? Certains me l'ont dit : « Vous m'êtes apparu comme une divinité et je constate maintenant que vous n'en êtes pas une. » Mais ils auraient dû s'en rendre compte tout de suite ! Et quelle prétention aussi de croire qu'une divinité va accepter de les instruire et de vivre parmi eux ! Qu'est-ce qu'ils ont fait pour que le Ciel leur envoie une divinité ? Et voilà que c'est moi qu'ils ont rencontré, parce qu'ils ne méritaient certainement pas mieux. S'ils ne sont pas capables de comprendre le modeste instructeur que je suis, que feront-ils devant les plus grands ?

Disons qu'il n'est pas mauvais de faire un petit stage auprès de moi et que je vous prépare pour de plus grands que moi. Ensuite, vous m'abandonnerez, et c'est très bien. Qu'a dit saint Jean-Baptiste à ses disciples en voyant passer Jésus ? *« Voici l'agneau de Dieu. »* Et ses disciples suivirent Jésus. Moi, je serais très heureux si vous me quittez pour suivre le Christ. Mais je suis triste de voir que certains me quittent pour aller s'embourber dans des marécages.

Je ne vous ai jamais dit comment vous devez me considérer, je vous laisse vous former vous-même une opinion. Je vous demande seulement de réfléchir au fait que si je me suis trouvé sur votre chemin, ce n'est pas par hasard, il y a là quelque chose à comprendre. Pourquoi sommes-nous

ensemble ? Moi, je sais pourquoi vous êtes devant moi, avec moi. C'est vous, souvent, qui ne le savez pas. En tout cas, je vous laisse libres : libres de venir, libres de repartir et libres de rester. Si vous me quittez, je ne vais pas me désoler, et si vous restez, je ne me désolerai pas non plus à la perspective des difficultés que vous allez certainement me créer. Vous voyez, je suis très gentil, j'accepte tout. Vous vous demandez si ce que je vous dis là est sérieux ? Pensez ce que vous voulez...

Il paraît que certaines personnes souhaiteraient participer à nos congrès, mais elles ne viennent pas parce qu'on leur a dit qu'une fois qu'elles auraient mis le pied dans la Fraternité, je les obligerais à rester. Quelle idée ! Pour agir ainsi, il faudrait que je sois vraiment stupide. Si quelqu'un ne veut pas rester, je préfère qu'il s'en aille, sinon il va perturber le travail que nous avons à faire ici, dans la bonne volonté et l'harmonie. Vous voyez, on ne raisonne pas. Et je vous ferai aussi cette recommandation : si une personne appartient déjà à un autre enseignement spirituel, n'essayez pas de l'attirer à la Fraternité. Puisque c'est là qu'elle se développe, qu'elle s'épanouit, laissez-la dans cet enseignement. Évidemment, si elle souhaite venir à la Fraternité, c'est une autre question ; mais si elle n'en manifeste pas le désir, je vous en prie, ne faites rien pour l'attirer chez nous, ce ne serait pas honnête.

Il arrive que je reçoive aussi des lettres où on me dit : « Vous êtes pour moi un père, une mère… » Et vous pensez que je suis heureux et fier d'apprendre que je représente quelque chose de si important pour certaines personnes ? Eh bien, pas du tout : je vois déjà toutes les complications qui vont s'ensuivre. Car vous connaissez, vous, beaucoup

d'enfants qui soient satisfaits de leurs parents ? Pendant toute une partie de leur vie, ils n'ont que des reproches à leur faire. Quand, plus tard, ils deviennent eux-mêmes parents et voient combien c'est difficile, ou quand leurs propres parents sont âgés ou déjà morts, ils réalisent enfin que c'étaient de bons parents et regrettent de s'être montrés désagréables, ingrats. Eh bien, c'est ce qui se produira avec moi aussi : beaucoup attendront que je sois mort pour reconnaître tout ce que je pouvais leur apporter de bon. En attendant, c'est à moi de trouver la meilleure façon de les aider, et souvent c'est tellement difficile !

Dans mes conférences, je traite de questions générales et je m'adresse à tous, mais voilà que lorsque je parle sévèrement, certains frères et sœurs pensent que je m'adresse spécialement à eux. Ils croient reconnaître un détail qui les concerne eux particulièrement, et ils sont vexés. S'ils se sentent concernés, c'est un peu normal, non ? Si ce que je dis ne concernait personne, à quoi cela servirait-il que je parle ? Or, justement, ce que je dis vous concerne tous ici ; il est donc inévitable que vous vous y retrouviez. Je regarde chacun de vous comme un livre ouvert ; de chacun je lis une page, et de ce que je lis je tire un enseignement dont, un jour ou l'autre, je vous fais tous bénéficier. Vous ne vous êtes pas aperçu que tout ce que je vous explique dans mes conférences, je l'ai lu en vous, dans ces livres que vous êtes ? Si vous n'étiez pas là, je n'aurais peut-être pas grand-chose à dire… Alors, au lieu de se vexer, que chacun essaie de prendre ce qui lui sera utile pour se corriger, s'améliorer, sans perdre de temps à se tourmenter sous prétexte qu'il s'est reconnu dans mes paroles.

Dès que certaines personnes commencent à fréquenter la Fraternité, je sais aussi que je cours le risque d'être rendu

responsable des malaises qu'elles peuvent ressentir. Elles ont mené jusque-là une vie désordonnée et, devant les vérités qu'elles entendent ici, elles sont inquiètes, troublées. Mais comme l'idée ne leur vient pas de faire le lien entre ces troubles et les désordres de leur existence passée, elles ne comprennent pas ce qui a pu les provoquer. Et voilà qu'un jour, enfin, elles trouvent… oui, une trouvaille magnifique : c'est moi qui ai demandé à des entités de les poursuivre pour les punir d'avoir mal vécu auparavant ! C'est moi le coupable, et elles me le disent ; elles, elles sont parfaitement innocentes. À d'autres, paraît-il, j'envoie la nuit des rêves effrayants. Comme si je n'avais rien de mieux à faire que de perturber le sommeil des gens ! Heureusement, quand ils acceptent mes explications, la plupart finissent par prendre conscience que l'origine de leurs malaises est en eux, et ils cessent de m'accuser. Mais en attendant…

Et maintenant, comment faut-il que je m'y prenne quand j'ai des observations personnelles à faire ? D'abord, je dois décider de ne parler qu'au moment où je sens que je peux être compris. C'est pourquoi, combien de fois je fais semblant de ne rien voir ! Il serait facile pour moi de convoquer telle sœur ou tel frère pour l'avertir qu'il est en train de s'égarer et lui décrire ce qui l'attend s'il persiste dans cette voie. Mais s'il n'est pas prêt à comprendre, ce sera inutile, il va riposter et peut-être même s'éloigner de moi pour continuer tranquillement ailleurs, et alors, je ne pourrai plus l'aider. Pour le moment, je ne peux l'aider que par la pensée, par la prière, pas plus. Si je lui donne l'impression de me mêler de ses affaires alors qu'il ne me demande rien, je dresse une barrière entre lui et moi ; pour continuer à travailler avec lui, je dois maintenir le lien. Et que se passe-t-il

souvent ? Après quelque temps, cette sœur ou ce frère, qui a fini par prendre conscience qu'il est en train de faire fausse route, vient se confier à moi et me demande conseil.

Je ne dis pas que je n'interviens jamais. À ceux qui me connaissent depuis longtemps et dont je sais qu'ils me font confiance, il m'arrive de parler très sévèrement. Bien sûr, ils sont d'abord malheureux d'être ainsi secoués, et peut-être aussi un peu en colère et révoltés, mais ils acceptent. Même s'ils ne le comprennent pas tout de suite, ils savent que je veux leur éviter de commettre des erreurs qu'ils auront ensuite tellement de difficultés à réparer. Et un peu plus tard, quand ils ont compris, ils me remercient. Alors, quelle joie pour moi d'avoir pu les aider !

Mais il y a aussi le cas de frères ou de sœurs qui me demandent : « Maître, je souhaiterais tellement me perfectionner, dites-moi quelles sont mes faiblesses, mes lacunes. – Je veux bien, mais est-ce que vous accepterez ? Cela ne va pas vous chagriner ? – Non, non, je vous en prie, je veux savoir la vérité. » Certains supportent stoïquement. Mais d'autres, à peine ai-je dit trois mots que je vois devant moi un visage bouleversé, et si c'est une sœur, la voilà qui pleure. Bien sûr, le plus souvent, elle n'a pas de mouchoir sur elle et je dois aller lui en chercher un. Heureusement, j'ai beaucoup de mouchoirs !… Vous comprenez pourquoi j'attends quelquefois des années pour dire à quelqu'un ce qu'il a besoin d'entendre. Si on s'effondre et si on pleure au lieu de comprendre ce que je dis, c'est inutile.

Et, bien sûr, il y a encore ceux qui ne peuvent pas accepter la plus petite remarque de ma part. Un frère, un jour, m'a écrit : « Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous m'avez dit. Je vous déteste. » Et qu'est-ce que je lui avais dit ? Qu'il était paresseux. Le pauvre, au lieu de me détester, il aurait

mieux fait de réfléchir, cela aurait été plus utile pour lui. Il n'y a pas à m'aimer ou à me détester, il y a à réfléchir, c'est tout. Je trouve dommage que des personnes qui vivent dans les difficultés et les souffrances ne sachent pas reconnaître ce qui pourrait les aider. Mais moi, en tout cas, je suis cuirassé contre les mauvaises pensées et les mauvais sentiments. Oui, cuirassé : il a même fallu que j'apprenne à me protéger de ceux qui font de la magie noire contre moi, afin qu'ils ne puissent pas m'atteindre. Si vous saviez seulement ce qu'on m'a envoyé par la poste ! J'ai aussi été obligé de faire un travail sur mes photos pour qu'il n'y ait plus de lien entre elles et moi, et qu'on ne s'en serve pas pour me nuire. Mais laissons tout cela…

Chaque jour, des frères et des sœurs me demandent des rendez-vous, car ils ont, disent-ils, des questions à me poser pour résoudre leurs problèmes. Très bien… Mais quand j'entends ces questions, souvent je les regarde stupéfait. Combien de fois j'ai déjà donné des réponses dans mes conférences ! Et les réponses sont aussi maintenant dans mes livres. Mais les ont-ils lus ? Et s'ils les ont lus, pourquoi ne sont-ils pas capables de découvrir ces réponses qu'ils cherchent ? Bien sûr, je sais ce que pensent certains quand ils me posent des questions : ils ont l'impression que, si je leur réponds à eux, personnellement, ma parole, comme par magie, va résoudre leurs problèmes, aplanir les difficultés dans lesquelles ils sont empêtrés. Eh non, ma parole n'a aucun pouvoir magique sur leurs difficultés. C'est à eux de comprendre ce que sont les lois de la vie psychique et spirituelle que je vous expose, et ensuite de les appliquer en les adaptant à leur situation. Ils se conduisent comme les passagers d'un bateau qui seraient tombés à la mer : ils se

débattent, ils appellent au secours, et ils ne voient pas que je passe mon temps à leur envoyer des cordes pour les tirer de là. Alors, qu'est-ce que je peux faire ?

Le chemin de l'Initiation est difficile, je le sais. Je souhaiterais que vous ne trouviez aucun obstacle sur votre route, mais les événements sont plus forts que moi. Si les entités célestes écoutaient mes prières, tout se passerait dans la douceur, la gentillesse, la facilité. Mais elles pensent différemment. J'ai beau leur dire : « Ce sont mes enfants et je ne voudrais pas qu'ils souffrent », elles me répondent : « Ils ont besoin de rencontrer des obstacles, d'être secoués, car ce sont ces secousses qui les amèneront à réfléchir, à étudier, à s'analyser, à chercher des solutions. » Moi, je veux pour vous l'amour, la paix, l'harmonie, et je me montre compréhensif, indulgent, et même au-delà, je m'en rends compte, de ce qu'il faudrait pour votre bien.

Je reçois énormément de courrier. Certaines lettres commencent très raisonnablement : « Cher Maître, je serai bref, parce que je sais combien votre temps est précieux… » Suivent douze pages écrites tellement petit qu'il faut prendre une loupe pour déchiffrer. Et qu'est-ce qu'on me raconte ? Des histoires de femmes, de maris, d'amants, de maîtresses, de belles-mères, de voisins, de collègues de travail… Mais enfin, il faut comprendre que je ne peux pas résoudre les problèmes que chacun en particulier rencontre avec sa famille et son entourage. Quand apprendra-t-on à adapter à son propre cas les explications et les méthodes que je donne depuis des années pour faire face aux difficultés ?

Il m'arrive, bien sûr, de répondre à des questions personnelles, mais là encore, comment je suis compris ?… et comment mes conseils sont-ils suivis ?… On comprend souvent autre chose que ce que je dis, ou bien on applique

ces conseils maladroitement, sans faire preuve de la moindre psychologie, et alors le résultat est encore pire. Mais qui rend-on responsable de ces nouvelles difficultés ? Qui rend-on coupable d'envoûter les gens, de les rendre fous, de désagréger les familles, etc. ? Moi, évidemment.

Quand je parle, je dois donc toujours m'attendre à être mal interprété, et quelquefois, j'ai vraiment de quoi être inquiet. D'autres fois, c'est vrai, cela peut aussi donner des choses très drôles. Vous voulez un exemple ?

À l'époque où la Fraternité n'était pas encore installée dans la maison de Sèvres, nous nous réunissions sur la terrasse du parc de Saint-Cloud pour assister au lever du soleil. C'est un endroit magnifique et à cette époque* – je ne sais pas ce qu'il en est maintenant – on n'entendait pas un bruit. C'est donc là, au printemps, que je voyais chaque matin les sœurs arriver avec des chapeaux aux couleurs tellement tristes, tellement sombres ! Pourquoi porter ce marron, ce gris et ce noir quand on va assister au lever du soleil ?…

Un jour, j'ai décidé de dire quelques mots à ce sujet. J'ai suggéré qu'elles pouvaient mettre des chapeaux aux couleurs un peu plus claires, et même avec une fleur ou deux. Et le lendemain, qu'est-ce que je vois arriver ! Ce que portaient certaines d'entre elles, n'était plus un chapeau, mais un jardin : il y avait là des fleurs, des fruits, des oiseaux et des rubans de toutes les couleurs. Un de ces chapeaux, en particulier, était une véritable corbeille de fruits avec des cerises, des raisins, des pommes, des poires… Et je me disais : « Mais où est-ce qu'elles sont allées chercher tout ça ? » Devant cet étalage de fleurs et de fruits sur leur tête, j'ai vraiment dû faire des efforts pour ne pas éclater de rire. Et je me disais

* Avant 1947

aussi que, malgré l'heure matinale, elles ne pouvaient pas être passées inaperçues : en chemin, elles avaient certainement croisé quelques personnes, des ouvriers qui allaient au travail… J'imaginais les commentaires qu'ils avaient pu faire en les voyant.

C'est là que j'ai découvert combien il est délicat de faire aux femmes des remarques sur leur toilette. À nouveau donc, il a fallu que j'intervienne pour demander un peu plus de sobriété. Quelques années après, j'ai vu un jour à la télévision cette même sorte de chapeaux chargés de rubans, de fleurs et de fruits, mais c'était pour la fête des Catherinettes !* Vous voyez, rien qu'une simple affaire de chapeaux, et c'est ainsi que j'ai été compris. Alors, vous pouvez imaginer ce qui peut se produire quand il s'agit de questions beaucoup plus importantes !

« L'école de la vie »… il n'est pas rare que l'on entende employer cette expression. Mais, pour la majorité des humains, cela ne reste que des mots. On le voit : s'ils avaient vraiment compris que la vie est une école, devant chaque nouvelle difficulté ils accepteraient d'avoir de nouveaux exercices à faire, et ils diraient : « Ah ! Voilà encore une occasion de progresser ! » Et après avoir surmonté cette difficulté, ils se réjouiraient comme l'étudiant qui a été reçu à un examen.[3] Quand certaines personnes viennent me confier leurs déceptions, leurs souffrances, bien sûr, je ne peux pas rester indifférent. Mais je dois constater que leur mal vient tout d'abord de leur ignorance de cette vérité première : que nous

* À l'origine, les jeunes modistes qui étaient encore célibataires à 25 ans fêtaient la sainte Catherine (le 25 novembre) en confectionnant et en portant de tels chapeaux. Cette tradition a fini par s'étendre à toutes les jeunes filles de 25 ans non encore mariées, mais elle tend de nos jours à se perdre.

sommes tous venus sur la terre pour étudier, nous exercer. La plupart sont persuadées qu'elles ne sont là que pour connaître la facilité, le confort, les richesses, l'amour des autres, comme s'ils leur étaient naturellement dus. Eh non, tout cela n'est pas dans les projets de l'Intelligence cosmique.

Vous direz : « Mais alors, l'Intelligence cosmique veut que les humains peinent et souffrent ? » Non, l'Intelligence cosmique veut que les humains soient heureux, mais elle a fait les choses de telle sorte qu'ils ne trouveront le bonheur qu'en développant leur nature supérieure, et la nature supérieure ne se développe pas dans le confort et la facilité. Lisez les biographies des saints, des Initiés, des grands Maîtres : combien d'épreuves ils ont dû traverser, combien de luttes ils ont dû mener avant d'éveiller en eux le corps causal, sur lequel le mal et la souffrance n'ont plus aucune prise.[4]

Vous souhaitez que je vous aide, et moi aussi je souhaite vous aider. Je vous donne une lumière, des méthodes, et c'est à vous de faire le travail, pas à moi. Mais la vérité, c'est que je vous aide aussi d'une manière dont vous n'êtes pas conscients. Je me montre sévère, je vous secoue même pour que vous vous décidiez à faire des efforts ; mais ensuite, sans que vous le sachiez, dans l'invisible je vous aide par la pensée, je déblaie votre chemin, je vous envoie mon soutien. Vous l'ignorez, et c'est sans doute beaucoup mieux ainsi. Je vous aide donc de deux manières : en vous poussant à faire des efforts et en vous soutenant dans ces efforts. Je fais comme cet épicier turc que j'ai connu à Varna. Quand un mendiant venait lui réclamer quelques sous, il lui disait : « Espèce de paresseux, pourquoi tu ne travailles pas ? Je ne te donnerai rien, va-t-en ! », etc., tout un discours… Mais au moment où le mendiant s'éloignait, penaud, il lui glissait quelques pièces de monnaie dans la poche. Ça m'a beau-

coup plu et j'ai décidé de suivre son exemple : être en même temps sévère et généreux.

Lorsque je dois faire des observations à quelqu'un, je ne me contente pas de lui adresser des reproches, je lui donne mon temps, et aussi mes connaissances, mes énergies. Je sais à quel point il est difficile de travailler sur son caractère, son comportement. Comment ne pas aider celui que je pousse à faire encore des efforts ? Et je ne l'aiderai pas beaucoup si j'ouvre seulement la bouche pour lui parler sévèrement. Je dois aussi le soutenir en lui donnant quelque chose qu'il ne possède pas encore, et donc l'aimer. Quand on n'aime pas quelqu'un, on n'a aucune envie de lui donner quoi que ce soit. Alors, que celui qui n'a pas d'amour ne se mêle pas de corriger les autres, qu'il les laisse tranquilles, cela vaudra mieux pour eux et pour lui aussi.

Quand nous nous réunissons, je vous vois tous là, devant moi, et sur les visages de certains frères et sœurs je lis parfois une telle souffrance ! Je sais qu'ils cherchent sincèrement la lumière, qu'ils font des efforts, mais pour toutes sortes de raisons ils ne trouvent pas de remèdes à leurs tourments intérieurs et cela s'inscrit sur leur visage qui est creusé, buriné. Alors, quel déchirement je ressens dans mon cœur, vous ne pouvez pas savoir. Je voudrais posséder tous les pouvoirs pour les sortir de cet état, et je ne les ai pas. Mes pouvoirs sont limités, mais je tâche de faire mon possible pour les soutenir. Et je vois d'autres frères et sœurs qui souffrent aussi, mais qui refusent de comprendre et de faire des efforts. Là, ce que je ressens est très différent, bien sûr. Mais ne croyez pas que je me réjouisse en pensant qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Non, là, je suis encore plus malheureux, parce que je sais que, quoi que je fasse pour eux, je ne pourrai pas

les aider ; c'est eux qui m'en empêcheront d'une façon ou d'une autre… Et surtout quand, après m'avoir confié leurs difficultés, leurs angoisses, leurs souffrances, ils finissent par me dire : « Mais vous ne pouvez pas me comprendre !… »

Maintenant, j'ai l'habitude, j'ai si souvent entendu ces mots « vous ne pouvez pas me comprendre ! » Mais je suis quand même toujours un peu étonné. D'abord, s'ils sont tellement persuadés que je ne peux pas les comprendre, pourquoi viennent-ils me parler ? Ils perdent leur temps et me font perdre le mien. Mais je les écoute, je suis patient et je finis par leur dire : « Détrompez-vous, je vous comprends très bien, parce que je suis passé, moi aussi, par ces difficultés et ces souffrances. C'est vous qui ne comprenez pas ce que je vous explique, parce que vous ne vous êtes pas encore engagé sur le chemin où je marche. Donc, c'est vous qui devez faire des efforts pour me comprendre. Croyez-moi, vous irez beaucoup mieux, car c'est la seule façon de sortir de vos tourments. » Mais est-ce qu'ils m'entendent seulement ? Moi, quand je suis devenu le disciple du Maître Peter Deunov, je ne me serais jamais permis de lui dire qu'il ne me comprenait pas. D'abord, quel intérêt y avait-il à ce qu'il me comprenne ? Je savais que c'était à moi de le comprendre pour grandir et me renforcer.

Je connais vos difficultés, car ce que vous vivez, je l'ai vécu, et même bien pire encore. Je sais ce que c'est que d'avoir faim, d'avoir froid, d'être malade, de manquer d'argent, de ne pas avoir où se loger, de ne pas pouvoir se laver, d'être mal vêtu, d'attendre pendant des heures dans les couloirs d'une administration, d'être continuellement menacé d'expulsion, d'avoir son nom traîné dans la boue, d'être victime de complots et jeté en prison… Après toutes les privations, toutes les épreuves que j'ai dû supporter, mais

dont il n'est pas nécessaire que je vous parle, je peux entrer dans la situation de tous les humains, et même dans celle des criminels. Oui, même dans celle des criminels ! Je peux très bien comprendre que, dans certaines conditions particulièrement horribles, des êtres que rien n'avait préparés à les affronter soient poussés à commettre des crimes. Je ne leur donnerai évidemment jamais raison, mais je les comprends.

N'allez donc pas maintenant me reprocher d'être incapable d'entrer dans votre situation. C'est justement parce que je la connais et la comprends que je dois me montrer exigeant, afin de vous aider à triompher dans toutes les circonstances. Ce serait tellement plus agréable pour moi de n'avoir qu'à vous approuver, vous complimenter ! Si vous croyez que c'est facile d'être obligé de souligner chaque fois des imperfections, des lacunes ! Ah ! vous êtes étonnés ? Vous pensez que c'est facile : je n'ai qu'à ouvrir la bouche pour dire ce qui ne va pas. Eh bien, pour moi, c'est très difficile, cela me demande de grands efforts, et je reconnais même qu'il faut être déraisonnable pour se rendre à ce point antipathique aux gens. Mais je le fais pour votre bien. Pour moi, le plus facile, c'est d'être gentil, de vous sourire, de vous regarder avec amour, de vous parler avec douceur, de pardonner, et je le fais autant que je peux. Mais, en ma qualité de pédagogue, je suis obligé aussi d'être sévère et de hausser le ton. Ensuite, tout le reste de la journée je suis triste et malheureux, mais tant pis : il faut que je m'acquitte correctement de ma tâche.

Comment pouvez-vous croire qu'il m'est facile de vous faire des observations et des reproches ? Quand je vous parle de toutes les richesses que Dieu a déposées en vous, quand je vous révèle la grandeur, la beauté de l'avenir qui vous

attend, là, oui, je suis heureux. Mais vous montrer que vous êtes dans l'erreur, que vous avez mal agi, vraiment, cela ne me plaît pas. Si je le fais, c'est pour vous libérer et non pour m'imposer à vous et vous prendre votre liberté. Et est-ce que je vous ai jamais demandé un seul centime pour avoir le droit d'assister à mes conférences ? Non, mon enseignement est gratuit. Alors, si ce que je dis ne plaît pas à certains, qu'ils ne viennent plus m'écouter, c'est tout. En tout cas, ils n'ont pas le droit de me reprocher de les avoir abusés.

Moi, je vous l'ai dit, ma propre liberté me suffit, je n'ai pas besoin de la vôtre. Et contrairement à ce que beaucoup ont tendance à croire, je n'ai aucun goût, non plus, pour faire la morale : je me contente de présenter les réalités du monde psychique qui, comme la nature, obéit à des lois. Oui, les lois de la morale sont, dans le plan psychique, l'équivalent des lois de la nature.[5] Quand vous ne voyez pas que vous marchez sur des chemins qui vous conduiront à des impasses, à des abîmes, alors que moi je le vois, comment je pourrais rester là, indifférent, impassible ?… Je ne vous fais pas la morale, j'explique, c'est tout. Je vous explique ce qui est salutaire et ce qui est nocif, ce qui vous sauvera et ce qui vous perdra. Et avant de me risquer à prendre la parole en public pour expliquer quoi que ce soit, pendant des années j'ai étudié et fait des expériences. C'est quand j'ai enfin réussi à vivre d'après certaines règles de l'amour, de la sagesse et de la vérité que j'ai commencé à parler. Parler doit toujours venir après, quand on est capable de conformer sa propre vie aux lois que l'on demande aux autres de respecter. Sinon, on entre dans la catégorie des fumistes, des charlatans, des hypocrites.

Et sachez surtout que je ne me permettrais jamais d'exiger de vous des efforts que je n'ai pas faits moi-même. Tout

ce que je vous demande, je suis parvenu à le réaliser. Ce n'est pas de la théorie. Ce que je vous demande, je le vis, moi, jour et nuit. C'est pourquoi, quand je vous parle de ma vie, c'est pour vous faire comprendre qu'on peut surmonter les pires difficultés grâce à cette lumière que nous donne la Science initiatique.

Il y a des années, j'ai croisé par hasard dans la rue un frère dont je savais qu'il traversait de grandes épreuves ; et comme il avait déjà tendance à la neurasthénie, il était vraiment dans un état pitoyable. Au moment où je le rencontrai, je n'avais pas le temps de m'arrêter, et je lui proposai de venir me voir le lendemain. Le lendemain, donc, je commençai par le laisser parler et il me dit : « J'ai tout essayé, les médecins ne peuvent plus rien pour moi et je veux en finir. Mais avant, il faut que je vous dise que les quelques moments de répit que j'ai pu connaître ces derniers temps, c'est à vous que je les dois. Dans les vérités que vous nous enseignez, j'ai pu puiser quelquefois la paix, et même la joie. C'est pourquoi je veux vous dire que je vous aime beaucoup et que je vous remercie, mais maintenant je ne peux plus lutter. »

Pendant quelques secondes je me suis demandé ce que j'allais répondre à quelqu'un qui venait calmement m'annoncer qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, mettre fin à ses jours, car je sentais qu'il en était capable. Je l'ai regardé longtemps, profondément, et je lui ai dit : « Est-ce que vous croyez que ma vie à moi est facile ? Moi aussi, je me sens souvent accablé, découragé. Vous dites que vous m'aimez et que vous appréciez mon enseignement, mais vous voulez m'abandonner. Si vous m'aimiez vraiment, vous ne penseriez pas à mourir, vous vivriez pour m'aider. Comme moi, vous vous efforceriez de faire quelque chose pour les autres. Je vous en supplie, essayez, je vous aiderai par mes pensées et

mes prières, je crois que vous pouvez guérir. » Et je l'ai aussi un peu secoué, car on n'aide pas les gens si on leur montre qu'on les comprend trop bien. Il est resté un moment silencieux, puis il m'a dit : « Je n'avais pas considéré la situation de ce point de vue. Ce sera difficile, mais je vais essayer de faire ce que vous me demandez. » Quelque temps après, il m'a écrit que, même s'il passait encore par des moments très pénibles, il se sentait sur la voie de la guérison et ne pensait plus au suicide. Il avait compris qu'on peut surmonter ses souffrances en cherchant à faire quelque chose pour les autres, et c'est cela qui l'a sauvé.

Ce qu'il y a tout de même de plus étonnant pour moi, c'est qu'on est toujours prêt à soupçonner un Maître spirituel de menacer la liberté de ses disciples, mais on ne se demande pas quelle liberté les disciples laissent à leur Maître. Ils trouvent normal de le modeler dans leur tête pour qu'il soit tel qu'ils le souhaitent et réponde à toutes leurs attentes, et s'il ne le fait pas, alors, que de critiques ! Mais oui, combien attendent de moi que je les entretienne dans leurs goûts, leurs opinions… pour ne pas dire leurs faiblesses et leurs passions ! Je dois seulement leur raconter ce qu'ils ont envie d'entendre, ne pas les bousculer dans leurs habitudes, et ils ne retiennent de mes paroles que les idées et les conseils qui ne leur demandent pas d'efforts. Et moi, comme un pilote, je dois rester vigilant et tenir fermement le gouvernail pour que le navire ne parte pas à la dérive emporté par toutes sortes de courants contraires.

Et savez-vous ce qui est le plus dangereux pour la liberté d'un Maître spirituel ? L'amour de ses disciples. Que ce soient des femmes, des hommes, quels sont ceux qui ne veulent pas attirer son attention, avoir sa préférence ? Bien

sûr, c'est normal, mais que de complications ! Quelquefois, j'aperçois dans la salle un frère ou une sœur qui aurait besoin que je le soutienne, que je l'encourage… Je pourrais le faire par un regard, car par un regard il m'est possible d'exprimer beaucoup de choses de mon cœur et de mon âme. Mais je ne le fais pas, car je sais que d'autres à côté vont penser : « Et pourquoi il ne me regarde pas, moi aussi ? » Alors, quand je veux envoyer mon amour et ma lumière à ceux, je le sens, qui ont besoin que je les soutienne dans leurs efforts, je ferme les yeux. Car de même que l'on peut parler dans le silence, on peut regarder en fermant les yeux.

Eh oui, pour un Maître spirituel, l'amour de ceux qui le suivent peut être la pire des chaînes.[6] Il y a des années, une femme qui avait assisté à quelques-unes de mes conférences est venue me déclarer que j'étais l'être le plus extraordinaire qu'elle ait jamais rencontré et qu'elle avait décidé de m'épouser. Elle était mariée, elle avait des enfants dont l'un était même un peu plus âgé que moi, mais ce n'était pas pour elle un obstacle. Et quand elle comprit que je ne céderais pas à ses avances, elle s'est déchaînée. Il y avait alors dix ans que j'étais en France et j'allais recevoir des papiers qui m'accordaient définitivement le droit de résidence. Elle l'apprit et, pour se venger, elle alla voir la police et fit tout ce qu'elle pouvait pour que je n'obtienne pas ces papiers, me présentant comme un homme dangereux.

Et toutes ces déclarations d'amour que j'ai reçues dans ma vie ! Des pages et des pages… Mais ne croyez pas que j'en sois fier. Chaque fois, je voyais arriver les pièges et les fardeaux. Vous n'imaginez pas combien j'ai dû apprendre à me méfier de l'amour des humains. Quelquefois, ce sont même de très jeunes filles qui ont décidé de se marier avec moi. Certaines ont à peine plus de vingt ans, moi je

suis un vieillard et elles veulent m'épouser ! Elles assistent à mes conférences et, au lieu d'être attentives à des vérités qui seraient tellement utiles pour leur avenir, elles restent emberlificotées dans leurs sentiments : elles se contentent de me regarder sans rien écouter, sans rien apprendre.

Et dans quelle situation cela me met, moi, vis-à-vis des parents de ces jeunes filles qui souhaiteraient tellement les voir mener, enfin, une vie normale avec un mari et des enfants ? Ils n'arrivent pas à leur faire entendre raison, moi non plus, et alors quels soucis pour moi ! Car évidemment, c'est moi qui suis jugé responsable de leur avoir inspiré de tels sentiments. Je vous assure, on ne se rend pas compte ! Parce qu'on me voit sur une estrade en train d'exposer des vérités de l'âme et de l'esprit devant un public qui paraît attentif, on croit que ma vie est simple. Détrompez-vous !… Combien de fois je dois me protéger des pensées, des sentiments et des initiatives tellement peu raisonnables des uns ou des autres !

Un jour, au Bonfin, on m'a prévenu qu'une jeune femme souhaitait me rencontrer. Elle parlait, paraît-il, de moi en des termes extraordinaires : d'après elle, j'étais le plus grand Maître vivant, etc., etc. On m'a montré sa photo, elle était très jolie, mais en voyant son regard, je me suis méfié. Puisqu'elle était mariée, j'ai demandé qu'elle vienne avec son mari. Il l'a donc accompagnée, nous avons parlé de différentes choses et elle est repartie encore plus enchantée de moi.

Mais voilà que, quelques jours après, j'entends frapper à ma porte. J'ouvre et je vois cette même jeune femme. Sans que je l'y invite, elle entre chez moi et m'explique qu'elle vient me soigner car, lors de sa précédente visite, elle avait diagnostiqué que j'avais toutes sortes de maladies. Oui,

et elle a énuméré mes organes malades : les poumons, le cœur, la rate, les intestins, le foie… Vraiment, j'étais très mal en point. Pour me guérir, elle apportait une bouteille qui contenait un mélange d'huiles qu'elle avait spécialement préparé pour moi. Et avec un toupet incroyable, la voilà qui me demande de me déshabiller pour qu'elle puisse me faire un massage. Alors là, j'étais sidéré ! Je lui dis : « Je n'ai jamais autorisé personne à me faire des massages. Comment pouvez-vous imaginer que je vais accepter cela de vous ? Et d'abord, dites-moi ce qu'il y a dans cette bouteille. – Ah non, je ne peux pas vous le dire. – Très bien, en tout cas, il n'est pas question que vous me touchiez. »

Cela l'a rendue furieuse, elle me foudroyait du regard en prétendant qu'elle était une grande clairvoyante (si elle l'avait été ne serait-ce qu'un peu, elle aurait « vu » comment j'allais la recevoir), qu'elle avait parcouru des milliers de constellations, qu'elle avait reçu toutes les Initiations, qu'elle pouvait guérir n'importe quelle maladie… Puis elle s'est dirigée vers la porte pour s'en aller. Alors là, je lui ai dit : « Non, puisque vous êtes venue, vous allez rester encore quelques minutes, parce qu'il y a certaines vérités que vous avez besoin d'entendre. » Il n'est pas nécessaire que je vous répète maintenant ce que je lui ai dit, mais j'ai été terrible, parce que ce genre de femmes est un danger public. À la fin, dans sa colère, elle a eu un geste brusque et, sans le vouloir, elle a cassé sa bouteille : il y avait du liquide partout, et il a fallu que je nettoie après son départ. Bien sûr, elle est allée ensuite se plaindre de moi à un tas de gens, et tout d'un coup je n'étais plus le plus grand Maître sur la terre. Merci Seigneur, tant mieux !

J'aurais encore bien d'autres histoires semblables à raconter, et certaines beaucoup moins amusantes, mais ça suffit

comme ça. Je ne me plains pas, mais quand on m'accuse de priver les autres de leur liberté, il faudrait peut-être se demander aussi quel cas on fait de la mienne. Si vous croyez que je tire de grands avantages à vivre au milieu de vous ! Certains jours, je me sentirais tellement mieux si je pouvais m'éloigner un peu et oublier tous les soucis que vous me créez. Pour être heureux, je n'ai pas besoin d'être entouré. Intérieurement, je ne me sens jamais seul, car j'ai appris à vivre en communion avec les présences les plus lumineuses, les plus poétiques du ciel et de la terre. Il me suffit d'ouvrir ma fenêtre le matin et de remplir mes yeux de la lumière du jour pour être comblé.

Quelquefois, quand je suis fatigué d'entendre les histoires, toujours les mêmes, qu'on vient me raconter, il m'arrive de convoquer Nastradine Hodja*. Je l'appelle : « Nastradine Hodja, viens donc par ici ! » Alors il arrive, coiffé de son grand turban, et il me parle de sa femme, Fatmé, de ses voisins, de son bourricot, de son minaret sur lequel il monte pour chanter et appeler les fidèles à la prière… Il est vraiment drôle, ce Nastradine Hodja. Il dit des choses dont on ne sait jamais bien si elles sont sages ou insensées, et il raisonne de façon tellement originale ! Je l'écoute, et ça y est, je commence à rire. Heureusement qu'il n'y a personne pour me voir !

* En 1396, la Bulgarie fut annexée par l'empire ottoman et resta sous sa domination jusqu'en 1878, aussi sa culture a-t-elle reçu l'influence de l'Islam.

Mulla Nasrudin (Nastradine Hodja pour les Bulgares) est le héros, aux multiples facettes, d'un grand nombre d'anecdotes humoristiques destinées à illustrer certains aspects de la doctrine soufie. Il est connu depuis l'Afghanistan jusqu'aux Balkans. Voir Idries Shah : *Les exploits de l'incomparable Mulla Nasrudin,* Le Courrier du Livre. Ou encore *Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja,* recueillies et présentées par Jean-Louis Maunoury, éditions Phébus Libretto.

Vous direz : « Mais tout de même, les frères et les sœurs ne vous causent pas que des soucis, vous devez être heureux parfois de sentir leur respect, leur amour. Et sans doute y en a-t-il aussi certains pour qui vous avez une préférence. » Oui, bien sûr, c'est impossible autrement. Qui peut nier que, par tempérament, on a spontanément plus d'affinités avec certains êtres qu'avec d'autres ? Mais je ne montre pas mes préférences, car du point de vue pédagogique cela ne donnerait pas de bons résultats. Celui qui se sent préféré a tendance à relâcher ses efforts, à devenir vaniteux, exigeant, ce qui est mauvais pour son évolution. Quant aux autres, à côté, qui voient cette préférence, ils trouvent que ce n'est pas juste, car eux aussi aiment leur Maître ; la jalousie commence alors à s'insinuer en eux, et ces sentiments ne peuvent pas les aider non plus. Ma situation est identique à celle des parents vis-à-vis de leurs enfants : si des parents ont une préférence pour un de leurs enfants, cela n'a rien de répréhensible, mais jamais ils ne doivent la montrer. Moi aussi, il faut que j'agisse comme un père : si j'ai quelques préférences, je tâche de ne pas les montrer.

C'est un très grand sacrifice que fait un Maître spirituel en s'incarnant sur la terre pour instruire les humains : il dépense là beaucoup de temps et d'énergies qu'il pourrait consacrer à son propre développement. Vous direz : « Mais il n'a pas déjà terminé son travail ? » Il a peut-être terminé un certain travail, mais il y a toujours un degré supérieur à atteindre, une plus grande lumière, de plus grands pouvoirs à acquérir. S'il est sans cesse accaparé par ses disciples, il n'est plus tellement libre de son temps et de ses activités. Mais il accepte, car pour le travail qu'il a commencé avec eux, il doit se montrer patient.[7] Quelquefois il s'arrête

un moment pour les attendre, mais jamais il ne revient en arrière. Quand les disciples le rejoignent, il est heureux et il repart afin de les entraîner plus haut… Et moi, je suis souvent obligé de m'arrêter pour vous attendre, c'est mon cœur qui m'y pousse. Il m'arrive de lui faire des reproches, à ce cœur, parce qu'il m'empêche de m'en tenir aux décisions que j'avais prises. Il me chuchote : « Patiente encore, attends un peu. » Je veux être sévère, mais la minute d'après, ce cœur que ma mère m'a donné, car en cela je lui ressemble beaucoup, me pousse à l'indulgence.

Mais j'insiste tout de même pour que vous avanciez. C'est vrai, j'insiste, parce que votre avenir me touche : je veux que vous soyez mieux portants, plus sages, plus beaux, plus heureux. Ça, je le souhaite chaque jour. Vous, vous ne pensez pas tellement à votre avenir, c'est moi qui dois y penser pour vous. Mais comment me faire comprendre ? Je cherche jour et nuit des arguments, des méthodes, car je sais que si vous n'acceptez pas ce qui vient de moi, c'est la vie qui se chargera de vous le faire comprendre, et elle, elle le fera sans ménagement, à coups de massue.

Mais je dois vous laisser libres, j'ai seulement la charge d'expliquer et j'explique. Si vous ne prêtez pas attention à ce que je vous dis, eh bien, tant pis. Bien sûr, c'est fatigant ; bien sûr, c'est aussi décourageant parfois d'user son temps et ses énergies à essayer de convaincre des têtes dures qui, tout en réclamant mon aide, ne tiennent pas compte de mes conseils. Mais je n'ai pas le droit de vous obliger à quoi que ce soit. Ce que vous faites ensuite ne regarde que vous. Moi, je continue mon travail, et même si vous ne recevez pas ce que je vous donne, ce ne sera pas perdu, cela me reviendra : c'est une loi. Mais si je peux vous aider, je serai l'homme le plus heureux. Je ne pense qu'à cela nuit et jour : vous être

utile. Il m'est impossible de faire autrement, et je continuerai, quoi qu'il arrive.

Les humains cherchent surtout à avoir pour amis des gens agréables qui flattent leurs goûts, leurs instincts. Celui qui leur dit comment avancer, comment se dépasser, oh là là, il faut le fuir ! Pourtant, il n'y a pas de meilleur ami qu'un Maître spirituel, car il représente la tête qui connaît la direction. Cette tête, bien sûr, ne procure pas que des sensations agréables, mais de temps à autre, quand le disciple étouffe ou se noie, quand il ne sait plus où il en est, il se décide, enfin, à avoir recours à elle pour respirer un peu et retrouver le chemin... Ce qui est triste, c'est que souvent, ça ne dure pas, et il retourne barboter dans les marécages.

Mais s'il y a pourtant une chose dont je suis sûr, c'est qu'un jour vous serez obligés de reconnaître que j'ai été votre meilleur ami, un ami comme vous n'en trouverez nulle part ailleurs ; et alors, rien ni personne ne pourra vous arrêter dans votre marche vers la lumière et la liberté. Pour le moment, non seulement vous ne vous êtes pas encore bien rendu compte que je suis votre ami, mais il arrive parfois que vous me considériez comme votre ennemi, alors que je veux seulement vous éviter de souffrir. Quand vous finirez par le comprendre – pourvu que ce ne soit pas trop tard ! – vous irez me chercher jusque sur les autres planètes pour me remercier.

Notes

1. Cf. ***Marchez tant que vous avez la lumière***, Coll. Izvor n° 244, chap. XII : « Au service du Principe divin ».
2. Cf. ***La liberté, victoire de l'esprit***, Coll. Izvor n° 211, chap. VI : « La véritable liberté est une consécration ».
3. Cf. ***Aux sources inaltérables de la joie***, Coll. Izvor n° 242, chap. V : « À l'école de la vie : les leçons de l'Intelligence cosmique ».
4. Cf. ***La vie psychique : éléments et structures***, Coll. Izvor n° 222, chap. X : « Le corps causal ».
5. Cf. ***L'homme à la conquête de sa destinée***, Coll. Izvor n° 202, chap. VI : « Lois de la nature et lois morales ».
6. Cf. ***La vérité, fruit de la sagesse et de l'amour***, Coll. Izvor n° 234, chap. IV : « L'amour du disciple, la sagesse du Maître ».
7. Cf. ***Le rire du sage***, Coll. Izvor n° 243, chap. XI : « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur ».

18

D’autres vous aident à travers moi

Pourquoi j'ai voulu être libre ? Pourquoi je n'ai pas fondé de famille ?… Toute volonté d'être libre ne se justifie que si on prend d'autres engagements. Et moi, j'avais des engagements vis-à-vis d'une autre famille, ma famille spirituelle. J'ai des enfants à nourrir, et chaque jour, je demande aux entités célestes de m'éclairer pour pouvoir leur apporter la meilleure nourriture. Car c'est cela ma tâche : vous nourrir.

Je vous l'ai déjà dit, je suis un cuisinier, et comme tout bon cuisinier, avant de vous présenter un plat, je le goûte. Si je trouve qu'il manque un ingrédient ou qu'il n'est pas suffisamment cuit, j'attends encore. Je ne vous ai jamais rien présenté jusqu'à maintenant qui n'ait été préalablement goûté, vérifié des centaines de fois. Et c'est seulement après avoir constaté que mon plat est nourrissant, savoureux, que je vous l'apporte ; puis, je passe à une autre recette. Dans mon restaurant, vous êtes donc invités à goûter les meilleurs plats, les mets les plus délicieux et toujours nouveaux.

Cette nourriture que je vous donne, quand vous saurez la prendre avec beaucoup d'attention, d'amour et de

reconnaissance, vous pourrez la transformer immédiatement en lumière et en santé. Si je doutais qu'il en soit ainsi, si je sentais que cette nourriture est indigeste ou malsaine, je fermerais immédiatement le restaurant, car je ne veux pas que mon nom et mes actes soient inscrits quelque part comme ceux d'un être malfaisant. Je ne veux pas que les Seigneurs des destinées me fassent comparaître un jour devant eux pour me dire : « Regarde où tu as amené ces pauvres humains. Retourne sur la terre pour réparer tes fautes. »

Comme tout le monde, j'ai fait des voyages en train, la nuit. C'était l'époque où les chemins de fer n'étaient pas aussi perfectionnés qu'aujourd'hui, et les locomotives, qui fonctionnaient au charbon, dégageaient des nuages de fumée noire. Durant ces longs trajets, il m'arrivait de penser au conducteur du train, là-bas devant, ses yeux brillants dans la nuit scrutant l'obscurité, attentif à chacun de ses gestes, afin d'amener tous les passagers à bon port. Je me disais : « Pendant que les uns lisent, ou dorment, ou parlent, ou échangent des baisers, lui, il veille, il ne peut pas se permettre la moindre inattention, la moindre défaillance. Chaque fois que le train s'arrête, des voyageurs descendent, contents d'être arrivés, mais ont-ils seulement une pensée, un regard pour cet homme grâce à qui ils sont là sains et saufs ?… Et lui qui les voit s'en aller, il n'est même pas étonné que personne ne vienne le saluer et le remercier. » Oui, voilà les réflexions que je me faisais. C'est pourquoi, chaque fois, en descendant du train, j'avais l'habitude de remonter jusqu'à la locomotive, de saluer le conducteur en le remerciant. Et quelle surprise, quelle joie je lisais sur son visage ! Ses yeux brillaient et il me souriait de toutes ses dents qui apparaissaient tellement blanches dans ce visage noirci par la fumée. Alors, moi aussi je partais heureux.

Pourquoi je rappelle maintenant ces souvenirs ? Parce que je me sens comme ce conducteur de train qui file dans la nuit avec une foule de voyageurs à bord. Ce train, c'est la Fraternité, et je veux que vous arriviez tous sains et saufs à destination. Vous ignorez encore combien est développé chez moi le sens des responsabilités. Les idées et les méthodes que je vous présente, je les ai expérimentées pendant des années avant de vous les donner. Je tremble à la pensée de devoir répondre un jour de quelque transgression que ce soit devant ceux qui m'ont envoyé. Le jugement des humains ne m'impressionne pas, ce n'est pas eux qui ont fait les décrets auxquels sont soumis l'univers et les créatures qui le peuplent.

Si je me laissais aller à mon imagination, je sais que moi aussi je pourrais vous raconter toutes sortes d'histoires à dormir debout et vous amener dans des régions qui vous paraîtraient peut-être extrêmement séduisantes, mais où vous vous perdriez. C'est pourquoi je suis vigilant, je n'accepte pas toutes les idées qui me passent par la tête, je les examine attentivement et je fais un tri. J'ai conscience d'être responsable devant Dieu de l'âme de tous ceux qui viennent auprès de moi, et c'est la plus grande des responsabilités ; je sais les risques que je cours si je vous trompais ou vous égarais. Alors, dites-vous bien que ce n'est pas seulement pour vous, c'est pour moi aussi, pour ne pas me perdre, que je m'efforce de vous conduire dans la lumière. Ce souci que j'ai de ma famille spirituelle m'oblige non seulement à être vigilant mais à toujours chercher de nouvelles richesses, de nouvelles forces pour pouvoir vous aider. Et c'est grâce à ce souci que je reçois de plus en plus l'aide et le soutien d'en haut.

Je garde toujours à l'esprit que j'aurai un jour à me présenter devant les entités célestes qui me demanderont ce que

j'ai fait pour vous rendre meilleurs, plus purs, plus forts. C'est d'abord l'estime et l'amour de ces entités que je veux gagner ; si je gagne aussi votre estime et votre amour, c'est très bien, mais ce n'est pas cela que je dois chercher. Pour ne pas vous égarer, je dois d'abord porter mon regard vers les entités célestes, leur donner la première place. Et c'est parce que je commence par penser à elles que vous êtes à l'abri. Si mes préoccupations s'arrêtaient à vous, si c'était vous d'abord que je m'efforçais de satisfaire, là, oui, vous seriez en danger.

Vous ne savez pas toutes les erreurs que l'on peut commettre quand on concentre son attention sur les humains. Avec les meilleures intentions du monde, involontairement, on finit par les égarer. Je sais que parfois vous vous demandez si vous comptez pour moi. Oui, bien sûr, mais pas comme certains le souhaiteraient. C'est votre Moi supérieur qui compte pour moi, votre Moi supérieur dont je m'efforce de vous faire prendre conscience en vous donnant les moyens de le développer, de le nourrir. Et c'est justement parce que je veux nourrir votre Moi supérieur que je porte d'abord mon regard vers le monde divin. Autant le monde divin compte pour moi, autant compte aussi pour moi votre Moi supérieur qui est votre seul vrai moi. Voilà ce que vous devez comprendre.

Et de même qu'il est souhaitable que vous sachiez dans quel sens vous comptez pour moi, il est souhaitable que vous sachiez aussi dans quel sens je dois compter pour vous afin d'éviter certains malentendus. Quand il arrive que des frères et des sœurs me disent ou m'écrivent qu'ils m'aiment, qu'ils se mettent à ma disposition, qu'est-ce que je fais à ce moment-là ? Je me tourne vers le Seigneur et je Lui dis : « Seigneur, ce n'est pas à moi, c'est à Toi que cette

âme donne tout. Prends-la sous ta protection, occupe-Toi d'elle… Envoie-lui tes anges pour la soutenir dans ses efforts sur le chemin de la lumière. Moi, je n'ai pas besoin de cet amour, et je n'ai pas besoin que l'on me serve. »

Votre dévouement, votre amour, jamais je ne les utiliserai pour moi. Si vous sentez que, grâce à cet amour, vous vous épanouissez, vous vous renforcez, vous êtes inspiré, continuez : vous ne risquez rien. Pourquoi ? Parce que je me considère seulement comme une boîte aux lettres, oui, une boîte aux lettres ! Votre amour, c'est des lettres que je reçois et que je transmets en haut. Je dis : « Seigneur, à travers moi, c'est à Toi en réalité que s'adresse cet amour. À travers moi, c'est Toi qu'ils cherchent, c'est Toi qu'ils aiment, c'est Toi qu'ils vénèrent, pas moi. » Et voilà, la lettre est partie. Est-ce que vous commencez à me comprendre ? Je ne dois compter pour vous que dans le sens où je suis cette boîte aux lettres qui transmettra votre dévotion et votre amour au Seigneur.

Et quand je reçois des remerciements, des éloges, des témoignages d'admiration, je les transmets aussi en haut où ils sont reçus par des entités spirituelles qui s'en serviront ensuite pour leur travail. Car je me méfie des compliments et des louanges qu'on peut m'adresser, je sais quels dangers ils représentent. Même parmi les grands Initiés, combien ont sombré, parce que l'admiration et la vénération de leur entourage avaient fini par leur faire croire qu'ils étaient des divinités. C'est pourquoi je prends des précautions, et j'espère qu'elles sont suffisantes.

Il y a un certain travail intérieur à faire pour supporter les critiques, mais il y a un autre travail à faire quand on reçoit des louanges ; ça non plus, il ne faut pas l'oublier. Donc, quand je reçois des témoignages d'estime, d'admi-

ration, je sens que je dois être vigilant et, intérieurement, je me lie au Seigneur. Je Lui dis : « S'il est vrai que je fais quelques bonnes choses, ce n'est pas à moi, Seigneur Dieu, c'est à Toi qu'en revient le mérite. » Et à moi, je me dis : « Tu ne dois pas te révolter quand on te calomnie et te persécute, mais tu dois encore moins t'enorgueillir quand on te loue. Persécutions ou louanges, tu dois déposer tout cela devant le trône de Dieu. »

Cet amour, cette reconnaissance que je reçois de la part de différentes personnes et que je ne garde pas pour moi, c'est comme de l'or que je place dans les banques célestes. Et quand j'ai besoin d'être soutenu dans mon travail pour vous, je sais que je peux me tourner vers le Ciel, et je reçois de l'aide. Sous quelle forme ? Sous toutes sortes de formes. C'est cela le mystère et la richesse de la vie spirituelle. Quand vous me confiez vos soucis, vos souffrances, vos aspirations, ce n'est pas nécessairement de moi que vous recevez une réponse ou un apaisement ; pour moi seul, ce serait une trop lourde charge. Vous les recevez de mes amis en haut.

Vous avez vu les enfants, le matin, quand nous descendons du Rocher, après le lever du soleil : ils m'accompagnent et ils veulent tous mettre leur main dans la mienne. C'est un geste plein de signification, y avez-vous réfléchi ? Pour être soutenu, protégé, il faut chercher un être plus sage, plus fort, et lui donner la main. Moi, tandis que je descends avec ces enfants, je pense que je dois agir comme eux. Oui, je veux être comme un enfant et mettre ma main dans celle des êtres supérieurs pour qu'ils me donnent la lumière et la force.[1] Si je ne le faisais pas, je serais écrasé par toutes les demandes et les soucis dont je suis assailli. Mais je mets ma main dans la leur et c'est eux qui s'occupent de régler les problèmes.

Heureusement, je suis entouré d'esprits qui acceptent de se charger de vous. Vous ne les connaissez pas. Vous vous adressez à moi, mais souvent ce sont d'autres qui vous répondent, et pas toujours les mêmes. Disons, pour prendre une image, que vous faites mon numéro de téléphone, mais ce sont d'autres qui vous écoutent. Moi, je peux ne rien voir, ne rien sentir, ne rien entendre, mais ceux qui sont autour de moi voient, entendent et sentent. Je suis très privilégié, car dans le monde invisible j'ai beaucoup d'amis qui m'aident pour mon travail, et parfois ces amis d'en haut vous disent : « Ne vous inquiétez pas si votre Maître n'est pas aussi disponible que vous le souhaiteriez pour vous écouter, pour vous parler, pour vous aider ; nous, nous sommes là, et tant que vous chercherez la lumière, nous vous soutiendrons. »

Notre Enseignement se répand dans le monde entier par les livres. Comment pourrais-je, si j'étais seul, aider toutes ces âmes lointaines qui font désormais appel à moi ? Mais je sais que je peux les confier à mes amis. Il arrive que ces amis prennent avec humilité mon visage pour apparaître devant les yeux intérieurs de quelqu'un, afin de l'aider, le guérir, l'instruire, alors même que je suis occupé à tout autre chose. Car ce qui leur importe seulement, c'est le travail à réaliser pour le Royaume de Dieu. Derrière moi, il y a donc des milliers d'entités qui valent mieux que moi, qui sont plus sages et plus saintes, des entités qui se sont mises au service de la Cause divine et qui acceptent de m'aider dans ma tâche.

Et je ne suis pas seulement soutenu par les amis qui sont autour de moi, mais aussi par ceux qui sont en moi. Pour prendre une autre image, je vous dirai que je représente une sorte de firme : de nombreuses entités habitent en moi et

elles se manifestent à mon insu en prenant mon apparence. Combien de personnes me l'ont dit ! Elles avaient, par exemple, perdu un objet très précieux, elles étaient malades ou découragées, ou elles avaient un problème difficile à résoudre : elles m'ont demandé de l'aide par la pensée et, pendant leur sommeil, elles m'ont vu apparaître pour leur indiquer ce qu'elles devaient faire. D'autres, qui ne m'ont jamais rencontré, ont reconnu, en voyant ma photo, un visage qu'elles avaient déjà aperçu en rêve.

Moi, évidemment, je suis ignorant de ces faits quand ils se produisent, mais je sais qu'ils sont possibles. Certaines personnes m'ont dit qu'en prononçant mon nom elles ont évité un grave accident de voiture ou mis en fuite un agresseur. Là encore, c'est possible. Pourtant, je vous demanderai de ne pas trop compter sur moi pour vous venir miraculeusement en aide, vous guérir ou vous sauver. Soyez vigilants, ne vous exposez pas imprudemment aux dangers, car même si j'ai certains pouvoirs pour intervenir dans le monde invisible, la réponse ne dépend pas de moi. J'ignore le plus souvent ce que fait cette partie de moi qui est un être collectif. Elle agit à mon insu, mais elle n'agit que dans certaines conditions, et ce n'est jamais moi qui décide quand et comment vous devez recevoir de l'aide.

Combien de fois il arrive que je sente soudain des énergies me quitter ! C'est une sensation spéciale qui se manifeste presque toujours de la même manière : une sorte de fatigue s'abat sur moi, mais une fatigue qui n'est pas la mienne. Je sais, à ce moment-là, que quelqu'un a besoin de moi et m'appelle au secours. Quelle est la personne qui fait ainsi appel à moi, ça je ne le sais pas, et je n'ai pas besoin de le savoir. Autant que je le peux, j'essaie de lui venir en aide. Je me concentre, et c'est comme si, pendant un moment, je

quittais mon corps pour aller à sa rencontre ; puis je reviens. Et quelque temps après, je reçois une lettre où on m'écrit, par exemple : « Ô Maître, j'avais hier une douleur insupportable dans le bras droit, alors je me suis concentré sur vous, et maintenant je n'ai plus mal. » Oui, et moi j'ai ressenti la même douleur au même endroit.

Et cela n'est qu'un petit exemple. Je reçois beaucoup de lettres de ce genre. Jour et nuit, on fait appel à moi, et ce n'est pas toujours raisonnable. Au lieu de chercher à se guérir et à résoudre ses problèmes en utilisant les méthodes que j'ai indiquées, d'une façon ou d'une autre c'est toujours à moi que l'on s'adresse. Si c'était moi qui devais chaque fois intervenir, il y a longtemps que je serais mort d'épuisement. Alors, je me tourne vers cet être collectif qui vit en moi et dont j'ignore depuis quand il m'habite. Il se faufile partout pour voir, entendre… C'est ce qui explique que vous saisissez parfois mes pensées, ou que je poursuive une conversation que vous avez eue auparavant entre vous, loin de moi. Est-ce moi qui capte votre pensée ou l'inverse ?

J'ignore encore de quoi cet être qui m'habite est capable. De temps en temps, je l'invite et je l'écoute… Il lui arrive de ne pas me répondre quand je l'appelle, mais je ne me décourage pas. Souvent, je lui dis : « Toi, tu sais tout, tu peux tout. Alors, je t'en prie, penche-toi sur le cas de tel ou tel qui souffre. Moi, je suis faible, mais toi, je te connais, tu es puissant. » Évidemment, je ne peux pas l'obliger à intervenir, mais il m'a souvent montré ce qu'il est capable de faire. C'est cet être qui a le pouvoir de vous aider à distance et de vous instruire aussi pendant la nuit. Mais ne l'appelez pas pour n'importe quoi. De toute façon rien ne peut le forcer à satisfaire vos demandes. Il vient lorsque vous vous manifestez comme des enfants de Dieu désireux de vous consacrer à

des tâches nobles. Il ne viendra jamais si vous voulez le faire servir à des entreprises égoïstes ou malhonnêtes.

Ces réalités de la vie spirituelle sont difficiles à saisir, et même simplement à croire, je le sais, et je peux seulement essayer de me faire comprendre en utilisant des analogies. Quand vous vous adressez à moi, je suis comme une icône devant laquelle vous priez : à travers moi, vos prières atteignent des entités plus hautes.[2] Considérez-moi seulement comme un intermédiaire ; si vous avez confiance en moi, si vous êtes honnête et sincère, vous obtiendrez toujours une réponse. Ce qui importe, c'est vous, dans quel but, dans quel état d'esprit vous vous adressez à moi. Il est souhaitable d'avoir un Maître sage et généreux, mais n'oubliez pas que l'élément déterminant, c'est vous. C'est ce que vous portez en vous qui attire de l'espace les courants et les éléments de même nature.

La vie intérieure obéit à la loi de l'affinité. Même si je ne suis pas capable de vous aider comme vous le souhaitez, d'autres le feront à travers moi. Puisque le point de départ, c'est vous, si vous adoptez l'attitude convenable, vous serez entendu. Commencez par purifier et éclairer vos sentiments et vos pensées, sans vous demander sous quelle forme vous viendra l'aide que vous demandez. Et si, en apparence, vous recevez le contraire de ce que vous attendez, ne vous révoltez pas, et ne perdez pas courage non plus. Cherchez plutôt les raisons de ce qui vous arrive et continuez à travailler.

Les charges d'un Maître spirituel sont accablantes, et s'il ne s'y était pas depuis longtemps préparé, il serait vite écrasé. Sans le savoir, sans le vouloir, ce sont ses disciples qui l'épuisent. Et ils appellent ça amour ! Oui, c'est parce qu'ils aiment leur Maître qu'ils réclament sans cesse son atten-

tion, son temps, son aide. Et quand ils se sont mis dans des situations invraisemblables, ils se tournent vers ce Maître qu'ils aiment tellement, ce Maître en qui ils ont tellement confiance. Et qu'est-ce qui permet au Maître de résister ? Je vous répondrai encore par une analogie.

Imaginez un énorme bloc de pierre : comme il subit l'attraction terrestre, il est très pesant, et personne ne peut le soulever. Mais voici qu'on trouve le moyen de l'éloigner suffisamment de la terre pour qu'il échappe à cette attraction : il ne pèse plus, il est léger, il flotte même. La conclusion, c'est que pour celui qui a appris à transporter ses fardeaux très haut, au-delà de la limite de l'attraction terrestre, non seulement ils ne pèsent plus, mais ce sont eux qui le soulèvent comme un ballon, et il monte, il monte… Parce qu'un Maître spirituel consacre sa vie à servir le Seigneur, à propager la lumière, même écrasantes, les charges qui pèsent sur lui ne l'écrasent pas. La nature de ses préoccupations l'arrache, pour ainsi dire, à l'attraction terrestre. En se mettant au service du Seigneur et des humains qu'il veut éclairer, en réalité, c'est lui-même qu'il sert, son Moi supérieur. Puisque son Moi supérieur vit dans le soleil, il se trouve projeté dans le soleil.[3] Et là, dans le soleil, que pèsent les fardeaux de la terre ?

Notes

1. Cf. ***Nouvelle lumière sur les Évangiles***, Coll. Izvor n° 217, chap. II : « Si vous ne devenez pas comme des enfants », et ***L'amour plus grand que la foi***, Coll. Izvor n° 239, chap. VIII : « Si vous ne devenez pas comme des enfants… ».

2. Cf. ***« En esprit et en vérité »***, Coll. Izvor n° 235, chap. XII : « L'image, simple support pour la prière ».

3. Cf. ***Les splendeurs de Tiphéreth – Le soleil dans la pratique spirituelle***, Œuvres complètes, t. 10, chap. III : « Notre Moi supérieur habite dans le soleil ».

19

Seul ce qui est irréalisable est réel

Quand je suis entré en contact avec la philosophie des Initiés, j'étais très jeune, mais j'ai immédiatement senti que cela valait la peine de tout sacrifier pour elle. C'est pourquoi, dans ma tête d'adolescent sans expérience j'imaginais que si j'avais la possibilité de présenter aux humains les vérités de la Science initiatique, leur clarté, leur beauté, ils ne pourraient pas ne pas les accepter. Mon Dieu, que j'étais naïf! Et combien de fois j'ai été étonné de constater que ces vérités ne produisaient aucun effet sur certains, et même sur la plupart d'entre eux. Ou alors, l'effet était bien faible, et que j'ai été déçu! Je n'arrivais pas à comprendre que ce qui m'avait, moi, immédiatement convaincu, et avec une telle force, pouvait ne pas convaincre les autres. C'est là que j'ai été obligé de me pencher sur les mystères de la nature humaine : qu'est-ce qui fait que, devant l'évidence, l'évidence de ce qui est vrai, de ce qui est bon et de ce qui est beau, on puisse choisir de se tromper et de s'enfoncer dans les déceptions, les malheurs et la laideur ?[1]

Tous les humains sont habités par des désirs, des ambitions qu'ils cherchent à réaliser. Que ce soit la richesse, la

beauté, le savoir, le pouvoir, la gloire, les plaisirs, etc., ils y dépensent leur temps et leurs énergies. Mais une fois le but atteint, que se passe-t-il ? Après un moment de satisfaction, ce qu'ils attendaient, ce qu'ils espéraient, ce dont ils rêvaient perd peu à peu tout intérêt… comme si cela s'effaçait de leur conscience. Une fois réalisé, aucun souhait ne conserve l'aura qui l'entourait quand il n'était justement qu'un souhait. Celui qui en a la possibilité se fixe de nouveaux objectifs, mais cela revient à répéter la même expérience et, après quelque temps, il se retrouve encore dans le vide. Peut-être, à la longue, arrivera-t-il à comprendre que la vie ne peut pas se limiter à la satisfaction de quelques ambitions ou de quelques désirs.

Il est naturel de se réjouir d'avoir remporté un succès, mais malheureusement – ou heureusement – il est tout aussi naturel que, quelque temps après, ce succès ne suffise plus : il fait partie du passé et il faut trouver une nouvelle raison pour continuer à marcher avec la même conviction vers un autre but. Le seul moyen que nous avons d'échapper à cette sensation d'inutilité et de vide qui suit la réalisation de nos projets, est donc de nous donner un but lointain, si lointain que nous ne l'atteindrons jamais. Ce but lointain, inaccessible, qui dépasse tout, qui contient tout ce que nous ne pouvons même pas imaginer, c'est lui que nous appelons Dieu, le Très-Haut, l'Éternel. En faisant de Lui l'unique objet de notre recherche, nous nous lions à Lui, et sur ce chemin que nous devons parcourir pour nous rapprocher de Lui, nous trouvons tout ce qu'Il a Lui-même placé à notre intention : l'amour, la sagesse, la beauté, la force, la richesse, la gloire…

Vous pensez : « Tendre vers quelque chose d'impossible, d'inaccessible, pourquoi ? C'est dans la réalisation que

réside le sens de la vie. » Non, justement pas. Le sens de la vie se trouve dans la recherche de ce qui est éternellement irréalisable, inaccessible. Cette aspiration à quelque chose qui, comme l'horizon, semble s'éloigner au fur et à mesure que nous avançons, pénètre notre conscience, notre subconscience, notre superconscience, elle mobilise toutes nos énergies et nous ouvre le chemin de l'infini, de l'éternité : rien ne peut plus nous arrêter.

Quand Jésus disait : *« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »*,[2] est-ce qu'il croyait vraiment que nous, les humains, nous sommes capables d'atteindre la perfection de notre Père céleste ? Nous ne pouvons même pas avoir une idée de ce qu'Il est, comment penser que nous arriverons un jour à atteindre sa perfection ? Et pourtant, c'est cet idéal que Jésus nous a donné, parce que c'est le seul qui puisse véritablement satisfaire le besoin d'absolu que nous portons en nous, remplir notre vie et lui donner un sens. Un enfant ressemble plus ou moins à son père, mais il est nécessairement de la même essence que lui ; et puisque Dieu est notre Père, nous portons en nous les germes de sa perfection. J'ai fait de cette parole de Jésus le pilier de mon travail, parce que sur cette parole, toutes les religions peuvent aussi s'accorder. Quelle que soit leur religion, et même s'ils n'en ont pas, les humains n'ont rien de plus essentiel à faire pour leur développement que de chercher à réaliser la perfection du Créateur : tous sont ses fils et ses filles, et cet idéal irréalisable les oblige à marcher vers Lui sans jamais s'arrêter.

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », voilà, tout est dit. Mais pour nous approcher seulement de cet idéal de perfection divine, quelle science reste à acquérir, quelle discipline à accepter, quels efforts à faire chaque jour ! Et

c'est cela qui est magnifique : être toujours en mouvement, avancer, grimper en direction d'un sommet inaccessible. Sur ce chemin ascendant, des entités bienveillantes viendront à notre rencontre, elles nous entraîneront à leur suite, et tant que nous ferons l'effort de nous adapter à leur rythme, nous serons soutenus, protégés, éclairés. Si je reviens souvent sur cette parole de Jésus, c'est parce que j'ai compris que le sens de notre existence est inscrit en elle, et pas seulement le sens de notre existence actuelle, mais celui de toutes nos existences futures, et cela pour l'éternité.

Celui qui tend vers l'irréalisable, la perfection de Dieu, en se souvenant qu'il a été créé à son image, celui-là est dans le réel. Et puisqu'il L'a mis au centre de son existence, Dieu participe aussi à ses activités ; dans chacune de ses manifestations, dans ses pensées, ses sentiments, Il est là, présent, même à son insu. C'est pourquoi, chaque jour, sa foi, son espérance et son amour grandissent, chaque jour la lumière et la paix augmentent en lui.

L'Intelligence cosmique a tout prévu. Le long des voies sans issue où les humains vont s'égarer, elle a dressé des obstacles qui les obligent à faire demi-tour et à méditer la leçon. Tandis que sur la bonne voie, même difficile, ils ne sont jamais arrêtés. La bonne voie est libre. Et si le but est inaccessible, qu'importe ? Ce qui est très éloigné est en réalité tout proche, tandis que ce qui se trouve à notre portée n'est qu'un mirage. Notre idéal est présent en nous… idéalement. C'est de lui que nous recevons la force, la joie et la paix, alors qu'en cherchant à mettre la main sur ce qui est là, à proximité, nous les perdons.

Comment vous faire comprendre cette vérité qui fait tellement partie de ma vie ? Le secret de notre épanouissement

est dans cette contradiction apparente : dès l'instant où nous cherchons Dieu qui est inaccessible, impensable, inconcevable, Il est tout proche de nous, Il est en nous. Les vrais biens auxquels nous aspirons ne sont pas ici sur la terre, ils sont en haut. Sur la terre, nous n'en voyons que des reflets, et ils nous laisseront sur notre faim tant que nous ne chercherons pas à les découvrir dans notre âme et dans notre esprit.

Plus nous nous élevons, plus nous devenons capables de capter des réalités subtiles, et pourtant nous ne parviendrons jamais à sonder complètement le mystère de Dieu. Disons que nous arriverons tout juste à apercevoir… ses pieds ! Mais nous pouvons connaître ses noms, et c'est déjà beaucoup. Cette science des noms de Dieu est présentée en détail dans la Kabbale.[3] Dieu ne permet pas aux créatures, quelles qu'elles soient, de Le connaître totalement, et tant mieux ! Nous aurons toujours de quoi nous réjouir parce que nous aurons toujours quelque chose à découvrir. Dans l'univers, les formes sont infinies, elles changent sans cesse, et il se produit toujours de nouvelles combinaisons d'éléments. Ce serait terrible de ne plus rien avoir à apprendre, à comprendre, il ne resterait plus qu'à mourir. Or, Dieu est la vie éternelle.

Puisque l'expérience nous montre qu'une fois atteint, le but qu'on s'était fixé ne présente plus tellement d'intérêt, nous devons chercher l'introuvable, poursuivre l'inaccessible, tenter l'irréalisable, c'est ainsi que nous resterons toujours en haleine et vivants. Sur ce chemin que nous avons à parcourir, nous goûterons à tous les biens auxquels nous aspirons. C'est pourquoi Jésus disait aussi : *« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »*[4] Là encore, qui peut croire que nous

verrons bientôt l'avènement du Royaume de Dieu ? Mais puisque c'est le Royaume de Dieu que Jésus nous demande de chercher, là encore j'ai décidé de prendre sa demande au sérieux sans m'inquiéter de savoir si j'en verrai la réalisation.

Pour m'imprégner de cette idée du Royaume de Dieu, pour l'approfondir, l'alimenter, la défendre en moi, j'ai été obligé de faire tous les sacrifices. Mais cette idée m'a apporté une telle plénitude que j'ai l'impression de ne rien avoir sacrifié du tout, et la vie m'a prouvé que je ne m'étais pas trompé. Cette idée du Royaume de Dieu n'habite pas ici sur la terre ; c'est une entité qui a ses racines, sa patrie dans le monde divin. C'est pourquoi, en la nourrissant en moi, je sentais que je pénétrais dans la région où vit cette entité, où elle respire, s'épanouit, et la conscience que j'avais de travailler pour quelque chose d'immense, de sublime, me remplissait d'inspiration, de courage, de joie.

L'idée du Royaume de Dieu a des ramifications, des retentissements dans toutes les régions de l'univers, du haut en bas de la création. Parce que tout se tient. On ne peut réaliser quelque chose de vraiment grand sur la terre que si on commence par mettre en mouvement une idée en haut, en sachant qu'une idée n'est pas une abstraction, mais une entité vivante et agissante. Alors, que tous ceux qui ont été touchés par le Verbe divin, par les rayons du soleil, se décident à travailler pour l'idée du Royaume de Dieu et sa Justice ! Même si la réalisation de cette idée se fait attendre, même si elle ne se produit jamais, c'est en eux au moins qu'ils la feront vivre.

Quand j'ai commencé à lire sérieusement les Évangiles, il y a bien longtemps, j'ai senti qu'il y avait là une telle richesse qu'il me faudrait des années pour interpréter cor-

rectement les paroles de Jésus. Alors, je me suis dit : j'ai en moi un champ immense, mon cerveau, et dans ce champ, je sème des graines, toutes ces vérités, ces paroles que Jésus a prononcées et qu'on n'a pas encore bien comprises. Donc, je les sème, je leur donne de l'eau, de la chaleur, de la lumière, et de temps en temps je récolte des fruits que je vous distribue. Que vous n'ayez pas encore la patience de semer vous-mêmes ces vérités en vous et de les faire croître, à la rigueur, je comprends, mais quand je vous les donne, acceptez au moins de les étudier et de les goûter.

Certaines personnes qui prennent connaissance de notre enseignement s'étonnent de ce qu'il ne s'inspire pas davantage de l'hindouisme et du bouddhisme, ou que notre Fraternité ne ressemble pas davantage à un ashram. Si c'est ce dont ils ont besoin, ils peuvent aller dans un ashram, en Inde ou ailleurs. Mais ils devraient d'abord se poser quelques questions, car s'ils sont nés en Occident, dans un pays de tradition chrétienne, ce n'est peut-être pas par hasard, il y a une raison. Les gens ne réfléchissent pas, ils s'imaginent maintenant qu'il faut aller en Inde, au Tibet, au Japon ou en Chine pour trouver la spiritualité. Et alors, sans avoir étudié ni pratiqué leur religion chez eux, ils la fuient, pour aller chercher ailleurs une nourriture qui n'est pas faite pour eux. Je ne dis pas qu'il est mauvais de vouloir connaître d'autres formes de religion et de spiritualité : au contraire, pour ceux qui sont intelligents et qui réfléchissent, ces religions et ces spiritualités apportent des lumières qui peuvent les aider à mieux comprendre la leur, mais à condition qu'ils commencent au moins par l'étudier sérieusement. Si l'incommensurable sagesse contenue dans les Évangiles ne dit pas grand-chose à certains, c'est tout simplement parce qu'ils n'ont pas grand-chose dans leur tête.

Combien de vérités exprimées dans les Évangiles échappent aux chrétiens parce qu'ils ne savent tout simplement pas les interpréter ! Et pourquoi ne savent-ils pas les interpréter ? Parce qu'ils n'ont pas cherché à les étudier à la lumière de la Science initiatique.[5] Moi, en tout cas, même si je suis capable de reconnaître la grandeur de toutes les religions, jamais je n'abandonnerai le christianisme et, dans la Fraternité, c'est l'enseignement du Christ que nous nous efforçons d'étudier et d'appliquer.

Beaucoup de ceux qui quittent le christianisme pour des spiritualités orientales donnent comme raison qu'ils y trouvent des techniques de méditation, de respiration, la connaissance des lois du karma qui éclaire le sens de nos destinées, etc. Mais qu'est-ce qui empêche un chrétien de pratiquer la méditation, la respiration et même les différents yogas ? Et qu'est-ce qui empêche un chrétien d'accepter la réincarnation ?… Je vous ai montré que certaines paroles de Jésus dans les Évangiles ne s'expliquent que par la réincarnation.[6]

Depuis des années, j'ai eu toutes sortes d'occasions de parler avec des prêtres, des pasteurs, et j'en ai rencontré qui étaient tellement obtus ! Dès que je voulais aborder certaines questions avec eux, ils étaient effrayés comme s'ils avaient devant eux le diable en personne. D'autres, au contraire, se sont montrés très ouverts, et je sais que certains lisent mes livres et les apprécient. J'ai eu avec quelques-uns de bonnes conversations. Mais ils m'avouaient que, sur bien des sujets, comme la réincarnation, justement, ils étaient obligés de taire leurs convictions et leurs croyances afin d'éviter des difficultés avec leurs supérieurs.

Un jour, c'est un évêque qui a demandé à me voir. Quand il est entré chez moi, quelle n'a pas été ma stupéfaction de

le voir tomber à genoux devant moi et me baiser la main ! J'étais très gêné et je l'ai tout de suite relevé. Nous avons parlé, il m'a posé des questions sur certaines idées exposées dans mes livres, et il était très content de mes réponses. Mais il a dû m'avouer qu'il ne pourrait jamais dire qu'il était venu me voir. Rendre visite à un dangereux hérétique qui est à la tête d'une secte, vous vous rendez compte ! Il m'a montré une photo de lui, au Vatican, avec le pape Jean-Paul II. J'ai beaucoup de sympathie, de respect et d'amour pour ce pape polonais. C'est un homme d'une grande intelligence et d'une grande spiritualité, une âme magnifique. Heureusement, il a survécu à l'attentat dont il a été victime. On porte toutes sortes d'accusations contre lui, mais je suis sûr qu'il entrera dans l'histoire comme un des meilleurs papes. Bien sûr, certaines connaissances initiatiques lui manquent. Mais laissons cela…

J'ai reçu, un jour, une lettre d'une sœur qui m'écrivait combien elle était intriguée par le fait que je prononce si souvent le mot « travail ». « C'est la première fois, disait-elle, que j'en prends conscience. Je me pose des questions sur ce travail dont vous nous parlez toujours et auquel vous accordez une telle importance. Je comprends que vous faites quelque chose qui nous échappe, et ce que je commence à découvrir est grandiose. Je ne peux pas encore aller tellement loin, il y a une limite que je n'arrive pas à franchir, mais je veux continuer à chercher. » J'ai été heureux de recevoir cette lettre.

Je n'ai jamais révélé en quoi consiste mon véritable travail. C'est mon secret, le seul que j'aie toujours gardé jalousement. Je n'en ai même jamais parlé à mon Maître, mais sans doute l'avait-il deviné. Dans la vie intérieure, dans la

vie spirituelle, il y a des choses que l'on doit toujours garder secrètes. Si on en parle, c'est comme si on perdait un fluide vital, une quintessence précieuse. Mais je n'interdis à personne de chercher à deviner ce qu'est mon travail. Quand, dans les Évangiles, Jésus dit : *« Mon Père travaille et moi aussi je travaille »,* quel est ce travail ?[7] Tous parlent de l'amour de Dieu, de sa sagesse, mais qui parle de son travail ?… Cette parole de Jésus est une de celles qui m'ont le plus donné à réfléchir. J'en ai fait la base de mon propre travail et elle est constamment présente à mon esprit. Comme Jésus travaillait avec son Père céleste, je veux moi aussi travailler avec mon Père céleste. Et vous, avec qui, pour qui, dans quelle région et de quelle façon travaillez-vous ?

C'est à chacun de savoir comment il peut participer au travail du Père céleste. Ce travail, il n'en verra jamais la fin, et c'est justement pour cela qu'il vaut la peine d'être entrepris. Il est arrivé que des personnes me disent : « Mais que cherchez-vous exactement ? Où voulez-vous en venir ? On ne comprend pas, et vous allez certainement échouer dans votre entreprise. » Une autre m'a même dit que je courais après le vent. Elle croyait peut-être me vexer, car courir après le vent est la chose la plus inutile, la plus stupide qui soit. En apparence, peut-être, mais du point de vue symbolique il y a une analogie entre le vent et l'esprit ; et en hébreu, c'est le même mot : *rouah.* Souvenez-vous des paroles de Jésus dans l'*Évangile de saint Jean : « Le vent souffle où il veut et tu en entends la voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de tout homme né de l'esprit. »* La vérité, c'est que je ne me demande pas si je réussirai ou si j'échouerai : je travaille, c'est tout.

L'histoire de l'humanité nous apprend qu'on ne peut pas porter de jugement sur la valeur des êtres en prenant

pour seul critère leurs succès ou leurs échecs. Ceux qui ont réussi ne sont pas nécessairement les plus grands, et ceux qui ont échoué ne sont pas nécessairement non plus d'une élévation moindre. Chaque créature vient sur la terre avec une mission déterminée et, souvent, ceux qui sont chargés des missions les plus grandioses sont destinés à échouer, au moins en apparence. Ils ont préparé le terrain – et c'est cela le plus difficile – pour d'autres qui réussiront. Alors, que ceux qui réussissent n'oublient pas qu'ils doivent leur succès aux efforts et aux sacrifices de ceux qui les ont précédés.

Vous êtes ici dans une École initiatique et mon enseignement est fondé sur la philosophie du Christ qui disait : *« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »… « Cherchez le Royaume de Dieu et sa Justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »* Je veux aider le Christ à vous dire ces mots que vous n'entendez pas ; n'attendez donc pas de moi que je vous expose les mêmes points de vue et vous donne les mêmes conseils que n'importe qui. Vous avez autour de vous suffisamment de personnes qui se mettent à votre niveau, qui vous parlent votre langage, qui vous donnent la nourriture qui vous plaît, les vêtements qui sont à votre taille. Vous ne croyez pas que vous avez besoin de quelqu'un qui fasse exception ? Eh oui, c'est pourquoi je vous présente des vêtements un peu trop larges, en vous disant : « Regardez, c'est pour vous, mais vous devez vous développer. »

Je ne peux pas vous parler autrement que ce que je vis, moi. Alors, ne me demandez pas de vous présenter un idéal facilement réalisable, parce qu'un idéal facilement réalisable n'est pas vraiment un idéal. Je vous présenterai toujours les buts les plus lointains, impossibles à atteindre, car c'est là que règne la vérité, c'est là que règne la beauté. Tâchez de

ne pas ressembler à ces voyageurs qui, se trouvant au pied d'une montagne, se gardent bien d'en faire l'ascension. La montagne est là, c'est très bien, ils sont très contents, ils l'admirent, ils chantent sa beauté, mais la montagne est ce qu'elle est, et eux en bas restent ce qu'ils sont. De temps à autre, ils jettent un regard vers le sommet et ils aimeraient bien qu'il s'abaisse un peu jusqu'à eux, mais il continue à s'élancer vers le ciel. S'ils ne veulent pas monter, tant pis, le sommet – et je veux dire aussi par là un enseignement ou un Maître spirituel – ne descendra pas.

Vous direz que c'est de la cruauté. Non, car même s'il ne descend pas, ce sommet continue à projeter vers la vallée, en bas, quelque chose de ses pensées, de son amour. Comme le soleil… Le soleil envoie ses rayons sur la terre, et ces rayons sont pareils à de longues cordes qu'il nous tend pour que nous nous y accrochions. C'est ainsi qu'il cherche à nous hisser jusqu'à lui sans descendre lui-même. Et moi, je suis là pour réclamer de vous des efforts afin que vous entrepreniez la longue ascension vers le sommet, vers le soleil, car c'est cela votre prédestination.

Même si vous avez parfois l'impression que je vous entraîne vers des régions non seulement inaccessibles, mais irréelles, je ne vous présente jamais de théories abstraites. Je ne vous parle que d'événements qui se produisent ou se produiront en vous, dans votre vie psychique, spirituelle. Je sais par où vous êtes passés et par où vous passerez encore, quelles épreuves vous serez contraints de traverser et quels travaux vous aurez à faire pour accomplir votre mission de fils et de filles de Dieu sur cette terre. Je sais que vous avancerez et aussi que parfois vous tomberez, mais ce n'est pas grave. L'essentiel, c'est que vous ne reculiez pas, c'est que vous vous releviez pour continuer à marcher sans jamais

vous inquiéter du temps qu'il vous faudra pour franchir chaque étape.

Est-ce que moi, je m'inquiète du temps ? Non, car je sais que celui qui veut s'approcher de la perfection divine travaille avec des éléments qui appartiennent à une autre dimension. Alors, je me dis : « Même si cela doit m'occuper pour l'éternité, je ne m'arrêterai pas. Même si je n'y arrive pas, je continuerai. Tant que je marche, je suis vivant. » Ceux qui se sont véritablement engagés sur le chemin de l'Initiation sentent que les plus grandes joies sont dans l'attente et non dans la réalisation de ce qu'ils souhaitent.

Leur vie professionnelle, leur vie sociale, leur vie individuelle obligent les humains à tenir compte du temps, et pour certains cela devient même une obsession : il y a les rendez-vous auxquels il faut arriver à l'heure, les horaires de travail, ceux des trains, des avions, ceux de l'ouverture et de la fermeture des magasins ou des administrations, etc. Sans parler du temps qu'il faut chercher à économiser puisque, comme on le dit, « le temps, c'est de l'argent. » Le temps règne sur les humains. Mais, dans la vie spirituelle, le temps ne doit pas compter. L'essentiel, c'est le but. Et même si le but à atteindre reste inaccessible, peu importe, il faut continuer à avancer sans se préoccuper du temps. Alors, maintenant, mettez-vous au travail, montrez à votre Père céleste que vous avez conscience d'être de la même quintessence que Lui, et Il se reconnaîtra en vous.

Je vous parle pour que vous vous décidiez à ouvrir des portes et des fenêtres sur ce monde nouveau, le monde divin qui est notre vraie patrie. Et le soleil aussi vous parle, la nature vous parle, la vie vous parle… qu'est-ce que je peux encore ajouter ? Rien. Je peux seulement vous inviter à vous

souvenir de tout ce que je vous ai dit depuis des années. Recherchez-le. Quels que soient les changements qui se produiront dans le monde, les vérités que je vous ai données sont valables pour l'éternité : comment acquérir la maîtrise de soi, comment recevoir la lumière, comment entrer en harmonie avec toutes les forces bénéfiques et vivifiantes de l'univers... cela restera pour toujours. Qu'il y ait la guerre ou la paix, que vous soyez pauvres ou riches, que vous ayez une famille et des amis ou que vous soyez seuls, abandonnés de tous, vos besoins profonds resteront les mêmes : vous aurez toujours un corps physique, un cœur, un intellect, une âme et un esprit que vous devrez nourrir, afin de vous approcher de plus en plus de votre Père céleste qui vous a créés à son image.

Alors, que mon insistance ne vous révolte pas, demandez-vous plutôt ce que vous faites de toutes ces vérités que vous avez reçues. Je suis un bijoutier et quand je vous donne un diamant, je vous dis : « Cette pierre est d'une valeur inestimable. » Pensez, si vous voulez, que c'est de la vanité, ça m'est égal. Que diriez-vous d'un bijoutier qui, pour se montrer modeste, présenterait des rubis, des émeraudes et des saphirs à ses clients en disant : « Oh, vous savez, ce n'est rien que quelques cailloux, quelques morceaux de verre… » Je suis un bon bijoutier, je connais la valeur de ce que je vous donne, c'est pourquoi je vous dis : ces vérités n'ont pas de prix, et elles brilleront un jour comme des pierres précieuses au firmament de votre existence.

Beaucoup parmi vous, conscients de l'importance des lumières qu'ils reçoivent et des moments uniques qu'ils vivent ici, dans la Fraternité, souhaiteraient en garder le souvenir dans une prochaine incarnation. Certains m'ont

demandé si c'était possible. Oui, c'est possible, et je leur ai donné une méthode que je vous donnerai aussi.

Prenez comme point de départ une montagne, par exemple, quelque chose qui résistera à l'usure du temps. Cela peut être aussi un édifice mondialement connu, car même s'il est détruit un jour, il en restera des reproductions dans certains livres. Regardez souvent cette montagne, ou cet édifice, en pensant : lorsqu'il m'arrivera de le voir à nouveau dans une prochaine vie, je veux que tel et tel événements de ma vie actuelle me reviennent en mémoire. C'est un lien que vous créez ainsi entre vous et cette montagne ou cet édifice. Vous imprimez un cliché qui continuera à travailler en vous, et lorsque vous vous réincarnerez, vous reviendrez avec lui. Au moment où vous aurez sous les yeux la montagne ou l'édifice devant lequel vous vous étiez concentrés, ce cliché réveillera la mémoire des événements de votre vie que vous avez, au fur et à mesure, enregistrés. Je vous ai souvent parlé de la loi d'enregistrement.[8] C'est à elle que nous devons aussi faire appel pour garder le souvenir des moments précieux que nous avons vécus dans cette existence.

Je supplie les entités célestes de vous permettre d'entrevoir, ne serait-ce que quelques instants, la destination lointaine du travail que nous faisons ici. Vous ne pourrez jamais oublier cette splendeur, plus rien ne vous arrêtera, plus rien ne vous fera reculer. Peu à peu, vous franchirez tous les obstacles, parce que cette vision remplira votre âme du désir d'atteindre ce but qui s'éloigne sans cesse. Bien sûr, vous souffrirez de ne jamais pouvoir l'atteindre, mais cette souffrance entretiendra en vous l'élan, le besoin d'avancer encore et encore. C'est cette souffrance bénie qui ennoblit tout votre être, et c'est la seule souffrance que je vous souhaite de connaître, comme moi je la connais.

Toutes les inquiétudes, les interrogations et les aspirations de l'enfant et de l'adolescent qu'on a été, c'est très longtemps après qu'on arrive à les comprendre et à les interpréter. En lisant tant de livres, en faisant tant d'expériences et d'exercices jusqu'à risquer d'en mourir, je ne savais pas ce que je recherchais. Et maintenant que je le sais, je sais aussi que je n'arriverai jamais à le réaliser. Mais c'est cela qui donne un sens à ma vie : la poursuite de l'inaccessible, de l'irréalisable, car dans la vie spirituelle, seul ce qui est irréalisable est réel.

Notes

1. Cf. ***Nature humaine et nature divine***, Coll. Izvor n° 213, chap. I : « Nature humaine… ou nature animale ? », chap. II : « La nature inférieure, reflet inversé de la nature supérieure ».
2. Cf. ***Le véritable enseignement du Christ***, Coll. Izvor n° 215, chap. III : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ».
3. Cf. ***De l'homme à Dieu – séphiroth et hiérarchies angéliques***, Coll. Izvor n° 236, chap. IV : « Les noms de Dieu », et ***Les fruits de l'Arbre de Vie – La tradition kabbalistique***, Œuvres complètes, t. 32, chap. IV : « Le Tétragramme et les soixante-douze génies planétaires ».
4. Cf. ***Le véritable enseignement du Christ***, Coll. Izvor n° 215, chap. IV : « Cherchez le Royaume de Dieu et sa Justice ».
5. Cf. ***La pierre philosophale – des Évangiles aux traités alchimiques***, Coll. Izvor n° 241, chap. I : « Sur l'interprétation des Écritures ».
6. Cf. ***L'homme à la conquête de sa destinée***, Coll. Izvor n° 202, chap. VIII : « La réincarnation ».
7. Cf. ***Vie et travail à l'École divine***, Œuvres complètes, t. 31, chap. III : « Le véritable sens du mot « travail », partie IV.
8. Cf. ***Le Livre de la Magie divine***, Coll. Izvor n° 226, chap. XI : « Trois grandes lois magiques », I : « La loi d'enregistrement ».

Annexes

Les documents qui suivent nous ont été communiqués après la première édition de cet ouvrage.

Les éditeurs

Annexe I

Izgrev (Sèvres)
28 septembre 1947

(Notes prises au cours de la réunion hebdomadaire)

Aujourd'hui, je suis venu vous dire au revoir…

Depuis que je suis parmi vous, je vous ai donné tout ce que je pouvais, et je peux vous donner encore beaucoup, vous ne savez pas ce dont est capable l'amour que je porte en moi. Mais on dirait que ceux qui sont venus spécialement de Bulgarie pour m'empêcher de remplir la mission que le Maître m'a confiée, sont en train de réussir.

Regardez ma situation : tandis que certains d'entre vous s'adressent à moi avec respect en m'appelant « Maître » – ce que je n'ai jamais demandé, pour moi le seul Maître de la Fraternité reste Peter Deunov – d'autres me présentent comme un danger public, me traitent d'escroc, de satyre, et me promettent une balle de revolver. Est-ce que ce sont là des conditions pour poursuivre ensemble un travail spirituel? Ma résistance a des limites. Si je tiens encore debout, c'est parce que je lutte intérieurement sans relâche contre toutes ces forces qui tentent de me jeter à terre. On me condamne sur des actes insignifiants et on me prête des intentions que je n'ai jamais eues. Je sais, je sens que ce qui se trame contre moi peut me conduire en prison, et d'autant plus facilement que je suis un étranger dans votre pays. Il suffit pour cela de quelques mensonges, et combien sont en train d'en fabriquer!*

Bien sûr, connaissant la nature humaine comme je la connais, j'aurais pu être plus prudent et tenir certaines person-

*Décédé le 27 décembre 1944

nes à l'écart. Pourquoi je ne l'ai pas fait ?… J'ai été comme un lac dans lequel ces gens sont venus jeter leurs ordures : ils m'ont chargé de leurs ambitions, de leurs désirs, de leurs maladies physiques et psychiques, et maintenant ils m'accusent parce que la façon dont je les ai aidés ne leur convenait pas. Mais à qui pensaient-ils s'adresser ? Ils croyaient que j'allais faire des miracles pour les satisfaire ?… Désormais, je ne cherche plus qu'à brûler au feu de l'amour divin toutes les saletés qu'on me jette. Si je n'y arrive pas, c'est la dernière fois que je suis parmi vous, nous ne nous reverrons plus.

Une très grande responsabilité pèse sur moi. Je suis et je reste un disciple du Maître. Lorsqu'il m'a envoyé auprès de vous, ce n'était pas parce qu'il pensait que j'étais parfait, mais que j'allais me perfectionner dans ce travail en commun que nous entreprendrions ensemble. À mon insu il me préparait depuis longtemps et un jour il m'a dit : « Ta force n'est pas pour ici, mais pour ailleurs. » Puis, à mon arrivée en France, par ses pensées, ses lettres, et par des messagers venus de Bulgarie de sa part, il n'a cessé de m'encourager dans mon travail et mes méthodes. Maintenant qu'il a quitté la terre, on m'accuse de trahir son enseignement, on introduit le trouble un peu partout en répandant des calomnies : on raconte que non seulement je serais venu sans son accord, mais aussi qu'il m'aurait chassé de son École. Pourquoi a-t-on attendu son départ pour faire circuler ces bruits ? Si ceux qui m'ont connu en Bulgarie pensent que je me suis approprié, sans en avoir le droit, la place que j'occupe, qu'ils s'approchent et le disent clairement, je les attends…

(Il y a eu un silence et ceux à qui ces paroles s'adressaient ont quitté la salle pour ne plus revenir.)

Ne vous intéressez pas tellement à moi. Si la philosophie que je vous apporte peut vous aider, c'est parce qu'elle vient du Maître. Il a travaillé sur moi durant

des années, je suis son fils spirituel, vous le comprendrez plus tard. En attendant, priez pour que tout ce dont on m'accable dans l'espoir de me faire tomber s'écarte de moi, car j'ai encore beaucoup à vous donner. Si certains veulent me quitter, qu'ils le fassent, je leur demande seulement de ne jamais abandonner l'enseignement du Maître, car c'est un trésor qu'il nous a laissé. La décision qu'ils prendront ne doit pas dépendre de ma personne : ils n'ont pas à suivre cet enseignement parce que je leur plais ni à le rejeter parce que je leur déplais…

Je remercie ceux qui continuent à m'accorder leur confiance.

Izgrev (Sèvres)
1er janvier 1948

Mes chers frères et sœurs,

Les événements de l'année qui vient de s'écouler étaient depuis longtemps prévisibles. Je vous en avais avertis et je vous avais indiqué les précautions à prendre. Quand la nuit vient, on ne peut pas continuer à marcher, il faut s'arrêter et allumer un feu pour se protéger des animaux sauvages, c'est-à-dire se lier au Seigneur de toutes ses forces en attendant le moment où le soleil se lèvera et éclairera la route.

Il n'est pas difficile pour un guide spirituel de deviner la nature et les intentions des êtres qui l'entourent. Mais sa mission est de donner à tous la possibilité de s'instruire, de s'améliorer, et il doit n'utiliser que les puissances de l'amour, afin qu'ils conservent à jamais l'empreinte des sacrifices qu'il a faits pour les sauver d'eux-mêmes. C'est ainsi que j'ai vu agir le Maître Peter Deunov dans notre Fraternité de Bulgarie : certains de ses disciples lui ont fait beaucoup de mal. Ils n'étaient pas venus avec l'intention de lui nuire, mais ils ne se connaissaient pas eux-mêmes, ils n'étaient pas conscients des mobiles qui les faisaient agir et ils sont devenus ses pires ennemis. Quelquefois, je me demandais s'il se rendait compte de ce qui se tramait contre lui, mais un jour il m'a dit : « Le véritable amour veut tendre la main à tous les êtres. Ils ont, eux, le pouvoir de repousser la grâce divine, mais ce n'est pas à moi de les exclure. » Puisque le Maître agissait ainsi, le disciple chargé de poursuivre son œuvre aurait-il le droit de se conduire différemment ? L'incompréhension, l'ingratitude, la méchanceté sont des poisons qu'il faut digérer, neutraliser en soi et je m'efforce d'agir comme le Maître.

Par toutes sortes de signes, certains se sont rapidement révélés à moi comme des êtres malfaisants qui attendaient le moment

propice pour me détruire. Malgré ces avertissements, j'ai continué à me conduire avec eux comme avec chacun d'entre vous, pour les aider, les éclairer. En apparence cela n'a servi à rien. Mais la vérité, c'est qu'à leur insu j'ai imprimé dans leur âme quelque chose qui ne s'effacera jamais. Ceux qui pensent que j'aurais mieux fait de couper toute relation avec ces personnes font preuve d'une grande incompréhension. Mon travail, comme celui de mon Maître, est d'une espèce particulière : je n'ai pas à prendre en considération mon bien-être et ma tranquillité.

Pendant dix ans, je vous ai transmis un enseignement dont vous apprécierez un jour la valeur. Et puis, je me suis trouvé dans la situation d'observer en spectateur le déroulement implacable des faits. Ç'a été une école pour vous et encore plus pour moi. Mais rien ne devait m'amener à modifier ma conduite vis-à-vis de ceux qui étaient occupés à méditer ma ruine. Je peux le dire devant l'Éternel et pour sa gloire : j'ai vu clair en chacun d'entre eux, aucun n'a réussi à me tromper. Mais j'étais obligé de continuer à me montrer d'une patience, d'une bonté, d'une humilité qu'ils ne pourront jamais chasser de leur mémoire. Un jour, les germes mauvais qu'ils nourrissent depuis des incarnations, et qui n'attendaient que le moment de se manifester, seront neutralisés par la croissance des bons germes que l'enseignement du Maître a introduits en eux. Vous ignorez la puissance du bien dans le temps…

L'année 1948 sera la plus extraordinaire.

et bienheureux ceux qui le comprendront!

Votre Frère Michaël

Annexe II

Prison de la Santé
Février 1948

Mes chers frères et sœurs,

…Je ne veux pas que vous vous affligiez de mes épreuves. N'oubliez pas que les desseins de Dieu sont insondables. Mon chemin passe par la prison, mais il ne s'arrêtera pas là, et mon véritable travail commence maintenant. Croyez-moi si je vous dis que, dans les profondeurs de ce gouffre où je suis plongé, il est des moments où je me sens heureux et privilégié. Il était nécessaire que je passe par là. Désormais tout devient possible…

Jésus a dit : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent ». Plus que jamais dans ma vie, c'est maintenant que je dois faire la preuve que j'en suis capable. Je prie et j'envoie des pensées de lumière à tous ceux qui sont la cause de mes souffrances, mais qui en réalité me font un bien immense. Ces souffrances, le Maître me les avait prédites, sans me révéler sous quelle forme j'aurais à les subir. Le disciple doit être prêt pour le meilleur et pour le pire, mais rien ne doit l'arrêter dans sa marche vers les sommets, et s'il conserve en lui la foi et l'amour, tout ce qui lui arrive sera pour son bien. Avec une telle compréhension des choses, on peut être heureux partout, même en prison ; tandis que beaucoup d'autres, en liberté et dans les meilleures conditions, sont malheureux, révoltés.*

Je suis prisonnier, mais mon esprit est libre et il vient souvent vous visiter pour vous dire : « Vous aussi, renforcez la foi, l'amour et la lumière en vous. Chantez, priez de tout votre

* Voir chapitre VIII : « Rencontre du Maître Peter Deunov. Les révélations du Psaume 116 ».

cœur. Donnez l'exemple du courage, de la patience, de la ténacité. » La vie nouvelle exige des âmes fortes.

Prison de la Santé
Mars 1948

…Je suis prêt à tous les sacrifices pourvu que je puisse accomplir la volonté de Dieu et ramener des âmes à Lui. J'ai pour tous les êtres un amour que vous pouvez difficilement imaginer. Je voudrais qu'ils pleurent chaque jour de bonheur devant la beauté et la lumière, comme j'ai moi-même souvent pleuré lorsque mes yeux intérieurs contemplaient la splendeur de la création. Si c'est la condition pour y parvenir, j'accepte d'être enfermé dans une petite cellule où nous sommes sept, avec des rats qui se promènent pendant la nuit, j'accepte d'être privé d'éclairage, de chauffage et de nourriture convenable, sauf celle que vous m'envoyez. Le Ciel me donne un problème très difficile à résoudre. Il me dit : « Mikhaël, toi qui es frileux au point de ne jamais boire d'eau froide, qui ne supportes pas la fumée de cigarette, qui ne recherches que le silence, l'harmonie, la beauté, tu prétends aimer les humains et vouloir les transformer ? Eh bien, nous allons voir de quoi tu es capable, maintenant que tu es obligé de supporter la saleté, le bruit, la laideur et la violence… »

Le premier jour, quand je suis arrivé dans cette cellule, j'ai été reçu avec une hostilité qui m'a stupéfié. J'étais dans une jungle au milieu de fauves qui ont commencé par se liguer tous contre moi. Quoi que je fasse, ils étaient prêts à m'accuser, à m'injurier. Lorsque j'étais appelé à l'extérieur de la cellule, ils me prenaient tout ce qu'ils pouvaient, mangeaient les provisions que vous m'envoyiez et que je partageais pourtant avec eux. À

mon insu, ils commandaient en mon nom des cigarettes, de la charcuterie et toutes sortes de choses que je devais ensuite payer. Tout ce que je pouvais leur dire pour les aider n'éveillait chez eux que moqueries et haine. Les premiers temps, ç'a vraiment été l'enfer : ils s'en prenaient sans cesse à moi, et j'avais beau me montrer patient, indulgent, rien à faire…

Et puis, j'ai vu la puissance de la parole et des bonnes pensées. L'un d'eux a pris un jour ma défense et a commencé à s'opposer aux autres. Peu à peu, plusieurs ont aussi changé de comportement au point de me préparer mon lit, de nettoyer la cellule à ma place, de garder ma nourriture quand je n'étais pas là, de laver ma gamelle, d'empêcher que les autres me volent, de me faire chauffer de l'eau lorsque j'avais soif, et beaucoup d'autres choses encore que je ne peux pas toutes énumérer. Maintenant, ils sont honteux d'avoir été si durs envers moi. Bien sûr, ils ne vont pas se transformer du jour au lendemain, mais ils désirent s'instruire, me posent des questions, et ce qui me réjouit le plus, c'est que même leur comportement les uns vis-à-vis des autres a changé : ils se parlent différemment. La raison commence à revenir chez ces êtres endurcis, enragés contre la société tout entière. Je leur montre qu'ils ont des capacités, des qualités qu'ils n'ont pas encore su exploiter. Mon âme est pleine de compassion pour eux, car même s'ils sont coupables, ils ont aussi été victimes de mauvaises conditions.

Alors, mes frères et sœurs bien-aimés, servez-vous de mon expérience pour avancer encore dans l'amour et la lumière. Tout passe dans la vie, excepté les bonnes pensées, les bons sentiments, les bonnes paroles et les bonnes actions. Ne vous tourmentez pas de ce qui m'arrive, que mes épreuves soient pour vous une occasion de progresser !

Souvent, je reçois dix à douze lettres par jour. Cela produit un effet extraordinaire sur ceux qui classent et distribuent le

courrier, mais surtout sur mes compagnons de cellule qui sont étonnés. Quelquefois, je leur donne ces lettres à lire et j'étudie l'impression que leur contenu produit sur eux. Cela les aide en leur ouvrant des portes sur un monde qui leur est presque inconnu, le monde de l'amour, de la bonté, de la reconnaissance. Dieu seul sait quelles seront pour eux les conséquences lointaines de ces lectures!

Les gardiens eux-mêmes sont impressionnés, et maintenant, de plus en plus, ils parlent longuement et amicalement avec moi. Le matin, ils nous disent à tous: « Bonjour! » et le soir: « Bonne nuit! », ce qu'ils ne font pas avec les détenus des autres cellules. Pour la première fois, peut-être, la prison de la Santé est traversée par autant de rayons et de courants lumineux. Lorsque je chante les chants du Maître ou la Paneurythmie, je sens qu'il se fait de curieux changements dans l'atmosphère de cette prison.

Dieu descend dans les profondeurs de l'enfer pour tendre la main à tous ces malheureux qui ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils sont sur la terre. Oui, Dieu descend à travers les lettres que vous m'envoyez. Les conditions, pourtant si pénibles ici, sont peu de choses s'Il veut de cette façon éveiller des consciences.

Continuez à travailler avec l'amour et la sagesse, ne vous inquiétez pas de l'opinion publique, elle est si changeante! Seul celui qui n'a pas peur de manifester sa foi en la puissance de la vie nouvelle est digne de recevoir les dons de l'Esprit, qui seront éternellement distribués aux enfants de la lumière.

Votre Frère Michaël

Prison de la Châtaigneraie
1er janvier 1949

En ce premier jour de l'année 1949, je vous adresse à tous, chers frères et sœurs, mes meilleurs vœux de santé, de paix, de joie et de courage. Je ne me suis jamais senti aussi proche de vous que depuis que j'ai dû vous quitter pour la prison. Vous êtes ma préoccupation, mon souci constants.

Je vous l'ai déjà dit, mais je vous le dirai encore, c'est ici que je vérifie la grandeur de l'enseignement de l'amour et de la sagesse, son pouvoir d'éclairer, de guider et de renforcer les êtres. Je savais depuis toujours que cet enseignement est la quintessence de toutes les recherches que, depuis des temps immémoriaux, les Initiés et les grands Maîtres poursuivent sur l'être humain, sur l'univers, et sur le Créateur avec qui ils sont en communication consciente à travers toute une hiérarchie d'entités spirituelles. Mais maintenant, grâce aux conditions exceptionnelles dans lesquelles je suis placé, j'ai bien davantage encore la possibilité de vérifier que cette science qu'ils nous ont léguée, nous pouvons nous en servir jusque dans l'enfer humain pour le bien de tous. J'expérimente encore et encore le pouvoir de la pensée. Je dois boire le poison, je dois boire la ciguë, et non seulement ne pas en mourir mais la transformer en ambroisie.

Souvenez-vous de cet exemple que je vous ai donné autrefois : les réactions opposées que l'on peut constater chez deux personnes qui sont quelques jours privées de nourriture. Tandis que l'une s'irrite, se révolte et devient agressive, l'autre se dit : « Puisque je n'ai encore jamais eu l'occasion de jeûner, je vais maintenant profiter de ces conditions. » Et elle se purifie, s'éclaire et devient plus sensible aux réalités spirituelles. Moi, depuis longtemps déjà je savais ce que sont les privations, mais je ne connaissais pas la prison. Alors, je l'accepte maintenant pour continuer à m'instruire. Celui qui est toujours épargné

ne doit pas nécessairement s'en féliciter : n'ayant pas à lutter, que va-t-il gagner ? Quand on sait comment les considérer, les épreuves sont un privilège. C'est pourquoi, même ici, je peux continuer à aimer, à chanter et à communier par la pensée avec tous les êtres qui habitent le monde de la beauté, de la lumière et de l'amour.

Un jour, il y aura de nouveau pour moi la liberté, l'air pur et la paix. Tout est prévu avec exactitude par les Seigneurs des destinées. Le moment venu, des événements se produiront pour la gloire de la Fraternité Blanche Universelle qui est en haut. Et qu'elle soit bénie pour toujours !… L'œuvre à laquelle je participe est fondée sur des lois immuables. Même si le monde entier se dressait et s'armait contre elle, il ne pourrait pas la détruire, il se détruirait plutôt lui-même.

Et maintenant, je vous dis qu'un grand avenir se présente devant nous, une nouvelle culture vient dans le monde, la culture de la fraternité. L'humanité est déjà passée de la vie subconsciente à la vie consciente, mais elle doit maintenant accéder à la superconscience en s'ouvrant progressivement à une vie plus haute, marquée du sceau du sacrifice qui est la manifestation de la Divinité. L'homme de cette culture à venir acquiert par le sacrifice une conscience nouvelle, il est pareil au soleil qui monte à l'horizon.

Votre Frère Michaël

Annexe III

Izgrev (Sèvres)
12 février 1950

Mes chers frères et sœurs,

La rivière qui coulait à la vue de tous a dû s'enfoncer dans des couches souterraines afin d'aller fertiliser d'autres régions et de connaître les profonds mystères de la nature humaine où l'enfer joue et chante sur tous les modes. Mais cette rivière réapparaît maintenant à la surface, et elle continuera son chemin pour arroser les plantes et abreuver les animaux et les hommes.

Durant cette longue absence, je ne vous ai jamais quittés. Et je me suis aussi enrichi : au fond de cet océan de noirceur où j'ai été précipité, non seulement j'ai découvert de l'or et des pierres précieuses, mais j'ai appris comment transformer la méchanceté et la haine en élixir de vie.

Maintenant, ne m'en veuillez pas si je vous dis que nous ne pouvons pas nous revoir tout de suite. Reconnaissant que j'avais été injustement incarcéré, des magistrats m'ont fait libérer, mais en prévision du procès qui va avoir lieu, ils m'ont fait savoir qu'il valait mieux que je ne reprenne pas tout de suite mes anciennes activités : réunions, conférences, car on pourrait y voir de ma part une volonté d'influencer l'opinion. De plus, je dispose de peu de temps pour étudier la quantité de documents dont il est nécessaire que je prenne connaissance avant ce procès. Cela aurait été une grande joie pour moi de vous retrouver plus rapidement, car j'ai tellement de choses à vous dire ! Mais je continuerai à le faire dans mon âme et en pensée comme je le fais chaque jour.

Je sais et je sens que de grands changements se sont produits en vous. Vous voyez de plus en plus clairement la nécessité de

participer à la construction de cette nouvelle vie qui se prépare dans les régions subtiles de la planète afin d'améliorer le destin de l'humanité. Le bien et le mal se sont de tout temps livré une lutte sans merci. Combien de fois le mal a remporté la victoire, et dans tous les domaines ! Mais maintenant, de plus en plus, les conditions sont réunies pour le triomphe du bien.

Rien n'est plus important pour le disciple de la Fraternité Blanche Universelle que de donner chaque jour sa participation consciente pour la victoire de la Cause divine. Plus il y aura d'êtres qui voteront pour cet idéal, plus vite le Royaume de Dieu s'installera sur la terre et la vie prendra d'autres couleurs. Du moment que nous avons la volonté ferme de servir cette Cause divine, les puissances de la lumière et de la beauté trouvent leur expression en nous, et la paix devient une réalité presque tangible. La patience est une des plus grandes vertus. L'avenir appartient à celui qui continue à travailler en gardant, quoi qu'il arrive, une foi inébranlable.

Je remercie encore les frères et les sœurs pour le soutien matériel et moral qu'ils m'ont apporté, leurs témoignages de fidélité, les efforts qu'ils ont faits et le temps qu'ils ont consacré à me défendre.

« Le soleil de l'amour se lève déjà sur le monde. Partout il répand sa lumière, partout il propage sa chaleur. Nous sommes les rayons du soleil, nous apportons la nouvelle vie », dit le chant du Maître.

Votre Frère Michaël

«Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent» – Matt. 5 : 44 452
«Au commencement, Dieu créa le Ciel et la terre» – Gen. 1 : 1 ..... 34 133
«Au commencement était le Verbe» – Jean 1 : 1 133
«Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin» – Matt. 9 : 12 366
«Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice» – Matt. 6 : 33 ..... 253 434
«Dieu a tant aimé le monde» – Jean 3 : 16 92
«Écoute, mon fils, l'instruction de ton père» – Proverbes 1 : 8 65
«Esprit, viens des quatre vents» – Ezéchiel 37 : 9 355
«Il met un sceau sur la main de tous les hommes» – Job 37 : 7 227
«Il y a un temps pour tout» – Ecclésiaste 3 : 1 171
«Je marcherai devant l'Éternel sur la terre des vivants» – Ps. 116 : 9 148
«Je suis la lumière du monde» – Jean 8 : 12 254
Jésus fait entrer les démons dans des pourceaux – Matt. 8 : 28 31
«Je vais créer un nouveau ciel et une nouvelle terre» – Isaïe 65 : 17 269
Le démoniaque gadarénien – Marc 5 : 1-16 67
«Liens (Les) de la mort m'avaient environné» – Ps. 116 : 3-4 ..... 146 148
«Moi, je te baptise d'eau» – Matt. 3 : 11 274
«Mon Père travaille et moi aussi je travaille» – Jean 5 : 17 439
Noé se réfugie dans l'arche – Gen. 7 : 1-9 35

Parabole des cinq vierges sages et des cinq vierges folles
– Matt. 25 : 1-13 84
« Puisqu'il m'aime, je le délivrerai… » – Ps. 91 : 14-16 201
« Quel est ton nom ? – Légion » – Marc 5 : 9 67
« Si un homme ne naît d'eau et d'esprit » – Jean 3 : 5 41
« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »
– Matt. 5 : 48 ..... 254 432
« Vent (Le) souffle où il veut » – Jean 3 : 8 439
« Voici l'agneau de Dieu » – Jean 1 : 29 ..... 274 392
« Vous êtes la lumière du monde » – Matt. 5 : 14 255

Table des matières

Avant-propos 4
1 – Les voies mystérieuses de la destinée 7
2 – Une enfance dans les montagnes de Macédoine 16
3 – À Varna, au bord de la mer Noire. 47
4 – Apprentissages 74
5 – L'expérience du feu 97
6 – Jusqu'au cœur de la rose 118
7 – Dans la symphonie universelle. 135
8 – Rencontre du Maître Peter Deunov
– Les révélations du Psaume 116 143
9 – Frantsia, la France 152
10 – Aucune prison ne peut retenir l'esprit. 179
11 – Une année en Inde : février 1959 – février 1960 203
12 – Je suis un fils du soleil 248
13 – Entre parole et silence 277
14 – J'écris seulement mon propre livre 302
15 – Toute la création me parle, et je lui parle 323
16 – Un idéal de vie fraternelle 356
17 – Je ne veux que votre liberté 385
18 – D'autres vous aident à travers moi. 416
19 – Seul ce qui est irréalisable est réel 429
Annexes 446
Références bibliques 460

Éditeur-Distributeur
Éditions Prosveta S.A. - Z.I. du Capitou - 83600 Fréjus
(France)
Tél. (33) 04 94 19 33 33

contact@prosveta.fr – www.prosveta.fr

Les Éditions Prosveta sont détentrices des droits mondiaux d'édition pour l'œuvre du Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov. Elles la publient principalement en langue française et anglaise et accordent des droits de traduction et d'édition ou de coédition pour d'autres langues. Les différentes sociétés ou organisations utilisant la marque Prosveta® dans le monde sont indépendantes et n'ont pas de filiation entre elles.

Pour consulter la liste complète :

Distributeurs et diffuseurs – Co-éditeurs internationaux

L'association Fraternité Blanche Universelle
a pour but l'étude et l'application de l'Enseignement
du Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov édité et diffusé
.par les Éditions Prosveta

,Pour tout renseignement sur l'Association et ses activités
s'adresser au Secrétariat de la Fraternité Blanche Universelle
rue du Belvédère de la Ronce 2
SÈVRES, FRANCE 92310 - F
fbu@fbu.org – www.fbu.org

Édition numérique © Éditions Prosveta S.A.